

Phaéton - Septembre 2016

revue
Phaéton



2016

EXPRESSION, CITATION, MANIÈRE DE DIRE, INCISE,
LOCUTION, PATATE CHAUDE, MAXIME, ASSIETTE ANGLAISE,
DEVISE, FIGURE, CONTREPÊTERIE, FORMULE, TOURNURE,
DEVINETTE, GRENOUILLE, MARQUE DE BON SENS... CLICHÉ,
PROVERBE, DICTON, CHEMIN DE FER, TRAIT D'ESPRIT, RÉBUS,
PALINDROME, APHORISME, ÉNONCÉ, LIBELLÉ, SLOGAN...

**Mieux vaut apporter sur des sujets utiles une opinion raisonnable que sur
des futilités des connaissances exactes.**

Isocrate l'Orateur
(436-338 av. J.-C.) dans *Éloge d'Hélène*.

Phaéton

Écrire, transmettre

Image de couverture :
Amedeo Modigliani (1884-1920),
« La poétesse russe »
(portrait d'Anna Akhmatova, 1911)

Musée Anna Akhmatova, Saint-Pétersbourg

Parrainages

Marie-Claude Bélis-Bergouignan, professeur émérite d'économie - **Gérard Boulanger**, avocat et historien - **Concha Castillo**, chorégraphe - **Jacques Demorgon**, sociologue - **Camille Izard**, théologien - **Joël July**, professeur de lettres modernes - **Pierre Léglise-Costa**, linguiste - **Claire Mestre**, anthropologue - **Philippe Méziat**, critique musical - **Emmanuel Mouret**, cinéaste - **Patrick Rödel**, philosophe - **Libor Sir**, photographe - **Jean-Rodolphe Vignes**, professeur de médecine, neurochirurgien.

IN MEMORIAM

Jean Tignol, professeur de médecine (Université de Bordeaux), psychiatre.

Comité de lecture

Marie-Claude Bélis-Bergouignan, professeur émérite en sciences économiques à l'Université de Bordeaux - **Marie-José Cameleyre**, ingénieur en sciences humaines - **Pierre Landete**, avocat - **Jean-Michel Devésa**, écrivain et professeur de lettres à l'Université de Limoges - **Sophie Jaussi**, enseignante et doctorante à l'Université de Fribourg, Suisse - **Suzanne Robert**, animatrice radio et comédienne.

IN MEMORIAM

Henri Martin, Libraire et éditeur.

Correspondants

Chili : **Carles Diaz**

Espagne : **Carlos Loureda**

Ile Maurice : **Gillian Geneviève**

Liban : **Michèle M. Gharios**

Pérou : **Ronald Vega**

Portugal : **Pierre Léglise-Costa**

Russie : **Sofya Brand**

Suède : **Kerstin Munck**

Suisse : **Sophie Jaussi**

Tunisie : **Salma Ben-Sedrine**

Responsable du site internet

Hélène Regnaud

Directeur de publication : **Pierre Landete**, fondateur de *Phaéton*.

Hommage à Henri Martin

Notre ami Henri Martin nous a quittés cette année. En 1979, il avait fondé « La Machine à Lire », célèbre librairie indépendante à Bordeaux. Henri était un militant de la cause du livre. Il a accompagné la création de la revue *Phaéton* en participant dès l'origine au comité de lecture.

Sa disparition nous a laissés dans un grand désarroi. Homme de culture, toujours soucieux de transmettre les savoirs par les livres, sa subtilité et son humour nous manquent déjà.

Henri nous te dédions ce deuxième numéro de *Phaéton*.

Sommaire - Septembre 2016

Définition de Phaéton	P. 08
<i>Phaéton, fils d'Hélios</i>	P. 11
Éditorial de Pierre Landete	P. 17
« Dalí et son jeune léopard », photographie de Libor Sir	P. 21

<i>Un maître de la mystique : St. Jean de la Croix</i> , Camille-Jean Izard	P. 23
<i>L'homme antagoniste</i> , Jacques Demorgon	P. 33
<i>Juana de Asbaje y Ramirez (1648-1695), une œuvre entre deux mondes</i> , Paule Béterous	P. 71
<i>Comparer le «niveau d'éducation» des populations, comment et pour quoi faire ?</i> , Christophe Bergouignan	P. 87
<i>Déploiement, dévoilement, dévoilement dans</i> <i>À la recherche du temps perdu : le cas Charlus</i> , Olivier Giron	P. 103
<i>Ellul pour les (pas si) nuls !</i> , Patrick Chastenet	P. 133

Cahier de Poésie

Écrits de femmes	P. 157
« Elles », dessin d'Evelyne Petiteau	P. 158
Merles blancs	P. 199
« Bird-tori » et « Dog-Inu », photographies de Roberto Giosta	P. 232
<i>La parole-fantôme : un écho hané</i> , Sophie Jaussi	P. 235
<i>Le tigre et le papillon</i> , Claire Mestre, illustration de A. Theval	P. 253
<i>Autoportrait entre Thalie et Melpomène</i> , photographie de Guillaume Romeguere	P. 258
<i>Sur les prés et dans les temples : le rugby !</i> , Mary Chestnut, Benoit Labeuchigue et André Tempon	P. 259
<i>La Última flor</i> , Ronald Vega (traduction en français de Pierre Landete)	P. 275
« Le Palais de la couronne », photographie de Pierre Feytout	P. 282
<i>La chute de Pierrot</i> , Jean-Bernard Laclotte	P. 283
<i>La fille au pull bleu (esquisse d'une extase...)</i> , Emmanuel Tignol	P. 289
<i>L'océan Papillon</i> , Marie Laugery	P. 293

Marges

<i>Gendarme, vous êtes une moule !</i> , Georges Courteline	P. 297
Photographie de Concha Castillo, Christelle Pétard	P. 301
Questionnaire de Proust, Concha Castillo « La Golondrina »	P. 302
<i>Dégustation, la Parcelle 45</i> , photographie de Pierre Feytout, 2016	P. 304
Biographies des membres du Comité de parrainage	P. 305
Biographies des membres du Comité de lecture	P. 308
Biographies des correspondants	P. 311

Définition de Phaéton

Nom propre masculin (*fa-é-ton*) dont l'étymologie est grecque.

Dans la version archaïque du mythe grec, Phaéton est fils d'Éos (l'Aurore) et de Céphale (l'Esprit). L'enfant, d'une grande beauté, fut volé par Aphrodite. Elle le plaça dans le ciel, lui donna à manger une pomme, l'éleva puis il devint le gardien de ce qui fut considéré comme le bien le plus précieux : le savoir, symbolisé par les bijoux d'or d'Aphrodite... Phaéton, devenu adulte, eut d'Aphrodite un fils, Astynooos (la Cité, *asty* – le guide *noos*), la plénitude qui guide l'esprit dans la nuit du monde. Le surnom de Phaéton est Phaon, l'étoile du soir (Hespéros) et du matin (Phosphoros). Quand le soleil se couche, Hespéros brille et lorsqu'il se lève, Phosphoros dit Eosphoros, l'étoile solitaire, disparaît. Phaéton est la permanence de la lumière dans la nuit des hommes, celui qui permet la transmission des savoirs, seul gage d'immortalité pour l'Homme.

Dans la mythologie grecque, Phaéton est aussi :

- Atymnios, un héros solaire milésien qui était un frère d'Europe ;
- Adymnos, pour les Crétois a-dyomenos (celui qui est toujours en éveil, celui qui ne se couche pas) était l'étoile du soir et du matin ;
- Protogenos Phaéton (le premier à naître et à briller), un surnom du dieu Éros (Phanès ou Ericapaios), dans sa version archaïque un taureau blanc argenté (appartenant à Augias, fils d'Hélios) qui défendait les troupeaux contre les bêtes sauvages et qui prit Héraclès pour un lion. Le héros maîtrisa Phaéton à qui il vola la force par le contact magique des cornes (rituel de couronnement et de victoire de l'esprit sur la bestialité) ;
- le Fils d'Hélios (le Soleil) et de Clymène (le Pouvoir). Il s'agit d'une légende très répandue selon laquelle un matin, Hélios céda à son fils, qui le harcelait pour obtenir la permission de conduire, le char du Soleil. Phaéton voulait impressionner ses sœurs les Héliades. Sa mère encouragea Phaéton mais il n'était pas assez expérimenté pour diriger les chevaux blancs de son père (on notera que l'un des chevaux du Soleil se nommait aussi Phaéton). Il les mena d'abord si haut que le givre envahit la Terre puis si près d'elle que tout devint cendre. Zeus, en colère, le foudroya pour éviter une conflagration universelle. Alors ses sœurs pleurèrent des larmes d'ambre...

Phaéton est aussi :

- une tragédie d'Euripide (484-406 av. J.-C.) dont il ne reste que des fragments ;
 - un opéra de Jean-Baptiste Lully (1632-1687) sur un livret de Philippe Quinault (1635-1688) ;
 - un poème symphonique de Camille Saint-Saëns (1835-1921) ;
 - une pièce pour hautbois (inspirée des *Métamorphoses d'Ovide*) de Benjamin Britten (1913-1976) ;
 - un poème de Raymond Queneau (in *L'instant faul*, 1948) ;
 - une histoire d'Eddy Debons écrite pour un orchestre de Brass Band ;
 - le fichier informatique français relatif au permis de conduire européen ;
 - un charretier ou un mauvais cocher (désuet), par plaisanterie et allusion au fils présomptueux et maladroit d'Hélios... « Le phaéton d'une voiture à foin vit son char embourbé (...) », *Le chartier embourbé*, Jean de La Fontaine ;
 - un véhicule hippomobile léger, découvert et à quatre roues avec deux sièges (un à l'avant pour le conducteur et l'autre à l'arrière pour un ou deux passagers) datant du XVII^e siècle... « Mon phaéton est à la porte je puis mener deux dames... », *La matinée d'une jolie femme*, Étienne Vigée (1758-1820). On notera une variante avec moteur et plusieurs rangées de sièges à la fin du XIX^e siècle puis, au XXI^e siècle, Phaéton est devenu une voiture de la marque Volkswagen ;
 - trois oiseaux de mer, au plumage blanc, dits paille-en-queue, emblèmes des Mascareignes et logo d'une compagnie aérienne (Air Mauritius) portent ce nom :
 - le grand phaéton à bec rouge
 - le phaéton à bec jaune
 - le phaéton à brins rouges ou phaéton phénicure de Gmelin
- « [...] à de grandes altitudes planaient les frégates et les phaétons qui tombaient souvent avec une rapidité vertigineuse pour arracher en l'air leur proie aux oiseaux de mers plongeurs », *À la poursuite du soleil*, Alain Gerbault, tome I, de New York à Tahiti.
- un astéroïde découvert en 1983 dit de la famille Apollon et dont la caractéristique principale est d'approcher le Soleil plus que tous les autres (il « frôlera » la Terre le 14 décembre 2093 !).



*... siôt levé dans l'horizon oriental,
tu combles chaque pays de ta perfection
jusqu'à l'extrémité de tout ce que tu as créé...*

Hymne du Pharaon Akhenaton à l'Horizon d'Aton (- 1350 av. J.-C.)

Phaéton, fils d'Hélios

Un des plus beaux contes pour enfants des *Légendes du soleil de la lune et des étoiles* se nomme Phaéton¹ qui fut foudroyé par Zeus pour avoir eu la hardiesse de conduire le char de son père Hélios. Cette légende grecque trouve sans doute sa source aux rives du Nil avec le culte solaire d'Aton que voulut imposer, au Nouvel Empire, le Pharaon Akhenaton (L'éclat d'Aton ou Amenhotep IV alias Aménophis IV ou Khounaton) dixième souverain de la XVIII^e dynastie, époux de Néfertiti (La beauté d'Aton). Nul ne peut contrôler le rayonnement de l'astre...

Vous vous demandez d'où vient mon beau collier avec ses étranges petites pierres couleur miel ? Vous auriez beau ouvrir des coffres pleins de pierres précieuses, d'or et d'argent, vous n'y trouverez jamais d'aussi belles pierres. Les hommes les nomment ambre; si vous contemplez une de ces gouttelettes d'ambre, vos yeux croiront y voir le coucher du soleil.

Mais en fait, est-ce vraiment une pierre, cet ambre ? Et si oui, comment est-il venu au monde ? Mais commençons plutôt notre récit par un autre bout !

Dans un pays lointain, où les hommes ignorent ce qu'est la neige et où le soleil règne, en maître tout puissant, vivait un garçon du nom de Phaéton. Il y vivait avec sa mère et ses sœurs. Sa mère l'adorait, ses sœurs l'entouraient de soins et de tendresse, mais comme il n'avait plus son père, il lui fallait se débrouiller tout seul. Mais quand on apprend quelque chose tout seul, on l'apprend doublement !

Était-ce parce que personne n'avait jamais enseigné au garçon comment lancer un disque et monter à cheval que ses jeux étaient plus tenaces que ceux des autres et qu'il prenait tellement à cœur tout ce qu'il entreprenait ? Bientôt les

1 Extrait des *Légendes du soleil de la lune et des étoiles*, Éditions Gründ, Paris, 1977.

autres garçons se fiant uniquement sur l'expérience paternelle ne pouvaient plus se mesurer en rien à Phaéton. Aussi s'étaient-ils mis à envier plus fort leur compagnon et cherchaient toute occasion de l'humilier.

Un jour, Phaéton rentra chez lui tout abattu et resta ainsi jusqu'au soir, sans dire un mot. Alors au coucher du soleil seulement, il demanda à sa mère :

– Et quand je serai grand, maman, j'irai à la chasse moi aussi ?

La mère leva les yeux et jeta un regard étonné sur son fils :

– Mais pourquoi pas ? Quand tu auras bien appris à manier les armes, tu seras admis parmi les hommes.

– Et qui donc devrait m'apprendre à manier les armes ?

Je n'ai pas de père, maman ? demanda résolument Phaéton. J'en ai assez d'entendre sans cesse les moqueries de mes compagnons !

Grave et silencieuse, la mère contempla longuement le soleil qui se couchait à l'horizon, semblable à une moitié d'orange.

– Tu as bien un père, mon cher fils, et nul de tes amis n'en a de pareil. Mais il ne pourra pas t'apprendre à jeter la lance, il est tellement loin...

– Qui est-ce, maman ? Je t'en supplie, dit-le-moi enfin ! s'exclama Phaéton, brûlant d'impatience.

– Ton père est Hélios, le dieu Soleil !

– Quoi ? Hélios serait-il mon père à moi ? Celui qui vient de descendre derrière l'horizon dans son char flamboyant ?

– Celui-là, mon enfant. Mais si tu ne me crois pas, va le voir. Son palais est bâti au sommet d'une haute montagne, au-delà de l'horizon. Une sente mince comme un fil t'y mènera.

Phaéton n'étant jamais long à se décider, il se mit en route la nuit même. Il n'avait pas imaginé, le pauvre petit, que son pèlerinage ne se terminerait pas de si tôt, que la route serait aussi pénible et remplie d'obstacles. N'empêche qu'un beau jour, une montagne gigantesque se dressa devant lui et elle correspondait à la description de sa mère. Il gravit donc le sentier mince comme un fil, en effet, et sur le faite de la montagne il aperçut un immense palais, soutenu par des colonnes de marbre. Au milieu, une porte d'argent, décorée de baleines surgissant des vagues de la mer, d'oiseaux voletant dans les nuages et d'animaux chassant dans les forêts, s'ouvrait devant lui. Le monde entier était forgé, sur les battants de cette porte.

Rien d'étonnant que le cœur du gamin se mit à palpiter à l'idée d'apercevoir pour la première fois de sa vie le puissant dieu ! Et si tout cela n'était qu'une chimère ? Comment Hélios pourrait-il avoir pour fils un garçon aussi ordinaire que lui ? Comme dans un rêve, Phaéton parvient en titubant jusqu'à une salle spacieuse d'où jaillissait une lueur rouge. Là, sur un trône doré, était assis Hélios, vêtu d'un manteau pourpre et une couronne flamboyante semblable à un petit soleil, ornait sa tête. Mais quels étranges conseillers l'entouraient !

Près du trône se tenaient le Printemps, habillé d'une robe parsemée de fleurs embaumantes, l'Été, qui faisait bruire sa couronne d'épis de blé, l'Automne, occupé à grappiller des grains de raisin, et l'Hiver, tout voûté avec sa chevelure d'argent, s'appuyant sur un bâton noueux.

Plus loin, comme alignés en file, se tenaient les Jours, les Mois, les Années et les Siècles, tandis que les Heures, fillettes à chevelure ébouriffée, formaient un grand cercle autour du trône divin en changeant fébrilement de place.

Les dieux savent tout d'avance, aussi le dieu du Soleil fit-il immédiatement un signe de main au jeune homme comme s'il l'attendait depuis l'éternité. Puis il enleva sa couronne pour éviter que sa chaleur ne consume le garçon et seulement alors Phaéton put s'approcher du trône.

– Hélios, tu es dieu de la lumière qui tous les jours nous éveille, mes sœurs et moi-même, en nous invitant à jouer et ma mère à travailler. Même mes camarades te suivent des yeux comme subjugués, quand tu conduis ton char d'or dans ta course à travers les cieux. Comment alors pourrais-je, moi, garçon de si humble condition croire ma mère qui me dit que je suis ton fils ?

– Tu es mon fils, Phaéton, dit la voix du dieu résonnant dans la vaste salle et répercutée par écho multiple. En veux-tu des preuves ? Tu les auras, ces preuves ! Je te donnerai les plus magnifiques trésors des cieux et de la terre. Formule n'importe quel vœu, je le réaliserai !

Mais Phaéton n'avait que faire de toutes les richesses du monde ! À ses yeux, les petits cailloux qu'il jetait dans les vagues à la marée haute, en bas sur terre, avaient autant de valeur que des pépites d'or. Cependant, le jeune homme surpassant ses amis dans toutes les épreuves et capable de gagner toujours la première place, savait d'avance ce qu'il allait demander. Serrant encore plus fort son bâton entre ses doigts, il se campa résolument devant Hélios.

– Aussitôt que l'Étoile du matin se lèvera, aujourd'hui je désire prendre ta place dans le char doré et le conduire une fois moi-même !

Dans la salle, il se fit un profond silence. Même les Heures qui gambadaient autour du trône divin stoppèrent leur jeu.

– Non, mon fils, cela, je ne te laisserai pas le faire, c'est une tâche qui est bien au-dessus des forces d'un simple mortel. Même le grand Zeus, dieu souverain, n'a encore jamais tenu dans ses mains les rênes de mes coursiers sauvages !

Mais Phaéton n'étant pas habitué à céder, ce fut en vain que Hélios essaya de dissuader son fils en lui décrivant les périls de la course céleste et du pouvoir magique des astres. Phaéton s'entêta pour montrer à ses camarades qui était son père et à quel point avaient été vaines leurs railleries. Il ne resta donc à Hélios qu'à enduire son fils d'un onguent magique, pour le protéger de la chaleur du soleil, et à l'accompagner au point de départ de ce périlleux voyage qui ne laissait rien présager de bon.

Déjà, la porte ouverte du palais de Hélios étincelait des teintes roses de l'aurore. Par la porte on voyait le navire de la lune s'éloigner, les étoiles balayer la voie du soleil et déjà l'Étoile du matin battait des paupières encore lourdes de sommeil. Quoique émerveillé à la vue de ce beau spectacle, Phaéton, en son fort intérieur, se voyait déjà tenant les rênes des coursiers impétueux, qui piaffaient déjà impatiemment, attelés à l'équipage doré. À peine Hélios eut-il le temps de coiffer son fils de sa couronne et de l'embrasser pour la dernière fois que le jeune homme sauta dans le char. Puis il partit avec la rapidité de l'éclair, tels ces jeunes étourdis dont les lances ne volent pas encore très loin. Aujourd'hui, il sera dieu, à l'image de Hélios, son père !

Phaéton passa par la grande porte et devant lui s'ouvrit l'immense étendue céleste. Un sentier bleu montait à pic pour se perdre au loin, dans les hauteurs du ciel. Seuls le galop des chevaux et le frémissement de leurs ailes perturbaient le grand silence. Pour la dernière fois le garçon se retourna pour regarder encore son père, mais déjà en bas, la montagne de Hélios n'était plus qu'un minuscule îlot flottant sur les nuages et le palais de soleil avec ses colonnes gigantesques ressemblait à un peigne égaré de sa mère.

Bientôt les coursiers s'aperçurent qu'ils n'étaient pas conduits par la ferme main du dieu. Ils quittèrent leur chemin habituel et le char se mit à vaciller dans les ornières du chemin céleste. D'étranges phénomènes apparurent aussitôt dans le ciel. Devant Phaéton surgit soudain le dragon au corps couvert d'écailles et de sa queue il frappa le char si fort que celui-ci se secoua. Puis, du fond de l'océan céleste surgirent les pinces de l'énorme scorpion.

Effrayé, Phaéton lâcha les rênes et c'est alors que les chevaux se sentant libres s'élançèrent en avant comme déchaînés. Ils se précipitèrent avec le char en direction de la terre, où la chaleur noircit la peau aux gens sur-le-champ et puis ils s'envolèrent en direction des hauteurs vertigineuses en incendiant les demeures des dieux.

À bout de force, et incapable d'agir, l'adolescent regarda la terre et fut saisi de vertige. Loin au-dessous des nuages, le feu embrasait les forêts, et la chaleur faisait fondre les glaciers. Des troupeaux d'animaux fuyaient l'incendie, et sur les fonds des mers desséchées miroitaient des milliers de poissons morts.

Les dieux courroucés abandonnèrent leurs demeures brûlées et se rendirent auprès de Zeus pour lui présenter leurs doléances. Il trouverait sûrement inadmissible que le char du soleil soit conduit par un adolescent inexpérimenté ! Zeus s'assombrit ne sachant d'abord quoi faire : s'affliger du sort du malheureux petit d'homme, s'indigner de voir Hélios agir si imprudemment. Il est bien difficile de gouverner le cours des astres et par surcroît de maintenir l'ordre entre les dieux et les hommes ! Mais comment sacrifier tout cela pour un caprice d'un seul adolescent ? Dans sa main il fit donc tourner la foudre et la précipita ensuite sur l'attelage.

Un terrible coup de tonnerre fit trembler aussitôt le ciel et la terre, éteignant tous les incendies. Foudroyé, le char alla s'écraser dans la mer. Ce jour-là, le Soleil ne se montra plus sur la coupole céleste.

Transformé en torche vivante, Phaéton tombait vers la terre, dans une chute vertigineuse, en traçant sur le ciel sombre un trait incandescent, qui se termina dans les eaux de la rivière Eridan.

Loin de là, sur sa haute montagne, Hélios, dieu du Soleil, pleurait la mort de son fils. Et le chagrin des sœurs de Phaéton ne fut pas moindre. Accablées de douleur, elles parcouraient les bords d'Eridan à la recherche de la dépouille de leur frère. En proie au désespoir, elles levaient les bras vers le ciel, d'où les dieux courroucés contemplaient la terre ravagée.

Peut-être auraient-elles péri de chagrin si un jour un pouvoir magique ne les avait pas changées en aulnes. Mais les arbres continuaient à pleurer. Au bout des feuilles perlaient des larmes qui ruisselaient jusqu'aux flots tumultueux de la rivière pour se transformer, sur son fond, en petits cailloux couleur miel... Lorsque vous porterez à vos yeux un collier d'ambre, souvenez-vous des larmes des malheureuses sœurs de Phaéton. Vous voyez sa belle couleur dorée ? Et si vous les contemplez à la lumière, les gouttelettes d'ambre s'enflamment comme le soleil couchant. Alors souvenez-vous aussi de Phaéton, cet adolescent qui avait eu la hardiesse de monter au ciel, pour y conduire sous les regards des hommes le char du soleil.

Le peloton des attardés...

Dans le contexte politique, social, culturel... actuel et, pour ce deuxième édito de Phaéton, il me semble essentiel d'écrire quelques mots « sur » la liberté...

Nous entendons tous et partout une phrase qui cogne en rafale aux tempes du discernement :

La liberté première, c'est la sécurité. La liberté première, c'est la sécurité...

Au fil des jours, sa répétition est une véritable mise en joue permanente des libertés ! En réalité, dans cet ordre-là... *la sécurité, première liberté...*, l'opposition affichée entre ces deux notions, relève d'une manipulation. Le triomphe du *simplisme* en quelque sorte nourri au fumier d'une déraison binaire mal articulée propice à l'exécution de la démocratie attachée au poteau.... Pour le lecteur de Phaéton, je retourne la formule : *La sûreté première, c'est la liberté !* Rompez les rangs !

Assurer *la sécurité* est une charge qui incombe à tout État mais, ce qui différencie une démocratie d'un autre régime politique, c'est précisément que l'action répressive demeure conditionnée par le respect des libertés individuelles inscrites au marbre de la Table des Lois. Ainsi, l'ordre républicain érige la sûreté du citoyen, non pas à l'égard des autres individus (ce droit existe dans tout type de régime politique), mais vis-à-vis de la puissance publique ; là se situe la condition même de la liberté des citoyens soumis à ce que l'antique Solon nommait *l'ordre juste*. *La sûreté première, c'est la liberté !*

S'il faut tenir l'équilibre, c'est donc entre la puissance de l'État et les libertés... non pas entre la liberté et la sécurité des gens. Voilà le principe universel bien posé en 1789 ! Il existe deux piliers fondamentaux de la liberté ainsi définie : la sûreté, la résistance à l'oppression. La première menace qui pèse sur la liberté vient de l'État et non pas du voisin. Résister à l'oppression, c'est permettre à l'individu de lutter contre l'arbitraire, soit accéder à sa propre sûreté. La sûreté est une garantie contre le pouvoir par le droit, l'exact contraire de l'accroissement de la puissance publique contre les individus. Aujourd'hui, c'est bien la sûreté des personnes qui est en danger, non pas du fait de l'augmentation du nombre des infractions, mais en raison de la tentation de l'État-Nation de s'affranchir des règles fondamentales fixées par le droit... le tout, en jouant sur les peurs, sous couvert de lutte contre l'insécurité. Les lois doivent définir les limites de l'action de l'État, pour tenir l'équilibre qu'un nombre désormais incalculable veut rompre.

Ce nombre forme un *peloton d'attardés* dont l'intérêt majeur est de rendre floues toutes les règles pour le plus grand profit de son entreprise mondiale de mise à mort de la démocratie.

Un seul exemple suffira : « la tolérance zéro » ! La tolérance ! Zéro ! Voilà la nouvelle doctrine de gouvernance dont les arpettes principaux sont les « services d'ordre et la justice » « à l'œil et au doigt » qui finalement poursuivent plus les *stats* que les crimes, les avancements carriéristes que l'équité. Pour cette TZ, une cohorte de gens sont employés à des tâches inutiles ! « Tolérance Zéro » : le rot érigé en axiome ! Zéro défaut et idées rances ! La racaille au boulot !... toute la horde de dangereux assistés : bref, le citoyen, nous tous ! Avec la « Tolérance Zéro », chaque citoyen est suspect de pouvoir commettre crime. Zéro tolérance donc. Il n'y a nulle règle plus floue. Le peloton commet l'irréversible : *en joue, rafale et feu à volonté* ! Au poteau, le dernier mot sera toujours un cri : « Liberté ! »

Les États-Nation de l'Europe et les démocraties du monde deviennent de plus en plus « chiches » sur la protection des droits fondamentaux. Au lieu de mener une politique respectueuse et favorable aux libertés individuelles en augmentant un budget propice, le choix est fait de rationaliser l'institution de justice. Pis ! Les règles égalitaires de la citoyenneté sont détournées et désormais on met en avant sans cesse le respect de la *diversité des droits*... La diversité et non plus l'*égalité des droits* entre tous. Dans cette brèche se faufilent tous les arbitraires au préjudice du citoyen, victime de l'insécurité juridique. Rien n'est pire pour lui, car ainsi, il est coupable tout le temps même si au fond il ne fait rien, peut-être surtout s'il ne fait rien : coupable d'être pauvre, jeune etc..., d'être différent... coupable de n'être rien, coupable d'incivilité, rien d'autre que de la « chair à fichiers » et... peu importe l'insuffisance des preuves, l'absence de préjudice, sa détresse, le sort d'une victime... À la baguette le citoyen ! Qui vole un œuf vole un bœuf ! Il ne peut plus fumer dedans et n'a pas le droit de boire dehors ! La société est entrée dans le labyrinthe de la confusion.

La trique pour redresser le monde en perdition : niveau zéro de la pensée politique pour que l'aléa bureaucratique et judiciaire soit plus vif que jamais ! Les *droits-de-l'hommeistes* n'ont pas bien su se tenir ! Et le terrorisme ? Vous y avez pensé ? La loi doit bien s'adapter à la nouvelle criminalité, non ? Donc restrictions des libertés individuelles et primat de l'exécutif. « L'arbitraire » contre « la bande organisée » : exactement VIGI / PIRATE ! Sauf que la mise en place de l'arsenal législatif au privilège de la « tolérance zéro » n'a servi, ne sert et ne servira jamais à rien ! C'est bien l'histoire d'une faillite sécuritaire et non pas celle d'une *success story*.

Le *peloton* : une cohorte d'activistes sécuritaires, qui déploient en catimini leur imagination et ne lésinent pas sur le populisme pénal. La fin justifie les moyens. Terrorisme ! alors état d'urgence. Il faut bien faire quelque chose puisque tout

le monde est suspect. Panique nationale : on est en guerre ! L'avenir est à la performance policière. On applaudit les forces de l'ordre, on embrasse « le flic » en chanson ! Dans le même temps on met à l'index et siffle le juge garant des libertés ! Grand genre et petits moyens pour un nouveau champ de bataille avec bracelet-électro pour tous !

La démocratie n'est plus qu'un château de sable à marée montante... Les gouvernements ne pouvant plus promettre le plein emploi sans provoquer le grincement des sourires aigres, ils assurent le peuple de leur capacité à sécuriser ! On tremble ! Technocratie et populisme font bon ménage ! Incapable d'anticiper, le nouveau rôle de l'État, composé de « communicants » à géométrie variable et sans *vista*, est désormais l'intervention d'urgence pour protéger ! Aucune prévention à la faveur du vivre ensemble par l'*Égalité* des droits ! Que de la procédure pour garantir surtout la consommation et non pas le contrat social... L'agitation générale de l'état d'urgence est au même niveau que l'incompétence. Nul n'a plus le choix dans un monde aussi instable et dans lequel règne l'imprévu, l'attentat, le détournement... tous les chemins mènent au poteau de la dictature. Les têtes sont prises ! *Le peloton des attardés* veut nous descendre à bout touchant !

Alors Phaéton continue ! Continue avec ses lecteurs (de plus en plus nombreux !) ... convaincu que la culture, qui sauve et répare, demeure la seule réponse face à l'horreur sans cesse renouvelée. Paris, Janvier 2015, Novembre 2015... et tous les autres lieux où la mort a frappé : Bruxelles, Tunis, Istanbul... minutes de silence... *Perlimpinpin...*, que c'est abominable d'avoir à choisir entre deux innocences. D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Qui priez-vous ? Je vous prie de faire silence... c'en est assez de vos violences écrit Barbara dans sa chanson interprétée en hommage à toutes les victimes du terrorisme dans la Cour des Invalides à Paris. Minutes de silence. Perlimpinpin. Cette poudre, celle du *Père Limpinpin*, Robert Escarpit, nous en régale aussi dans ses *Contes de la Saint Glinglin*. Formule magique *pour le pinpin*, pour qu'il retrouve la liberté, le goût de vivre, le goût du pain ... ça veut vraiment dire ça Perlimpinpin. De la poudre magique *pour le pinpin*, pour l'ivresse de tout le monde convié, dans un jardin au cœur de Paris, *pour retrouver le goût de vivre* malgré toutes les horreurs du monde en marche : Les Batignolles. Le square de l'enfance, de nos enfances. Dans *Connaissez-vous Paris* ? Raymond Queneau nous dit que c'est l'endroit exact où *les batilloles*, c'est-à-dire les moulins, autrefois, broyaient le grain pour la fine farine. Poudre blanche. Une allée du square porte le nom de Barbara et sous le kiosque à musique reposent les fusillés d'un autre temps de révolte, ceux de la Semaine sanglante.... *Le peloton des attardés* les avait mis au poteau. Ils s'en étaient allés, tombés sous la caresse d'une autre poudre. Noire celle-là. Alors, au jardin, chantons ensemble, le goût du pain Perlimpinpin... pour retrouver la joie de vivre... la Liberté et veillons à ce que le *peloton* se disperse à jamais !

Pierre Landete.



« Salvador Dalí et son jeune léopard »,
Libor Sir
Hôtel Meurice, Paris, 1969.

Photographies inédites publiées avec l'aimable autorisation de Libor Sir.



Christ en Croix

Dessin de Juan de Yepes Álvarez - San Juan de la Cruz

Croquis de crucifixion réalisé vers 1575 par Saint Jean de la Croix et conservé dans un ostensor au Monastère Carmélite de l'Incarnation à Ávila en Espagne. Ce dessin mystique montre Jésus *vu d'en haut* dans une perspective très novatrice et inattendue.

Salvador Dalí (1904-1989) s'en inspira pour sa célèbre toile intitulée *Le Christ de Saint Jean de la Croix* (1951 - Musée Kelvingrove de Glasgow - R.-U.) dans laquelle il fait apparaître la silhouette de Diego Veslásquez (1599-1660). Dalí dira que cette œuvre est *la conséquence d'un état d'extase mystique*.

Un maître de la mystique : Saint Jean de la Croix

Camille-Jean Izard

Camille-Jean Izard est théologien, lauréat de l'Académie des sciences et de l'Académie nationale de médecine. Il a aussi dirigé en tant que chimiste et biologiste (de 1966 à 1984), le Département de recherche de la Seita, la Société nationale d'Exploitation Industrielle du Tabac et des Allumettes et a signé, aux PUF en 1982, le *Que sais-je ?* sur *Le Tabac*. Il est Docteur en Sciences, diplômé de l'Université de Toulouse en Agronomie. Après avoir suivi un enseignement en théologie à l'Université de Strasbourg et un doctorat en Sciences religieuses, il devient Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris (Spiritualités et Mystiques). Camille-Jean Izard a dirigé de nombreuses recherches et a publié une multitude d'articles de référence en théologie. Celui qu'il a écrit pour *Phaéton* a été conçu comme une *invitation* à découvrir Saint Jean de la Croix, un des plus grands écrivains chrétiens de l'Espagne du Siècle d'Or. On considère aujourd'hui « ce docteur » comme un Maître de la mystique par l'excellence de son expérience poétique. Il a entretenu avec Sainte Thérèse d'Ávila une confiante collaboration amicale pour la réforme du Carmel. Son œuvre ne contenant aucune citation, il fut longtemps considéré comme un « autodidacte spirituel ». Cependant, de nombreuses recherches ont montré qu'il fut probablement influencé d'abord par les thèses néo-platoniciennes du Pseudo Denys l'Aérophagite (v^e siècle ?) puis par les mystiques rhéno-flamands du Moyen Âge mais aussi par la pensée arabo-andalouse. Seul l'état contemplatif, au-delà de la méditation, le retient d'un dépouillement absolu, seul gage d'une *union divine*. Son itinéraire mystique est d'abord un enfoncement dans une nuit *diè* passive pour vivre une ascension, par la foi, dans une nuit *diè* active avec un Être au-dessus de toute formulation. Jean de la Croix présente l'Amour au cœur de son union avec le Christ, Verbe incarné, époux de l'âme et s'inscrit dans une tradition de mystique nuptiale d'extase en fournissant des métaphores parfois très hardies. Les pages les plus profondes où il a évoqué cette notion d'union divine, que les théologiens nomment « état théopatique », ont disparu du fait de la radicalité violente de l'Inquisition. Aucun ouvrage de Jean de la Croix ne fut publié de son vivant.

...quant aux visions et révélations du Seigneur. Faut-il s'en glorifier, s'enorgueillir ? Cela n'est pas bon sans doute. Je connais un homme en Christ qui fut ravi jusque dans le paradis... : était-ce en son corps ? Était-ce hors de son corps. Je ne sais. Dieu le sait. Il entendit des paroles ineffables qu'un homme ne doit pas redire.

(Épîtres de Paul aux Corinthiens II, Visions et Révélation - XII, 1 à 4, extraits).

Il y a plus de trente ans, à l'occasion d'une mission scientifique au Japon, quelle ne fut pas ma surprise, à la Sophia University de Tokyo¹, d'entendre un de mes interlocuteurs me faire part de la réflexion d'un maître du bouddhisme zen :

– « *je ne comprends pas ce que viennent chercher ici les Occidentaux alors qu'ils ont Saint Jean de La Croix... !* ».

En Asie, la réputation de San Juan de la Cruz ne s'arrête pas là...! En effet, pour l'hindouisme, la mystique et l'enseignement de Saint Jean de la Croix sont de l'ordre du yoga suprême. Son œuvre, dont la portée est universelle², retient toujours l'attention non seulement des théologiens de la mystique mais aussi celle des spécialistes de la recherche sur les modification des états de conscience, de la psychiatrie ou de la psychanalyse, partout dans le monde.

Saint Jean de la Croix³, né *Juan de Yepes Álvarez* le 24 juin 1542 en Espagne (Fontiveros - Provincia de Ávila), est décédé le 14 décembre 1591 (Úbeda - Provincia de Jaén).

Après des études à l'Université de Salamanque⁴, il est ordonné prêtre en 1567 et pense se retirer chez les Chartreux. À ce moment-là, il rencontre Sainte Thérèse d'Ávila (1515-1582) qui comprend, dans l'instant, qu'elle est en présence d'une personnalité hors du commun. La Sainte voulant l'associer à la réforme du Carmel qu'elle a entreprise, Jean de la Croix va alors s'occuper de l'Ordre des Carmes Chaussés⁵ afin de restaurer la Règle primitive très stricte *dite* des Carmes Déchaux⁶. Cette réforme lui vaudra d'être enfermé dans un couvent de l'Ordre à Tolède. Après des mois d'humiliation au cours d'une détention extrêmement difficile, il s'échappe et retrouve sa liberté... mais une liberté toute relative car certains de ces écrits attirent l'attention de l'Inquisition⁷.

1 Fondée en 1549 lors de la visite de Saint François-Xavier au Japon puis devenue école spéciale de la Compagnie de Jésus en 1913, elle est aujourd'hui une des plus prestigieuses du Japon.

2 Traduite en français, pour la première fois, en 1610, à Bordeaux, par des prêtres séculiers.

3 Qui appartenait à l'Ordre des Carmes Déchaux, fut béatifié en 1675 par le Pape Clément X, canonisé par Benoît XIII en 1726 puis déclaré Docteur de la théologie spirituelle et mystique de l'Église Catholique Apostolique et Romaine en 1926 par Pie XI.

4 Fondée en 1218, la première d'Espagne est celle de Palencia en Castille.

5 Nommés ainsi car les Carmes portaient des chaussures.

6 Ils allaient pieds nus dans des sandales – la *descalvez* fut le signe extérieur de la nouvelle observance – les deux congrégations ne retrouvèrent leur unité qu'en 1875 – il n'y a en France que des Carmes Déchaux restaurés à Bordeaux en 1830.

7 Qui le considéra comme un *alumbrado*, un illuminé.

Mystique et homme d'action, Juan de la Cruz est aussi l'un des plus grands poètes d'Espagne. Homme aux talents artistiques nombreux, il dessine notamment, à Ávila, en 1575, un magnifique croquis à la plume dit *Christ en Croix* dont s'inspira Salvador Dalí.

Saint Jean de la Croix a vécu en un siècle particulièrement riche en événements... Luther (né en 1483) meurt en 1546. Le Concile de Trente est à l'œuvre⁸. Bartolomé de las Casas (1484-1566) publie son *Histoire de la destruction des Indiens*⁹. Condamné par Calvin (1509-1564), Miguel Servet¹⁰ meurt sur le bûcher. L'Inquisition sévit en Espagne et les *autodafés* se multiplient. En 1588, Rome déclare l'Infaillibilité de la Vulgate, la traduction latine de la Bible. À cette époque, il convient de mentionner aussi les guerres de l'Espagne avec la France, les guerres avec les Flandres, la révolte des Morisques de Grenade, la guerre avec les Turcs et la bataille de Lepante (1571), le raid du corsaire anglais Drake (1540-1596), à Cadix, et la riposte désastreuse de l'Espagne...

Qu'en est-il de l'enseignement de Saint Jean de la Croix ? Au-delà de ses *AVIS*, *Billets* et *Lettres*, que les religieuses conservaient en secret, à l'abri d'une éventuelle enquête de l'Inquisition, l'essentiel est contenu dans ses quatre poèmes : *La montée au Carmel*¹¹, *La nuit obscure*, *Le cantique spirituel*, *La vive flamme d'amour*. Saint Jean de la Croix estimait que ses poèmes inspirés se suffisaient à eux-mêmes. Il n'a écrit leurs *Commentaires* qu'à la demande réitérée des Carmélites. Une exception cependant : *La vive flamme d'amour*, d'une grande beauté, a été commentée à la demande d'une laïque intéressée par la Réforme du Carmel, Ana de Peñalosa. Ces poèmes traitent de l'union, de la plénitude et de la transformation de l'âme en Dieu.

8 Relatif à la Réforme protestante, convoqué par le Pape en 1542, il se termine en 1563.

9 On nomme Controverse de Valladolid, le débat qui l'oppose, au cours des années 1550-1551, à Juan Ginés de Sepúlveda, (1490-1573).

10 Théologien et médecin, (1511-1553).

11 Dans lequel il dessine les chemins de l'union avec Dieu.

*En una noche oscura*¹²

– Strophe I –

En una noche oscura,
con ansias en amores inflamada,
¡oh dichosa ventura!
salí sin ser notada,
estando ya mi casa sosegada.

...

Les deux traductions proposées montrent l'extrême difficulté de l'interprétation du castillan par le français mais également toute l'ambiguïté du texte original.

Dans la première version, homodiégétique, c'est Saint Jean de la Croix lui-même qui *sort de sa maison* sans que son *aventure* soit *remarquée*. Il est *comblé d'angoisses* (*culmen* en latin évoque une *montée*) par la nuit dans laquelle, il suit un chemin pour une *heureuse aventure* : l'ascension (*por la escala...*) de son âme est mise « en scène » à la strophe suivante...

Dans la seconde version (in *Œuvres spirituelles du bienheureux père Jean de la Croix*, Cyrien de la Nativité de la Vierge), qui sert souvent de référence, c'est l'âme du poète qui parle et qui sort sans être *vue* dès le début du poème...

I

*Par une nuit obscure,
ardente, comblé d'angoisses par les désirs
oh ! l'heureuse aventure !
je sortis sans qu'elle soit remarquée
à l'instant où ma maison se trouvait accoisée.
[...]*

2

*Par une nuit obscure,
ardente d'un amour plein d'angoisses
oh ! l'heureuse fortune !
je sortis sans être vue,
ma maison étant désormais accoisée.
[...]*

12 La Revue *Phaéton* invite le lecteur à se reporter au cahier de poésie de ce numéro dans lequel est publié un texte intitulé également *Dans la nuit obscure* et écrit, cinq siècles avant Saint Jean de la Croix, par La Wallâda (Wallâda bint al-Mustakfi - x^e siècle), poétesse de Cordoue, Princesse omeyyade, fille du Calife, Muhammad III. *Dans la nuit obscure qui garde au mieux ses secrets...* écrit la poétesse dont seulement quelques fragments demeurent. Avec le poète Ibn Zaydûn, elle brûlait d'un amour sans mesure son âme dans le secret du Jardin al-Zahrâ (Azahara ou Jardin de la fleur d'oranger dans l'ancienne Médina de Cordoue). Passionné d'histoire et de littérature, Saint Jean de la Croix, qui fut Vicaire d'Andalousie et confesseur de certains musulmans convertis, connaissait bien les poètes d'al Andalus. Au 11^e siècle, le philosophe « grec » Apulée, d'origine berbère (il inspira Voltaire pour écrire *Candide*), interpelle aussi au Livre XI de ses *Métamorphoses* (*L'âne d'or* 23 & 24) lorsqu'il évoque les mystères de la déesse Isis : « peut-être, lecteur désireux de t'instruire, te demandes-tu quel est le culte dédié à la déesse... ? Je l'écrirais, si cela n'était pas secret... mais sache que je suis allé jusqu'aux portes de la mort. J'ai foulé le seuil et je suis revenu transformé par la grâce de tous les éléments. Dans la nuit obscure, j'ai vu briller le soleil... » Le poème de Saint Jean de la Croix, est tel un écho : « par une nuit obscure, en secret, seule la lumière qui brûle dans mon cœur me guidait... ».

Le fondement de la pensée *sanjuaniste* est l'Évangile *prise au sérieux* et tout particulièrement les paroles, les *mots d'ordre* de Jésus qui sont durs à entendre et plus encore à mettre en pratique, jour après jour. Pour Saint Jean de la Croix, il faut tout abandonner pour marcher avec le Christ, dans l'amour, vers le Père.

Jean de la Croix a condensé toute sa pensée en deux mots : *Todo, Nada*. N'être plus *Rien* pour posséder *Tout* en Dieu. Tout. Rien. Dans l'un de ses poèmes composé dans la solitude d'un cachot de l'Inquisition à Tolède, il affirme qu'il n'y a qu'un chemin pour le juste : celui de la foi. « Bien, sais-je la source qui jaillit et fuit, mais c'est de nuit ? ». La nuit de la foi seule permet d'approcher Dieu, d'avancer vers lui sans jamais l'atteindre dans son Essence. Cette marche vers ces hauts sommets de la vie spirituelle où, dira-t-il, *il n'y a plus de chemin pour le juste*, est à situer sur le « chemin étroit » dont a parlé Jésus.

Dans ses œuvres, notamment *La montée au Carmel* et *La nuit obscure*, Jean de la Croix expose magistralement et longuement les étapes de la dynamique de cette marche par le sentier du *Todo y Nada*. Il distingue deux périodes. La première correspond à un *processus actif* : le sujet décide de suivre au plus près les instructions des Écritures dans la perspective des Béatitudes à venir. Les gratifications sont là, nombreuses, l'oraison est facile. Dieu parle et, lorsque parfois la prière est très intériorisée, l'Inconscient peut se manifester, des scènes vécues ou non surgissent... le sujet « sent » que Dieu l'aime et goûte les fruits de son ascèse. Mais voici que la prière devient de plus en plus difficile et de moins en moins gratifiante. Dieu *a pris* désormais *les commandes* et le sujet est entré dans la deuxième période que Jean de la Croix nomme processus ou *voie passive*. C'est alors la nuit de la détresse et de l'incompréhension. Il n'y a plus d'espérance. La souffrance spirituelle est intense voire insoutenable. Confronté au néant de sa vie et au silence de Dieu, le sujet pense qu'il est damné. Les avis, les conseils des proches augmentent encore la douleur. Pour mieux comprendre, le *Todo y Nada* de Saint Jean de la Croix, le livre de Job, qui évoque assez bien cette situation, est à consulter puis à méditer (c. g. 3-1, 11 & 42).

La question qui se pose est alors de savoir si le sujet relève de la psychopathologie. Jean de la Croix n'ignore pas le problème. Aussi donne-t-il quelques indications, des signes qui permettent de trancher. S'il s'agit d'une action de la grâce, le sujet ne parle pas facilement de sa vie intérieure sauf à un conseiller spirituel en qui il a confiance ; son humilité surprend. Sa compassion, sa charité semblent n'avoir aucune limite. De plus, il se sent indigne des grâces que Dieu lui accorde...

Jean de la Croix analyse l'attitude du conseiller spirituel, de celui qui prend en charge le sujet. À juste titre, il est très réservé mais très sévère avec ces « directeurs » qui n'ont pas quelque expérience en la matière ; ils vont sur un terrain inconnu pour eux et donnent des avis qui n'ont rien à voir avec la situation réelle du sujet et leurs conseils restent dans le champ classique de la *Cure d'âme*.

« C'est, dit Jean de la Croix, comme si un aveugle prenait en charge un autre aveugle » (Matthieu, XV, 14 : « ils tombent tous deux dans le fossé »). Dans *La montée au Carmel*, il insistera : « la foi est le seul chemin qui peut conduire et unir à Dieu ».

Certains théologiens, dont Karl Barth (1886-1968), trouvent le mysticisme « inquiétant » et se méfient de tous les mots qui se terminent en « isme ». Mais il n'y a pas d'inquiétude à avoir, de crainte d'une fusion en Dieu. Le mot union – union à Dieu – est un mot piège. Al-Ghazali (1058-1111) a bien mis les choses au point à propos des visions mystiques¹³. Pour ce grand Docteur de l'islam¹⁴, ceux qui vivent des visions intérieures ne voient aucune chose sans voir Dieu en même temps ; mais Dieu reste caché par l'éclat même de sa clarté : « [...] les mystiques peuvent s'exprimer, dans la violence de l'extase, en termes de fusion avec Dieu [...] mais ils savent bien que ce n'était pas une véritable identification [...] l'homme parfait est celui chez qui la lumière de la conscience n'éteint pas celle de la piété scrupuleuse. »

13 On ne le confondra pas avec le sunnite Mohammed al Ghazali al Saqqa, 1917-1996.

14 *Mystique musulmane, aspects et tendances, expérience et techniques*, G. C. Anawati et L. Gardet, éd. Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1976.

Saint Jean de la Croix *dit* Le Saint du Carmel en quelques dates

- 1515 – Naissance de Thérèse de Cepeda y Ahumada, Sainte Thérèse d'Ávila.
- 1516 – Charles I d'Espagne (Charles Quint) devient roi de Castille et d'Aragon.
- 1517 – Publication des thèses de Luther contre les indulgences.
- 1527 – Naissance de Philippe II.
- 1534 – Ignace de Loyola prononce ses vœux à Montmartre.
- **1542 – Naissance le 24 juin de Juan de Yepes Álvarez** à Fontiveros (Province d'Ávila) en Espagne. Son père, Gonzalo de Yepes est un tisserand (selon certains auteurs d'ascendance juive). Sa mère, Catalina Alvarez, une ouvrière d'origine morisque. Le couple a trois enfants : Francisco, Luis et Juan.
- **1545 – Mort de son père** – Grande misère familiale. Concile de Trente.
- 1547 – Naissance de Cervantès. Adoption par la Cathédrale de Tolède des *Statuts de pureté de sang*. Mort de son frère Luis. Juan est placé dans un orphelinat. Travaille pour survivre dans les hôpitaux puis comme peintre, maçon.
- 1550 – *Controverse de Valladolid* (débat théologique entre De las Casas et Sépulvéda).
- 1551 – Élève au Collège de la Doctrine à Medina del Campo puis acolyte à l'Église Sainte Marie-Madeleine.
- 1554 – Publication en espagnol des *Confessions* de Saint Augustin.
- 1556 – Mort d'Ignace de Loyola. Avènement de Philippe II.
- 1559 – Établissement du Nouvel index inquisitorial. Suit des cours, jusqu'en 1563, au Collège des Jésuites de Medina del Campo.
- 1560 – Premières « visions » de Sainte Thérèse d'Ávila qui décide de fonder des couvents obéissant à la Règle primitive du Carmel.
- 1562 – Guerre dite de Religion en France. Fondation du premier Carmel Réformé à Ávila.
- **1563 – Intègre l'Ordre des Carmes Chaussés de Medina del Campo sous le nom de Jean de Saint Matthias.**
- **1564 – Étudiant à l'Université de Salamanque** : philosophie et théologie. À la fin de son cursus, rédige un mémoire sur le mysticisme.
- **1567 – Ordination à Salamanque. Première messe à Medina en présence de Sainte Thérèse d'Ávila** venue le rencontrer pour lui proposer de fonder une congrégation masculine du Carmel qu'elle réforme (Carmes Déchaussés).
- **1568 – Prend le nom de Saint Jean de la Croix.** Deuxième rencontre avec Thérèse d'Ávila. Elle dit de lui : *le frère Jean est une des âmes les plus pures que Dieu a créées... Sa Majesté lui a donné une sagesse céleste.* Après des mois de pénitence, de jeûne et de travail, fonde son premier Couvent Déchaussé à Duruelo (que Thérèse d'Ávila a baptisé *Bethléem*) où il est Maître des novices. Vie monastique avec Antoine de Jésus.
- 1569 – Soulèvement des Morisques de Grenade (écrasé en 1571).
- 1570 – Après Tolède, Thérèse d'Ávila fonde le Couvent Déchaussé de Salamanque puis d'Alba de Tormes. Il rejoint le Carmel Déchaussé de Pastrana. L'un et l'autre bénéficient alors des faveurs du Roi d'Espagne et de la protection de Rome.
- 1571 – Bataille de Lépante. Nommé Recteur du nouveau Collège réformé d'Alcalá de Henares.

- **1572 – Devient le Confesseur de Sainte Thérèse d'Ávila au Couvent de l'Incarnation.** Massacre de la Saint Barthélemy.
- 1573 – Première rédaction par Sainte Thérèse du *Chemin de perfection*.
- **1574 – Début du conflit entre les Carmes Chaussés et Les Carmes Déchaux.** Fonde avec Thérèse d'Ávila un nouveau Carmel à Ségovie.
- **1575 – Première séquestration : à Medina par des Carmes Chaussés** puis libéré grâce à l'intervention du Nonce. « **Vision** » du **Christ en Croix qu'il représente « d'en haut »**. Lors de la fondation du couvent de Beas de Segura, rencontre avec Anne de Jésus de Loberera, prieure de Grenade et future dédicataire du *Cantique spirituel*.
- 1576 – Les Carmes Chaussés d'Espagne revendiquent une plus grande indépendance : Sainte Thérèse est assignée à résidence à Tolède.
- 1577 – L'Ordre des Carmes se réunit à Plaisance en Italie et déclare « rebelles » les Carmes Déchaussés. **Deuxième séquestration : il est enlevé (en secret) dans la nuit du 2 au 3 décembre puis conduit au Couvent des Carmes Chaussés de Tolède. Refuse de renoncer à la Réforme du Carmel. L'Inquisition veut le faire passer pour un alumbrado.**
- **1578 – Après neuf mois dans un cachot** (sans voir le jour, régulièrement frappé, sans aucune nouvelle de l'extérieur, sans accès à la lecture de la Bible... ce qu'il nommera « la nuit de la foi »), **il s'évade le 17 août.** Commence à écrire *Le Cantique spirituel*. S'enfuit à Jaén. S'installe au Couvent du Calvario dans la Sierra Morena en Andalousie. **Il est excommunié.**
- **1579 – Le 24 juin, grand autodafé des *alumbrados* à Llerena.** Le même jour, inaugure le 24 juin un collège carmélitain à Baeza. Débute la rédaction de *La nuit obscure* et *La montée du Carmel*. Dessine le Croquis de la Montée du Carmel **dans lequel il montre que parmi les divers chemins pour parvenir à l'union avec Dieu un seul prévaut : le Rien (le détachement) pour parvenir au Tout.** Écrit aux Carmélites de Beas des *Billets* et un *Commentaire* de son *Cantique spirituel*.
- **1580 – Sa mère meurt de la peste. Le Pape signe un décret qui distingue Carmes Chaussés et Déchaussés.**
- **1581 – Dernière rencontre avec Sainte Thérèse avant son décès** (le 4 octobre à Alba de Tormes) qui lui demande de fonder un nouveau monastère à Grenade avec Anne de Jésus.
- 1582 – Vit avec son frère Francisco au Covento de los Martires dont il est prieur. Écrit de nombreuses *Lettres* aux religieuses (dont à Marie de la Croix), des *AVIS* ou *Traité*s dans lesquels il explique sa *fides*.
- **1583 – Les Carmes se réunissent (à Almodóvar). Nommé Prieur de Grenade.** Confesseur de nombreux musulman convertis.
- 1584 – Compose *La vive flamme d'amour* à Grenade. Ana de Peñalosa lui demande de commenter ses poèmes. Il pense que ses textes lui sont inspirés par l'Esprit Saint.
- **1585 – Devient Vicaire de l'Andalousie.**
- 1586 – Rencontre Marina de San Angelo.
- **1587 – Sur décision du Pape, l'Ordre des Carmes Déchaux devient une Congrégation à part entière.**
- 1588 – *Défaite* de l'Invincible Armada. Préside La *Consulta* (Tribunal d'arbitrage de l'Ordre). Publication à Salamanque des œuvres de Sainte Thérèse d'Ávila.
- 1589 – Devient Prieur de Ségovie. Ses adversaires veulent le faire à nouveau passer pour un *alumbrado*.

- 1590 – On lui retire toutes ses charges et fonctions. Se réfugie au Couvent de la Peñuela en Andalousie. Son principal opposant, dénommé Nicolas Doria repend la rumeur selon laquelle Jean de la Croix avait des relations amoureuses avec les Carmélites. Il se voit contraint de détruire de nombreux écrits que l’Inquisition aurait jugés hérétiques.

- 1591 – Tombe malade (grave érysipèle). Il est, semble-t-il, volontairement très mal soigné et mutilé à Úbeda. Dit à son confesseur être *submergé par la souffrance*. **Décès le 14 décembre (49 ans)** : avant de mourir demande qu’on lui lise *Le Cantique des Cantiques*. Son corps repose au Carmel de Ségovie.

... et pour aller (beaucoup) plus loin...

Œuvres spirituelles du bienheureux père Jean de la Croix, Cyprien de la Nativité de la Vierge, 1561 pages, éd. Desclée de Brouwer, Paris 1949. Ouvrage fondamental pour une connaissance précise de la vie et de l’œuvre de Saint Jean de la Croix.

Vida y obras de San Juan de la Cruz, Crisogono de Jesús O.C.D. Biblioteca de Autores Cristianos - Madrid MCCMLXXII.

Obras de San Juan de la Cruz, par le P. Silverio de Santa Teresa, Burgos 1929-1931.

Initiation à Saint Jean de la Croix, François de Sainte Marie, Paris 1944.

Saint Jean de la Croix, Bruno de Jésus-Marie, Paris 1961.

Thérèse d’Avila et Saint Jean de la Croix, *Œuvres*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade, 2012. Bibliographie complète.

Et aussi... *Petite vie de Saint Jean de la Croix*, Bernard Sesé (Membre correspondant de la Real Academia Española), éd. Desclée de Brouwer 1990.

L'homme antagoniste

Laïcité, écrivons ton nom sur nos écrans d'écoliers...

Jacques Demorgon

Philosophe et sociologue. Il a enseigné à l'université, à l'École nationale d'administration et il est expert auprès de l'Unesco. Spécialiste de l'interculturel, il est rédacteur en chef de *Synergies Monde Méditerranéen*. Principales publications :

L'Histoire interculturelle des sociétés (Anthropos, 2002), *Déjouer l'inhumain*, avec Edgar Morin, (Economica, 2010), *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, (Economica, 2015), *L'homme antagoniste*, (Economica, 2016).

Nous sommes au cœur de la tourmente, car qui ne voit aujourd'hui qu'elle prend deux formes également assourdissantes : celle des bavardages incessants et celle du grand silence apeuré ? Nous ne pourrions les affronter que par une conjuration de patience, de travail, d'amitié, d'invention, de courage – bref, une conjuration d'intelligences qui trouve sa forme dans l'ordre des livres...

Patrick Boucheron, *Ce que peut l'histoire*, Leçon inaugurale, chaire d'Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e - XVI^e siècle, Collège de France et Fayard, 2016.

1. Entre histoire, anthropologie et avenir, le fil rouge laïque

a. La laïcité serait une affaire française. Opinion reprise encore à un colloque du Gerflint réunissant les équipes rédactionnelles de ses trente-quatre revues *Synergies* « Pays » et « Monde ». Thème partagé : « *Les Enjeux de la Laïcité. À l'ère de la diversité culturelle planétaire* » (Cortès, 2014). Sadek Aouadi, Urbain Amoia, Abdennour Bidar souhaitèrent une laïcité « compréhensive, explicative » de l'histoire politique et religieuse de chaque pays. À un autre moment, une polémique fit irruption entre Michel Wieviorka et Henri Peña-Ruiz sur la question de la relation trop peu pensée entre économie financière informationnelle mondiale et laïcité. Enfin, à l'issue du colloque, des voix italiennes et britanniques unies en rallièrent d'autres pour qualifier la laïcité d'exception française. Stupeur de certains participants dont nombre de Français.

b. Gardons en mémoire ces trois questions à l'origine du travail qui suit. Elles nous ont paru solliciter l'histoire planétaire globale et l'anthropologie profonde, prix à payer pour un changement radical de perspectives. La laïcité commence à découvrir ses racines immémoriales depuis que, selon Patrick Boucheron (2016 :71), on commence à « comprendre que l'histoire peut aussi se déployer comme un art de la pensée ». Devoir en bénéficier la laïcité de l'avenir et sa si timide prospective incapable de faire face aux graves enjeux.

Donc, prenons le temps d'étudier comment la laïcité s'est engendrée au cours des millénaires de royaumes et d'empires animés par la dynamique d'« association, dissociation » du politique et du religieux (§ 2 à 4). Ensuite, au cours des siècles d'invention des nations dites modernes, animées par la dynamique d'« association, dissociation » de l'économie et de l'information expérimentale (§ 5 à 7).

c. Dans le premier xx^e siècle, la laïcité manque sa généralisation. L'appui qu'elle fondait sur le politique dominant vole en éclats dans la grande guerre civile européenne et mondiale aux monstruosité incontrôlées (§ 8). Dans le second xx^e siècle, elle la manque encore. En effet, la crainte atomique partagée favorise une guerre froide où l'économie concurrentielle de la Triade (États-Unis, Europe et Japon) se déploie et l'emporte. Sans guerre ouverte, elle restreint l'Urss affaiblie à la Russie. Elle conduit la Chine à participer à la dynamique économique mondiale (§ 9). Cette économie auréolée va se libérer comme jamais en économie financière dérégulée. Elle se lance sans limites à la conquête du monde mais se révèle incapable d'éviter en même temps d'abîmer gravement les humains et la nature. Ces échecs de l'économie, telle qu'elle s'est hissée au sommet du pouvoir, succédant aux échecs du politique et du religieux font que la laïcité ne peut jamais être un remède prêt à l'emploi. Elle est aussi toujours à réinventer dans des situations nouvelles. La laïcité apparaît, enfin, à la raison non pas comme dirigée en particulier pour ou contre telle ou telle des quatre grandes activités, mais comme exercice général de sauvegarde de l'humain. Et cela contre toute activité dominante, autoritariste, abaissant voire détruisant tout ce qui n'est pas elle (§ 10).

d. Mais pourquoi cette suite de fourvoiements et renaissances que constitue l'histoire ? Seule une anthropologie approfondie nous en livre les raisons. Elle situe l'être humain dans son lieu et son temps originaires, ceux où la nature lui abandonne la mise en œuvre de lui-même. Néotène, éternel enfant ayant toujours à grandir en relation adaptative à son environnement cosmique infini (§ 11), la laïcité est constamment remise en cause et menacée par l'ambivalence des humains entre la possibilité d'une montée aux miracles et celle d'une descente aux massacres. L'homme, effrayé ou fatigué d'être néotène, cherche, dans l'infini, l'absolu auquel il pense devoir se référer pour exister. Quitte à se le prouver, à tout prix, en devenant meurtrier (en puissance et souvent en

acte) de tout humain dégradé s'il ignore ou nie cet absolu (§ 12). Il est d'autant plus nécessaire de mettre en évidence les processus fondamentaux qui rendent la laïcisation toujours susceptible de réussir ou d'échouer (§ 13). Nécessaire aussi de comprendre comment l'exercice humain antagoniste a inventé les trois figures de l'évolution humaine : conduites, activités, formes de société dont on découvre qu'ensemble elles constituent la transpolitique, terrain et terreau des laïcisations (§ 14 à 17).

e. Ces fondamentaux permettent de structurer les études rétrospectives des échecs ou réussites des laïcisations dans les parcours géo-historiques. Comme celles prospectives des échecs et réussites susceptibles d'advenir. Nous évoquons quelques voies possibles pour des laïcisations des religions et du religieux (§ 18) mais aussi de l'économie (§ 19). Ces grandes activités sont à l'origine des formes de société. Et, celles-ci (tribale, impériale, nationale, mondiale) successivement inventées, ne se sont pas pour autant simplement remplacées. Elles se sont, les unes et les autres, associées à différents niveaux respectifs, selon les multiples circonstances interactives et interférentes. Les sociétés singulières ont ainsi chacune une forme composite fort complexe. La laïcisation des sociétés est donc d'un niveau de difficulté extrême (§ 20).

f. Pourquoi tout ce travail ? Ne peut-on accéder à l'idée utile simplement en l'énonçant ? Non, c'est une condition *sine qua non* de passer par l'expérience interactive physique et mentale dans laquelle on découvre et on se découvre, on invente et on s'invente. En raison de ce qui s'y trouve donné de non déjà prévu à savoir justement des « faits-valeurs », rencontrés. On ne peut séparer le parcours et sa conception judicieuse.

C'est la raison pour laquelle nous ne disons pas que la laïcité est un universel. Elle est seulement un universalisant (Jullien, 2011). Les écrivains antillais de langue française ont proposé diversalité, diversalisme pour réguler universalisme. De même pour humanisme, la laïcité, et seulement si elle est mise en œuvre, est humanisante (preuve ou falsification à faire) et non déjà par nature « humaniste ».

2. Religion, politique, économie et formes de société avant même l'histoire

a. On sous-estime le temps depuis lequel religion, politique, économie se sont plus ou moins différenciées, s'affrontant, se mêlant, déterminant les formes des sociétés humaines bien « avant l'histoire ». Plusieurs travaux mettent en évidence quatre formes de société qui semblent être les plus anciennes. Or, elles relèvent d'une composition hiérarchique complexe qui varie selon que le rôle principal est tenu par la religion, la politique ou l'économie. Voyons cela.

- Les démocraties primitives sont des organisations tribales basées sur des tentatives d'articuler au mieux les ressources de tous au travers d'une hiérarchie de conseils qui se réunissent selon les besoins et les décisions à prendre.

- Les ploutocraties ostentatoires sont des sociétés où une famille s'est davantage enrichie et tire son prestige et son pouvoir du fait qu'elle peut mettre en œuvre des redistributions périodiques de ses biens. L'ostentation s'exprime dans de grandes fêtes de « consommation-consumation ». Mais, aussi, au travers de mégalithes dressés, ou de tombes familiales remarquables.
- Les chefferies. Un chef est clairement choisi, désigné : parfois pour un temps limité, par exemple une guerre ; parfois pour un temps plus durable.
- Les lignages. Un groupe familial se distingue en se présentant comme descendant d'un ancêtre qui a reçu des dieux des enseignements précieux pour la survie et l'organisation du groupe. Les autres lignages vont se soumettre à lui pour la mise en œuvre des initiations, des sacrifices et de l'organisation des activités dans l'espace et dans le temps. Celles-ci peuvent être en même temps religieuses, productives et guerrières. Ces lignages sont pré-royaux.

b. Selon d'abord une longue tradition où, au XIV^e siècle, s'illustrent Ibn Khaldûn (2012, 2002) et, au XX^e, Jean Bacchler (2005, 1985) et Emmanuel Todd (2001, 1999), les démocraties primitives sont présentes dans les organisations tribales basées sur des tentatives d'articuler au mieux les ressources de tous pour le bien commun de l'ensemble quasi-ethnique. Mais c'est davantage un fonctionnement de temps de paix.

c. Les circonstances, en particulier belliqueuses, ont toujours fait surgir aussi, comme Pierre Clastres (1972) y a insisté, des chefferies de circonstances qui, sur le moment, ont su tirer avantage de l'existence d'un chef *ad hoc*.

d. Alain Testart (2012) a livré de précieuses études mettant en évidence la présence des trois premières formes « avant l'histoire » : démocraties primitives, chefferies de circonstance, ploutocraties ostentatoires. Ses travaux prennent d'abord appui sur ceux de Marcel Mauss concernant les sociétés à potlatch. Il y découvre un moment de la genèse des « ploutocraties ostentatoires ». Ses recherches de terrain lui ont permis de repousser leur origine avant la révolution néolithique. Des familles entreprenantes se sont constituées des ressources supérieures avant même l'agriculture et l'élevage. Elles ont pu symboliser cela de façon ostentatoire. Par exemple, nous l'avons vu, dans l'érection de mégalithes.

e. Maurice Godelier (2010) est d'abord persuadé de la prégnance de l'économie dans la genèse des sociétés. Il a mené des recherches dont des études de terrain qui l'ont convaincu que le fondement des sociétés ne peut pas se passer d'une dimension religieuse. Elle lui paraît décisive. C'est à partir d'elle que se sont affirmés les lignages pré-royaux.

f. Quelle que soit leur place dans la hiérarchie, religion, politique, économie sont toujours là et en rivalité dans la constitution originelle des sociétés. Chacune a des prétentions légitimes à s'affirmer comme la meilleure matrice d'unification

d'ensembles humains. Ces atouts unificateurs n'étant pas les mêmes, religion, politique, économie (à travers les acteurs qui s'en réclament), vont rivaliser pour l'emporter.

g. Comme ces rivalités peuvent être désavantageuses en compromettant l'union, d'autres sociétés trouvent plus judicieuse la voie de l'association, même si une certaine hiérarchie subsiste. Ce sera sans doute le cas des sociétés indo-européennes qu'étudie, dans le premier ^{xx} siècle, Georges Dumézil (2011). Ses études étendues et profondes des panthéons et des épopées mettent en évidence la tripartition hiérarchisée de ces sociétés. Dans la hiérarchie des dieux, on a au sommet le représentant du religieux ; sous lui, le représentant du politique (militaire) et, en dessous encore, celui de l'économie. Soit à Rome : Jupiter, Mars, Quirinus. On trouve, chez Hésiode, avec les « races » d'or, d'argent et d'airain, des échos de ces données. De même chez Platon, « philosophes, guerriers, artisans-commerçants », expriment des primats caractérogiques différents : *nous*, *thumos*, *épithumia*, (esprit-pensée, cœur-courage, besoin-désir). On a crié au racisme. C'est à revoir. Les caractères des personnes sont des donnés-construits de l'existence et de l'expérience où la liberté garde sa part et il n'y a aucune déclinaison héréditaire familiale.

h. Le côté caché de ces analyses, c'est que les trois grandes activités - économie, politique et religion -, en dynamiques de concurrence et d'association sont, *de facto*, conduites à s'entre-transformer au point de se révéler chacune complexe, ambiguë, ambivalente. Leur différenciation, qui s'invente, laisse toujours la place à un reste d'indifférenciation qui permet à chacune de s'associer aux deux autres tout en les dominant. Cette domination, au moins partielle, s'exprime par une marque singulière mais transmissible : chaque activité « reine » vole le sacré, de façon ou d'autre, à la précédente.

i. Si la mise en œuvre des grandes activités et leur expression symbolique est plurimillénaire, leur repérage cognitif comme catégorie fondatrice de l'histoire humaine est relativement récent. De ce fait, leur dénomination par les chercheurs varie encore. Les grandes activités sont des infrastructures et des superstructures (Marx), des « puissances » (Lefebvre), des « systèmes » (de Parsons à Luhmann), des « ordres d'activité » (Baechler), des « appareils » ou « champs » (Althusser, Morin, Bourdieu).

j. Par ailleurs, chaque grand secteur d'activité se diversifie en sous-secteurs. Nous ne pouvons pas ici aborder cela. Juste l'évoquer pour l'information dont nous n'avons pas dit un mot. Elle a longtemps été accaparée par les trois autres et privée d'une autonomie qu'elle est en train de construire. Elle le fait justement en s'appuyant sur la prolifération de ses sous-secteurs spécifiques : technique, ludique, esthétique, scientifique, médiatique, éthique, juridique, etc.

3. Politique et religieux d'empire : histoire d'un duo de pouvoirs

a. On n'a pas suffisamment perçu que, dès la période des tribus et plus encore avec celle des royaumes et empires, les acteurs du politique et ceux du religieux constituent un véritable duo de pouvoir, orageux, hiérarchiquement instable mais souvent reconduit. L'histoire globale planétaire met en évidence leur fréquente association déjà dans le monde tribal. Deux sortes d'activités différenciées semblent être à la source du religieux et du politique.

b. À la source du religieux, il semble y avoir la nécessité que ressentent les humains d'avoir une bonne relation avec l'ensemble des forces mal connues qui les dépassent, les menacent ou peuvent les aider. Certains acteurs humains se sentent en mesure d'établir et de mettre en œuvre cette relation. À l'époque tribale, singulièrement les shamans. Le religieux semble ainsi s'ériger sur la notion prioritaire d'organisation « cosmique » à sauvegarder d'abord puisque sans cette base l'organisation sociétale, seconde, ne « tiendrait » pas.

c. Les activités humaines aux sources du politique sont différentes. Elles ont pour but la réunion d'un ensemble humain pour qu'il puisse, ainsi uni, se défendre mieux face à d'autres ensembles eux-mêmes menaçants et conquérants. Le politique s'érige davantage sur la notion d'organisation sociale et sociétale seconde, capable de donner à cet ensemble humain un avenir à plus long terme. Cela grâce au contrôle des menaces déstabilisantes internes et externes.

d. Ces observations soulignent la distinction entre religion et politique, et montrent bien que ces deux activités peuvent être jugées l'une et l'autre indispensables et complémentaires pour fonder la meilleure unité possible d'un ensemble humain. Cela ne les empêchera pas de vouloir chacune s'attribuer le rôle prééminent selon les contextes géographiques et historiques, et les projets variables des différents acteurs.

e. Un grand nombre de variantes se présente selon le poids occupé par chacune des deux grandes activités. Ainsi, l'Égypte antique se constitue d'abord de façon singulière dans la mesure où, à l'origine, elle n'a pas d'environnement ennemi. Cela changera ensuite mais, au départ, la religion y est très prégnante dans sa fonction de sécurisation ontologique, cosmique et sociétale. Il s'agit d'obtenir des puissances divines qu'elles maintiennent l'ordre naturel qui s'est heureusement imposé au chaos originel mais qui sans, et même avec rituels, reste menacé. Ce souci ontologique d'ordre cosmique lie, tout au début, religion et politique. Georges Duby (2013) le souligne, précisément à propos de l'Égypte : « La liaison entre politique et religieux est évidente dans le culte des morts à travers le gigantisme des sépultures royales ». C'est qu'en effet ce souci de stabilité de l'ordre cosmique devient au sommet du pouvoir désir d'immortalité. Il devrait être au moins réalisable pour celui qui a régné, le pharaon, s'il suit des rituels spécifiques, rigoureux et complexes.

Serge Feneuille (2008) a montré qu'au long de nombreux siècles ce désir avait fait l'objet d'une « démocratisation » passant du Pharaon à ses proches, aux Nobles puis à l'ensemble des Égyptiens. Il s'accompagnait d'un jugement sur la conformité « cosmique-morale » de la vie accomplie. La réalité prise d'emblée comme fait-valeur donné est déjà là. Si l'ordre cosmique est vraiment fondé, il « tient » ; et ce qui a été doit continuer d'être.

f. Cependant, cette prégnance du souci religieux cosmique peut s'estomper lorsque des menaces directes précises apparaissent aux frontières des États ou même en leur sein. La dimension du politique peut s'en trouver à la longue renforcée par rapport au religieux. Très tôt, ce sera le cas en Chine. Ce n'est pas à dire que l'empereur chinois puisse aller jusqu'à pouvoir se passer de la référence religieuse. Tout au contraire. La Chine s'est figurée comme une société parfaite à l'origine en raison du contrat qui relie l'Empereur et le Ciel. Si l'Empereur rompt ce contrat en perdant ses vertus propres originelles, ce sera son déclin voire celui de sa dynastie. Un nouvel empereur se présente avec de nouvelles vertus et fonde une nouvelle dynastie.

g. Dans l'Inde du nord, l'Empereur Açoka, de la dynastie des Maurya, commence son règne par de nombreuses guerres. Pourtant, il rencontre le bouddhisme. Il est conquis par sa philosophie pacifique, en 257 av. J.C. et renonce à toute guerre. Il diffuse le bouddhisme tout en respectant les autres traditions religieuses.

h. Gilbert Dagron (1996) souligne, pour l'Empire byzantin, cette relation du politique et du religieux, en intitulant son livre *Empereur et prêtre. Étude sur le Césaropapisme byzantin*.

i. On connaît la légendaire conversion de l'Empereur Constantin au christianisme, en 312 : « Par ce signe, [la croix chrétienne], tu vaincras ». Deux siècles plus tard, la France tire son nom de la conversion au christianisme, en 496, du guerrier franc victorieux, Clovis. Un pouvoir politico-militaire s'impose par la conquête mais comprend qu'il ne se maintiendra que par cette alliance du trône et de l'autel. Quelques siècles après, sur le plan plus large de l'Europe, le règne de Charlemagne se manifeste à travers tout un ensemble de relations positives avec la papauté.

j. En Russie, le Prince de Kiev, qui va devenir Vladimir I^{er}, se convertit lui aussi en 988 au christianisme byzantin, à la suite d'une entente avec l'Empereur Basile II. Bien qu'ayant, à l'origine, commis le meurtre de son frère, et disposant d'un gynécée de très nombreuses concubines dans son palais de Vychgorod (Ukraine), sa conversion, suivie d'un baptême collectif du peuple, lui vaudra d'être sanctifié, plus tard, comme fondateur de la Sainte Russie.

k. On trouverait également des exemples d'association du religieux et du politique en Afrique, tel que celui de l'empire des Mossi.

l. Dans une vue d'ensemble de l'évolution historique planétaire des relations entre les religions et les États, il serait juste de maintenir qu'il y a toujours eu tension sous-jacente ou manifeste. Cette tension tantôt s'apaise en alliance, tantôt se durcit en concurrence et en conflit. Nous allons le voir successivement en Asie puis en Europe.

4. Inhumaines politiques impériales ; sursauts religieux et philosophiques

a. C'est depuis fort longtemps que l'histoire longue planétaire nous met en présence des politiques meurtrières des royaumes et empires. L'Est de la Méditerranée, la Mésopotamie, l'Inde, la Chine sont ici exemplaires. La Chine, si souvent menacée sur tout son Nord, d'Est en Ouest, connaît un ensemble de situations qui vont requérir l'amplification du politique. Chacun connaît la Grande muraille de Chine. En réalité, elle n'est pas unique mais morcelée, plurielle. Construite, à plusieurs reprises, de différentes façons et en des lieux différents au cours des siècles, on a récemment calculé qu'elle cumulait 28 000 kilomètres. Son gigantisme suppose des conditions de travail effroyables. Elle évoque aussi des violences guerrières monstrueusement inhumaines. L'historien Sima Qian (2015, 2002), qui écrit entre -109 et -91, rapporte que lors de la lutte entre l'État de Qin et l'État de Zhao, le premier royaume remporte la victoire et fait prisonnière une large part de l'armée adverse en 260 av. J.-C. L'ordre est donné d'enterrer vivants 400 000 prisonniers ; quelques centaines seulement en réchappèrent.

b. Ces politiques ont été si meurtrières qu'en sursaut, pendant près d'un millénaire, on a toute une suite de grands renouveaux philosophiques et religieux. Pour Karl Jaspers (1949), c'est un véritable « âge axial » de l'humanité. De grands humains, conscients de tant de violences et de souffrances, fondent des religions ou des philosophies soucieuses d'y répondre. À leur origine, elles sont résolument en rupture avec la violence inhumaine du politique. La première source historique de la laïcité concerne bien la relation entre politique et religion, mais aussi au sens où c'est l'esprit religieux et philosophique qui s'élève en sursaut face aux crimes du politique. La pensée laïque ne peut pas traiter de religion et de politique comme si elles étaient aisément isolables, qualifiables en bien ou en mal une fois pour toutes. La laïcité a toujours à se distancier aussi bien du politique que du religieux pour qu'ils s'inventent meilleurs. Ici, on complétera les « révélations » connues (confucianisme, bouddhisme, socratism, christianisme) en évoquant seulement cinq autres « sursauts ».

c. Le prophétisme juif s'étend de l'époque des Juges à celle des rois. Au IX^e siècle av. J.-C., on a Élie, Élysée (les « Pères »). Du VIII^e au II^e siècle, les trois grands : Isaïe, Jérémie, Ézéchiel. À côté d'eux : Osé, Jonas, Zacharie et Malachie. Tous s'en prennent aux responsables politiques ambitieux et inconscients des dangers. Mais aussi au peuple qui perd de vue la solidarité que prescrit la loi divine. Or c'est elle seulement qui peut les unir contre leurs ennemis.

d. Les Âryas, qui conquièrent l'Inde du Nord, au II^e millénaire av. J.-C., se réfèrent aux Védas, ces milliers de textes rituels accompagnant les sacrifices, mélange de technique et de magie. L'évolution philosophique et religieuse de ce que les Arabes ont nommé, plus tard, l'hindouisme va paradoxalement venir des cours princières dans lesquelles la caste des guerriers s'adonne en temps de paix à une vie orientée vers la connaissance voire l'ascèse. Cela s'exprime à partir de -700, par la rédaction des *Upanishads*, centaines de légendes, récits et réflexions philosophiques dépassant la dimension de trente bibles. Le *Mahābhārata* est présenté comme l'écriture d'un sage sous la dictée du dieu Ganesh. La religion formaliste dominante des brahmanes y est critiquée. Chaque être unique, séparé (*atman*) fait en même temps partie de l'Être (*Brahman*). Il est ainsi rendu à sa dignité irréductible dès lors qu'il est à l'intérieur de l'Être et non à l'extérieur, obligé de solliciter la médiation des prêtres. Il n'est plus question d'obtenir des résultats par les violents sacrifices védiques. Renoncement et dévouement au service des autres sont plus fondamentaux.

e. La question des guerres incessantes, fratricides, est au cœur du *Mahābhārata*. Les révélations produites s'accompagnent d'interprétations symboliques. Le *Mahābhārata* se présente curieusement comme une théorie de l'après-guerre. La guerre y est reconnue mais dans son ouverture vers un sens qui la dépasse. Les cousins, Pandava et Kaurava, deux clans de la tribu des Bhārata, se battent constamment. L'un des héros, Arjuna, critique cette guerre familiale. Il consulte Krishna, son cocher qui, en réalité, est un avatar du dieu Vishnou. La *Bhagavadgītā* ou « Chant du Bienheureux » contient sa réponse. Chacun doit agir selon la place qu'il occupe, à ce moment là, dans l'ordre cosmique. Vu l'opposition radicale entre les deux clans, la guerre reprend, longue et violente. La paix ne revient qu'avec le bain de sang terminal qui épuise les deux armées. Et, quand, *in fine*, les Pandava montent au ciel, ils sont scandalisés d'y trouver les Kaurava. Les dieux expliquent que les uns et les autres ayant exprimé ce qu'ils portaient en eux, méritent également le paradis. Le réel comporte oppositions et destructions : des catastrophes naturelles aux guerres meurtrières. À son retour, Krishna, avatar de Vishnou, trouve la capitale de son pays engloutie par un déluge. De lui-même, il entre dans la catastrophe en choisissant de mourir sous la flèche d'un chasseur. S'étant ainsi fait simple victime animale, il est délivré et se révèle être le dieu Vishnou ! Accompagner ainsi les prodigieux déploiements contraires du réel, l'hindouisme s'y est essayé. L'hindouisme est moins « une » religion qu'une pluralité d'élaborations complexes à la fois religieuses, mystiques, philosophiques et politiques, élaborées de façon largement contradictoire. Les dieux se multiplient comme pour rejoindre la multiplication des humains. On a pu nommer l'Inde hindoue « le mandala des trente-trois millions de dieux ».

f. À plusieurs siècles de distance, deux souverains sont célèbres pour leur exercice « laïque » de l'humain. Açoka au II^e siècle av. J.-C., conquérant guerrier, rencontre le bouddhisme dont la sagesse pacifique l'impressionne. Renonçant à

toute guerre, il se convertit, le diffuse tout en respectant l'hindouisme. Kanishka au début du II^e siècle ap. J.C. se montre un véritable maître d'interculturalité civilisationnelle et religieuse. Il contribue à l'intégration de perspectives culturelles « provenant aussi bien de l'Inde que du monde grec et romain avec l'apport de l'Iran parthe et de l'Asie centrale » (Giuliano, 2010, pp. 16-25). Il réunit un grand concile bouddhique pour permettre aux différentes écoles de s'ajuster. Il n'est pas moins soucieux de la prise en compte des autres religions : zoroastrisme, mithraïsme, religion grecque.

g. Le jaïnisme naît en Inde de l'enseignement du Maître éveillé Rishabhanatha. Trois siècles plus tard, il atteint son sommet avec le 24^e Maître, Mahāvīra (-599, -527), contemporain de Bouddha, Leurs parcours de vie sont comparables. Ils quittent leur famille noble, ou même royale, avant trente ans, pour chercher la vérité. Mahāvīra se soumet pendant une douzaine d'années à diverses privations et ascèses. C'est dans la même région que Bouddha et lui ont prêché contre les religions traditionnelles. Pour les jaïnistes, tous les êtres naturels sont interdépendants et doués de psychisme y compris les végétaux et les minéraux. Les jaïnistes ont créé des hôpitaux pour les animaux. Ils croient en la transmigraton des âmes et en la délivrance finale. Les moines se consacrent à la recherche et à l'enseignement. Dans des jeûnes extrêmes, ils peuvent même mourir.

h. Le mazdéisme, religion qui révere Ahura Mazda, existait bien avant Zoroastre (-VII^e, -VI^es.). Celui-ci aurait peut-être d'abord fait partie des prêtres sacrificateurs se déplaçant pour officier dans l'oligarchie. Pourtant, il en vint à rechercher le désert et la solitude méditative. Vers l'âge de trente ans, il a une extase qui devait se reproduire sept fois. Il se retrouve à l'écoute d'Ahura Mazda qui lui communique les hymnes destinés à « restaurer la Bonne Religion ». Il allait être pris au sérieux par le roi Vishtaspa (celui qui connaît les chevaux) et plusieurs de ses hauts dignitaires. Il se heurte cependant aux prêtres car son message, strictement monothéiste, néglige les divinités populaires consacrées. Il annonce un âge d'or où triomphe définitivement Ahura Mazda, l'unique. Ce renouveau du mazdéisme par Zoroastre ne fut pas sans effet dans les conduites de certains empereurs perses. Au premier rang desquels Cyrus le Grand (-580, -530) et Darius I^{er} (-521, -486). Leurs conquêtes militaires étaient vécues comme libérant les peuples de leurs tyrans étrangers ou même nationaux. La Bible n'oublie pas de mentionner que les Juifs, déportés à Babylone, furent ainsi libérés et retournèrent en Palestine.

i. Lao-Tseu (-570, -490) aurait été un scribe sous les Zhou. L'historien Sima Qian (-145, -86) pense que Confucius l'aurait rencontré. Un jour, Lao-Tseu décide de tourner le dos à cette société humaine devenue folle. Avant de passer la frontière, retardé par le gardien, il compose à tout hasard un livre où garder ses pensées. Le taoïsme est très critique en politique. « Plus il y a d'interdits, plus il y a de pauvres ; plus il y a de lois, plus il y a de brigands et de voleurs ». Le sage choisit le non agir, rejoignant ainsi l'infinie patience de la Nature et de ses processus

régulateurs. Telle est la « Voie » (*Dao*), point commun aux penseurs de la Chine. Toutefois, la manière de s'y référer peut varier. Pour Lao-Tseu, les humains doivent lâcher prise. La passivité est supérieure à l'activité, la faiblesse à la force, la douceur à la dureté. Il n'y a qu'à voir comment l'eau érode la pierre. De même, le plein est inutile sans le vide. On retrouve toujours le jeu des opposés à l'œuvre déjà dans la régulation de la nature.

j. Sur trois quarts de millénaire, toutes ces « révélations » constituent des réinterprétations profondes conduisant à un sens plus complexe de l'existence. Il s'agit de promouvoir l'être humain hors de sa pure instrumentalisation de « sujet dépendant » (assujéti) d'un royaume ou d'un empire. D'où, *in fine*, avec le Christ, les formules frappées bien connues qui « sonnent » laïcisation, telles que : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Ou encore : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ».

Certes, par la suite, ce qui était rupture forte peut s'estomper dans de nouvelles alliances politico-religieuses institutionnelles. Calculs d'intérêts momentanément communs des deux pouvoirs, ces alliances laissent de côté le peuple humain (*laos*). Il est hors pouvoir, simplement soumis et cela non sans violence. En s'alliant, les deux pouvoirs se prémunissent contre d'éventuelles révoltes. Les évolutions secondes du christianisme, du bouddhisme ou du taoïsme le montrent. Une herméneutique laïque doit se poser les questions du sens des grandes révélations religieuses et philosophiques. D'abord en relation à leur origine et ensuite à leur destin.

5. Une Europe d'économie et de science appuie les politiques contre la Papauté

a. En Europe, il est vrai, la situation est à l'opposé de celle de la Chine. Comme Européens, notre perception du religieux reste sous l'influence de la domination séculaire de l'Église de Rome. La chute de l'Empire romain, et le relatif chaos politique des royaumes barbares qui s'ensuit, offre à la catholicité romaine et papale l'occasion d'ériger son pouvoir spirituel en pouvoir temporel. Elle y parvient en posant le religieux comme supérieur au politique grâce à la possibilité qu'elle s'octroie de juger du comportement spirituel et moral des rois et empereurs.

b. Son arme est l'excommunication qui permet de retirer le souverain de la communauté des croyants. Dès lors, s'installe une lutte constamment reconduite entre la religion catholique dirigée par la papauté et les gouvernants politiques européens. Elle commence des siècles avant le protestantisme. Ainsi, Henri IV d'Allemagne, humilié à Canossa (1077), s'empare de Rome (1084). En France, Philippe IV le Bel met fin à l'Ordre des Templiers (1312).

c. Entre-temps, les acteurs économiques deviennent très actifs. Au Nord avec la Ligue hanséatique, ils arrivent même à contrôler la politique du Royaume de Danemark. Au Sud, Venise, ex-mercenaire au commerce de l'Empire byzantin, devient plus riche que son employeur.

d. Les multiples et graves erreurs et fautes de la papauté vont la déconsidérer et miner ses prétentions politiques. Le terme de protestantisme le souligne bien. Les Princes du Saint-Empire romain-germanique protestent car ils veulent disposer du droit de nommer eux-mêmes les évêques opérant dans leur principauté. Le protestantisme va conduire à une « reprise en main » politique du religieux. D'où la conclusion, bien connue, selon laquelle le peuple dans une principauté a la religion de son prince. Peu après, Henri VIII d'Angleterre, excommunié par le Pape, décide de se soustraire à cette autorité abusive et se nomme lui-même chef suprême de l'Église d'Angleterre (1534), pourchassant dès lors aussi bien catholiques que protestants non nationalement ralliés.

e. Les pouvoirs politiques ont ainsi mis des siècles à retrouver leur autonomie en s'appuyant sur les acteurs de l'économie et de l'information qui, eux aussi se libèrent de l'Église catholique avant, avec et après les protestantismes.

f. La laïcité de 1905 (§ 7, 8) vient de siècles de laïcisation *de facto* du religieux longtemps dominant en Europe. D'abord séparées, la politique, l'économie et l'information ont été, *volens nolens*, conduites à s'associer pour lever leur dépendance à l'égard du religieux. C'est en étant longtemps et intensément offensives qu'elles ont pu venir à bout de l'autorité d'une Église catholique mobilisant la crainte et le tremblement du sacré dans l'humain. Encore a-t-il fallu que cette Église, respectée ou crainte, se révèle dévoyée, paralysante, corrompue, violente et meurtrière de l'innocence même.

6. Le progrès scientifique et technique et ses antagonismes régulateurs en danger

a. En dehors de cette opposition avérée entre politique et religion, une seconde source de la laïcisation est à trouver dans le développement de l'information philosophique, scientifique et technique. On doit à David Cosandey (2007, 1997) une indispensable clarification concernant les modalités difficiles d'émergence de l'information technoscientifique.

b. Certes, elle a aussi pu passer par les techniques divinatoires ou les multiples nécessités concrètes des pouvoirs de parvenir à comprendre la nature pour en tirer avantage. Toujours avec des freins parfois extrêmes. Ainsi, des pouvoirs impériaux chinois laissent rouiller les horloges. D'autres vont jusqu'à punir de mort ceux qui oseraient construire encore ces grandes jonques si parfaites pour la navigation hauturière et qui s'aventurèrent au long de la côte orientale de l'Afrique.

c. Les historiens latins ont souligné la constante indifférence voire l'hostilité des empereurs romains à l'égard des progrès technoscientifiques. Tout État autoritaire qui se prend pour l'État universel y est défavorable. Et, tout chaos politique aussi. Dès lors, Cosandey veut observer et décrire, partout sur la planète, les situations exceptionnelles qui, seules, permettent l'émergence des progrès technoscientifiques.

d. La surprise est grande car ces situations sont spécifiques et complexes, c'est-à-dire inévitablement antagonistes. Elles requièrent une pluralité de sociétés engagées dans des rivalités suffisamment douces et longues pour qu'elles évitent à la fois le chaos politique et la victoire de l'une d'entre elles écrasant les autres. À l'inverse, lorsque deux ou (n) sociétés se trouvent en situation de rivalité politique sur des bases économiques assez bonnes et comparables, elles peuvent produire et entretenir dans le temps une structure professionnelle de chercheurs scientifiques et d'inventeurs techniques. Ceux-ci travaillent à découvrir et à mettre en œuvre l'avantage décisif. Plus la rivalité se prolonge (personne ne l'emportant !) plus les résultats scientifiques et techniques prolifèrent et se déploient différents et complémentaires.

e. Ces conditions seront réunies en Chine à l'époque des Printemps et Automnes comme à celle des Royaumes combattants. Elles le seront dans la Grèce des Cités-États qui vont rester quatre siècles en rivalité entre elles. Une rivalité supplémentaire, intérieure, pourra même se déployer comme dans la « démocratie » athénienne, favorisant l'esprit critique et conduisant à la science expérimentale, archimédienne (Jullien, 2009). Cela jusqu'à l'émergence de la Macédoine et d'Alexandre.

f. Ces conditions seront encore réunies dans les siècles qui vont suivre le morcellement de l'empire d'Alexandre. La rivalité reprendra mais à une échelle géographique très élargie. On aura, en effet, un ensemble de sous-empires rivaux bien que de culture hellénistique.

g. Ensuite, pendant tout un millénaire, l'empire romain et, après sa chute, le relatif chaos politique des royaumes barbares, sont défavorables à l'invention technoscientifique. D'où ces vifs contrastes que soulignent les termes « Renaissance, Humanisme, Protestantisme ». Deux causes tarissent donc bien les avancées scientifiques et techniques : le chaos généralisé ou la domination d'un pouvoir unique et fort qu'il soit politique ou religieux.

h. Il faut ajouter une donnée. Pour leur émergence, les sciences relèvent de conditions externes. Pour atteindre leur plus haut niveau de qualité, elles dépendent d'une intuition étendue et profonde de généralisation (« tout corps plongé... ») toutefois soumise à l'expérimentation du réel. C'est l'atout maître de l'information scientifique. Son *floruit* dépend d'une relation intime, infinie entre l'esprit humain et le réel. Seule la rivalité intellectuelle critique permet cela (Jullien, 2009).

i. Une observation s'impose encore sur notre actualité problématique. L'équilibration majorante décrite par Cosandey nous paraît aujourd'hui assurée de façon continue. On pourrait alors croire que le pouvoir dominant de l'économie financière inégalitaire ne la freine pas. Certes, des habitudes de compromis entre l'économie et l'information ont été prises. Cependant, même s'il y a, en continu, des résultats, nombre d'entre eux sont ambigus voire même trompeurs. La vérité scientifique est truquée pour des raisons d'intérêts financiers. La qualité technique l'est pour les mêmes raisons et les faux progrès sont parfois longs à découvrir.

j. Science et technique sont présentées comme folles et méchantes au lieu des apprentis sorciers ou criminels qui les accaparent et les dévoient. La *Vox populi* et les lanceurs d'alerte, risquant leur vie, ne renversent pas la tendance. Nous sommes aux prises avec une économie dominante qui peut inventer n'importe quoi en fonction du critère de rentabilité pris comme seule preuve.

k. L'exercice laïque, référé au destin humain pluriel et antagoniste, est absent. Il ne dispose d'aucune institution. Il est abandonné aux interventions religieuses invocatrices (le Pape François !) ; aux interventions informationnelles (les Prix Nobel d'économie !) ; aux interventions politiques préélectorales trompeuses (F. Hollande : « mon ennemi, c'est la finance » !). Sans des acteurs plus nombreux, mieux informés et impliqués, l'exercice laïque ne peut pas atteindre le niveau au moins pré-institutionnel où il pourrait articuler information, religion, politique contre cette économie avide.

7. La laïcité française de 1905 et ses origines

a. La laïcité de 1905, en France, concerne, au premier plan apparent, la politique et la religion mais aussi, moins visibles, l'économie et l'information. C'est un long passé qu'il faut analyser. On le fait souvent remonter à Clovis. En 496, à la tête des tribus franques, Clovis, victorieux, comprend qu'il ne prolongera cette victoire que s'il s'allie à ceux qui disposent de l'administration du pays et d'une certaine confiance de ses habitants, à savoir le clergé de l'Église catholique. Cette alliance du nouveau trône et de l'antique autel est donc bien celle du politique militaire conquérant et du religieux administratif depuis longtemps déjà là.

b. Les deux activités sont bien différentes mais elles ont d'autant plus intérêt à s'unir pour conforter mutuellement leur pouvoir. Il n'en demeure pas moins qu'une telle association est toujours menacée d'instabilité. Les atouts différents de pouvoir peuvent s'ajouter mais aussi s'opposer. Cette opposition va prévaloir en Europe.

c. En effet, l'Église catholique s'institue l'héritière de l'empire romain. Elle place la dimension du spirituel au-dessus de celle du temporel. L'Église catholique romaine s'estime supérieure aux rois. C'est d'elle qu'ils vont tenir leur sacre. Elle

pourra les juger en cas de faute morale et même, si nécessaire, les retrancher de la communauté des croyants grâce à l'arme de l'excommunication. La religion domine le politique, par exemple en nommant les titulaires du clergé dans plusieurs pays.

d. Elle domine aussi les acteurs de l'économie en contrôlant l'interdiction du prêt à usure réputé immoral entre Chrétiens frères. Elle laisse les Juifs s'en charger en prenant sur eux la mauvaise réputation qui en résulte. Elle contrôle aussi les acteurs de l'information puisqu'elle est la détentrice de la vérité révélée. Elle s'attribue le droit de juger de toute autre vérité et, quand l'imprimerie sera là, le droit de s'opposer à la publication de tel ou tel livre.

e. Le problème, c'est que tout pouvoir sans contre-pouvoir finit toujours par accumuler les erreurs et les fautes, engendrant abus et corruption. L'Église se met en contradiction avec ce qu'elle affirme et qu'elle exige des autres : elle cesse d'être crédible.

f. Les tentatives de réforme mises en œuvre par les divers protestantismes auront toutes pour but d'instaurer des séparations hiérarchisées. Elles ont les couleurs de plusieurs laïcisations. Entre le religieux et le politique : les gouvernants politiques récupèrent le droit de décider quels seront « leurs » évêques. Entre le religieux et l'économie : après les déclarations de Calvin, les acteurs de l'économie pourront tous, même s'ils sont chrétiens, légitimement proposer des financements ou en obtenir. À terme, ce ne sera plus la religion qui contrôlera les grandes activités : politique, économie, information. Désormais, celles-ci lui imposeront leurs perspectives.

g. Le passé historique de la laïcité française de 1905 la préfigure avec force. Il met en évidence la religion dans sa domination abusive des trois autres activités. Les laïcisations qui s'y trouvent disséminées apparaissent toutes comme des tentatives de régulation entre l'une ou l'autre des grandes activités. À la base, nous l'avons dit, politique, économie, information ont à s'émanciper de la religion. Mais, en même temps, économie et politique sont aussi aux prises, ou encore politique et information ; et même, à un moindre degré, économie et information.

h. Toutefois, ces dernières laïcisations se manifestent de façon discontinue et n'occupent pas le premier plan. Le devant de la scène est constamment occupé par la question du maintien de l'alliance entre le pouvoir royal et celui de l'Église catholique. Ainsi, en France, l'époque classique est « post protestante ». Louis XIV récuse, en 1685, l'Édit de Nantes, forçant les protestants à l'exil. L'alliance des deux dominations – celle de l'État absolutiste avec ses Nobles, celle de l'Église catholique avec son clergé – est bien en place. Cette alliance contrôle un peuple dans la misère et des bourgeois industriels voulant développer leur activité économique.

i. Conséquence : la Révolution de 1789, associant bourgeoisie et peuple. À partir d'elle, la France entre dans une turbulence de près d'un siècle. Quatre révolutions (1789, 1830, 1848, 1871), trois Restaurations royales, deux Empires napoléoniens et trois Républiques. Huit régimes politiques de trois natures différentes.

j. La Troisième République reste profondément traversée par cette longue guerre des deux France comme en témoigne encore l'affaire de l'officier français d'origine alsacienne et de confession juive, Alfred Dreyfus. Il est condamné (1894), gracié (1899), réhabilité (1906). Juste avant, Émile Combes, à la tête du Bloc des gauches fait interdire les Congrégations et voter la loi de séparation des Églises et de l'État en 1905.

k. La laïcité de 1905 reflète donc, d'une part, ce passé qui montre à quel point le politique ne parvenait pas à « laïciser » la religion catholique. Mais, d'autre part, la laïcité de 1905 masque un arrière-plan décisif : cette société française est aussi guidée par des raisons économiques qui veulent en finir avec la guerre des deux France.

l. Dans la concurrence internationale qui fait rage alors, chaque société ne pouvait qu'être préoccupée d'unité. Elle était indispensable pour maximiser la puissance nationale. La laïcité de 1905 apparaissait essentiellement comme rétrospective alors qu'elle était tout autant prospective. Elle regardait devant. Elle était même prémonitoire.

8. La laïcité de 1905 et le premier xx^e siècle

a. Il fallait repenser la laïcité de 1905 d'abord à travers ces longues origines historiques à la fois européennes et spécifiquement françaises. Mais après, comment une interprétation approfondie pourrait-elle ignorer ce qui la suit en moins d'une décennie ? Surtout quand il s'agit de la grande "guerre civile européenne" devenue mondiale (1914-1945).

b. Une laïcité qui, en 1905, institue clairement l'autonomie du politique par rapport au religieux constitue un réel pas en avant. Pour autant, elle ne peut pas transcender l'époque où elle est née, celle de vives concurrences, déjà même de conflits entre les économies nationales d'alors. L'Angleterre est démocratique mais coloniale impérialiste. L'Allemagne croit d'abord devoir concentrer à l'intérieur toute sa puissance. En France, les pouvoirs républicains tentent à travers la colonisation bénéfique d'effacer le fossé meurtrier de la Commune. En faisant apparaître le politique comme devant être maître chez lui par rapport à la religion, la laïcité de 1905 évite la question de sa dépendance à l'économie. Pourtant, c'est avec l'économie et la science en blasons que le pouvoir politique instaure son autonomie sereine à l'égard de la religion.

c. La concurrence entre sociétés européennes est devenue intensément économique, industrielle et commerciale. Elle reste encore aussi politique

et religieuse : royaumes et empires contre républiques et démocraties. L'affrontement général, déjà en cours, requiert que les pays parviennent à rendre solidaires leurs différentes couches sociales, s'ils veulent l'emporter en cas d'affrontement militaire. Partout, « l'union sacrée » est requise.

d. Les traditionnelles sociétés royales et impériales s'imaginent avoir plus d'atouts. En effet, à ceux traditionnels de la sacralisation religieuse qu'elles veulent garder, elles ont su ajouter ceux d'une économie et d'une science modernes intensifiées. Pour accroître l'adhésion populaire et affermir l'union, Bismarck, prévoyant, a déjà mis en œuvre un équivalent de « sécurité sociale ». Sans qu'il puisse être question de reconnaître des droits, comme le font les nouveaux régimes politiques démocratiques.

e. Dans ce contexte du premier xx^e siècle, la laïcité française, nous l'avons dit, est indispensable pour réconcilier les deux France. Qu'elle ait été ou non pensée ainsi, selon les acteurs, requiert des études détaillées. Quoiqu'il en soit, la laïcité de 1905 est un atout pour l'unité nécessaire du pays en vue d'une victoire. C'est cela dont se soucient les acteurs de l'économie et ceux du politique, largement associés.

f. En 1914, les futurs belligérants vont se croire, tous, assurés d'avoir les moyens de la victoire. Ils vont, de ce fait, jeter les peuples dans des affrontements à égalité de forces, démultipliant les morts.

g. Entre les deux guerres, la crise économique, financière, de 1929, entraîne un durcissement croissant des positions politiques des uns et des autres. Dans les anciens royaumes ou empires, on invente des idéologies nationalistes extrêmes pour unir toutes les couches sociales. On sait à quels fourvoiements xénophobes, racistes, meurtriers, elles conduiront.

h. À travers les deux guerres, on aura des dizaines de millions de victimes. Les unes, militaires, depuis les tranchées jusqu'à Stalingrad. Les autres, civiles, dans la Shoah, comme aussi dans de multiples bombardements, aveugles ou délibérés. Ces deux guerres, à plus d'un titre monstrueuses, équivalent au suicide éthique, spirituel et politique de l'Europe.

9. Un second xx^e siècle à la grâce de l'économie !

a. L'Europe politique du premier xx^e siècle n'a pas été en mesure de résoudre ses problèmes. La victoire dite des démocraties en 1945 a redoré en surface le blason du politique. Toutefois, en profondeur, la guerre froide, prolongée, fixe l'idée d'une incapacité maintenue du politique à garantir la paix. En effet, pendant le second vingtième siècle, il y a « l'Ouest » qui forme un ensemble de nations dites modernes. Il s'est maintenant étendu à plusieurs pays ennemis, hier vaincus.

b. De l'autre côté, il y a « l'Est » fait d'empires comme l'Urss et la Chine. L'Est conserve des atouts de déstabilisation de l'Ouest par la séduction que l'idéologie communiste exerce sur nombre de peuples. Cela, en faisant miroiter, entre gouvernants et gouvernés, la possibilité d'une autre relation fondée sur une économie collective qui se rêve égalitaire.

c. Les « décideurs » à l'Ouest, instruits par les déplorables évolutions qui, à partir des misères populaires de l'entre-deux guerres, nourrissent nazisme et fascismes, comprennent que face à l'Urss, ils doivent absolument barrer la route à la misère en Europe. D'où la mise en œuvre du plan Marshall.

d. Ainsi soutenue, l'Europe peut entrer dans une certaine rivalité économique avec les États-Unis et le Japon. Cette « Triade » finit par développer une telle concurrence stimulante que les deux grands anciens empires reconfigurés sont économiquement dépassés. L'Urss s'effondre et, diminuée, redevient Russie. La Chine évolue et compose.

e. L'économie concurrentielle mise en œuvre dans la Triade produit une géopolitique victorieuse sans conflit militaire. Les populations des pays dominés par l'Urss engagent des mouvements spontanés de passage à l'Ouest entraînant la chute du Mur de Berlin (1989). Finalement, la Troisième Guerre mondiale s'éloigne, du moins en tant que globale. Cela par un moment de grâce relative de l'économie.

f. Dans ces conditions, l'économie à l'œuvre depuis longtemps à côté et, parfois encore, sous la politique, peut apparaître maintenant comme la meilleure matrice d'unification des humains. Dans une conception globale, infiniment ouverte sur la complexité de l'aventure humaine, nous pouvons même dire que ce fut comme une nouvelle sorte de « laïcisation » : non plus, en l'occurrence, du religieux, mais des sociétés politiques elles-mêmes. Rappelons que, trois millénaires plus tôt, nous avons déjà rencontré (§ 4) une autre tentative de laïcisation du politique par un long moment de grâce des religions.

ro. Unification financière et monde tragique de crises au XXI^e siècle

a. Nombre de peuples pourront croire possible de l'emporter sur les autres par la concurrence économique sans guerre ouverte. Tirant gloire de cette victoire remportée sans déployer réellement le militaire, l'économie informationnelle mondialisée passe à la puissance supérieure.

b. Des politiques complices posent la dérégulation financière des entreprises. Le vice-président des États-Unis, Al Gore, cesse de réserver l'internet au seul militaire et le remet à la « sphère privée ». La colonisation permanente et tous azimuts des médias se met à l'œuvre. Sans vraie rivale, l'économie est désormais la matrice d'unification forcée dans tout l'Occident et vise au-delà.

c. La question de la manière la plus rigoureuse de penser et de parler est toujours d'actualité. Certes, nombre de jargons surfent sur le réel et n'y pénètrent pas vraiment. Les néologismes ne sont pas condamnables en tant que tels surtout s'ils permettent à la pensée de découvrir une zone fondamentale du réel qu'il faut bien nommer pour la prendre en charge. C'est très précisément le cas avec les crases. Nous pensons qu'en face de toute laïcisation (séparation, régulation, articulation) il faut poser la « crase ». Elle correspond au fait qu'une activité dominante abuse de son pouvoir pour se bricoler une puissance voulue maximale. Elle y parvient par l'accaparement de toute autre activité en sa faveur. Ce forçage peut user de contrainte mais aussi de séduction.

d. Pendant le premier xx^e siècle, on a eu des crases célèbres du politique, quand et là où il dominait. Le national et le social, forcés ensemble, ont donné le nazisme et les fascismes. Avec le stalinisme, ce fut une autre crase du national et du social : « le communisme dans un seul pays » ! En même temps, crase de l'autorité et de l'égalité (prétendue).

e. L'économie financière mondialisée repose sur plusieurs crases. Celle du national qui perdure sous le mondial. Celle de la contrainte qui se fait libre-échange. Celle de l'inégalité vertigineuse qui se dit bénéfique pour tous. Mais par-dessus tout, l'économie dominante agglomère, à son service, le politique, l'information et la religion. Elle fait ainsi la crase des quatre activités matrices d'unification au lieu de constituer leur séparation, régulation, articulation.

f. Crase au lieu de laïcisation. On comprend d'ailleurs que l'activité qui domine sans contre-pouvoir (l'économie financière) ne peut que manquer en même temps les deux laïcisations. L'une, externe, entre elle et les trois autres activités. L'autre, interne, entre toutes ses dimensions inventées hier, ou en cours d'invention (économie verte, économie des déchets, commerce équitable).

g. Ce faisant, elle s'appauvrit comme activité et comme matrice d'unification, révélant ses lacunes, ses perversions, ses impuissances. Mais, le plus souvent, cela ne la conduit qu'à renforcer par tous moyens en son pouvoir la crase qu'elle impose au politique, à l'information et à la religion.

h. Dans ces conditions, l'économie financière globalisée place nombre d'États et de peuples dans des situations extrêmes. S'en suivent troubles sociaux et politiques, dictatures absolues, chaos inimaginables dans de nombreux pays. Tout cela conduit à des bifurcations multiples qui engagent des avenir opposés meurtriers. Telle cette suite de conflits qui dépasse le demi-siècle entre Israël et la Palestine. Telles ces guerres civiles sans fin en Afghanistan, en Irak, en Syrie, au Yémen, en Afrique : au Nord, au Centre, et d'Est en Ouest. Se multiplient les camps invivables et les fuites insensées au risque des vies. Selon l'Onu, de 2014 à 2016 : dix mille vies perdues en Méditerranée.

i. Le phénomène des crases prolifère partout comme celles des populismes nationalistes. Et surtout celles des terrorismes, d'al Qaeda à Daesch. Dans leur impuissance, ressentie comme insupportable car elle leur incombe aussi, ils sont conduits à produire leur crase spécifique de religion, de politique, d'économie et d'information. Ces terrorismes agglomèrent en coupables tous les humains qu'ils soient hostiles ou même seulement indifférents. Eux-mêmes n'échappent à la culpabilité qu'en faisant de leur mort un acte magique, seul capable de produire demain la puissance fondée qui leur manque.

j. Ce regard historique planétaire et plurimillénaire sur l'aventure humaine jusqu'à notre présent tragique peut se résumer en une formule, celle d'une succession répétitive de miracles et de massacres. Il n'y a pas de moyen d'y échapper. Certes, les résultats miraculeux s'accroissent mais les massacres ne le cèdent en rien.

k. L'observation et la réflexion, déjà étendues doivent encore s'approfondir. En effet l'histoire humaine a ses conditions préalables dans l'histoire de l'univers, dans celle du monde du vivant et, plus directement, dans l'anthropologie. Les nouvelles contributions de celle-ci permettront de comprendre que cette histoire de miracles et de massacres a toujours la possibilité d'évoluer mais son ambivalence demeure irréductible. Comprendre les processus qui posent cette ambivalence est décisif pour comprendre comment les processus de laïcisation peuvent s'y inscrire.

II. L'homme néotène dans l'infini du monde, des autres et de lui-même

a. L'anthropologie part du premier entre-deux de la nature et de l'humain. Les Grecs s'en soucient déjà. Selon un de leurs mythes célèbres, Épiméthée, l'étourdi, est chargé par les Dieux de doter tous les êtres des qualités indispensables à leur survie. Il aborde l'homme en dernier et s'aperçoit qu'il n'a plus rien à lui donner. C'est alors que son frère Prométhée vole le feu aux Dieux et le donne aux hommes pour les sauver.

b. Tout est dit, mais la science le redit quand Kollman invente en 1884 le terme de néoténie. Le substantif est en France dès 1900, et l'adjectif néoténique, dès 1922. La culture commune l'ignore toujours. La néoténie est pourtant devenue la référence anthropologique centrale : de Bolk à Lapassade, Agamben, Changeux, Dufour (2012). L'étymologie du mot est allusive : à partir de *neos* (jeune) et de *tenein* (prolonger), on a la juvénilité maintenue. Il s'agit de celle de l'esprit. Qu'est-ce à dire ?

c. Genèse factuelle de cette néoténie ? Suivons Henri Van Lier (2010). Au-delà des « automatismes ancestraux » construits dans la vie utérine, les accroissements du cervelet et du néo-cortex sont indispensables aux « apprentissages post-nataux » rendant possible la culture. Mais un enfant au cerveau encombrant

ferait problème à « Homo femelle » enceinte devant garder la possibilité de fuir. Nouveau changement : le cerveau ne sera achevé qu'au tiers au lieu des deux tiers chez les autres primates. Il y a donc, au moins, cette conjonction : plus puissants et sous-programmés, cervelet et néocortex permettent le développement d'une source nouvelle de conduites, la culture et ses programmes inventés en contexte adaptatif post-natal.

d. Mais quel sens donné à cette néoténie humaine ? Comparons-la à ses prémisses dans le monde antérieur du vivant. Une espèce peut voir sa survie menacée par un appauvrissement imprévu du milieu qui stoppe la maturation de sa fonction reproductive. La nature parfois invente alors un nouveau mode de reproduction adaptée à la situation. Par exemple, l'être qui après métamorphose donnait la salamandre, pourra maintenant se reproduire sans métamorphose. Dans les hauts lacs mexicains, cela donne un être nouveau, l'axolotl qui n'atteint plus sa métamorphose mais se reproduit simplement tel qu'il est. Ainsi, quand son programme échoue, la nature peut en inventer un autre.

e. Avec l'être humain, ce n'est plus la nature qui change de programme. L'homme est l'être qui peut le faire lui-même. L'araignée sait tisser sa toile et l'oiseau construire son nid. L'humain ne dispose pas d'un programme d'architecture. Il doit l'inventer mais, s'il l'invente, il peut en changer. Il aménagera un séjour dans une grotte, construira une hutte, un igloo, une maison, etc.

f. L'animal était physiquement plus mobile que le végétal. L'humain acquiert une mobilité adaptative sans limite pour sa rencontre poursuivie avec le monde qui l'entoure. Mais la nature ne peut pas programmer l'humain à être libre. Déterminé à la liberté, il ne l'aurait pas. Elle doit lui remettre la possibilité de se choisir tel. Il doit le faire moment après moment, jamais une fois pour toutes. Un éternel possible lui est remis et une inévitable ambivalence.

g. Agamben (2002) tente de l'explicitier : « Si quelque chose distingue la tradition humaine (la culture) par rapport à celle du *germen*, (la nature) c'est bien le fait qu'elle veuille sauver [...] ce qui n'est jamais possédé comme propriété spécifique ». Cette ouverture de l'être humain n'est pas « susceptible d'être enregistrée endo-somatiquement et stockée dans une mémoire génétique ». Elle ne peut l'être que dans une « mémoire exo-somatique [...] quelque chose comme une tradition historique concrète [...] Dès lors l'homme, avant de transmettre quoi que ce soit, doit d'abord transmettre le langage [...] Les diverses nations et les multiples langues historiques sont les vocations fausses avec lesquelles l'homme cherche à répondre à son insupportable absence de voix, ou si l'on veut, les tentatives fatalement vouées à l'échec de rendre saisissable l'insaisissable ». L'humain est l'être qui trahit son être s'il ne se choisit pas librement comme ce qu'il est : lié de fait à tout autre humain. L'écriture chinoise pose le sentiment d'humanité en associant la figure de l'être humain et le chiffre deux. Deux de plus d'une façon !

h. La culture n'a jamais vocation à se substituer à une nature manquante. Elle a vocation à rester au-delà de toute nature programmable, de tout devenir adulte définitif. L'homme, sans programmation, demeure ainsi « l'éternel enfant » qui ne pourra jamais en finir avec ses étonnements et ses découvertes, ses tâtonnements et ses erreurs aussi.

i. De n'être pas fini, l'humain, s'entretient avec l'infini. Certains peuvent être séduits par cette ouverture à l'infini du monde et au leur, c'est-à-dire à leur permanente métamorphose. D'autres souhaitent entrer dans l'absolu qui serait seul, selon eux, en mesure de les faire accéder à l'être plein et définitif auquel ils aspirent. Ambivalence irréductible. Reste à la vivre soit dans son antagonisme équilibrant sans fin soit à croire pouvoir la supprimer dans l'illusion d'un absolu ressenti comme réel alors qu'il est mutilant. L'instant décisif du jugement dernier est permanent.

12. L'homme centré, l'homme absolu, l'homme meurtrier

a. La quête d'infini peut faire peur. La soif d'absolu peut trouver à puiser dans les nombreux absolus religieux, politiques, économiques, informationnels. D. Sibony (1997, pp. 321-323) décrit et déplore cette évolution dans laquelle la révélation se pervertit dès qu'elle conduit à « l'effort de sacraliser ce qui échappe pour le fixer, et nourrir un moi idéalisé ». Ceux qui « souffrent d'un manque d'appui originel [...] cherchent une origine enfin solide ». L'absolu résulte de la croyance illusoire au comblement définitif du manque.

b. Dans la durée, la référence à l'absolu, quel qu'il soit, ne peut rester modeste. Souvent, les acteurs qui se réfèrent à tel absolu le pensent comme seul capable de porter les humains au sacrifice. Mais les absolus diffèrent et s'opposent. La situation tourne à la tragédie. Sibony le souligne : « Ça frôle la mort et d'aucuns cherchent à la toucher pour qu'elle leur donne un peu de vie ». Un vertige de toute-puissance s'engendre et s'empare des plus impliqués jusqu'à « sacrifier le corps des autres ». Les humains s'entretuent. L'histoire reste inhumaine.

c. L'avatar meurtrier du destin humain, dans son éternel et obsédant retour, donne l'impression d'une fatalité insurmontable. Même ceux qui relativisent et qui restent plus humains se découragent. Ils finissent par croire l'inhumain absolu, éternel et les choix meurtriers inévitables. On ne peut éviter ce fatalisme qu'à partir d'une analyse anthropogénique et psychosociale supplémentaire.

d. L'être humain est pris dans une difficulté de son propre fonctionnement. Jadis, la psychologie de la forme l'a bien mise en évidence à travers sa fameuse loi de la relation entre la figure et le fond. Quand je regarde la figure, le fond disparaît. Si je laisse la figure et explore le fond, la figure antérieure disparaît mais une nouvelle figure peut se révéler sur laquelle je me centre. Ainsi, l'être humain est

obligé, pour agir, de se centrer sur ce qu'il va élire comme l'objet de son action. Cette centration est alors prioritaire pour lui, et le reste devient secondaire et n'est plus perçu. Dans la vie courante, nos centrations répétées (ethnocentrisme, sociocentrisme, égocentrisme) sont sources de lacunes. Il en résulte des erreurs que nous ne pourrions pas toujours corriger.

e. Davantage, la complexité des situations est telle que si quelque chose de centré m'accapare, me convient, me séduit, m'éblouit, il peut m'apparaître comme décisif et je pourrai y adhérer de façon définitive, absolue. J'aurai le sentiment d'éviter ainsi de bien pénibles oscillations, incertitudes et angoisses. La centration stabilisée apparaît comme capable de constituer la résolution réelle et virtuelle des difficultés, « la » délivrance. En tout cas, dans les situations difficiles, elle conserve de fortes chances de se proposer et de s'imposer. La centration est ainsi un processus normal mais qui reste potentiellement toujours une base pour l'absolu.

f. L'exercice laïque de l'humain, non certes occasionnel, mais objet d'une éducation poursuivie, étendue, approfondie et d'une pratique partagée, régulière, instituée peut combattre effectivement cela. En posant et en traitant les singularités séparées des êtres, leurs différences et leurs différends comme des antagonismes toujours susceptibles d'une équilibration majorante dont la construction peut s'éprouver. Voyons comment. Mais d'abord, explicitons pourquoi nous devons aussi passer de laïcité à laïcisation.

13. Les processus fondamentaux de laïcisation : séparation, régulation, articulation

a. Laïcité est un substantif si clairement situé et daté qu'il constitue un symbole fort et indispensable. Mais il peut faire obstacle à la découverte de la laïcisation, processus fondamental qui est à son origine. La laïcité, ce n'est pas seulement l'histoire passée mais surtout l'histoire en cours. Il y a donc nécessité à compléter la référence historique consacrée à laïcité par une référence complémentaire indispensable au substantif processuel de laïcisation. Sinon, la laïcité tend à se refermer comme concept pur qui engendrerait de lui-même des actions pures.

b. Au point même que cette pureté a été jusqu'à se traduire dans l'interdiction faite à quiconque d'ajouter des qualificatifs à ce substantif parfait. Que certains qualificatifs soient inappropriés, sans doute ! De là à supprimer la qualification ? Platon le soulignait, on ne va pas supprimer le terme de justice parce qu'il y a de l'injustice ; c'est grâce à l'emploi du terme que la dénonciation des injustices est possible. Quoi qu'il en soit des intentions, bonnes ou moins bonnes, il est impératif de redonner à la laïcité le mouvement dont elle provient pour qu'elle puisse en repartir et aller au-delà.

c. Le terme de laïcisation présente un second avantage. Exercice de l'humain cherchant à créer de la relation, de la communication, de la coopération, il désigne par là même ce qu'il faut éviter : coupures, enfermements, centrations exclusives, hostilités déclarées devenant meurtrières. Les processus de laïcisation s'appuient sur les décentrations et distanciations affectives et cognitives pour déjouer les processus de centration et d'absolutisation laissés à eux-mêmes. Les moyens d'y parvenir consistent toujours dans une dynamique des opposés qui les met en mesure de composer et de s'inventer antagonistes complémentaires.

d. Antagonistes, car chaque donnée, chaque être individuel et collectif, chaque institution est dans la nécessité de fonder sa réalité séparée et le fait dans l'épreuve de son exercice parmi les autres. Complémentaires, car l'exercice de séparation, s'il tourne à l'exclusion, appauvrit et stérilise chacune des parties prenantes, et tout l'ensemble.

e. Cela fut et sera toujours le fonctionnement de toute recherche de laïcisation. Celle-ci n'avait pas besoin d'être nommée pour que l'on comprenne qu'elle n'a pas cessé, comme conduite, de se mettre en œuvre d'une façon ou d'une autre tout au long de l'histoire. Et cela, quand l'expérience humaine tournait au désastre dans le surgissement des effondrements politiques, fruits des exclusives.

f. Ainsi, déjà, dans la Grèce antique, un Solon remet leurs dettes aux pauvres et interdit qu'ils soient vendus comme esclaves. Ensuite, un Clisthène recompose les tribus ethniques en tribus politiques, chacune devant intégrer situations et intérêts antagonistes. La Rome républicaine sauve la société romaine de l'annexion en la fortifiant, du fait de l'acceptation par les familles dominantes d'un tribunal institué où le peuple aura le droit de se faire entendre. Ce sont là de véritables laïcisations sociales et sociétales.

g. Il en ira de même, bien plus tard, en Angleterre. Aux prises avec les ravages de la guerre civile entre absolutistes et puritains, elle renforce le parlementarisme. En France, Montesquieu oppose la crase despotique où tous les pouvoirs sont dans les mains d'un seul et le pouvoir constitutionnel. Celui-ci distingue, sépare mais articule ensemble les trois pouvoirs : législatif, exécutif, judiciaire. Une Constitution, c'est une construction antagoniste, fruit d'une laïcisation. La laïcisation est ainsi la mise en forme, en œuvre, en acte d'antagonismes nécessaires dangereux. On aurait une foule d'autres exemples de ces constructions antagonistes : dans le monde du vivant, avec toutes les équilibres physiologiques ou écologiques ; dans le monde des sciences, des arts, des techniques, avec toutes les découvertes et les inventions productrices de miracles.

h. Les processus de laïcisation – régulations, compositions, articulations – ne doivent pas se comprendre comme des recettes. Leur sens mal perçu est en effet d'une grande profondeur. Les laïcisations sont simplement un retour, un recours

au *laos*. Dans notre morale classique, peu efficace, nous parlons toujours du prochain. Nous pensons l'autre comme proche de nous, semblable. C'est le cas avec *ethnos*, le peuple issu d'une lignée génétique. C'est le cas avec *demos*, le peuple issu d'une affiliation volontaire commune. Enfant de dieu ou de la patrie. Avec toujours le risque d'exclusion qui s'ensuit pour ceux qui ont un autre dieu, ou pas de dieu, une autre patrie, ou pas de patrie.

i. Dans ces conditions, la vérité de *laos* ne cesse de se perdre. *Laos*, c'est le tout. Il se dit le plus souvent en parlant des exclus. En fait, il semble être le seul terme qui prenne tous les sens. Par exemple, le « positif » quand il dit le « peuple de dieu » : de l'hébreu au grec de la Septante. Mais aussi les nombreux sens « négatifs », qui signifient l'abaissement voire le rejet. *Laos*, ce sont ceux du second plan, du dernier plan, de l'arrière plan. En les stigmatisant, on se cache le réel de l'humanité comme « ensemble ». L'humanité est toute ou n'est pas.

j. Contre cette unité des semblables qui excluent les autres, et contre leur délire d'absolu, l'antidote, c'est le tout infini, pluriel et divers. Encore faut-il l'accompagner, le sauver, dans la richesse de ses oppositions.

k. Séparation, régulation, articulation sont ainsi à l'œuvre dans le face à face de l'absolu et de l'infini : cœur de toute laïcisation. En effet, l'infini tourne au vertige et l'absolu au néant. Leur antagonisme maintenu empêche toute totalisation et sauve l'humain comme irréductible création singulière poursuivie. C'est ainsi que l'universalisant laïque peut fonder l'humanisant sans limite (Demorgon, 2016, pp. 211-223).

14. Les trois figures de l'humain, bases des laïcisations

a. La laïcisation n'est pas une ordonnance que l'on formule et qu'il n'y aurait qu'à appliquer. Pas d'« il n'y a qu'à » ! Car, alors, il n'y aurait pas d'espoir d'y parvenir. Or, il y en a mais ils ne sont pas d'ordre fidéiste (j'y crois, c'est le bien et il l'emportera !). Ces espoirs proviennent des laïcisations exemplaires déjà mises en œuvre tout au long de la difficile aventure humaine.

b. Pourquoi cela s'est-il produit ? Pourquoi cela peut-il continuer ? Parce que la laïcisation a pour source l'exercice antagoniste de l'humain. Et celui-ci est au diapason de ce qui le précède comme de ce qu'il engendre. En effet, l'antagonisme est ontologique : dans la nature même de l'être. Il est biologique : dans la nature même de la vie. Il est anthropologique : dans la nature même de l'humain. Il est aussi historique : dans la nature même de l'évolution humaine.

c. Si la découverte de l'homme néotène entre absolu et infini nous ouvre la voie de la preuve anthropologique, elle ne nous dit cependant pas comment cette possibilité « de nature », cette liberté, est parvenue à s'exprimer dans l'histoire et même à la structurer.

Travail millénaire incroyable que nous avons déjà découvert par fragments mais qu'il nous faut maintenant voir comme une sorte d'auto-organisation d'ensemble que nous n'avions pas bien perçue et qu'il faut nommer « les trois grandes figures de l'humain ».

d. L'exercice humain aux prises avec toutes ses contradictions adaptatives a inventé ces trois grandes figures. Elles sont là et ne vont pas disparaître mais à la fois se maintenir et se transformer. Elles sont avec les laïcisations passées, en cours et à venir, dans une situation d'engendrement mutuel. Les exposer est indispensable à notre démonstration posant que les laïcisations ne sont pas des processus à part, isolés, mais des processus fondamentaux liés à toute l'expérience anthropologique et historique humaine.

e. On aurait dû voir depuis longtemps déjà ces trois figures de l'humain comme l'ensemble adaptatif « donné-construit » au cours de toute l'aventure humaine. Si cette vision d'ensemble a tardé, tarde, à se faire, c'est en raison d'un biais dans notre pensée classique de l'histoire. L'histoire manque facilement la question des processus de l'exercice humain. C'est qu'ils sont à sa source mais en même temps qu'ils l'engendrent ils s'engendrent eux-mêmes, accroissant sa complexité et la leur. L'histoire regarde trop peu du côté de l'ensemble qui se structure, s'organise, se constitue. Elle pense trop en termes morcelés au travers d'événements résultant d'identités qui s'affrontent dans des situations difficiles.

f. Les identités, ce sont celles d'acteurs humains, individuels ou collectifs : personnes, groupes, ensembles unifiés d'un point de vue géographique, historique, fonctionnel. Ce sont des pays entiers avec les différentes couches sociales de leur société civile et leurs gouvernants connus comme personnes responsables au premier plan. Cet émiettement océanique des sources et des produits semble bien défier toute analyse soucieuse de découvrir ce qui s'y auto-organise.

g. La pensée d'une éventuelle humanité en émergence semble hors de portée. Comment ces acteurs humains, à tous niveaux, peuvent-ils échanger et composer ensemble ? Comment se sont-ils constitués ensemble, différents et semblables ? Comment ces constitutions sont-elles les dimensions de référence pour leurs conduites ? Et, en même temps, comment cela conditionne-t-il relativement leurs libertés ? L'histoire classique s'égare en surface au lieu d'explorer ces profondeurs où l'exercice humain se révèle enfin dans ses perspectives à longue portée.

h. Seule cette histoire longue et approfondie nous permet de trouver une réponse concernant l'ensemble : celle précisément des trois grandes figures de l'humain. Ainsi nommées car elles figurent le cœur de cet ensemble, non comme un donné achevé mais comme la matrice elle-même en devenir du développement humain.

15. La première figure : la régulation antagoniste des conduites

a. Cette première figure de l'humain, la régulation des « actions, passions », se présente comme un océan d'entre-deux (ou plus) sans limite prescriptible. Citons seulement « ouverture, fermeture », « centration, décentration », « maintien, changement », « actuel, virtuel », « unité, diversité », « homogène, hétérogène ». D'où aussi, la communication toujours mixte : entre celle « implicite » de ceux qui se connaissent et celle « explicite » de ceux qui se découvrent.

b. La facile et classique dénonciation des pensées binaires, en partie seulement justifiée, a pu constituer une objection dommageable à la compréhension d'un tel océan de conduites. Nombre d'autres auteurs, tel Henri Wallon, ont insisté sur la précieuse généralité de cette pensée par couples. Mais tout aussi nombreux sont ceux qui, par exemple, de Simone Weil à Pierre Bourdieu ou Jacques Derrida ont critiqué les hiérarchies binaires désignant une valeur supérieure et une valeur inférieure en relation à l'organisation biologique ou sociale. Ainsi, physiquement, la main droite est posée comme l'emportant sur la main gauche. Pour Platon, l'intelligible est supérieur puisqu'à l'origine du sensible.

c. Plusieurs observations correctrices ont été faites. Ainsi, Baudrillard pose la dualisation comme valeur de dissolution des prétentions de toute réalité absolue intégrale. François Laplantine, s'il critique les dualismes, souligne qu'il les préfère aux monismes. En critiquant les dualismes avec Dewey, il ne critique pas pour autant les nécessaires dualisations.

d. Par ailleurs, les dualisations ne sont souvent que l'amorce d'une pensée ternaire peu ou pas formulée. Dans l'espace, on distingue l'ici et la droite ou la gauche, l'avant ou l'arrière, le haut et le bas. Dans le temps : le passé, le présent, le futur. Élie Bernard-Weil a insisté sur le fait que toute dualisation dynamique entre des opposés n'était pas binaire mais toujours quaternaire. En effet, il y a un acteur qui manie cette dualisation et ces produits qui en découlent à l'infini comme celui des nuances de gris entre noir et blanc.

e. Cette ternarité des régulations entre les opposés est à l'horizon de la réflexion et de la pratique humaine depuis fort longtemps. François Jullien et J. Kong (1993) ont republié le *Zhong Yong*. Ce classique chinois de « la Régulation à usage général ordinaire » date du IV^e siècle av. J.-C. On suppose qu'il fut rédigé par un petit-fils de Confucius. Cet ouvrage complète « le classique du changement », célèbre pour les multiples associations des contraires découlant du *Yin Yang*. Nous ne pouvons détailler ici cet océan d'entre-deux « donnés, construits » et révisables. Et encore moins leurs produits infiniment adaptables aux changements continuels des situations.

f. Quoi qu'il en soit, notre évocation est suffisante pour que l'on comprenne que toutes nos conduites se structurent entre des opposés que nous devons toujours considérer ensemble pour nous adapter. La première figure de l'humain est donc,

déjà par son étendue et continuelle régulation antagoniste, une source première, élémentaire mais véritable, de laïcisation.

16. L'évolution antagoniste globale : conduites, activités, formes de société

a. Cet océan des régulations des conduites ne mérite sa dénomination de figure de l'humain que dans la mesure où elle concerne la totalité des acteurs humains à tout niveau. Certes, ils n'ont pas tous le même texte à réguler puisque leur culture diffère inventant des textes eux aussi différents. Par contre, le processus de régulation est à considérer comme une dimension fondamentale de l'exercice humain. Sans être fatale, elle est générale et disponible : son emploi reste toujours possible.

Il en va de même quand les acteurs humains passent de la multiplicité de leurs conduites à quelques grandes activités qu'ils ont constituées et sur lesquelles ils se centrent : religion, politique, économie, information. Il s'agit là de la seconde grande figure de l'humain. Ces activités fondamentales diversement instituées ne cessent d'être maintenues, conservées ou modifiées, changées, dans la mesure où elles dépendent des régulations de conduites qui s'y expriment.

b. Ne prenons qu'un exemple : la dualisation « autorité, liberté » doit être, dans toutes les grandes activités, l'objet d'une régulation. Ainsi, l'autorité est dans la religion où les divinités l'incarnent. La liberté y est dans la responsabilité éthique de chaque individu quant à son comportement. En politique aussi, la loi fait autorité. Sujets ou citoyens doivent s'y soumettre mais, en même temps, ils ont des droits pour exercer leur liberté. Dans le domaine de la famille, E. Todd (2011, 1999) montre que les oppositions et les compositions entre « autorité, liberté » sont à l'origine des régimes familiaux. La régulation entre autorité et liberté est tout aussi présente en économie où elle donne lieu à une diversité de situations complexes entre les extrêmes du protectionnisme et du libre-échange absolu.

c. Si l'océan des régulations de conduites donne forme aux évolutions mouvementées des grandes activités, celles-ci, à leur tour, contribuent directement à la constitution des « formes de société », troisième grande figure de l'humain.

On ne l'a pas suffisamment observé, les « oppositions, compositions » entre les unifications religieuses, politiques, économiques, informationnelles sont à l'origine des quatre grandes formes principales de société : tribale, royale, nationale, mondiale. Par exemple, quelles que soient leurs variantes, dans le temps et sur la planète, royaumes et empires ne sont tels qu'en raison de la domination des acteurs politiques et religieux plus souvent associés que dissociés. Dans l'ensemble, ils ont réussi à s'imposer aux acteurs de l'économie et de l'information.

d. Il a fallu un renversement de cette domination pour que l'on change de forme de société. Les acteurs de l'économie, associés à ceux de l'information, se sont émancipés du théologico-politique ou du politico-religieux qui pesaient sur eux. Ils ont fondé la société dite moderne : la nation industrielle marchande à perspective démocratique.

e. Enfin, le changement en cours tient à ce que, sous la domination extrême de l'économie financière, religion, politique, information sont en difficulté. C'est ainsi que s'engendre la société d'économie informationnelle mondialisée.

f. L'histoire en dehors des identités multiples qui l'incarnent nous apparaît donc bien comme un ensemble de conflits ou d'arrangements entre les quatre grandes activités qui constituent la seconde figure de l'humain. Elles constituent le niveau médian entre, à la base, l'océan des conduites, plus ou moins régulées et, au sommet, les formes de société. C'est à ce niveau médian que l'exercice de laïcisation s'est manifesté avec le plus de force dans l'histoire telle que nous la racontons.

Si l'histoire habituelle privilégie de plus la laïcisation entre le politique et le religieux, c'est simplement parce qu'elle n'a cessé, directement ou indirectement, de se présenter aux détours les plus catastrophiques de l'histoire humaine. Il s'agit d'abord, à l'évidence, de celle des royaumes et des empires. En effet, les acteurs de la politique et de la religion, par leur relative association, étaient à l'origine de cette forme de société. C'est quand ils se sont dissociés que la laïcisation est venue au premier plan dans l'histoire identitaire, telle que nous la connaissons.

g. Or, la nouvelle histoire maintenant planétaire, globalisée, fonctionnelle, nous montre qu'après les unifications de la religion et de la politique, ce sont celles de l'économie et de l'information qui sont venues au premier plan. Il en résulte que la laïcisation ne peut que concerner, aujourd'hui, l'ensemble des quatre activités (religion, politique, économie, information) prises dans une nouvelle hiérarchisation inégalitaire. Toute hiérarchisation de ce genre permet certaines avancées unificatrices mais elle entraîne aussi des concentrations mutilantes.

h. En fait, la laïcisation actuelle doit aussi, au-delà des quatre activités, concerner les formes de société (tribale, royale, nationale, mondiale) que les activités continuent d'engendrer.

17. Transpolitique et transitologie : terrain et terreau des laïcisations

a. Nous pouvons répondre maintenant aux questions posées ci-dessus. La constitution des acteurs, base de leurs conduites, résulte de la mise en œuvre, en chacun, des trois grandes figures de l'humain, entre déterminants et libertés. Il est difficile mais indispensable de nommer cette synthèse. Nous avons choisi de la dire transpolitique.

b. Ce n'est pas pour présenter la politique comme supérieure aux trois autres activités. Le préfixe *trans* désigne l'ensemble de tous les passages qui ont lieu entre les trois figures comme à l'intérieur de chacune.

c. Dans la dynamique des quatre grandes activités, seconde figure de l'humain, le terme transpolitique signifie que chaque activité interagit *volens nolens*, pour le pire ou le meilleur, avec les trois autres, entraînant la transformation de toutes et la sienne. Ce préfixe *trans* souligne que si les quatre grandes activités se sont différenciées au cours de l'histoire, elles restent toujours à même de se traverser mutuellement. On peut éviter la répétition de *trans* devant chaque grande activité, en posant le transpolitique comme regroupant l'ensemble des interactions et pas seulement celles qui relèvent du politique.

d. Un exemple fort de la façon dont chaque grande activité peut retraverser les autres se trouve dans ce que l'on a nommé le « vol du sacré ». L'histoire nous le montre, il y a eu « vol du sacré » par la religion (le temple, lieu du trésor), par la politique (les rois sacrés, la nation sacrée), l'économie (les temples de la consommation), l'information (hier : le scientisme ; aujourd'hui, la grande messe des sports, le pape du vingt heures, etc.). Cet exemple permet aussi de comprendre le sens global qu'une perspective transpolitique nous oblige à découvrir.

e. Chaque société singulière connaît une histoire complexe au cours de laquelle elle privilégie successivement telle ou telle forme de société. Elle finit par en faire une composition spécifique, entre tribu, royaume, nation et déjà société d'économie informationnelle mondiale. Cette composition définit « sa » transpolitique sociétale. C'est à partir d'elle que ses relations seront plus ou moins faciles ou difficiles avec les autres sociétés singulières qui ont chacune aussi leur transpolitique sociétale.

f. Compréhension et transformation observées et traitées par les diplomates sont autrement étudiées à travers les trois grandes figures en acte ensemble. Avec, en perspective, une discipline encore balbutiante, la transitologie : non normative mais inventive. Elle constate qu'aucune des formes de sociétés produites dans l'histoire n'est aujourd'hui périmée.

g. Royaumes ou empires se sont inventés à partir et à la suite des tribus. Mais celles-ci sont restées. Les deux formes de société sont entrées dans une relation singulière, de synchronie antagoniste. Les travaux fondamentaux et précurseurs d'Ibn Khaldûn les présentent comme la source d'un renouvellement énergétique qui n'a cessé d'obliger les empires à se régénérer.

h. À partir de leurs insuffisances historiques, royaumes et empires cèdent la place principale qu'ils occupaient à la troisième forme de société, la nation industrielle marchande à perspective démocratique. Cependant, on l'a vu ensuite, cette troisième forme de société a largement intégré la seconde en déployant des impérialismes coloniaux. De même, la nouvelle société d'économie

informationnelle mondialisée tente aujourd'hui d'intégrer les nations. Les États-Unis, aujourd'hui dominants, « réussissent » la crase de l'impérial, du national et du mondial.

i. À l'avenir, la transpolitique garde toute sa fonction pratique globale de passage, de transition, de transformation. Compréhensive, explicative, elle fait le lien entre la géopolitique aux devenir antagonistes souvent destructeurs et la cosmopolitique qui s'esquisse à partir d'antagonismes devenus constructeurs (Stengers, 2003 ; Latour, 2004 ; Millot, 2008).

j. La transpolitique se trouve être ainsi la source informationnelle de toute laïcisation intersociétale à venir. Elle permet aussi des analyses prospectives. Comme elles sont plus rares et moins connues, nous esquisserons deux d'entre elles : la laïcisation des religions et du religieux (§ 18) et celle de l'économie (§ 19).

18. Laïciser les religions et le religieux ?

a. Rappelons d'abord qu'il y a une continue interaction entre les laïcisations mutuelles intersectorielles - « religion, politique, économie, information » - et les laïcisations intra-sectorielles. Par exemple, laïciser politique et religion en 1905 eut été impossible sans cette difficile laïcisation préalable intra-religieuse entre catholiques et protestants.

b. La laïcisation interne des religions comporte deux niveaux. Au premier, celui des religions opposées, les violences sont nombreuses. Les plus monstrueuses concernent les chrétiens qui ont persécuté les juifs au long de deux millénaires jusqu'à la Shoah. Autres exemples : musulmans et bouddhistes au Myanmar (Birmanie) ; musulmans et hindouistes en Inde du Nord, etc.

c. Au second niveau : celui de chaque religion aux prises avec les confessions opposées qu'elle a engendrées, les violences s'étendent aussi sur des siècles. La laïcisation des catholiques et des protestants a occupé un très long moment de l'histoire européenne, en Allemagne, en France, en Grande-Bretagne. Une laïcisation des sunnites et des chiïtes est une entreprise toujours hors de portée puisque leurs échanges meurtriers continuent de faire des dizaines et des dizaines de morts, jour après jour, dans tout le Moyen-Orient : Irak, Syrie, Yémen !

d. Le phénomène religieux peut se comprendre mieux, lui aussi, à deux niveaux. Au premier, il se constitue du simple fait que les comparaisons entre religions conduisent à découvrir un noyau dur, un cœur commun. De ce fait, des relations plus apaisées sont à l'essai comme dans l'œcuménisme. Notons que les religions monothéistes ont tenté une caricature de laïcisation lorsqu'elles ont tenté de se réunir comme « religions du Livre ». Il y avait plus d'un livre mais chacun d'eux était compris comme se référant au même Dieu unique. L'échec s'est imposé siècle après siècle. Selon les pays, les traitements réservés aux uns et aux autres ont été violemment meurtriers.

e. Le second niveau de laïcisation du religieux est bien au-delà de la comparaison, il postule que le sens profond du religieux est juste sur le point d'être compris. Il n'a émergé que récemment comme transformation du religieux par le religieux lui-même. Cette perspective peut être considérée comme ayant commencé avec la formule « religion de la sortie de la religion » de Marcel Gauchet. Elle s'est « creusée » en « sortie religieuse de la religion » d'André Tosel à Abdenmour Bidar.

f. Celui-ci précise qu'il y a déjà dans le Coran, mieux compris, cette perspective d'une sortie religieuse de la religion. Pour lui deux signes au moins en témoignent. D'abord, il faut suivre Jean Grosjean dans sa traduction du terme *khalif*. L'homme n'est pas le lieutenant de Dieu mais son héritier. Un autre passage est toujours resté incompris. En effet, Dieu y demande aux anges de se prosterner devant l'homme. Nous avons rendu compte de ce travail approfondi de Bidar qui porte sur le religieux comme lieu où l'homme projette son ambivalence concernant sa propre puissance désirée et déniée.

g. Cette multiple laïcisation interne possible du religieux, que nous avons précédemment étudiée (Demorgon, 2016, pp. 331-347), ne saurait opérer seule sans les contraintes que les religions subissent de la part des trois autres grandes activités. Quant à évaluer le temps, comment faire ? Notons simplement que, soucieuse de revoir historiquement les débuts de la laïcité, la philosophe d'orientation catholique, Chantal Delsol, évoque, en Grèce classique, un exemple de laïcisation externe précoce avec l'invention de l'archontat. Chaque grande activité ayant un ou plusieurs archontes spécifiques, il y a déjà deux millénaires et demi !

19. Laïciser l'économie ?

a. L'information économique scientifique, à commencer par celle de plusieurs Prix Nobel d'économie, travaille dans la perspective qui serait celle d'une laïcisation interne de l'économie. À travers la dénonciation de la croissance vertigineuse des inégalités de ressources entre humains. Stiglitz a multiplié ses observations à ce sujet. Krugman a jugé nécessaire de relativiser l'absolu du libre-échange généralisé.

b. Toutefois, ici, nous insisterons particulièrement sur la perspective, à la fois théorique et concrète, qu'apporte Amartya Sen (2015), Prix Nobel d'économie en 1998. Il a commencé ses recherches en montrant que certaines famines survenues en Inde ne résultaient pas vraiment d'une pénurie des ressources mais d'un dysfonctionnement dans les conduites privées et les fonctionnements publics. Il va surtout proposer le concept décisif de capacité humaine. L'analyse doit se faire à plusieurs niveaux. D'abord, une large part de la richesse est obtenue dans la mesure où nombre de personnes sont soumises à une nécessité brute qui ne leur permet de mettre en œuvre que leurs plus élémentaires capacités. Or, la mise en œuvre

de leurs capacités inemployées pourrait produire une richesse bien plus grande. Elle serait à l'origine de découvertes théoriques ou pratiques, de renouvellements scientifiques ou d'inventions techniques, bien plus étendus et durables.

c. Mais davantage, la capabilité recouvre aussi des capacités humaines jusqu'ici inconnues. Celles-ci pourraient être découvertes si une plus large part de l'humanité pouvait atteindre un niveau supérieur de développement collectif.

d. Une conclusion s'impose. L'économie financière mondialisée n'est pas véritablement économique, elle est antiéconomique. Laisser des milliards d'êtres humains dans le sous-développement affecte profondément tout le devenir de l'humanité. D'autant qu'en même temps que l'on abîme les humains, on abîme aussi la planète. Les deux maux sont liés.

e. Ajoutons encore qu'en réduisant ainsi l'inventivité humaine globale, on repousse le moment où les humains pourraient produire les moyens de quitter leur planète en cas de catastrophe cosmique menaçante. Deux au moins ont eu lieu dans le passé, détruisant 65% puis même 85% des espèces d'alors.

f. La vive mosaïque d'observations théoriques et pragmatiques d'Amartya Sen a fait l'objet d'une analyse approfondie de M.-C. Bélis-Bergouignan (2015). Elle met en évidence la complexité des perspectives dans lesquelles nous nous débattons avec Sen et elle. À partir de son étude nous nous limiterons à trois observations.

g. D'abord, à propos de la capabilité, il convient d'évoquer le travail du philosophe américain H. Putnam (2004). Dans un livre, clairement intitulé : « *Fait Valeur : la fin d'un dogme* », il s'appuie sur Dewey pour dénoncer cette coupure préjudiciable à la pensée comme à la pratique de l'expérience. La coupure paraît claire : les faits sont, les valeurs devraient être. Impossible de les confondre : les faits relèvent de la connaissance, les valeurs sont imaginées et relèvent de l'action susceptible de les réaliser.

h. Or cette coupure délaisse totalement une perspective toujours préalable. L'acteur humain, certes, est connaissant et agissant mais, avant cela, la vie et le monde lui adviennent, se révèlent à lui. Il les reçoit comme des faits mais inévitablement aussi comme des valeurs, positives ou négatives. La coupure entre faits et valeurs est seulement seconde. Elle est certes une précaution de méthode utile à la connaissance scientifique. Mais celle-ci ne peut pas se cacher qu'elle est toujours précédée par des faits-valeurs d'abord donnés, même s'il lui faut ensuite les construire.

i. Passer cela sous silence, finir par ne même plus le penser, cela défigure la situation de connaissance et la connaissance elle-même. On en vient à croire qu'il n'y a de science en général, et l'économie en particulier, que si l'on n'y traite que de purs faits. Dès lors, on s'autorise à exempter ces faits de tout rapport à l'éthique. Comme si celle-ci était du domaine de l'irréalité subjective.

j. La fin du dogme que représente la coupure « fait, valeur » bouleverse notre façon routinière de penser et d'agir. La capacité n'est pas une valeur accessoire que l'on peut élire ou non. Fait-valeur, elle est la matière première fondamentale de l'économie. Elle la conditionne quant à sa scientificité. Une économie qui lui tourne le dos n'est qu'une science amputée. Dès 1996, Amartya Sen le dit avec force quand il ose écrire : « L'économie est une science morale ». D'ailleurs, en écho à l'œuvre d'Adam Smith, prise dans son entier, précise M.-C. Bélibergougnan. Cela signifie que le réel doit être reçu dans sa complexité comme « fait-valeur » et que c'est comme tel que la science doit en traiter.

k. Sen a fait son choix : l'économie ne peut consister en un gaspillage voire en une destruction des « faits-valeurs » qu'elle doit prendre en compte et en charge. Elle doit conduire à leur développement, non à leur régression. Le souci central de l'économie est donc naturellement le développement de l'humain chez tous les humains.

l. Dans cette perspective, Amartya Sen souligne, avec d'autres, dont Stiglitz, le caractère tronqué et trompeur des indicateurs de l'économie standard. Pour leur part, ils ont mis en avant la nécessité d'un « indicateur du développement humain » (IDH).

La Commission Stiglitz, Sen et Fitoussi redit, en 2008, les insuffisances du PIB et la nécessité de ne pas mesurer seulement la production mais aussi la consommation, le bien-être et les inégalités.

m. L'IDH prend en compte conditions de vie matérielle, santé, éducation, activités personnelles, participation à la vie politique, environnement, liens et rapports sociaux, sécurité économique et physique, espérance de vie. Bref, il s'agit de l'économie d'humains vivant de plus en plus et de mieux en mieux. Non d'esclaves dissimulés sous le nom de salariés contractuels entre 30 et 50 euros mensuels comme dans le textile au Bangladesh.

n. Cela met ainsi en évidence la part trop grande de résultats affligeants d'une économie mondiale qui parle constamment d'aide au développement et de libre échange. On se demande comment elle laisse plus de 2 milliards de personnes vivre dans une situation de pauvreté multidimensionnelle. Continuer à laisser des acteurs humains en masse dans un tel sous-développement affecte profondément tout le devenir de l'humanité. La notion de capacité a une portée considérable. Elle dénonce les freins non traités au développement de toute l'humanité comme espèce.

20. Activités dominantes, sociétés agressives et laïcisation ?

a. Nous vivons après 1905, après la grande « guerre civile européenne » devenue mondiale de 1914-1945, après l'économie financière mondialisée, après la chute du mur de Berlin, l'Urss redevenue Russie, l'effondrement du *World Trade*

Center, la Chine concurrentielle, le terrorisme endémique. Nous vivons avec les interminables conflits des Proche et Moyen-Orient, avec les réfugiés politiques et économiques d'Asie et d'Afrique qui fuient leur pays et dont beaucoup ne trouvent que des camps ou meurent en mer. Nous vivons avec la planète Terre et les humains constamment abîmés. Comment la laïcité pourrait-elle n'être qu'une loi d'un moment de l'histoire de France ?

b. Le sentiment d'humanité que beaucoup éprouvent et l'humanité comme espèce qui ne parvient pas à se reconnaître font de la laïcité toute autre chose : la sagesse d'un exercice de l'humain qui ne renonce pas à ce qu'il met en œuvre depuis des millénaires. Prêcher cet exercice n'a qu'une portée faible en face de ceux qui l'ignorent, ne le comprennent pas ou le dénie et le combattent.

c. Il nous fallait d'abord mettre en évidence ce que cet exercice laïque, sans se nommer, a été, dans l'histoire longue. Il n'a été ni simple, ni unique, mais pluriel ; diversement tourné et détourné à travers ces grandes activités présentes avant même l'histoire et que les humains ont ensuite instituées : religion, politique, économie, information. Elles se concurrencent et se renforcent au détriment les unes des autres. Chacune pensant pouvoir réussir à elle seule l'unification des humains.

d. Notre première partie sur le long passé historique était indispensable. Il fallait prendre la mesure de la complexe genèse de l'exercice laïque de l'humain et de sa mise en œuvre plurielle et contrastée. C'était la condition pour que l'intuition de son rôle général d'universalisant, traité dans la seconde partie, ait une petite chance de se faire jour dans les consciences. En épargnant au lecteur, ignorant l'histoire, de crier immédiatement à la généralisation utopique.

e. Cependant, nous sommes bien loin de croire que l'exercice laïque va révéler, soudainement, son précieux usage d'universalisant multiple de l'humain. Non que les humains soient sots. Simplement, ils ne se trouvent pas en condition de pouvoir décentrer leur regard et leur pensée de ce qui s'impose de soi dans une actualité on ne peut plus confuse, on ne peut plus brouillée !

f. Si des milliards d'entre eux continuent à n'avoir aucune possibilité de sortir de ces brouillards polluants consommatoires, climatiques et mentaux, l'exercice laïque de l'humain comme universalisant nécessaire sera constamment ignoré, incompris, repoussé par des intérêts immédiats, minoritaires mais criant plus fort.

g. Longue vie aux lanceurs d'alerte d'aujourd'hui. Toutefois, les voix justes prêchant dans le désert ne datent pas d'aujourd'hui. Les prophètes juifs ne furent guère écoutés. Après les erreurs et les fautes de l'Église catholique, les protestantismes vont émerger à partir de 1517. Les guerres de religion vont suivre. Pierre Miquel (2002, pp. 86, 90) rappelle que tout au long du XV^e siècle, nombreux sont les avertissements des prédicateurs. Il cite : « Bernardin de Sienne, Vincent Ferrier, Bernard de Capistran, François de Paule. Ils veulent revenir à la foi primitive et éliminer les abus de l'Église » (*Théologie du laïc*,

Kraemer, 1966).

h. Pierre Miquel observe encore que, plus tard, les nouveaux absolus qui enferment l'humain s'emparent du sacré qu'ils rejetaient d'abord. Tel contexte politique militaire se sacralise. On écrit « *Gott mit uns* sur les canons de Krupp ». Tel « économique » frappe ses billets de banque « *in god we trust!* »

i. « Écraser l'infâme », disait Voltaire. Découvrir l'aventure humaine dans la longue durée est un devoir de mémoire mais tout autant de réalité. Comment, sans les yeux de l'histoire (*le macroscope* de Joël de Rosnay, 2014) pouvons-nous voir que l'infâme a été politique ? Il l'a été, il l'est, ici ou là. L'infâme a été religieux en Europe et ailleurs, ce qui n'a pas empêché ses moments de grâce, précieux. L'infâme a été économique et, passé un moment de grâce, il l'est plus encore.

j. Nous aurions dû faciliter la compréhension de cet article en disant d'entrée qu'il est impossible d'employer les mots « religion, politique, économie, information » en leur donnant un seul sens. Nous leur en avons donné plusieurs. Disons pour faire court déjà deux contradictoires. Selon l'un, (l'activité avatar) elles sont des puissances organisées avec leurs atouts et leurs partisans. Nous sommes dans les antagonismes devenus destructeurs. Selon l'autre, (l'activité cœur) elles sont un cœur présent à l'origine mais qui n'en a jamais fini d'inventer sa voix. En effet, elle est constamment recouverte par ses avatars. Ainsi, aujourd'hui, il y a l'économie financière informationnelle, mondialisée, nouvel avatar à travers lequel l'économie-cœur, l'économie fait-valeur humain, premier et dernier, tente toujours et encore de s'exprimer. Nous sommes dans les antagonismes constructeurs.

k. Quand allons-nous cesser de suivre la seule actualité comme la maîtresse de vérité qu'elle ne pourra jamais être ? Arrêtons de courir derrière le dernier bouc émissaire qu'elle nous désigne. L'infâme n'a jamais eu un seul nom. Par contre il a toujours la même figure : celle de l'exclusion de tous les pouvoirs autres que le sien. C'est pourquoi le commencement de la sagesse laïque (c'est-à-dire pour le peuple humain) commence avec le jeu des contre-pouvoirs.

l. Le salut des humains n'est jamais dans une croyance unique. Il ne peut se trouver qu'à travers les antagonismes d'acteurs humains sauvegardant leur incroyable chance d'être toujours « semblables, différents » : faits de corps et d'esprit, de nature et de culture, d'hier, d'aujourd'hui, de demain, et cela sans fin. À condition qu'ils évitent de croire que leur absolu exclusif est le seul vrai bien. Il n'y aura jamais rien de tel dans le réel. Heureusement pour lui. Malheureusement pour les humains, si leurs moyens suffisants mais mal employés les empêchent de le découvrir (Demorgon, 2015).

m. Le XXI^e siècle s'ouvre en 2001 sur la destruction jusqu'alors inimaginable des deux tours jumelles du *World Trade Center*. Un terrorisme endémique et multiple touche aujourd'hui prioritairement les pays occidentaux et leurs alliés. Ce terrorisme tente de se constituer sur tout un ensemble de territoires d'Asie

en Afrique cherchant à rivaliser avec les grands ensembles humains continentaux ou semi-continentaux déjà constitués. Même si c'est sous des formes bien différentes, tous ces ensembles de portée mondiale sont constamment reconduits à privilégier la force, tant la centration de chacun lui paraît légitime.

n. Pour clarifier la situation présente (de façon non simpliste mais « simplexe », Berthoz, 2009), on peut observer que l'Occident globalise autour de « son » économie, la Chine autour de « sa » politique, et les terrorismes islamistes (*Al Qaeda, Daech*) autour de « leur » religion.

o. D. Cohen (2009) écrivait : « Ce qui s'est passé hier en Europe se répète aujourd'hui à l'échelle du monde ». En effet, rien ne nous assure contre le risque d'avoir demain une extension mondiale des conflits entre ces grandes sociétés différentes. Chacune croyant pouvoir, comme d'autres au XX^e siècle, détenir le meilleur mix d'atouts économiques, informationnels, politiques et religieux. Alors, il serait un peu tard pour comprendre la nécessaire laïcisation des sociétés.

p. Certes, des perspectives optimistes existent aussi. De même que des actions courageuses et bénéfiques. Cependant, nombreux sont ceux qui sont sceptiques et découragés et trouvent leurs sentiments justifiés au regard des événements. Ils oublient seulement de référer sentiments et raisonnements à l'échelle des temps. La référence à l'échelle de notre vie individuelle est trompeuse. Nous devons la situer dans le rétroviseur de l'histoire.

q. Nous verrons alors que l'imprimerie a plus de cinq siècles, l'invention de l'écriture, quatre millénaires, celle de l'agriculture, une dizaine. L'art rupestre remonte à quarante-cinq mille ans et il a produit des dizaines de millions de peintures et gravures présentes dans plus de 160 pays. Beaucoup pensent que la religion a déjà disparu ou va disparaître. Pourtant, des sépultures organisées remontent à plus de cent mille ans. À quoi bon continuer : *homo « sapiens sapiens »* a mis bien du temps à surgir des mammifères qui en ont mis plus à surgir du monde du vivant. Et ainsi de suite.

Alors les trois mille ans de laïcité tâtonnante, balbutiante, nous devons en prendre acte pour regarder au-delà des désespérances du présent vers un avenir qu'il est possible de construire autre dans cette ouverture infinie de l'universalisant laïque.

Bibliographie

- Agamben, G. (2002). *Moyens sans fins. Notes sur la politique*. Paris : Payot.
- Baechler, J. (2005). *Les morphologies sociales*. Paris : PUF.
- Baechler, J. (1994, 1985). *Démocraties*. Paris : Calman-Lévy.
- Bélis-Bergouignan, M.-C. (2015). Réflexions sur les « chemins de la liberté » d'Amartya Sen, in *Phaéton*. Bordeaux, Éditions L'Ire des marges.
- Berthoz, A. (2009). *La simplicité*. Paris : Odile Jacob.

- Boucheron, P. (2016). *Ce que peut l'histoire*, leçon inaugurale au Collège de France, prononcée le 17 décembre 2015 (<http://college-de-france.fr>).
- Clastres, P. (1972). *La société contre l'État*. Paris : Seuil.
- Cohen D., (2009). *La prospérité du vice*. Paris : Albin Michel.
- Cortès, J. (dir.). (2014). *Les Enjeux de la Laïcité. À l'ère de la diversité culturelle planétaire*. Sylvains les Moulins : Gerflint.
- Cosandey, D. (2007). *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*. Paris : Flammarion.
- Courbage, Y., Todd, E. (2007). *Le rendez-vous des civilisations*. Paris : Seuil.
- Dagron, G. (1996). *Empereur et prêtre. Étude sur le Césaropapisme byzantin*. Gallimard.
- Demorgon, J. (2016) *L'homme antagoniste*. Paris : Economica.
- Demorgon, J. (2015). *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. 5^e éd. Revue et augmentée. Paris : Economica.
- Demorgon, J. (2014). *La laïcité qui vient : Religion, Politique, Économie, Information*. In J. Cortès, *op. cit.* p.151-177.
- Duby, G. (2013, 1987). *Atlas historique*. Paris : Larousse.
- Dufour, D.-R. (2012). *Il était une fois le dernier homme*. Paris : Denoël.
- Dumézil, G. (2011) *Mythes et dieux des Indo-Européens*. Paris : Flammarion.
- Feneuille, S. (2008). *Paroles d'éternité*. Paris : Cnrs.
- Giuliano, L. (dir.) (2010) *Arte del Gandhara : Guide del Museo Nazionale d'Arte Orientale 'Giuseppe Tucci'*. Roma : Artemide, p. 16-25.
- Godelier, M. (2010). *Au fondement des sociétés humaines*. Paris : Flammarion.
- Ibn, Khaldūn. (2012, 2002). *Le livre des exemples*. 2 t. Paris: Gallimard.
- Jaspers, K. (1949). *Vom Ursprung und Ziel der Geschichte*. München & Zurich. Tr. fr. *Origine et sens de l'histoire*. Paris : Plon (1954).
- Jullien, F. (2011, 2008). *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*. Paris : Seuil.
- Jullien, F. (2009). *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe*. Paris : Seuil.
- Jullien, F. Kong J. (1993). *Zhong Yong, La Régulation à usage ordinaire*. Paris : Imprimerie nationale éd.
- Kraemer H., (1966), *Théologie du laïcité*. Genève : Labor et Fides.
- Latour, B. (2004). « Whose cosmos, which cosmopolitics Comments on the peace terms of Ulrich Beck », *Common Knowledge*, vol. 10, Issue 3, Fall 2004, p. 450-462.
- Millot, V. (2008). « Cosmopolitique de l'espace public », *Culture recherche* n°114-115. Paris : Ministère de la Culture.
- Miquel, P. (2002). *Les 16 majeures de l'Histoire*. Paris : Balland.
- Putnam, H. (2004). *Fait/Valeur : la fin d'un dogme*. L'Éclat.
- Rosnay, J. (2014) *Le macroscope*. Paris : Seuil.
- Sen, A. (2015). *Identité et violence*. Paris : O. Jacob.
- Sen, A. (2012, 2000). *Repenser l'inégalité*. Paris : Seuil.
- Sibony, D. (1998). *Entre-deux. L'origine en partage*. Paris : Seuil.
- Sima Qian (2015, 2002). *Mémoires historiques*. Paris : Picquier.
- Stengers, I. (2003, 1996). *Cosmopolitiques I. II*. Paris : La Découverte.
- Testart, A. (2012). *Avant l'histoire*. Paris : Gallimard.
- Todd, E. (2011). *L'origine des systèmes familiaux*. Paris : Gallimard.
- Todd, E. (1999). *La diversité du monde*. Paris : Seuil.
- Van Lier, H. (2010). *Anthropogénie*. Liège : Les Impressions Nouvelles.

Juana de Asbaje y Ramirez (1648-1695), une œuvre entre deux mondes

Paule Bétérous

Paule Bétérous, agrégée de l'Université, docteur d'État ès-lettres, est professeur émérite de littérature comparée à l'Université de Bordeaux Montaigne, dans les domaines hispanique et ibéro-américain. Elle a dirigé pendant douze ans le Centre d'Études des Cultures d'Aquitaine et d'Europe du Sud (CECAES) et la revue *Garona* qu'elle avait fondés. Son domaine de recherches sur «la forme courte» au XIII^e siècle, les relations entre littératures régionales et littérature nationale aux XIX^e et XX^e siècles, littérature et religion aux XIII^e et XVII^e siècle, lui ont inspiré de multiples travaux scientifiques.

Juana de Asbaje, plus connue sous le nom de Juana Inés de la Cruz, est un écrivain à la charnière de deux mondes, dans l'espace (Amérique et Europe) et dans le temps (époque coloniale hispanique et époque moderne). Ses qualités de pensée et d'écriture, les sujets qu'elle aborde dans son œuvre ne peuvent qu'intéresser encore aujourd'hui : le combat pour avoir le droit d'écrire, spécialement en vers, quand on est une femme ; l'interrogation sur le monde et la curiosité pour ce qui deviendra la science ; la revendication de liberté pour étudier et promouvoir l'instruction des femmes. Annoncer ces préoccupations chez une femme du XVII^e siècle, c'est dire qu'avec *sor* Juana, nous voilà loin des stéréotypes.

Au XVII^e siècle, l'admiration pour Juana s'est répandue jusqu'en Europe centrale. Ses écrits circulent à la cour d'Espagne. Grâce à l'amitié d'une vice-reine de Nouvelle-Espagne (en Amérique du Nord dont le Mexique actuel occupe une petite partie) l'ensemble de ses œuvres est imprimé à Séville, le port des

« Indes »¹. Au ^{xx}e siècle, Juana a retrouvé son statut international. On a écrit sur elle en Amérique hispanique et anglo-saxonne, en Allemagne, en Angleterre. La France est restée plus en retrait. La difficulté de la langue effraie chez cet écrivain hors du commun, qui a exploré toutes les formes métriques et cultivé tous les genres littéraires.

Dans son dernier poème aux écrivains d'Europe, trouvé inachevé à sa mort, Juana écrit :

Je ne suis pas celle que vous croyez / [...] et différente de moi-même,
je passe sous vos plumes, / non comme je suis,
mais comme vous avez voulu m'imaginer.²

Ainsi, dès son vivant, Juana était l'objet d'interprétations contrastées. On lui a conféré dès sa jeunesse un statut de mythe. Connue d'abord pour son savoir universel, on l'a comparée tantôt à une nouvelle Athéna, tantôt à une dixième Muse et le plus souvent à l'oiseau Phénix, car enfant prodige, à la fois poète, polyglotte, musicienne, peintre.

Dans *l'hacienda*³ de son grand-père, près de Mexico, celle qu'on appellerait aujourd'hui une battante, naît en 1648. Elle vivra ensuite à Mexico, où elle mourra en 1695. À l'époque, Mexico est la capitale culturelle la plus prestigieuse de l'Amérique. En vertu du traité de Tordesillas (1494), toutes les terres d'Amérique, appelées royaume des Indes, sont censées appartenir à l'Espagne (sauf le Brésil). À Mexico, imprimeries installées dès 1539, Université fondée en 1552, collèges, écoles, bibliothèques, favorisent une vie intellectuelle intense. La vie culturelle s'affirme dans le théâtre ; salons et concours littéraires se multiplient.

« Fille de l'Église », c'est-à-dire née hors mariage, Juana est le fruit de la liberté de mœurs régnant dans le royaume des Indes. Sa mère, Isabel Ramirez, avait des terres et des esclaves. Ainsi Juana grandit-elle à l'ombre de la bibliothèque, bien fournie, semble-t-il, de son grand-père maternel. Juana a raconté son

1 Tome I en 1689, tome II en 1692 (deux éditions dans la même année), tome III posthume en 1700. Pour tous les détails concernant l'œuvre de *sor* Juana, nous renvoyons à notre ouvrage *Une Américaine écrivain au XVII^e siècle, Juana de Asbaje y Ramirez : une œuvre entre deux mondes*. Paris : Éditions Classiques Garnier, 592 p. (Perspectives comparatistes).

2 *Sor* Juana, *Obras completas*, n° 51, v.13, 17-20, I, p.159. Nous traduisons. Le texte espagnol auquel nous nous référons est celui des *Obras completas* de l'édition mexicaine du Fonda de Cultura Económica de Mexico en quatre tomes. T.I, *Lirica personal*, ed. d'Alfonso Mendez Plancarte, 1951 ; T.II, *Villancicos y Letras sacras*, 1952 ; T.III, *Autos y loas*, 1955 ; T IV, *Comedias, sainetes y prosas*, ed. d'Alberto G. Salceda, 1957. Ed. rééditée en 1997.

3 Grande propriété en Nouvelle-Espagne, en Amérique du Nord, dont le Mexique actuel n'occupe qu'une petite partie.

apprentissage de la lecture à trois ans. À six ou sept ans, elle apprend l'existence de l'université. Elle accable sa mère de supplications pour que « sous un habit d'emprunt » elle l'envoie à Mexico pour suivre les cours. Juana a déjà compris qu'en tant que femme, elle doit porter un déguisement, s'habiller en homme pour étudier. Dans ses écrits aussi, elle devra exercer l'art du détour. Quelques années plus tard, un prêtre lui enseignera le latin, langue de la science au XVII^e siècle, qu'elle connaîtra en moins de vingt leçons, au point d'écrire dans cette langue tant en prose qu'en vers.

Dans des conditions restées inconnues, l'appel de la Cour, à l'âge de seize ans, avec un titre de « très aimée de Madame la Vice-reine », scelle le destin de Juana en 1664. Nul ne sait comment Juana trouva sa place à la Cour. Seule, la distinction de son esprit avant celle de sa personne, car elle avait hérité l'atout dangereux de la beauté, a provoqué cette surprenante ascension. Sollicitée pour écrire des poèmes à l'occasion de toutes les fêtes, la voilà devenue poète attiré de la Cour. Juana passe presque cinq années à apprendre un métier qu'en tant que femme elle doit inventer. Elle a tout le loisir d'observer cette société de spectacle qu'était la Cour de Mexico. Dames et seigneurs lui demandent des poèmes, d'où la nécessité pour elle d'écrire tantôt à la place d'un homme, tantôt à la place d'une femme.

En répondant aux demandes de la Cour, Juana ne s'adonne pas à un jeu puéril et vain. Elle recherche, par la plume, le prestige officiel que lui refusent sa naissance et son sexe. Elle saisit l'occasion de vaincre les barrières dressées entre les femmes et l'institution littéraire. Il y faut beaucoup d'énergie, car la poésie de Cour relève d'un esprit très divers et de procédés variés, le principal étant celui de la « pointe », plus ou moins acérée. Le Phénix n'est jamais embarrassé en la matière. Elle s'exclame :

Et pourquoi ai-je un bec, / sinon pour me prendre de bec ?⁴.

Les œuvres de Juana, comme celles d'un de ses maîtres, le moraliste Gracian (1601-1658), résultent d'un procédé caractéristique, un combat avec les mots pour trouver le sens le plus complexe et l'expression la plus dense dans ce que l'on appelle « la pointe » (*agudeza* en espagnol).

Les maîtres choisis par Juana, outre la recherche de leur style, récapitulent dans leurs œuvres, comme Calderon de la Barca (1601-1681), le moment de crise et de malaise existentiel que représente le baroque. Ce mouvement naît avec les bouleversements que connaît l'Europe au détour du XVI^e siècle dans les domaines religieux, politique et scientifique que l'on retrouve dans l'esthétique du temps. Juana souligne les contrastes et les contraires. L'accent est mis sur l'instabilité

4 *Sor Juana, Obras completas*, tome I, n° 49, v.175-176, p. 147.

du monde, l'opposition entre être et paraître, rêve et veille, mensonge de la vie et désabusement, au sens étymologique de détromper. L'homme avisé (*discreto*) se tourne vers la transcendance. Le Christ nous détrompe en révélant la Vérité qu'il est pour les chrétiens. Comme souvent Juana fait passer le message chrétien en cherchant d'abord à plaire par la surprise.

Juana ne pouvait, ni au village ni à la Cour, rencontrer un homme capable de comprendre ses préoccupations intellectuelles. D'ailleurs, annonçant hardiment qu'elle ne veut pas se marier, mais étudier, Juana, jeune fille créole sans protection depuis la mort de son grand-père (1655), se trouve à vingt-et-un ans à la croisée des chemins. Lorsque son confesseur jésuite, qui est aussi celui du Vice-roi et de la Vice-reine, l'assure que si elle entre au couvent elle pourra continuer à étudier, elle se décide.

En optant pour un couvent mondain, le 24 février 1669, Juana choisit la liberté d'étudier derrière des grilles dorées. Elle trouve son intérêt dans cette solution. Le couvent lui offre un état prestigieux, la met à l'abri d'aventures sans lendemain et lui épargne les malheurs subis par sa mère. En choisissant un ordre intellectuel sous l'invocation de saint Jérôme, le traducteur de la Bible en latin (Vulgate), les Hiéronymites, dans lequel les religieuses étudiaient le latin, elle adopte la seule situation avantageuse à l'époque pour une femme qui n'envisage pas le mariage. Le couvent de Saint Jérôme, le plus vaste et le plus riche de Mexico, est un établissement d'éducation réservé aux jeunes filles créoles (Espagnoles nées en Amérique). La cellule est en réalité un appartement de quatre pièces, où elle a apporté sa bibliothèque. Ville dans la ville, le couvent bénéficie d'un cadre champêtre.

Un tel couvent ne constituait pas une claustration sévère. Juana, devenue soeur Jeanne Agnès de la Croix, reçoit au parloir derrière une grille en principe voilée, et sauf pendant le carême et l'aveug, tout ce que la Cour et la ville comptent d'esprits distingués, à commencer par le Vice-roi et la Vice-reine. On converse, on échange des cadeaux, modestes de la part de la *soeur* Juana, somptueux de la part des visiteurs. Dans les couvents hispaniques, la société à domination masculine laisse une marge de latitude aux femmes. À condition de respecter la morale et la règle, c'est pour elles un espace de liberté, « une Académie féminine ». Dans ce couvent, *soeur* Juana va vivre de sa plume pendant presque trente ans, situation inouïe pour une femme de l'époque, même vivant dans le monde.

Quand ses obligations de moniale lui en laissent le temps (huit heures de choeur, huit heures de travail collectif, huit heures de sommeil), elle continue à étudier. Elle compose une œuvre, compatible avec la hâte imposée par l'emploi du temps et sa santé précaire, des poèmes fragmentés qui s'expliquent par sa façon d'écrire à la commande.

À cause de cette exigence, *sor Juana* ne s'abandonne pas à son étonnante facilité. Elle veut dépasser les prédécesseurs par l'ingéniosité et la finesse d'esprit baroque. Elle reprend des thèmes connus qu'elle transforme par la richesse de vocabulaire où se glissent parfois des mots rares, compréhensibles si l'on remonte au sens étymologique du latin.

Après avoir esquissé à grands traits l'époque et la formation intellectuelle de Juana, nous pourrions mieux porter notre attention sur la dixième Muse comme grand chantre de l'amour. Il n'existe pas de poétesse de langue espagnole avant Juana. Elle occupe donc une place tout à fait extraordinaire et aborde le thème avec indépendance d'esprit.

Sor Juana explore toute la gamme des situations, en privilégiant l'amour des cœurs mal accordés, la tension douloureuse vers un objet indifférent, le bien qui échappe par la séparation. De la jalousie, qui tient une place essentielle, à la résignation, de l'imprécation à la dérégulation, de l'amour qui trouve sa justification dans la seule adoration, jusqu'à l'amour sacré, la dixième Muse chante toutes les formes d'amour, sauf les amours banales.

Les poèmes d'amour de Juana ont surpris certains critiques. La poétesse, malgré sa précocité, aurait-elle eu le temps entre seize et vingt ans (moins six mois de typhus exanthématique suivis d'une convalescence difficile) de vivre nombre d'amours tumultueuses avant d'entrer chez les Hiéronymites ? Devant la rhétorique omniprésente, on serait tenté plutôt de lire dizains, complaintes, romances⁵ et sonnets comme autant d'exercices de style. D'autres fois, la lecture attentive et la méditation de certains poèmes laisseraient penser à l'éventualité d'un drame intime, forcément complexe, à la mesure d'une âme à la vivacité d'une sensitive. L'ambiguïté fait aussi partie de l'esthétique baroque.

En tout cas, avec Juana, amour ne rime pas avec toujours. Il n'est ni durable, ni inaltérable. Voici les deux quatrains d'un sonnet :

Amour commence par inquiétude, / instance, ardeurs et soucis ;
grandit avec risques, querelles et soupçons, / se nourrit de pleurs et de prières.
L'instruisent tiédeurs et désaffection, / il survit sous des voiles trompeurs,
jusqu'à ce que par offenses ou jalousies, / il éteigne sa flamme de ses larmes [...] ⁶.

L'amour se révèle sentiment mêlé qui n'atteint jamais la plénitude. La jalousie, qui lui est essentielle, s'attache à sa proie pour l'entraîner dans un enfer impossible à fuir. Avec Juana, il n'y a pas d'amour heureux. Le plus souvent, l'amour envisagé

5 Poème national espagnol, composé d'une succession indéterminée de quatrains d'octosyllabes (*coplas*) assonancés aux vers pairs. Rien à voir avec une romance ; en espagnol, le mot est masculin.

6 *Sor Juana, Obras completas*, n°184, v.1-8 ; 1, pp. 297-298.

après la séparation, donc dans la solitude, laisse un souvenir doux-amer. Dans d'autres cas, il finit tragiquement, que l'amoureux n'ait pas été admis ou la dame trahie.

Quant à la passion exclusivement sensuelle, pour Juana, elle est asservissement qui dégrade la femme. Elle est une chaîne impossible à briser. Souvent, la poétesse retrouve le triangle tragique du désir qui a connu un grand succès dans la littérature espagnole. Celui (ou celle) qui aime n'est pas payé de retour, l'aimé(e) en aime un autre ou une autre qui ne l'aime pas non plus. Chacun ne connaît que le malheur :

Si de Silvio me lasse l'empressement, / Fabio je lasse en étant empressée ;
si de celui-ci je cherche à capter la tendresse, / l'autre me cherche pour que je lui
voue ma tendresse :
Etre active et passive, voilà mon supplice, / car aimer et être aimée me font
autant souffrir.⁷

Sans doute la poétesse insiste souvent sur cette inconstance parce qu'elle y voit un mal métaphysique.

À travers la variété des poèmes d'amour dont on ne donne ici qu'un bref aperçu, Juana introduit une voix féminine de poète. Sa poésie réclame la sauvegarde de la dignité des amants : les cœurs se gagnent réciproquement. L'amour n'est pas appropriation de l'un par l'autre. Il est libre inclination de l'esprit et non conséquence passive d'une influence des astres ou du destin. L'être humain garde toujours son libre arbitre.

Certains poèmes présentent le point de vue de la femme dans la relation amoureuse. La poétesse exige le respect dû à l'amante. Elle veut être aimée pour elle-même, entend ne pas figurer sur le tableau de chasse d'un séducteur quelconque, garder sa dignité en toute circonstance, même dans une situation de compromis :

Mais, comme meilleur parti, je choisis
de qui je n'aime pas, être sujet rebelle, /
plutôt que vil objet de qui ne m'aime pas.⁸

Juana repense la relation amoureuse. D'après elle, les hommes conçoivent souvent le manège galant comme un jeu anodin ou un passe-temps. Au contraire, elle en médite la violence destructrice sur l'amante abandonnée qui éprouve un sentiment d'indignation, motivé par la conscience de sa propre valeur trahie et de l'humiliation de sa situation.

⁷ *Ibid.*, n° 166, v.9-14 ; l, p. 288.

⁸ *Sor Juana, Obras completas*, l, n° 168, v.12-14, p. 289.

À côté de la flamme funeste et infidèle existe une autre attitude, plus conforme à la dignité de qui entend s'élever au-dessus du troupeau : l'amour qui rationnellement s'attache à une personne. La poétesse l'appelle « amour d'entendement » ou « d'élection », ou encore « d'estime ». Pour elle, on ne doit répondre qu'à l'amour d'élection. Voilà bien l'attitude de Juana pour qui la raison doit présider à tous les actes de la vie. Elle oppose la passion à l'amour, choix raisonné, garant de solidité et de longévité, parce que acte de la volonté et non coup de foudre passivement subi. De plus, l'amour maîtrisé inspire envers la femme des marques de respect, alors que la passion inspire l'impudence.

Cette conception de l'amour intellectualisé, l'insistante condamnation des forces irrationnelles et de l'imagination – tenue en piètre estime au XVII^e siècle – aurait-elle un rapport avec sa vie ? Juana avait eu sous les yeux les aventures de sa mère, peut-être même a-t-elle fait à la Cour des rencontres qui l'ont meurtrie :

Il m'a prise sans prévenir / Amour rusé et tyran :
sous la cape d'un courtisan / Il a pénétré dans mon cœur»⁹.

Le « je » du texte serait-il celui de Juana ou un « ego expérimental »¹⁰, car la dixième Muse a une façon à elle de parcourir les lieux communs de la littérature amoureuse en y mettant une vibration qui nous égare. Chercher des aveux chez elle reviendrait à faire fi du travail de transmutation esthétique de situations ordinaires en poèmes achevés. Un poète qui chante l'amour ne livre pas forcément sa propre subjectivité, mais peut transmettre une expérience au sens large. L'anecdote autobiographique importe moins que la vérité littéraire, qui résulte du travail de l'écriture, élaboration d'un langage propre par lequel un poète met sa vie en œuvre. Les poèmes de Juana relèvent d'une littérature de raisonnement, alors que séduit par l'art, le lecteur croit lire une littérature de sentiment.

L'œuvre lyrique de la dixième Muse est aussi une réflexion sur la puissance et les tourments de l'amour. Elle y procède à l'examen rationnel de cette passion. Abstraite et intellectualisée, cette poésie relève peut-être plus d'une expérience de culture que de vie.

Sor Juana a déployé la plus grande énergie dans la quête de connaissance. Elle écrit sur le sujet, autour de 1685, un poème hors norme de plus de mille vers, *Le Songe (Sueño)*. Jusqu'ici, le sens de l'œuvre échappait en majeure partie à la critique. C'est qu'elle n'avait pas prêté assez d'attention à la structure en miroir de ce poème baroque, où le premier et le deuxième tiers du texte se répondent en écho par rapport à la partie centrale. Dans ce poème, la culture antique tient le premier plan en ce qui concerne l'ornementation. Mais Juana y mène aussi un

⁹ *Ibid.*, I, n° 100, v.1-4, p. 285.

¹⁰ Kundera (Milan), *L'Art du roman*, Paris : Gallimard, 1988, p. 49.

combat en faveur de la reconnaissance chez la femme de l'aptitude à réfléchir et raisonner pour exposer une pensée.

Le Songe est le seul poème que Juana ait composé par plaisir et non sur commande. Elle y donne un exemple de sa capacité de raisonnement dans un poème d'un millier de vers, « montagne d'écriture »¹¹, comme dirait Claudel. On suit, pendant la nuit, la quête de l'être humain pour percer les mystères du monde. Un dormeur – mais en éveil intellectuel – se rend compte de la complexité des lois qui gouvernent le monde. L'élévation de l'âme du dormeur sur une « pyramide mentale » coïncide avec un acquis progressif de lucidité et une réflexion sur la valeur des méthodes cognitives.

Avec *Le Songe*, nous évoluons dans le monde où le Phénix se trouve le plus à l'aise, celui de la philosophie aristotélico-thomiste, la scolastique encore en usage dans les universités de Nouvelle-Espagne, et des ouvrages d'Athanase Kircher (1602-1680). L'image de la pyramide sur laquelle s'ouvre le poème montre la fascination de la poétesse pour les figures géométriques :

Une ombre pyramidale, sinistre, / née de la terre, dirigeait vers le ciel /
la pointe altière de vains obélisques / prétendant monter jusqu'aux étoiles...»¹².

On peut en attribuer l'origine à la lecture par le Phénix des ouvrages du jésuite allemand, illustrés de gravures de machines et de figures de géométrie. Kircher, théologien, physicien, mathématicien, s'était essayé au déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens et mayas du Yucatan, qu'il avait voulu comparer, frappé par l'utilisation, dans les deux civilisations, des hiéroglyphes et des pyramides. Après avoir essayé en vain de s'élever vers la connaissance par intuition directe sous l'inspiration platonicienne, l'âme du dormeur passe à la méthode aristotélicienne :

Faisant une échelle d'un concept / à l'autre, l'âme monte par degré [...]
à un raisonnement / discursif, elle confie ses progrès»¹³.

L'expression « raisonnement discursif », c'est-à-dire progressif, en divisant les difficultés, constitue la clef de la démarche de quête intellectuelle de Juana : la méthode aristotélico-thomiste :

De cette série mon entendement voulait / suivre la méthode
et de l'infini degré / de l'être inanimé [...]
passer à la plus noble hiérarchie [l'être humain]¹⁴.

11 Claudel (Paul), *Introduction à l'Apocalypse*, Paris : Egloff, p. 11.

12 Sor Juana, *Obras completas*, n° 216, v.1-4 ; l. p. 335.

13 Sor Juana, *Obras completas*, n° 216, v.593-594, 598-599 ; l. p. 350.

14 *Ibid.*, n° 216, v.617-620, 624 ; l. pp. 350-351.

La méthode aristotélico-thomiste mène Juana à Dieu, Soleil et cause première, et répond à une des interrogations implicites du poème sur la place de l'homme dans l'univers.

Mais pour les problèmes posés dans le monde matériel, elle n'a pas de réponse satisfaisante, sauf à insister sur le fait que dans les sciences de la nature, on ne peut faire l'économie ni de l'observation, ni de l'expérimentation. Ainsi, après un bref inventaire de choses que l'homme ne connaît pas, mais que la pensée a envie de connaître (explication du phénomène de la couleur, de la lumière...), l'âme pérégrinante suspend sa démarche.

Savoir scolastique insuffisant, méthode inadéquate, voilà les failles redoutables allégorisées par Juana dans *Le Songe*. L'âme restera-t-elle sur une douloureuse perplexité ? Non, car la situation dépasse la tragédie qui brisait les héros de l'Antiquité, Icare (v.467) ou Phaéon (v.786). Le chrétien le sait, son intellect, bien que limité par sa condition de créature, participe de l'intelligence de Dieu (v.295). Cela communique à l'être humain la liberté et l'audace pour persister à s'interroger. Ainsi, l'âme ne renonce pas à la quête dont l'effort continue à se justifier. Cette ardeur donne au *Songe* son caractère et son intérêt, au-delà du savoir périmé sur lequel il s'appuie.

La dure expérience n'a en rien entamé la résolution de l'âme en quête. Reste le chant au courage du chercheur, toujours prêt à recommencer. Il ne s'agit donc pas de poème du renoncement :

Une fois les sentiers battus / ouverts à l'audace, il n'y a châtement
qui suffise à détourner d'une seconde tentative.¹⁵

Dans *Le Songe*, l'homme ne peut qu'essayer de tout connaître. Cet essai à pérenniser fonde la dignité de l'être humain. Juana synthétise ici la charte du chercheur de tous les temps, dont la grandeur consiste dans la recherche à poursuivre sans cesse. Bien qu'il ne relève pas d'une pensée moderne, *Le Songe*, poème très difficile par ses bourgeonnements, ses allusions mythologiques, philosophiques, historiques, comporte plusieurs nouveautés dont on retiendra les trois plus importantes.

D'abord, la dynamique introduite en faveur de l'observation directe et de l'expérimentation dans les sciences. Juana était contemporaine de l'abbé Edmée Mariotte (1620-1684), physicien français, créateur de l'expérimentation en physique sur la pression et le volume des gaz.

15. Sor Juana, *Obras completas*, n° 216, v.792-794 ; l. p. 355.

Autre nouveauté dans *Le Songe*, l'identité du pérégrinateur qui a montré ses capacités intellectuelles pour poser des problèmes en philosophie et en sciences. Au dernier vers, par la dernière lettre du dernier mot, se révèle son identité féminine que l'on peut identifier comme *sor Juana* :

Le monde étant illuminé et moi réveillée.¹⁶

Ainsi, le narrateur qui a exposé un projet ambitieux, celui dont les qualités de poète lyrique et les facultés rationnelles se rejoignent dans un langage qui agit autant sur l'imaginaire que sur l'intelligence du lecteur, se révèle être une femme. La personnalité indomptable du Phénix dans son affirmation d'être féminin, se révèle une fois que l'auteur a déployé ses qualités intellectuelles pour rendre compte de la quête du savoir qui tient de l'aventure. Pour la première fois, semble-t-il, dans la littérature mondiale, parmi les œuvres poétiques à problématique philosophique, une femme se considère comme axe de vision du monde. Cette femme, moniale cloîtrée, ne vit pas en Europe, mais à des milliers de lieues des centres où commencent les sciences modernes. Ainsi, *sor Juana*, voix féminine pour qui écrire c'est résister, brille en prenant dans le monde de l'esprit la place que lui conteste la société. À la faveur de la surprise du lecteur, *sor Juana* prouve la capacité chez la femme du raisonnement abstrait, de la démarche rationnelle et son esprit critique devant les systèmes philosophiques. En cela, le poème est révolutionnaire, non par ses propositions ou revendications absentes, mais par son existence même. *Le Songe* allégorise la démarche personnelle de *sor Juana*, sa démarche tronquée et sa décision en suspens, faute d'instruments adéquats. La moniale ne démarque aucun poème didactique antérieur, mais expose allusivement son cas particulier, comme elle le confirme au dernier mot du dernier vers. Elle traite d'une idée chère qui réapparaît au long de l'œuvre. La femme aussi possède la hardiesse que la société du temps lui dénie, en assimilant moindre force physique à infériorité intellectuelle. La femme, apte aussi à conceptualiser, connaît les mêmes réactions que l'homme, partagée entre l'élan renouvelé et le contretemps dans la recherche, le rêve de connaissance et la frustration dans le savoir.

Enfin, nous apercevons l'importance de cette œuvre dans l'histoire des idées en Amérique au XVII^e siècle. Avant la dépression politique en Nouvelle-Espagne, qui marque les dernières années de sa vie, Juana entrevoit la caducité de son savoir. Elle l'allégorise dans *Le Songe* où elle perçoit l'inadéquation, pour des études scientifiques au sens moderne, des deux courants philosophiques dont elle dispose en Nouvelle-Espagne, platonisme et aristotélisme, qui ont inspiré des siècles de penseurs. Après avoir renvoyé dos à dos les deux systèmes reconnus à l'époque, Juana a été condamnée à biaiser. Dans les œuvres de commande,

16 *Ibid.*, n° 216, v.975 ; l. p. 359.

elle continue à suivre la scolastique. Dans la seule œuvre écrite par plaisir, elle prend la liberté d'adopter une attitude impensable ailleurs. Lorsque l'âme du dormeur suspend sa démarche, on peut voir dans l'absence de mise en œuvre de la méthode aristotélicienne un désaveu de la théorie officielle.

L'âme pérégrinante n'a pas cédé, elle garde son projet en suspens et adopte une attitude d'expectative quant à la méthode à appliquer. Elle ne se réfugie pas dans une quelconque consolation, ne choisit pas l'abandon en Dieu, dont la perfection et la providence ont été célébrées au milieu du poème. Le projet reste intact, l'âme aussi décidée, le désir de savoir entier.

Nous considérerons, pour terminer, les deux œuvres où la nouvelle Athéna s'est montrée le plus combative, la *Réponse à sœur Philotée* du 1^{er} mars 1691, et les *Villanelles* de sainte Catherine d'Alexandrie du 25 novembre de la même année, où elle s'est montrée apologiste de l'instruction des femmes.

Du fait d'être à distance de la société par la clôture, *sor* Juana tire un avantage. Elle favorise en elle le recul nécessaire à la pensée critique. Pour résister, au long de sa vie, à l'intérieur du couvent à des supérieures parfois fermées, et à l'extérieur à un confesseur autoritaire, elle s'appuie avec habileté pour défendre ses idées, sur la notion de libre arbitre :

Il n'est rien de plus libre que / l'entendement humain ; /
alors ce que Dieu ne violente pas, / pourquoi le violenterais-je moi ?¹⁷.

Audace ? C'est la position de saint Thomas d'Aquin¹⁸. On n'a pas assez replacé dans cette pensée les écrits de la poétesse. Le ton de véhémence qu'elle y met a égaré les critiques. Ne connaissant pas assez le christianisme, ils ont imaginé une moniale qui s'insurgeait contre la hiérarchie catholique, alors qu'elle s'élevait contre ceux qui n'appliquent pas l'esprit de l'Évangile, voulant mettre la lumière sous le boisseau¹⁹, c'est-à-dire ici, une entrave à sa liberté de femme réfléchie.

La *Réponse à sœur Philotée* est aujourd'hui l'œuvre la plus célèbre de Juana. Elle y répond à l'évêque de Puebla, en principe un ami, qui avait pris le pseudonyme de sœur Philotée « amie de Dieu », pour donner à sa lettre un tour moins solennel. Au milieu des louanges (il qualifiait la lettre de Juana digne d'Athéna), le prélat reprochait à la hiéronyme d'avoir écrit trop de poèmes lyriques et d'avoir discuté la valeur des arguments théologiques dans un sermon du célèbre jésuite, le P. Antonio Vieira (1609-1697).

17 *Sor* Juana, *Obras completas*, n° 1, v.17-20 ; 1, p. 3.

18 *Somme Théologique*, I^a II^{ae}, qu 10,4 ; *Les Actes humains*, Paris : Desclée, 1926, p. 118.

19 Saint Mathieu, *Évangile*, 5, 14-15.

Dans la *Réponse*, Juana adopte une stratégie. Si le début du texte montre un ton conciliant, celui-ci disparaît ensuite. À travers l'évêque, Juana répond à des détracteurs, car elle se rend compte qu'on l'attaque comme femme, d'où ce texte de justification qui va devenir en Amérique le premier écrit publié en faveur des femmes, leur « Grande Charte ». En dépit des politesses, Juana ne se livre à aucune palinodie. Elle défend son amour des lettres, sa condition de femme, expose ses griefs tout en respectant la hiérarchie.

Dans la *Réponse*, Juana défend deux principes. D'une part, celui de l'égalité fondamentale, en dignité, de l'homme et de la femme. Elle demande à l'évêque pourquoi elle ne pourrait pas discuter le sermon du missionnaire :

Mon entendement en tant que tel n'est-il pas aussi libre que le sien puisqu'il provient d'une même origine ?²⁰

D'autre part, elle revendique le droit de s'instruire et d'écrire pour les femmes, car elle considère le savoir comme un supplément d'être et un moyen d'accès au progrès moral. Selon cette nouvelle Athéna, certaines femmes ont l'intelligence et les compétences à l'égal des hommes les plus doués, mais la société leur en refuse la reconnaissance. Juana, qui eut la chance d'acquiescer très jeune la légitimation littéraire, ne veut pas dans sa *Réponse* s'appuyer sur son statut d'exception. Elle veut en tirer avantage en faveur des femmes en général. Elle est trop fine pour écrire contre les hommes et ne met rien d'acérbe dans sa lettre, mais de l'humour. Elle sait que les femmes trouvent leurs alliés chez les hommes les plus clairvoyants.

Pourquoi la *Réponse à sœur Philotée* a-t-elle tant d'importance ?

- D'abord, parce que c'est la première autobiographie intellectuelle d'Occident. Juana y donne à la fois un panégyrique personnel (c'est là qu'elle raconte les débuts de sa vie d'enfant prodige) et une justification argumentée pour les femmes qui veulent étudier au XVII^e siècle. Le choix de porter sa demande de liberté sur le plan général a sans doute choqué, sinon scandalisé certains religieux du temps, car Juana ne s'occupait plus seulement de son cas personnel.

- Ensuite pour donner une nouvelle image de la femme, Juana dresse une généalogie du génie féminin. On observera avec intérêt les héroïnes citées. Le Phénix les tire de la Bible, comme Esther, jusqu'à l'époque moderne, comme la reine Christine de Suède, protectrice des savants et des artistes, morte deux ans plus tôt. Les grandes figures citées ont joué un rôle, ou agi, avec une énergie que traditionnellement on n'attribue qu'aux hommes, ou ont exploré des domaines réservés aux hommes, comme la spéculation intellectuelle. Par exemple Hypatie

20 *Sor Juana, Obras completas*, n° 405, l. 1172-1173 ; IV, p. 468.

(370-315), philosophe d'Alexandrie, commentatrice de Platon et d'Aristote. Juana souligne ainsi les capacités du beau sexe à conceptualiser depuis les époques anciennes. Des temps mythiques aux temps modernes défilent les poétesses de l'entourage de Sappho (VII^e/VI^e siècle av. J.C.), à l'époque romaine Cornélie, mère des Grecques (III^e siècle av. J.C.), prototype de l'éducatrice, Pola Argentaria, femme de Lucain, qui collabora à la *Pharsale* ; dans le christianisme, les traductrices de l'entourage de saint Jérôme : sainte Paule et ses filles. Juana tend à montrer la chaîne ininterrompue de générations de femmes remarquables jusqu'à son époque, y compris celles qui ont agi en faveur de la religion, sainte Brigitte de Suède (1303-1373), femme lettrée, comme sainte Gertrude, sainte Thérèse d'Ávila... En citant des noms de femmes qui se distinguèrent dans les activités, politique, philosophique, littéraire, où le génie créateur de la femme a été le plus contesté, *sor* Juana vise la tradition de dépréciation des capacités féminines, par le silence fait sur elles.

Les énumérations érudites que certains trouveraient superfétatoires servent l'idée directrice de la *Réponse à sœur Philotée*. La filiation qu'elle établit prouve que l'héritage culturel de notre civilisation vient aussi des femmes. Par le lignage de leur talent, *sor* Juana s'emploie à montrer aux clercs que les auteurs féminins ne représentent pas une aberration. Revenant à son cas personnel à la fin de la lettre, *sor* Juana défend avec véhémence l'orthodoxie de son œuvre, levant un coin de voile sur les jalousies qu'elle a inspirées au long de sa carrière et, dans les derniers mois, chez des censeurs ecclésiastiques. Au passage, mettant en parallèle les pharisiens et les envieux de tous les temps, elle donne un coup de griffe aux clercs :

C'est ainsi, quand les hommes savants s'exaltent,
ils tombent dans de semblables inconséquences²¹.

Ainsi saisit-elle l'occasion de dénoncer indirectement l'hypocrisie sociale sur la discrimination des sexes.

- En troisième lieu, Juana met en place un plaidoyer pour l'acquisition du savoir par les femmes. Le savoir qui a fait prendre à la dixième Muse conscience d'elle-même, l'a soutenue dans la solitude et armée pour les combats de la vie. C'est pourquoi la poétesse place très haut l'importance de la formation des personnes qui transmettent le savoir. Elle possède une conscience très nette de la nécessité où se trouvent les femmes de bénéficier d'une instruction digne de ce nom. Elle enchaîne sur la nécessité de l'enseignement des femmes par d'autres femmes, pour éviter la familiarité des jeunes filles avec les hommes et tous les

21 *Sor* Juana, *Obras completas*, n° 405, l.587-588 ; IV, p. 454.

dommages qui en résultent. Une intention didactique nourrit le passage, le projet vise à élaborer un nouveau système d'éducation :

Quel inconvénient y a-t-il qu'une personne d'âge, lettrée et de bonnes mœurs ait à sa charge l'éducation des jeunes filles ? et non que celles-ci [...] se perdent par manque de formation²².

Juana va au-delà des récriminations contre les privilèges masculins. Elle élève le débat à la faveur d'une recherche de solution. On remarque la façon peu courante dont la dixième Muse met en honneur la femme d'âge dans un rôle de préceptrice. Voilà une attitude exceptionnelle dans la littérature, d'ordinaire écrite par les hommes, où la « vieille », après avoir perdu sa beauté, n'intéresse plus, ou devient objet d'invective. Juana a revendiqué l'essentiel pour changer le sort des femmes : une formation intellectuelle poussée pour les jeunes filles, non exclusivement orientée vers les traditionnelles occupations féminines. On le voit, le débat qu'instaure Juana conserve encore sa validité aujourd'hui. Voilà une façon de considérer que la bonne marche d'un pays dépend aussi du rôle actif qu'y jouent les femmes de tous âges.

Il était impensable, à l'époque, de réclamer des changements dans la situation sociale des femmes. *Sor* Juana, avec habileté, a situé le problème sur le plan intellectuel et culturel. Elle a pu alors revendiquer la liberté de la femme en tant que personne capable d'étudier, de penser et d'écrire comme l'homme. Le ton de respect extérieur, dû à un prélat de l'Église et la fermeté sur le fond, donnent la mesure de l'adresse prudente du Phénix, mais aussi de la résolution de ne rien abandonner de sa revendication. Cependant, cela infirme l'interprétation de certains critiques qui voient dans la *Réponse* un défi lancé aux autorités religieuses. *Sor* Juana ne cède pas sur le droit au savoir et à l'instruction des femmes, parce qu'elle le considère conforme au christianisme, mais elle ne brave pas les autorités qui l'ont laissé réaliser pendant près de trente ans, ses plus profondes aspirations.

La *Réponse à sœur Philotée* ne pouvait pas, par son niveau, atteindre les victimes de la condition féminine. Juana va donc avoir recours à une tribune publique, celle des *Villanelles* sacrées, chants populaires de veille des grandes fêtes religieuses, pour célébrer en même temps que sainte Catherine d'Alexandrie, patronne de l'Université de Mexico, l'intelligence des femmes. *Sor* Juana avait écrit sa *Réponse à sœur Philotée* le 1^{er} mars 1691, les *Villanelles de sainte Catherine*, le 25 novembre de la même année, prennent l'allure d'une seconde réponse de Juana.

22 *Sor* Juana, *Obras completas*, n° 405, l.1033-1036 ; IV, p. 465.

S'appuyant sur la tradition de l'aréopage de savants qui auraient examiné, au IV^e siècle, sainte Catherine d'Alexandrie, laquelle les aurait convertis au christianisme, Juana martèle son idée sur les capacités intellectuelles des femmes :

Par une femme sont convaincus / tous les sages de l'Égypte, /
preuve que l'intelligence / n'a pas de sexe [...]
Et l'on voit bien que c'étaient des Sages / pour s'avouer vaincus,
car c'est un triomphe d'obéir / à l'empire de la raison !²³

L'hagiographie célèbre la beauté et les goûts intellectuels de sainte Catherine. Juana fait de même dans des vers que la critique du XX^e siècle s'est plu à appliquer à Juana elle-même :

Parce qu'elle est belle on l'envie / parce qu'elle est savante on la jalouse, /
oh comme c'est ancien dans le monde / de tenir les qualités pour des fautes ! »²⁴.

Au début des *Villanelles*, comme dans la *Réponse*, Juana propose une généalogie des «femmes fortes» de la Bible, avant qu'apparaisse le fleuron en la personne de sainte Catherine. Elle a soin de tendre à destination des auditrices un miroir glorieux de leurs capacités, pour qu'elles prennent confiance et ne bornent pas leur horizon aux tâches domestiques :

Elle étudie, argumente, enseigne / elle est au service de l'Église, /
car il ne la veut pas ignorante / Celui qui la dota de raison²⁵.

En présentant une sainte Catherine triomphante par son savoir et son courage – au-delà du martyre de la roue et de la mort – Juana affirme aussi sa conscience et son ambition de femme écrivain. Comme le fera Juana, sainte Catherine, saluée par tous et surtout par les hommes, forte de sa foi, triomphe de la souffrance et de l'oubli :

Jamais pour un homme illustre / triomphe égal nous avons vu ;
c'est que Dieu en elle a voulu, honorer le sexe féminin.
Victoire ! Victoire²⁶.

Au terme de ce survol d'un cas exceptionnel dans la littérature, que retenir du peu qui a été exposé ?

Juana montre des préoccupations pré-modernes, dans l'idée que la recherche n'est jamais terminée, que les systèmes scientifiques ou philosophiques disparaissent au fil du temps, alors que la scolastique était tenue pour intangible.

23 *Sor Juana, Obras completas*, n° 317, v.9-12, 19-23 ; II, p. 171.

24 *Ibid.*, n° 316, v.20-23 ; II, p. 170.

25 *Ibid.*, n° 317, v.34-37 ; II, p. 171.

26 *Ibid.*, n° 317, v.49-52 ; II, p. 172.

Cloîtrée, Juana a pourtant conçu les mêmes réflexions que se font, à des milliers de lieues les esprits européens de la crise baroque dans les domaines religieux, scientifique et politique. En témoignent son goût de l'observation des phénomènes, son intérêt pour l'expérimentation. Elle a des vues neuves pour organiser l'instruction des femmes.

Alors que tout semble nous éloigner d'elle, Juana a encore quelque chose à nous dire par sa réflexion qui nous fait entrer dans une interrogation sur le monde. Au-delà du savoir livresque, on perçoit chez le Phénix le besoin de faire ressurgir les débats qui se nourrissent des drames de la vie et se muent en interrogation sur l'existence dans ses poèmes d'amour, en interrogation sur la quête de connaissance et les méthodes cognitives dans *Le Songe*, en interrogation sur l'histoire (sort traditionnel réservé aux femmes) dans la *Réponse à sœur Philotée* et dans les *Villanelles*. Dans une vie où on attendait la passivité, l'énergie l'a emporté.

Seuls les événements historiques auront raison de Juana pour mettre un point final à sa carrière quasi officielle. Elle dût éprouver un désabusement plus grand, face au savoir de son temps, en apprenant que les émeutiers avaient mis le feu à la Bibliothèque de l'Université de Mexico, le 8 juin 1692.

Seul le choix de la transcendance comblerait désormais son désir d'immensité en ces temps de tremblement de terre, de famine, de révolution et d'épidémie. Pour elle une vie nouvelle, au sens chrétien du terme, commence. Elle mourra au chevet de ses sœurs malades, lors de l'épidémie de 1695.

Seul compte ses années / qui compte ses combats.²⁷

Au moment de ce que l'on a appelé la décadence de l'Espagne, à la fin du XVII^e siècle, Juana illustre, au contraire, la capacité durable de création de la civilisation hispanique.

27. Sor Juana, *Obras completas*, n° 376, v.266-267 ; III, p. 329.

Comparer le « niveau d'éducation » des populations, comment et pour quoi faire ?

Christophe Bergouignan

Christophe Bergouignan est professeur de démographie à l'Université de Bordeaux. Ses champs de recherche concernent plus particulièrement les populations en difficulté (victimes des conflits, personnes exposées au VIH-SIDA), les facteurs de l'exclusion sociale et économique (notamment éducatifs) et la démographie spatiale. Par ailleurs, il donne des cours ou des séminaires dans plusieurs établissements d'enseignement supérieur en France (Paris, Rennes, Strasbourg) et à l'étranger (Grèce, Suisse).

Si l'ambition de comparer le niveau d'éducation à l'échelle des populations n'est pas nouvelle, pendant de nombreuses années une telle comparaison s'est limitée à la fréquence des différents parcours au sein de chaque système éducatif national, en termes de niveaux atteints et/ou de diplômes délivrés. Cette méthode n'est évidemment pas très satisfaisante, en raison de la diversité des systèmes éducatifs nationaux, qui associent à ces niveaux et à ces diplômes des contenus assez divers. Au-delà de la variabilité des dénominations des étapes et labellisations jalonnant ces parcours (quelques nomenclatures internationales communes¹ tentant d'en neutraliser les effets), les manifestations d'une telle diversité sont beaucoup plus profondes. Elles révèlent des divergences d'objectifs, de représentations et de fonctionnement de l'éducation et de la formation dans des pays pourtant parfois proches en termes de développement économique. Ce qui relève de l'instruction fondamentale, de la construction de la citoyenneté, de la spécialisation des aptitudes intellectuelles ou de la constitution des compétences professionnelles, peut ainsi différer assez nettement entre les pays d'Europe. L'importance accordée aux diverses dimensions que peut revêtir

¹ *L'International Standard Classification of Education (ISCED)*, proposée par l'UNESCO (Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture) étant la plus utilisée.

l'éducation au cours des différentes étapes du parcours des élèves et étudiants change d'un pays à l'autre, tout comme la signification concrète et symbolique qui peut y être associée. Il n'est donc pas toujours possible, en comparant la fréquence des différents types de parcours éducatifs d'un pays à l'autre, ou, dans un même pays d'une génération à l'autre, de les interpréter en termes d'écart ou de similitudes du niveau d'éducation. Il existe bien entendu des disparités flagrantes (comme celles distinguant les jeunes adultes actuels de Corée du Sud de ceux de Turquie, ou les Espagnols nés dans les années 1980 de ceux nés dans les années 1930), mais, de manière générale, la statistique des parcours scolaires ne permet pas, y compris lorsqu'elle présente des écarts importants de tirer des conclusions comparatives très nettes. Ainsi, parmi les jeunes nés dans les années 1980, l'accès à l'enseignement supérieur a été, selon ces statistiques, assez proche en Irlande et en Australie, et, pour ces deux pays, deux fois plus élevé qu'en Autriche ou au Mexique (qui affichent, sur ce plan, des fréquences voisines). *A priori*, l'interprétation de ces équivalences et de ces écarts n'a rien d'évident. Il n'est pas anodin d'illustrer cette difficulté comparative par l'accès à l'enseignement supérieur, la généralisation des scolarisations secondaires et universitaires dans le monde développé, mais aussi dans celui qualifié « d'émergent » comme étant une de ses causes. Si les sociétés dans lesquelles les parcours scolaires assez brefs constituent la norme statistique peuvent dispenser des formations conduisant à des connaissances et aptitudes assez hétérogènes, l'allongement massif de la durée des études élargit mécaniquement le champ de cette diversification. La variété des spécialisations secondaires et supérieures en est le vecteur à la fois explicite (*via* l'affichage des disciplines et/ou des objectifs professionnels) et implicite (par l'orientation plus ou moins assumée de beaucoup d'adolescents plutôt indéterminés). Elle se traduit, pour un même niveau atteint ou pour un même diplôme, par de possibles différences de connaissances et d'aptitudes, potentiellement mesurables pour un même type de spécialisation (entre grandes populations : pays, régions, groupes sociaux d'origine,...) ou par nature incommensurables (entre profils de spécialisations). Autant d'éléments de nature à expliquer qu'au cours des années 1990, période où cette massification de l'accès au secondaire et au supérieur a connu son essor le plus rapide dans beaucoup de pays européens, l'OCDE² ait cherché, dans sa logique même d'existence, à construire des dispositifs standardisés de mesure du niveau d'éducation à travers le monde. Deux sortes d'enquêtes ont été conçues dans ce but, celles destinées aux élèves encore scolarisés (PISA³) et celles s'adressant aux adultes d'âge actif (PIAAC⁴).

2 Organisation de Coopération et de Développement Économiques.

3 *Programme for International Student Assessment.*

4 *Programme for International Assessment of Adults Competencies.*

Les enquêtes PISA, organisées tous les 3 ans (la première a eu lieu en 2000, la plus récente en 2015⁵) mesurent les aptitudes d'un échantillon d'élèves âgés de 15 ans dans trois domaines fondamentaux : la compréhension de l'écrit, les mathématiques et les sciences ; s'y ajoutent parfois des modules complémentaires transversaux comme la résolution de problèmes. Au fil des années, le nombre de pays participant à ces enquêtes a assez rapidement augmenté, avec une quarantaine de pays impliqués dans ce programme en 2000 et plus d'une soixantaine en 2012⁶.

Les enquêtes PIAAC s'adressent à un échantillon de personnes âgées de 16 à 65 ans et les soumettent à des épreuves de compréhension de l'écrit (ou « littératie » selon la dénomination de l'OCDE), de maniement des nombres et du calcul (ou « numératie » selon la dénomination de l'OCDE). L'évaluation de ces compétences se fait *via* une interface électronique sauf en cas de refus ou d'incapacité de l'enquêté à utiliser les technologies de l'information. Pour les enquêtés capables de recours à cette interface, certains pays proposent un module de résolution de problèmes dans des environnements à forte composante technologique. Contrairement aux enquêtes PISA, les enquêtes PIAAC sont étalées dans le temps (par vagues de pays⁷, soit près d'une quarantaine de pays en cumulant les vagues), de sorte qu'à l'heure actuelle, tous les résultats de la première enquête ne sont pas encore publiés, une nouvelle enquête de ce type étant prévue à un horizon encore indéterminé, probablement postérieur à 2020.

Les limites de la comparabilité

En s'adressant aux élèves de 15 ans, les enquêtes PISA recherchent un compromis entre plusieurs impératifs. Il faut que les personnes enquêtées aient déjà atteint un certain niveau scolaire de façon à ce que les connaissances et aptitudes testées correspondent à un corpus suffisamment vaste. D'un autre côté, il est souhaitable que l'enquête concerne un âge auquel les cursus éducatifs ne sont pas encore très spécialisés, de façon à ce que les acquisitions supposées communes à tous les élèves ne soient pas trop anciennes. L'enquête se déroulant en milieu scolaire, ce qui facilite son organisation et peut favoriser l'implication des enquêtés dans la démarche, il est nécessaire, pour assurer sa représentativité, qu'elle intervienne à un âge où la scolarisation est, statistiquement, la règle. De fait, dans beaucoup

5 2012, si l'on se réfère aux résultats publiés.

6 Il s'agit de pays de l'OCDE, mais aussi d'autres pays.

7 Ces vagues s'étalent sur plusieurs années, la dernière est organisée au cours des années 2014-2018. La quasi-totalité des pays ne participe qu'à une seule vague (2008-2013, s'agissant de la France et de la plupart des pays européens), seuls les USA auront participé à deux vagues (2008-2013 et 2014-2018).

de pays participant au programme PISA, les élèves de 15 ans concernés⁸ par l'enquête constituent une très large part (au moins 80%) de leur génération. Cette proportion n'est pourtant pas identique dans tous les pays impliqués dans PISA. Reflétant la durée des études, cette proportion est logiquement nettement inférieure à 80% lorsqu'il s'agit des pays les moins développés parmi ceux participant au programme (Colombie, Indonésie, Mexique, Turquie, Vietnam,...). Certains pays comme la Tunisie (91% de la génération âgée de 15 ans est concernée par l'enquête 2012, soit davantage que nombre de pays parmi les plus développés du monde) échappent cependant à cette régularité. Ce poids de la population concernée parmi les personnes de 15 ans, variable selon les pays, n'est pas sans conséquence sur les comparaisons entre pays qui seront ensuite menées. Il est, en effet, très probable que les personnes de 15 ans n'étant pas concernées par l'enquête, car pas ou plus scolarisées dans le type d'établissements ciblés, aient majoritairement connu un échec scolaire assez précoce, autrement dit, qu'elles aient moins bien réussi les épreuves de PISA, si elles y avaient été soumises. Ces différences entre les pays en matière de poids de la population concernée dans les générations correspondantes, peuvent fortement biaiser certaines comparaisons. En général, elles tendent à minorer les écarts de résultats entre les pays puisque, le plus souvent, ceux pour lesquels le taux de couverture de la population de 15 ans est le moins élevé sont aussi ceux dont les résultats sont, en moyenne, les plus faibles. Certaines exceptions compliquent néanmoins les comparaisons. Comment interpréter, par exemple, la forte différence de résultats moyens en mathématiques observée entre le Vietnam et la Tunisie (respectivement 511 et 388 points⁹), avec un taux de couverture de 56% au Vietnam et de 91% en Tunisie¹⁰ ? De même, les résultats observés en Roumanie et en Hongrie (respectivement 445 et 477 points, s'agissant des mathématiques¹¹) renvoient à des taux de couverture très différents (96% en Roumanie et 82% en Hongrie¹²). Plus généralement, se limiter aux résultats obtenus par les élèves de 15 ans concernés par les enquêtes PISA, pour analyser les « performances » d'un système éducatif, revient implicitement à considérer que le taux de couverture des personnes de 15 ans par ces enquêtes est sans lien avec cette « performance ». Ce taux de couverture reflétant en partie l'exclusion précoce des élèves par ce système, cette supposition est une manière de postuler

8 Il s'agit d'élèves scolarisés dans des établissements correspondant à ceux ciblés par l'enquête et ayant pu être inclus dans la collecte des données (certains établissements et certains élèves, ne pouvant, pour des raisons matérielles, être soumis au test).

9 OCDE, 2013, *Principaux résultats de l'enquête PISA 2012*, 44 p.

10 OCDE, 2013, *PISA 2012 Technical report*.

11 OCDE, 2013, *Principaux résultats de l'enquête PISA 2012*, 44 p.

12 OCDE, 2013, *PISA 2012 Technical report*.

qu'une telle exclusion serait neutre en termes de performance, ce qui paraît hautement discutable.

La nature des épreuves proposées par les enquêtes PISA est une autre limite à la comparabilité entre les résultats des différents systèmes éducatifs nationaux car elle se rapproche plus ou moins des modalités de contrôle des connaissances et aptitudes en vigueur dans ces systèmes. De manière générale, les tests PISA mesurent la capacité de transposition des langages, des concepts fondamentaux et des acquis culturels à des situations « concrètes » de la vie « réelle » ou renvoyant à l'actualité¹³. Compte tenu de la diversité des programmes existant entre les filières d'un même pays et entre les pays, il s'agit sans doute de la meilleure option pour tenter de construire un test dont les résultats soient comparables. Il y a pourtant des raisons de considérer que cet objectif n'est pas totalement atteint, avec un probable « désavantage » pour les élèves scolarisés dans des systèmes éducatifs dont les modalités d'évaluation sont plutôt centrées sur les langages, les concepts, les acquis culturels par eux-mêmes que sur leur application. Au-delà du débat sur le poids que cette application devrait avoir dans les finalités des apprentissages, son caractère plus ou moins important dans les instruments d'évaluation de chaque filière nationale se traduira par un niveau de préparation très variable des élèves des différents pays vis-à-vis des tests PISA. C'est sans doute particulièrement vrai dans la façon dont ils reçoivent les questions qui leur sont posées, avec pour conséquence un effort d'adaptation inégal pouvant se répercuter par des écarts de motivation à réussir le test¹⁴.

La motivation différentielle des enquêtés pour répondre aux questions des tests PIAAC et PISA est un biais susceptible d'affecter les comparaisons, bien au-delà des seuls écarts potentiels de préparation à la forme des questions posées aux élèves interrogés par PISA. Contrairement à PISA, l'enquête PIAAC ne se déroule pas dans l'environnement scolaire. Les établissements d'enseignement constituent très vraisemblablement un cadre produisant une contrainte implicite de recherche de réussite pour la majorité des élèves soumis à PISA. PIAAC concernant la population générale d'âge actif en dehors de tout cadre institutionnel, cette pression au « succès » produite par un tel cadre

13 Bourny, G., Dupé, C., Robin, I. et Rocher, Th., 2001, « Les élèves de 15 ans, Premiers résultats d'une évaluation internationale des acquis des élèves (PISA) », *Note d'information du ministère de l'éducation nationale*, 2001-52.

14 Cette volonté de mesurer la capacité d'application des langages et concepts à des situations « concrètes » de la vie « réelle » est encore plus affirmée dans le test de l'enquête PIAAC. Toutefois, PIAAC ne s'adressant pas prioritairement à des élèves, mais à la population générale d'âge actif, ce biais de « préparation » inégale ne devrait pas se manifester parmi les enquêtés âgés de 25 ans et plus (ayant, pour l'immense majorité d'entre eux, quitté l'univers des évaluations scolaires). Pour d'autres raisons, exposées dans ce texte, les enquêtés répondant au test PIAAC, pourraient présenter des niveaux de motivation encore plus inégaux que ceux répondant aux tests PISA.

est absente. La construction de la motivation à répondre correctement aux épreuves et à persévérer en cas de difficulté est ainsi beaucoup plus fragile. C'est d'autant plus probable que PIAAC s'adresse à des personnes d'âge très différent (entre 16 et 65 ans) qui sont donc très inégalement éloignées du monde des évaluations formalisées. Autrement dit, il est possible que les plus âgés d'entre eux, notamment ceux n'ayant pas suivi de longues études, soient davantage rebutés par ce type de questionnaire et éprouvent plus rapidement de la lassitude face à des tâches demandant une certaine concentration. C'est d'autant plus problématique s'agissant de comparer les résultats obtenus par les différentes générations au test PIAAC, que, dans la plupart des pays, les générations les plus âgées à la date de l'enquête (2012) comprennent une proportion plus faible de personnes ayant suivi de longues études que les générations alors âgées de 25-34 ans. L'interprétation des écarts de résultats entre les âges en termes de différences de niveau d'éducation entre les générations successives ayant achevé leur formation initiale¹⁵ peut donc difficilement être envisagée de façon automatique. Elle ne peut qu'être considérée en comparant simultanément l'ensemble des évolutions nationales et en tenant compte du niveau de formation des répondants à l'enquête PIAAC. La motivation et la persévérance des répondants face aux questions de l'enquête PIAAC semblent aussi assez inégales selon les pays et par conséquent susceptibles d'induire des biais de comparaison, cette fois-ci entre les résultats nationaux. S'agissant de la compréhension de l'écrit, on observe ainsi que les personnes ayant les résultats les plus faibles ont consacré nettement plus de temps¹⁶ à tenter de répondre en Corée du Sud, en Norvège, en Suède, en Allemagne ou en Autriche qu'ils ne l'ont fait en Tchéquie, en Irlande, en Pologne, en Italie, en Espagne, en Angleterre ou aux Pays-Bas. Au-delà des différences de composition des échantillons nationaux, ces écarts peuvent s'expliquer par la façon dont les protocoles de test ont été appliqués dans les différents pays. L'expérience d'autres enquêtes de ce type réalisées hors d'institutions d'enseignement ou d'évaluations académiques, montre l'importance de la formation et de l'attitude des enquêteurs pour que les

15 De façon à peine réductrice on peut considérer que les enquêtés de plus de 24 ans ont achevé leur formation initiale. Il est en revanche très délicat de prendre en compte les personnes âgées de 16-24 ans en 2012 (soit nées entre la fin des années 1980 et le milieu des années 1990) dans les comparaisons des résultats des générations successives, dans la mesure où une grande partie d'entre elles n'ont pas achevé leur formation initiale. Il est d'ailleurs frappant de constater que leurs résultats au test PIAAC sont, pour la plupart des pays, inférieurs à ceux de leurs aînés âgés de 25-34 ans en 2012, notamment s'agissant de la « numératie ».

16 Entre +25% et +70% (OCDE, 2013, *OECD Skills Outlook 2013, First Results from the Survey of Adult Skills*, 466 p).

répondants ne soient pas bloqués ou découragés par ce genre de tests¹⁷. Enfin, il n'est pas impossible que des facteurs culturels viennent impacter la motivation et la persévérance des enquêtés face aux questions de PIAAC et plus généralement leur attitude face à ces tests et leur relation avec l'enquêteur qui peut renvoyer à des souvenirs scolaires plus ou moins déplorables¹⁸.

Dégager des tendances majeures¹⁹ malgré quelques biais

Dans presque tous les pays enquêtés, une hausse du niveau d'éducation entre les générations nées dans les années 1950 et celles nées dans les années 1980.

Considérant les résultats de l'enquête PIAAC et malgré les difficultés qui peuvent entourer l'interprétation des différences observées entre les générations, il est très vraisemblable que dans la plupart des pays enquêtés dans la vague 2008-2013, les compétences en matière de compréhension et d'utilisation des langages fondamentaux (textes et quantités chiffrées) aient augmenté entre les générations nées au début des années 1950 et celles nées dans les années 1970-1980. Cette augmentation s'appuie essentiellement sur celle de l'accès au lycée et à l'enseignement supérieur. C'est particulièrement net en Corée du Sud, mais aussi en Pologne, en Irlande, en France ou en Espagne. Cette augmentation des compétences mesurées par PIAAC entre les générations nées dans les années 1950 et celles nées à la fin des années 1970 et au début des années 1980, peut aussi provenir d'une amélioration des acquis pour une même durée de formation initiale. Il est très probable qu'elle soit intervenue en Finlande, au Japon et aux Pays-Bas où l'accès aux formations universitaires concernait déjà près du tiers des natifs des années 1950. La Corée du Sud, qui se caractérisait par un accès très restreint aux études supérieures parmi les natifs des années 1950, présente cependant une évolution analogue, signe qu'il est possible d'associer massification des formations longues et amélioration des acquis pour un même niveau d'instruction. L'Italie et l'Espagne en constituent une sorte d'illustration en creux. Dans les deux pays, les natifs des années 1980 ayant bénéficié d'une formation supérieure obtiennent des résultats assez proches au test PIAAC, bien que l'accès à de telles formations soit plutôt contingenté en Italie alors qu'il est beaucoup plus large en Espagne. En moyenne plus faibles que ceux obtenus par les membres des mêmes générations dans les autres pays concernés par cette vague de l'enquête PIAAC (notamment

17 Degorre A., Murat F., 2009. « La mesure des compétences des adultes, un nouvel enjeu pour la statistique publique », *Economie et Statistiques*, n° 424-425.

18 Degorre A., Murat F., 2009. *Ibidem*.

19 Pour une présentation plus systématique de ces tendances qui n'est pas l'objet de ce texte, voir : Bergouignan Ch., 2015. « Le niveau d'éducation des Européens », *L'Europe en formation*, n° 377.

dans les pays scandinaves et asiatiques), ces résultats montrent la relative inertie des différences de niveaux d'éducation entre les populations. Cette inertie est cependant loin d'être totale, l'écart entre les résultats obtenus par les enquêtés des pays d'Europe du Sud et ceux des autres pays de cette vague s'étant réduit entre les générations nées dans les années 1950 et celles nées dans les années 1980. Cette réduction reflète les évolutions intergénérationnelles de certains pays, notamment anglo-saxons. Si leurs habitants nés dans les années 1950 obtiennent, comparés aux membres des mêmes générations dans les autres pays, des résultats plutôt élevés s'agissant des compétences testées, leurs natifs des années 1980 montrent, par rapport à eux, des progrès faibles (Angleterre) ou très faibles (USA).

Les effets de la fin du système soviétique sur le niveau éducatif des populations

De façon plus nette, les résultats enregistrés en Russie à l'enquête PIAAC, conduisent à conclure à une très probable diminution de ces compétences entre les générations nées dans les années 1950 et celles nées dans les années 1980. C'est d'autant plus frappant, que parmi les natifs du début des années 1950 des pays enquêtés dans la vague 2008-2013, ceux de la Fédération de Russie enregistrent les meilleurs résultats en matière de compréhension de l'écrit. On ne peut qu'être tenté de faire le rapprochement avec la disparition du système soviétique, les natifs du début des années 1980, ayant connu les bouleversements qui ont caractérisé cette période au cœur de leur scolarité. Les conséquences de ces mutations de la société russe sont si nettes, qu'en Russie les natifs des années 1980 ayant eu accès à l'enseignement supérieur ont des résultats en compréhension de l'écrit inférieurs à ceux des Japonais des mêmes générations n'ayant pas poursuivi leurs études au-delà de l'équivalent du collège français. Il semble, en revanche, plus discutable d'étendre cette interprétation aux pays d'Europe centrale composant l'ancien bloc soviétique. En effet, les quelques pays de cette partie de l'Europe enquêtés lors de PIAAC (Tchéquie, Slovaquie, Pologne) ne présentent pas des tendances similaires à celles observées en Russie entre les générations nées dans les années 1950 (les résultats sont inférieurs à ceux obtenus en Russie) et celles nées dans les années 1980 (les résultats sont supérieurs à ceux obtenus en Russie). Les résultats obtenus dans les pays d'Europe centrale tant à l'enquête PIAAC qu'aux enquêtes PISA, ne se distinguent pas vraiment de ceux des autres pays d'Europe, autrement que par des inégalités scolaires de très grande ampleur.

Les évolutions du niveau d'éducation dans les générations nées dans les années 1990

Dans l'enquête PISA 2003 qui mesure les connaissances et aptitudes des élèves de 15 ans donc scolarisés pendant la période ayant suivi la dislocation de la sphère d'influence soviétique, l'appartenance passée à cette sphère ne paraît pas avoir d'impact très net sur les résultats (parmi les plus faibles d'Europe en Serbie et plutôt supérieurs à la moyenne européenne en Tchéquie). Les

tendances affectant les générations les plus récentes, nées dans les années 1990, ne montrent pratiquement plus aucun effet de la disparition du système soviétique. Les résultats des élèves des pays d'Europe centrale et de Russie entre les enquêtes PISA 2003 et 2012 évoluent diversement comme c'est le cas pour les autres pays européens. En Serbie, en Pologne et Russie, ils s'améliorent assez nettement, alors qu'ils se détériorent tout aussi nettement en Tchéquie, Slovaquie et Hongrie, ce qui se traduit par une légère réduction des écarts entre l'ensemble de ces pays.

Les formes prises par ces évolutions sont assez semblables à celles prévalant dans les autres pays enquêtés.

Parmi les pays dont les élèves de 15 ans ont amélioré leurs résultats aux tests PISA entre les enquêtes 2003 et 2012, on peut identifier divers profils. Il y a tout d'abord des pays dont les résultats initialement faibles, voire très faibles, ont progressé *via* la combinaison de l'amélioration des performances des élèves d'origine « académique » modeste²⁰ et de la hausse de la fréquence des parents ayant bénéficié d'un enseignement secondaire long²¹ (type lycée)²². Il y a ensuite les pays dont les élèves de 15 ans avaient obtenu des résultats intermédiaires à l'enquête 2003 et se sont, en moyenne, améliorés à l'enquête 2012. Les facteurs de cette amélioration sont cependant plus hétérogènes que ceux correspondant au précédent profil. Dans certains cas, cette progression s'explique principalement par la hausse de la proportion de parents ayant eu accès au deuxième cycle de l'enseignement secondaire. En Irlande, elle constitue le seul moteur d'amélioration²³, alors qu'au Portugal, elle se combine avec des progrès très net chez les élèves dont l'origine « académique » est la plus favorable,

20 Dont la mère n'a jamais fréquenté le lycée et interrompu ses études à la fin du primaire ou du collège.

21 De façon assez prévisible, les enfants de parents ayant fait les études les plus longues, sont, dans tous les pays, ceux qui réussissent le mieux les tests PISA. Par conséquent, une élévation, au fil des générations, de la fréquence des personnes ayant accédé aux études longues, entraîne mécaniquement une hausse des performances des élèves, sans, qu'au sein d'un même groupe social, les acquis des élèves ne s'améliorent. Ainsi, la variation des résultats des élèves de 15 ans aux tests PISA entre les enquêtes 2003 et 2012, peut dépendre de la modification de la répartition de leurs parents selon le parcours scolaire et de l'évolution des résultats des élèves pour chaque type de parcours scolaire de leurs parents.

22 On y retrouve le Brésil, l'Indonésie, le Mexique, la Serbie, la Thaïlande, la Tunisie et la Turquie. On pourrait associer la Russie à ce groupe, mais à la différence des autres pays le constituant, la Russie a connu un niveau éducatif élevé, voire très élevé, dans les générations nées 40 ans auparavant (dans les années 1950), il pourrait donc plutôt s'agir d'un début de retour à cette situation.

23 Un effet comparable s'observe en Autriche, mais l'amélioration n'y est pas très nette, car l'augmentation de la proportion d'élèves dont les parents ont suivi des études secondaires longues compense difficilement la baisse des performances constatée lorsque l'on considère les élèves d'une même origine socio-éducative.

d'où, chose assez rare, la concurrence de meilleurs résultats globaux avec un léger creusement des inégalités scolaires²⁴. En Italie, c'est plutôt un progrès parmi les élèves dont les parents ont fait des études courtes qui est le moteur d'une amélioration qui touche cependant tous les groupes sociaux, constat assez semblable en Allemagne, avec des résultats initiaux cependant sensiblement supérieurs. Enfin, en Pologne, la très nette amélioration des résultats concerne tous les groupes d'élèves quel que soit le parcours scolaire de leurs parents.

Les améliorations observées dans ces quelques pays ne doivent cependant pas occulter que, pour la majorité des pays étudiés, les élèves de 15 ans ont des résultats plus faibles à l'enquête PISA 2012 qu'à l'édition 2003. Là encore, les profils d'évolution sont assez divers.

Assez fréquemment cette baisse des performances des élèves est assez modérée. Tout en concernant tous les groupes d'origine des élèves, elle se manifeste surtout par une détérioration des résultats chez ceux dont les parents ont fait des études courtes. Cette légère baisse par l'élargissement des inégalités scolaires s'observe aussi bien dans des pays initialement peu inégalitaires dans ce domaine (Australie, Canada, Pays-Bas) que dans des pays qui l'étaient davantage (Belgique, France, Royaume-Uni), avec l'Autriche, ces derniers font donc toujours partie des systèmes scolaires où le parcours académique des parents joue un rôle très important dans les aptitudes et connaissances acquises par leurs enfants.

Pour autant, ces inégalités de performances scolaires des élèves liées au parcours académique des parents sont encore plus marquées dans les républiques slovaques et tchèques, en Bulgarie, en Hongrie ou en Israël. Israël et la Bulgarie n'avaient pas participé à l'enquête PISA 2003, mais, s'agissant des trois autres systèmes éducatifs producteurs de très fortes inégalités d'acquisitions, on y observe, entre 2003 et 2012, un creusement important de ces inégalités pourtant déjà très fortes. Dans ces pays d'Europe centrale, ce creusement des inégalités est associé à une baisse des performances touchant aussi les élèves dont les parents ont suivi des études secondaires longues, ce qui illustre l'ampleur de la détérioration des acquisitions scolaires observée chez les élèves dont l'origine académique est la moins favorable.

Cette combinaison entre creusement des inégalités scolaires et baisse rapide des performances mesurées par PISA, s'observe aussi dans des pays comme la Finlande ou la Suède qui, en 2003, se caractérisaient par des inégalités scolaires parmi les plus faibles et par des résultats globaux (notamment en Finlande) parmi

24 Si l'on considère uniquement les enfants dont la mère a fait des études longues, les élèves portugais font partie de ceux qui obtiennent les meilleurs résultats aux tests PISA.

les plus élevés²⁵. Étant donné leur situation initiale et en dépit de l'accroissement rapide constaté, le niveau des inégalités de performances dans ces deux pays en 2012 est assez proche de celui de beaucoup d'autres pays développés. En revanche, la détérioration rapide des résultats observés en Suède dans tous les groupes sociaux entre 2003 et 2012, conduisent l'enquête la plus récente à y mesurer des acquisitions scolaires assez nettement en deçà de la moyenne européenne, proches de celles mesurées en Croatie, en Hongrie ou en Islande. C'est en considérant les résultats à PISA 2012 des élèves suédois issus des groupes sociaux les plus favorisés sur le plan éducatif que cette situation est la plus marquante. Leurs performances sont proches de celles des élèves américains eux aussi issus de groupes sociaux favorisés, et, de façon plus frappante, inférieures à celles des élèves singapouriens dont les parents n'ont pas dépassé l'école primaire. Le parallèle entre deux systèmes éducatifs très différents (la Suède et les USA) montre comment, dans des sociétés historiquement très avancées sur le plan socio-éducatif, une forme de plafonnement peut parfois s'installer. Il traduit à la fois les difficultés d'enseignement des institutions scolaires mais aussi celles des familles (y compris les plus favorisées dans ce domaine) à transmettre leurs acquis culturels.

Présentant, à l'enquête PISA 2003, des résultats très supérieurs à ceux observés dans la majeure partie du monde développé, les pays asiatiques d'Extrême-Orient se distinguent de façon encore plus nette à l'enquête 2012. Même en ne prenant pas en considération les bons résultats correspondant à des populations sélectionnées²⁶, les résultats obtenus par les élèves de ces pays en 2012 se situent soit nettement au-dessus (Corée du Sud, Japon, Singapour), soit au même niveau (Taïwan) que ceux des pays occidentaux dont les élèves ont le mieux réussi les tests PISA. Il est ainsi frappant de constater que l'Extrême-Orient asiatique constitue la seule région du monde ne semblant pas rencontrer de plafond au développement de l'éducation de masse, puisqu'y coexistent :

- bonnes performances des élèves issus des groupes sociaux les moins favorisés sur le plan éducatif,
- très bonnes performances des élèves issus des groupes sociaux favorisés,
- et élargissement du poids de ces groupes sociaux favorisés parmi les parents d'élèves.

25 L'Islande présente des évolutions assez semblables notamment en matière de creusement des inégalités, mais les performances des élèves enquêtés en 2003 n'étaient pas vraiment supérieures à celles des élèves de la plupart des pays d'Europe.

26 Cette sélection résulte, soit de l'accès restreint à la scolarisation des jeunes vietnamiens âgés de 15 ans, soit du fait qu'il s'agit de petites parties de la Chine attirant les groupes sociaux les plus favorisés sur le plan éducatif.

Renouvellement des outils de mesure et enjeux éducatifs

Dans un certain nombre de pays, les enquêtes PIAAC et surtout PISA ont contribué à orienter les politiques d'éducation²⁷. Dans certains cas, l'utilisation de ces outils statistiques s'est traduite par la mise en place rapide de dispositifs ayant visiblement atteint leurs objectifs, en particulier lorsqu'il s'agissait de réduire les inégalités scolaires²⁸. De façon apparemment paradoxale, l'existence de fortes inégalités scolaires structurées par le parcours académique des parents d'élèves, montre à la fois la nécessité de mettre en place des dispositifs ciblés dont l'effet peut être assez rapide, comme les résultats obtenus par certains pays le montrent, mais aussi de faire preuve de patience. C'est en particulier vrai dans les pays où les résultats initiaux sont faibles, voire très faibles, et où les progrès peuvent s'étaler sur plusieurs générations successives *via* l'allongement moyen de la durée des études et les transmissions au sein des familles. Si la reproduction sociale et familiale constitue indéniablement un facteur d'inégalité elle est aussi, à certaines conditions, un levier d'augmentation du niveau d'éducation de l'ensemble de la population. La première de ces conditions est de promouvoir un accès généralisé aux études longues, et ce sur le long terme, plutôt que par des à-coups de nature à désorienter les professionnels de l'éducation et à créer de fortes inégalités, non plus entre les élèves d'une même génération, mais entre les générations. Dans les pays où les études longues sont généralisées on peut cependant constater une limite à cet élargissement de l'accès aux études longues et aux capacités du système scolaire à maintenir un niveau de transmission des connaissances et compétences jugées fondamentales. C'est particulièrement net dans les pays considérés comme les plus avancés en matière de développement humain. Ce plafonnement, voire cette régression qui ne semble pas passagère, pourrait être interprétée comme une limite des possibilités d'accès à certaines aptitudes pour une partie des personnes, devenue minoritaire, dans la société. De nombreux résultats des enquêtes PIAAC et PISA tendraient à infirmer cette hypothèse et plutôt à considérer ce plafonnement dans une perspective holiste, comme si des attributs associés aux formes les plus abouties du processus de développement occidental venaient parasiter la transmission des acquis *via* l'institution scolaire et au sein des familles. On peut mettre ce

27 Au Canada, aux USA ou dans certains états asiatiques, mais aussi en Allemagne, et, de façon moins explicite, dans d'autres pays d'Europe.

28 Ce fut notamment le cas en Allemagne après la publication des résultats assez médiocres des élèves du pays à l'enquête PISA organisée en 2000. Une politique volontariste, et efficace, si l'on considère les progrès accomplis selon les enquêtes PISA réalisées en 2009 et 2012, visant à améliorer les acquis des élèves dont les parents n'ont pas eu accès aux études longues et, plus généralement, appartenant aux groupes sociaux où les difficultés scolaires sont les plus fréquentes.

constat en parallèle avec les thèses de Bernard Stiegler²⁹ sur l'influence de la production industrialisée des images et des représentations sur les processus de formation intellectuelle et morale. C'est effectivement en Suède où l'utilisation d'internet déclarée par les élèves est la plus importante³⁰ que le décalage entre développement humain présumé³¹ et résultats à l'enquête PISA 2012 est le plus fort³². Utiliser internet n'est qu'une des facettes du système industrialisé de production symbolique décrit par Stiegler³³ et les performances aux tests PISA ne sont qu'une façon de mesurer les aptitudes et les connaissances chez un jeune de 15 ans. C'est donc une interrogation plus large sur la façon dont l'extension des processus industriels à de nouvelles sphères de l'activité humaine (notamment)

29 Stiegler B., 2013, *De la misère symbolique*, Essais Flammarion.

30 Qu'il s'agisse d'atteindre un objectif scolaire ou non. OCDE, 2015, *Connectés pour apprendre ? Les élèves et les nouvelles technologies. Principaux résultats*, 41 p.

31 Sur la base des valeurs prises par l'indice du même nom dans les différents pays.

32 L'enquête 2012 montre même que les élèves utilisant le plus internet dans un objectif scolaire ont des résultats, en moyenne, plus faibles que ceux y recourant beaucoup moins, et ce, y compris pour des parties du test PISA relevant pour tout ou partie de la capacité à utiliser les technologies de l'information et de la communication (« compréhension de l'écrit électronique » et « qualité de la navigation sur internet »). L'analyse du lien entre performances aux diverses parties du test PISA et utilisation d'internet dans un objectif autre que scolaire n'est pas proposée, est-elle possible (seule une exploitation approfondie des bases de données individuelles de chaque pays enquêté permettrait de le savoir) ? De même, le lien entre utilisation d'internet dans un objectif scolaire et dans un autre but n'est pas étudié. Autant d'éléments pouvant être à l'origine de la quasi-absence d'hypothèse expliquant ce paradoxe apparent dans le rapport commentant cette partie des résultats de l'enquête (OCDE, 2015, *Connectés pour apprendre ? Les élèves et les nouvelles technologies. Principaux résultats*, 41 p.). S'agit-il d'un effet de l'empiètement du temps de navigation internet sur la durée de sommeil des élèves, comme le suggèrent d'autres études (Hysing, M., S. Pallesen, K.M. Stormark, R. Jakobsen, A.J. Lundervold et B. Sivertsen, 2015, « Sleep and use of electronic devices in adolescence: Results from a large population-based study », *British Medical Journal Open*, vol. 5/1.) ? S'agit-il d'un effet de sélection combiné à une représentation « magique » des TIC ; les élèves ayant les acquis scolaires les moins solides s'épuisant à chercher dans les outils technologiques des solutions à leurs difficultés, qu'ils ne parviennent pas à y trouver ? Il est difficile de répondre à ces questions, mais on peut se demander si le rapport n'a pas une petite tendance à vouloir surévaluer les effets bénéfiques des TIC dans l'éducation des adolescents et pré-adolescents. Il conclut ainsi (p. 28) qu'une utilisation modérée des TIC dans le domaine éducatif est préférable à une utilisation intensive ou à une quasi-absence d'utilisation, alors que, dans les graphiques édités, la différence de résultats entre utilisateurs modérés et « petits » utilisateurs n'a rien de commun avec celle séparant ces deux groupes des « gros » utilisateurs.

33 Il ne considère d'ailleurs pas en soi internet comme un instrument nécessairement au service du « populisme industriel », puisqu'il en propose même des usages destinés à lutter contre l'envahissement des symboles standardisés constituant la face culturelle de ce populisme. Assez logiquement, B. Stiegler ne se livre pas à un réquisitoire technophobe (bien au contraire, il attribue, à juste titre, à la technique un rôle central dans le développement humain), mais dénonce la façon dont les nouvelles technologies sont utilisées pour envahir les esprits et les temps de symboles et de représentations standardisées, et ce, jusqu'au dégoût générateur de violence.

peut saper la construction des aptitudes qui permettent de prendre part à la société structurée par ces mêmes processus.

On peut aussi s'interroger sur le type de société que promeuvent implicitement ces systèmes internationaux de comparaison des acquisitions scolaires et des compétences. Si ces comparaisons issues de la mise en place de référentiels communs pour ces enquêtes conduisent à avoir une vision plus nette des processus éducatifs à l'échelle des populations, ces instruments au service de la comparabilité et la volonté même d'y parvenir posent question. Rechercher une mesure des résultats des processus d'éducation parfaitement comparable revient implicitement à considérer : soit que ces processus existent indépendamment des contextes dans lesquels ils se déploient³⁴, soit qu'une convergence rapide et irréversible de ces contextes est à l'œuvre. Évaluées séparément ces deux hypothèses paraissent peu vraisemblables. La recherche de comparabilité passe donc à la fois par une forte réduction du champ des acquis mesurés (connaissance et manipulation de trois langages : textes, nombres et concepts mathématiques élémentaires, culture scientifique) et par la représentation de sociétés futures ayant en commun l'emprise des technologies de l'information et de la communication. Le fait que cette réduction du champ des acquis mesurés soit conduite de façon assez rationnelle, mais sans doute pas totalement neutre du point de vue contextuel³⁵, n'élimine pas son caractère problématique excluant, par exemple, tous les apprentissages techniques et artistiques ou tous les savoirs relatifs à l'histoire de l'humanité et aux univers historiques et sociaux dans lesquels les élèves grandissent. S'il est clair que ces acquis non mesurés n'impliquent pas obligatoirement la souplesse adaptative constituante des langages testés par PISA, ils sont parfois, pour des élèves en refus scolaire, des leviers d'accès futur à une meilleure maîtrise de ces langages. Plus généralement, le revers de cette représentation de l'éducation à travers les compétences dans des langages fondamentaux transposables est une sorte d'aplatissement du regard sur le monde et ses structurations sociales. Cette représentation, qui n'est d'ailleurs pas en contradiction avec le fonctionnement d'une partie croissante des univers professionnels, définit implicitement une forme de société sans métiers organisée autour de quelques domaines de compétences et hiérarchisée selon les agilités à les manipuler. Elle renforce ainsi, *via* ce rétrécissement du champ des aptitudes, la perception de la société comme espace de compétition (voire

34 Ces contextes sont pourtant très divers, que ce soit en termes de rôle de l'éducation dans la structuration de la société, ou en termes d'assimilation du progrès scientifique dans le système productif ou dans les représentations collectives.

35 Une bonne partie des questions des tests PISA s'apparentent à celles posées dans les tests d'évaluation organisés par les systèmes éducatifs anglo-saxons (Bourny, G., Dupé, C., Robin, I. et Rocher, Th., 2001, « Les élèves de 15 ans, Premiers résultats d'une évaluation internationale des acquis des élèves (PISA) », *Note d'information du ministère de l'éducation nationale*, 2001-52).

de rivalité) associée à l'omniprésence, apparemment paradoxale, de discours sur la promotion de « l'égalité des chances »³⁶. Elle favorise aussi une impression d'interchangeabilité sociale et professionnelle et un sentiment d'hétéronomie vis-à-vis des institutions et grandes entreprises gérant la participation à la production des richesses, à leur circulation et à leur répartition.

Une des idées centrales de ces systèmes de comparaison des niveaux d'éducation, notamment des enquêtes PISA³⁷, est d'évaluer les politiques éducatives menées par les différents pays et d'en tirer des recommandations générales et partagées par la communauté internationale (à la limite aussi à destination de pays ne participant pas aux enquêtes). Ce potentiel de croisement d'expériences, bien que délicat à mettre en œuvre, recèle un grand intérêt (on l'a vu, par exemple, s'agissant de l'utilisation des TIC), il tend cependant à projeter l'univers de la compétition scolaire sur les pays et les institutions, avec parmi eux, des « bons » et des « mauvais » élèves. Cette tendance qui ne date pas de la création de ces systèmes de comparaison, le domaine macro-économique (en particulier au sein de l'Union Européenne) étant un champ privilégié pour l'analogie scolaire, porte en germe certains effets pervers. Elle renforce ainsi (parfois sous l'apparence d'un renouveau) une lecture extrêmement simplificatrice du développement *via* la notion de « capital humain ». En rendant la comparaison plus lisible, elle peut aussi, toujours à travers cette notion de « capital humain », favoriser les représentations compétitives au détriment des logiques coopératives. Poussant l'analogie scolaire jusqu'au bout, elle peut encourager les états à chercher avant tout à améliorer leurs « notes » PISA, et leurs évaluations, plutôt que les aider à réfléchir à la façon de parvenir à développer les aptitudes intellectuelles de leurs habitants. Ce n'est pas parce que les enquêtes internationales d'évaluation des acquis de l'éducation permettent de mieux percevoir des situations symptomatiques qu'elles offrent, par elles-mêmes, les clés de compréhension de ce qui engendre ces situations.

36 Dubet F., 2010, *Les places et les chances, repenser la justice sociale*, Seuil-La république des idées.

37 S'agissant des enquêtes PIAAC, qui, s'adressant aux adultes d'âge actif, mesurent un mélange de phénomènes au sein desquels le rôle des politiques éducatives est difficile à évaluer, leur résultat s'apparente davantage à une mesure des aptitudes des actifs. Leur principal intérêt est donc de tenter de rétrospectivement recréer pour les différents groupes de générations, les résultats qu'auraient donnés des enquêtes PISA si elles avaient été organisées entre 1967 et 1997 (la première enquête PISA ayant eu lieu en 2000). De façon plus pernicieuse les enquêtes PIAAC peuvent conduire à la production d'une sorte de classement des pays (et au sein des pays, des groupes d'âges) selon ce qui serait la « qualité » du « capital humain ».

Déploiement, dévoilement, dévoisement dans *À la Recherche du Temps perdu* : le cas Charlus

Olivier Giron

Après des études littéraires en classes préparatoires au lycée Henri IV et à l'Université Sorbonne-Paris IV, Olivier Giron a commencé sa carrière comme professeur de lettres modernes. Détaché par la suite auprès du ministère des affaires étrangères, il a travaillé au Cameroun puis au Portugal. Il est actuellement attaché principal d'administration de l'État, chef de département dans un service ministériel dédié aux relations internationales.

« Nul homme n'est hypocrite dans ses plaisirs »
Albert Camus, *La Chute* (1956)

La grande réussite de Proust pour faire du personnage du baron de Charlus une figure inoubliable de *La Recherche* résulte à la fois de la tension entre le personnage individualisé, avec ce qu'il lui confère de touchant et d'odieux, de grandiose et de mesquin, de sublime et de ridicule, et le type, voire l'archétype, de l'inverti homme-femme, auxquels l'auteur fait porter messages et interrogations à l'adresse du narrateur et du lecteur, de son intégration dans l'intrigue (fonction romanesque) et de sa fonction d'illustration de grandes thématiques de l'œuvre, l'amour, la jalousie, le désir, l'homosexualité d'une part et les classes sociales, le monde, l'art et la vie spirituelle, la mémoire et le temps d'autre part. Humain trop humain et monstre mythologique, Charlus incarne aussi bien au sens propre – dans sa chair – qu'au sens figuré, jusqu'au symbolique et au métaphysique, la vérité, l'essence de l'être qu'est le désir.

De cette figure emblématique de *La Recherche* (dont on pourrait extraire un roman de Charlus autonome), le présent article n'a pas la prétention en quelques pages de dresser une étude exhaustive, mais simplement de donner quelques coups de sondes ou quelques éclairages et réflexions que le personnage et son rôle dans

la somme proustienne a pu faire naître dans une lecture non pas d'universitaire mais d'amateur, principalement à partir des deux grands moments de l'œuvre consacrés à Charlus que sont *Sodome et Gomorrhe* et *Le Temps retrouvé*.

Blason(s) du baron

La généalogie et les noms, titres et distinctions de Charlus, qui appartient à la très haute aristocratie issue de l'élite de la noblesse d'épée résidant à Paris dans les faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, sont impressionnants : Palamède de Guermantes, XV^e du nom (le prénom vient de ses ancêtres rois de Sicile), baron de Charlus (titre usuel qu'il a préféré porter « avec une apparente simplicité où il entre beaucoup d'orgueil » à celui de prince des Laumes¹), duc de Brabant, damoiseau de Montargis, prince d'Oléron, de Carency, de Viareggio et des Dunes², frère du duc Basin de Guermantes et cousin du prince Gilbert de Guermantes, frère de la comtesse de Marsantes et par conséquent oncle du fils de cette dernière le marquis Robert de Saint-Loup, cousin du roi de Hanovre, veuf d'une princesse de Bourbon, chevalier de l'Ordre de Malte et membre du Jockey Club, etc. Le cri de guerre de la maison Guermantes est « Passavant », ce qui sied on ne peut mieux à notre baron, entiché de préséances³ et ses « armes contiennent la devise même de Notre-Seigneur : *Inculcabis super leonem et aspidem*, avec un homme représenté comme ayant à la plante de ses pieds, comme support héraldique, un lion et un serpent »⁴.

Charlus possède au cours de *La Recherche* autant de surnoms et sobriquets que de titres de noblesse : « Mémé » dans le monde, qui a ce goût curieux des abréviations redoublées (Babal pour Hannibal de Bréauté, Grigri pour le prince d'Agrigente...), « Taquin le Superbe » par sa belle-sœur la duchesse Oriane de Guermantes⁵, « Ma petite gueule » ou « Grand gosse », « Mon petit » par ses amants Jupien et Morel, « l'Homme enchaîné » au bordel, « la Couturière » ou « Frau Bosch » dans le clan Verdurin.

1 *À l'Ombre des Jeunes Filles en fleurs*, pp. 619-620 ; (les références à *La Recherche* dans cet article sont celles de l'édition Robert Laffont, coll. « Bouquins », 3 tomes, 1987). On peut consulter dans cette édition le dictionnaire des personnages de *La Recherche*, p. 176 du Tome I ainsi que toutes les principales apparitions de Charlus, p. 910 du Tome III.

NB : On peut également consulter le site en ligne sur Proust et ses personnages : http://proust-personnages.fr/?page_id=44

2 *Sodome et Gomorrhe*, p. 758.

3 *À l'Ombre des Jeunes Filles en fleurs*, p. 619 ; Charlus évoque lui-même ce cri de « Passavant » dans *Sodome et Gomorrhe*, p. 765.

4 *Le Temps retrouvé*, p. 655.

5 *Du Côté de Guermantes*, p. 380.

Tout aussi nombreuses sont les « clés » réelles ou supposées du personnage ; on sait que sur ce chapitre, notamment dans ses lettres à divers correspondants, Proust a brouillé les pistes en avouant des modèles d'inspiration, en les niant⁶ - afin notamment de ne pas déplaire à certain(e)s qui pouvaient se reconnaître intégralement ou partiellement dans ses personnages -, en expliquant la part de mélange de sources réelles et de création pure, mais on peut considérer que le personnage de Charlus a emprunté à divers modèles comme le comte Robert de Montesquiou, le baron Doazan, le comte Aymeri de la Rochefoucauld, le duc de Bisaccia, le prince Boson de Sagan, les écrivains Jean Lorrain⁷, Oscar Wilde, Proust lui-même, et de façon intertextuelle le Vautrin de Balzac.

Nous ne nous attarderons pas ici, malgré tout leur intérêt et leurs enseignements, sur les études génétiques consacrée à l'élaboration et la transformation de ce personnage au sein de la création proustienne (il existe divers articles sur ce sujet de la part de chercheurs qui ont travaillé sur les manuscrits, carnets, esquisses, variantes et autres « paperoles » de Proust jusqu'à la monographie de Laurence Teyssandier qui retrace l'évolution de la première apparition du personnage en 1909 sous le nom de M. de Guercy jusqu'aux derniers remaniements de 1916⁸). Nous laisserons également de côté la question - pourtant tout aussi riche et passionnante car l'on sait combien Proust et le narrateur prêtent attention aux noms de lieux et de personnes -, du jeu onomastique entre Charlus, Charles (prénom de Swann et de Morel), Charlie, Charmel, Rachel⁹, le néologisme « charlisme »¹⁰ ; là aussi il existe de nombreux ouvrages et articles¹¹.

Pour ce qui est de l'apparence physique de Charlus, on peut se livrer comme Roger Kempf, dans son article « Les cachotteries de M. de Charlus »¹², à une sorte de blason du corps de Palamède, en reprenant des éléments épars dans *La Recherche* décrivant son/ses regard(s), sa/ses voix (tonitruante ou

6 « Dans ce livre où il n'y a pas un seul fait qui ne soit fictif, où il n'y a pas un seul personnage « à clefs », où tout a été inventé par moi selon les besoins de ma démonstration [...] » écrit le narrateur in *Le Temps retrouvé*, p. 687.

7 Voir notamment G.D. Painter, *Marcel Proust*, tome 2, p. 337.

8 Voir la bibliographie en fin d'article.

9 Nom d'un valet de pied de Charlus dans *Le Côté de Guermantes* (p. 452), et que Charlus aurait voulu que portât Charles Morel dans *Sodomie et Gomorrhe*, p. 848.

10 *Le Temps retrouvé*, p. 634.

11 Voir par ex. Nicole Eugène, « Genèses onomastiques du texte proustien » in *Cahiers Marcel Proust* n° 12, pp. 69-125 (1984) ou Buisine Alain, article « Matronymies » in revue *Littérature*, n° 54, 1984 : *Des noms et des corps*, p. 76 ; consultable en ligne sur www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1984_num_54_2_2224.

12 In *Sur le corps romanesque*, pp. 176-182.

flûtée), son/ses rire(s), son visage et les différentes couleurs qu'il revêt au gré des circonstances ou du temps qui passe, sa bedaine et sa croupe de plus en plus volumineuses, sa gestuelle et ses mimiques (comme sa façon de se cambrer et de rejeter le corps en arrière, de tendre négligemment un ou deux doigts gantés pour qu'on les lui serre en guise de salutation...).

Nous découvrons physiquement Charlus pour la première fois lors de la première rencontre avec le narrateur devant le casino de Balbec : J'aperçus un homme d'une quarantaine d'années, *très grand et assez gros*, avec des moustaches très noires [...] une brosse coupée ras qui admettait cependant de chaque côté d'assez longues ailes de pigeon ondulées,

mais c'est surtout son regard qui intrigue :

yeux dilatés par l'attention, regards d'une extrême activité comme en ont seuls devant une personne qu'ils ne connaissent pas des hommes à qui, pour un motif quelconque, elle inspire des pensées qui ne viendraient pas à tout autre - par exemple *des fous ou des espions*¹³.

Sur son habillement, nous savons au début que sa mise est austère, le plus souvent complet noir ou habit du soir, se refusant à des touches de couleur ou au port de bijoux pour illustrer l'idéal de virilité prôné et poursuivi par le baron, mais le narrateur décèle d'emblée que cette sobriété provient « de l'obéissance à un régime plutôt que du manque de gourmandise » et que les rares touches de raffinement décèlent « la vivacité d'un goût maté », la « concession faite par tolérance », « une liberté qu'on n'ose prendre » (du coup on le verra ensuite seul homme s'asseoir à côté des femmes dont il partage les frous-frous !¹⁴).

13 *À l'Ombre des Jeunes Filles en fleurs*, p. 617 ; *Je souligne*.

14 Voir par ex. l'article de Pia Pandelakis « Chippendales et lavabos » (publié le 28-10-2015 sur <http://strabie.fr/chippendales-lavabos>) : « Comme une altesse, M. de Charlus se plaît en effet à être assis, entouré de personnes restant debout : "Il avait l'habitude après dîner, tant il aimait à jouer au roi, de s'étaler dans un fauteuil au fumeur, en laissant ses invités autour de lui". Le narrateur signale ce trait dans les dernières pages du *Côté de Guermantes*, et l'interprète donc comme une attitude propre à sa famille, une impolitesse excusée par le rang (on retrouve cette attitude chez le Duc de Guermantes également). Dans le même volume, le narrateur croit ainsi trouver une illustration du peu de courtoisie du baron : "les maîtresses de maison laissaient, dans une fête, le baron avoir une seule chaise sur le devant dans un rang de dames, tandis que les autres hommes se bouscullaient dans le fond". Mais on voit bien ici, que par petites touches, la véritable place du baron est introduite : non celle d'un impoli mégalo-mane, mais sa véritable nature d'inverti ; littéralement, sa place est parmi les femmes.

Dans *Sodome et Gomorrhe*, lorsque le narrateur sait l'homosexualité du baron, il comprend sous un autre angle cette même scène, qui semble vouer à se répéter, cette fois dans la demeure des Cambremer : "M. de Charlus ne s'inquiétait pas que Mme Verdurin fut debout et restait installé dans son fauteuil pour être plus près de Morel" (p. 414). Une fois le voile levé, les camouflages de M. de Charlus (qui fait passer ses tactiques d'inverti pour une attitude princière) ne fonctionnent plus (contrairement à la Duchesse, qui malgré un apparent aveu d'adultère, respecte tout à fait à sa manière les convenances). »

Quant à son caractère la toute première indication sera donnée par Swann : « [La nature] de M. de Charlus était un peu d'un détraqué, mais foncièrement bon et tendre », « bon cœur mais névropathe », « capable de se porter à des actes de passion, bons ou mauvais »¹⁵.

Premiers masques

La présence de Charlus va s'amplifier tout au long de *La Recherche*, de simples mentions rapides à un rôle central. On relève aisément que dans l'architecture de l'œuvre, *Sodome et Gomorrhe*, partie dont Charlus est le protagoniste, occupe la place médiane, en quelque sorte le porche et la nef de la cathédrale, encadrée qu'elle est par les trois romans précédents et les trois suivants.

Au début de *La Recherche*, dans *Du côté de chez Swann*, le narrateur enfant va croiser pour la première fois - en même temps que la petite et ambiguë Gilberte - Charlus, qui fixe sur lui « des yeux qui lui sortaient de la tête » et auquel sa famille prête une relation avec Odette Swann¹⁶.

Plus tard ces conquêtes féminines du baron sont vantées par les membres de sa famille (comme Robert de Saint-Loup), ce qui évidemment engage narrateur et lecteur sur une fausse piste :

Beau comme il a été, il a dû en avoir des femmes ! Je ne pourrais pas vous dire d'ailleurs exactement lesquelles, parce qu'il est très discret [tiens donc...]. Mais je sais qu'il a bien trompé ma pauvre tante ; ce qui n'empêche pas qu'il était délicieux avec elle, qu'elle l'adorait, et qu'il l'a pleurée pendant des années. Quand il est à Paris, il va encore au cimetière presque chaque jour¹⁷.

Ce veuvage éploré de mari infidèle mais aimant sera de nouveau évoqué par la belle-sœur de Charlus, la duchesse Oriane de Guermantes, mais de façon déjà plus ambiguë :

c'est édifiant, je ne dis pas, il va tous les jours au cimetière lui raconter combien de personnes il a eues à déjeuner, il la regrette énormément, mais comme une cousine, comme une grand-mère, comme une sœur. Ce n'est pas un deuil de mari. Il est vrai que c'étaient deux saints, ce qui rend le deuil un peu spécial ; (M. de Guermantes, agacé du caquetage de sa femme, fixait sur elle avec une immobilité terrible des prunelles toutes chargées). Ce n'est pas pour dire du mal

15 *Du Côté de chez Swann*, pp. 296-297.

16 *Du Côté de chez Swann*, p. 132.

17 *À l'Ombre des Jeunes Filles en fleurs*, pp. 615-616. Dans *Le Côté de Guermantes* (p.152), Saint-Loup dit encore au narrateur à propos de son oncle : « C'est tout de même dégoûtant qu'un vieux coureur de femmes comme lui, qui n'a pas dételé, me donne perpétuellement des leçons et vienne m'espionner ».

de Mémé [...], je reconnais qu'il est bon comme personne, il est délicieux, il a une délicatesse, un cœur comme les hommes n'en ont pas généralement. C'est un cœur de femme, Mémé !

– Ce que vous dites est absurde, interrompt vivement M. de Guermantes, Mémé n'a rien d'efféminé, personne n'est plus viril que lui¹⁸.

On verra en effet plus tard que Charlus, curieux Guermantes religieux, a laissé entendre qu'il avait dragué l'enfant de chœur pendant l'enterrement de son épouse !¹⁹.

Dans le panégyrique qu'il fait de son oncle au narrateur, Saint-Loup mentionne que ce dernier est : « difficile d'accès, dédaigneux, entiché de sa noblesse [...] redouté pour ses insolences » et lui conte que « dans sa jeunesse depuis longtemps passée, [le baron] amenait tous les jours des femmes dans une garçonnière qu'il avait en commun avec deux de ses amis, beaux comme lui, ce qui faisait qu'on les appelait « les trois Grâces » (!!!), ainsi qu'une curieuse histoire d'avances d'un aristocrate « aux goûts bizarres » que Charlus et ses deux amis vont rosser²⁰. Saint-Loup parle ensuite de Charlus comme donneur de ton, arbitre des élégances, prescripteur de lois à toute la société de sa jeunesse, mais aussi de son élégance, de son intelligence et de ses dons et goûts artistiques. Le neveu et la belle-sœur évoquent également à diverses reprises les générosités dont le baron peut faire preuve à l'égard de jeunes gens du peuple ou de la campagne²¹.

C'est donc pour une bonne part les discours des proches de Charlus qui contribuent à égarer, tout en livrant quelques indices, sur la vraie nature du baron ; tout commence par conséquent à se mettre en place avec cette première introduction du personnage avant même de le rencontrer : oppositions hétérosexualité, virilité / homosexualité, féminité et efféminement ; morgue et cruauté / bonté et générosité ; côté « monde » / côté peuple. Le narrateur

18 *Du Côté de Guermantes*, p. 413.

19 *Sodome et Comorthe*, p. 767.

20 *À l'Ombre des Jeunes Filles en fleurs*, pp. 615-616.

21 Cf. *id.*, p. 616 : « tu n'imagines pas le nombre d'hommes du peuple, lui si hautain avec les gens du monde, qu'il prend en affection, qu'il protège, quitte à être payé d'ingratitude. Ce sera un domestique qui l'aura servi dans un hôtel et qu'il placera à Paris, ou un paysan à qui il fera apprendre un métier. C'est même le côté assez gentil qu'il y a chez lui, par contraste avec le côté mondain ». Oriane de Guermantes reviendra elle aussi bien plus tard (dans *La Fugitive*, p. 470, au cours d'une conversation avec Gilberte et le narrateur sur certains de ces éléments : « Mon beau-frère Charlus qui aime assez causer avec les paysans disait à l'un, à l'autre "Tu es d'où toi ?" et comme il est très généreux il leur donnait quelque chose, les emmenait boire. Car personne n'est à la fois plus haut et plus simple que Mémé. Vous le verrez ne pas vouloir saluer une duchesse qu'il ne trouve pas assez duchesse et combler un valet de chiens », mais cette fois elle est la seule à ne pas y voir malice car la véritable nature du baron est alors connue du narrateur et de nous-mêmes qui pouvons donc lire entre les lignes.

et nous-mêmes nous retrouvons ainsi face à des pistes brouillées, dont on peut se demander si elles le sont sciemment dans le cas de Saint-Loup, soit qu'il veuille prévenir auprès de son ami le narrateur des rumeurs ou de bonnes interprétations que ce dernier serait en mesure d'entendre, soit qu'étant déjà lui-même « inversé » (ce que le narrateur apprendra de la bouche d'Aimé, le maître d'hôtel de Balbec²²), le neveu « couvre » de cette manière, dissimule, comme son oncle, cette vérité impossible à assumer...

Quand le narrateur aperçoit le baron pour ce qu'il croit être la première fois²³, il nous livre les éléments suivants :

il lança sur moi une suprême œillade à la fois hardie, prudente, rapide et profonde, comme un *dernier coup que l'on tire* avant de prendre la fuite » ; « *J'eus l'idée d'un escroc d'hôtel* [...]. Il cambrait sa taille d'un air de bravade, pinçait les lèvres, relevait ses moustaches et dans son regard ajustait quelque chose d'indifférent, de dur, de presque insultant. Si bien que la singularité de son expression *me le faisait prendre tantôt pour un voleur, et tantôt pour un aliéné*²⁴.

Plusieurs critiques ont fait le parallélisme avec la scène de parade amoureuse avec Jupien et le fait que le narrateur soit sourd à ce langage, à ces signes qu'il ne maîtrise pas et que par conséquent il interprète mal (de même lorsque Charlus rendra visite au narrateur dans sa chambre à Balbec pour exercer une sorte de séduction intellectuelle). La scène se poursuit avec la présentation du narrateur au baron par la tante de ce dernier, Mme de Villeparisis, liée à la grand-mère du premier :

L'oncle de Saint-Loup ne m'honora non seulement pas d'une parole, mais même d'un regard. S'il dévisageait les inconnus (et pendant cette courte promenade il lança deux ou trois fois son terrible et profond regard en coup de sonde sur des gens insignifiants et de la plus modeste extraction qui passaient, en revanche il ne regardait à aucun moment, si j'en jugeais par moi, les personnes qu'il connaissait, - comme un policier en mission secrète mais qui tient ses amis en dehors de sa surveillance professionnelle²⁵.

Dans *Du Côté de Guermantes*, Oriane parle de son beau-frère qu'elle traite sur un ton plaisant de « cachottier » et d'« amateur de mystères » mais qu'elle « adore et

22 Voir *La Fugitive*, p. 545 : « La première année que Monsieur était à Balbec, M. le marquis s'enferma avec mon liftier, sous prétexte de développer des photographies de Madame la grand'mère de Monsieur. Le petit voulait se plaindre, nous avons eu toutes les peines du monde à étouffer la chose ».

23 En fait il va se remémorer un peu après : « Je reconnaissais maintenant dans le regard dur qui m'avait fait retourner tout à l'heure près du casino celui que j'avais vu fixé sur moi à Tansonville au moment où Mme Swann avait appelé Gilberte » in *À l'Ombre des Jeunes Filles en fleurs*, p. 620.

24 *À l'Ombre des Jeunes Filles en fleurs*, pp. 617-618. *Je souligne*.

25 *Id.*, pp. 618-619.

dont [elle] admire la rare valeur » et qualifie de « drôle [et] par moments un peu fou », ce à quoi le narrateur réagit ainsi :

Je fus très frappé de ce mot appliqué à M. de Charlus et je me dis que cette demi-folie expliquait peut-être certaines choses, par exemple qu'il eût paru si enchanté du projet de demander à Bloch de battre sa propre mère. Je m'avisai que non seulement par les choses qu'il disait, mais par la manière dont il les disait, M. de Charlus était un peu fou. [...] parlait de soi avec emphase, sur un ton qui n'était nullement celui du débit ordinaire. Il semblait qu'on eût dû à toute minute lui dire : « Mais pourquoi criez-vous si fort ? pourquoi êtes-vous si insolent ? » Seulement tout le monde semblait avoir admis tacitement que c'était bien ainsi. Et on entraînait dans la ronde qui lui faisait fête pendant qu'il pérorait. Mais certainement à de certains moments un étranger eût cru entendre crier un dément²⁶.

Mais en contrepoint positif sont évoquées dans le même passage les dispositions artistiques du baron puisque c'est lui Charlus qui a « peint l'immense éventail d'iris jaunes et noirs que déployait la duchesse » et que cette dernière « aurait pu montrer une petite sonatine qu'il avait autrefois composée pour elle ». On retrouvera ces talents musicaux notamment lorsque Charlus accompagnera brillamment au piano dans une sonate de Fauré son protégé violoniste Morel à la Raspelière auquel il apporte ainsi « culture et style »²⁷. Sa finesse d'analyse, ses connaissances de lettré (il est notamment grand connaisseur de Balzac), sa fréquentation de grands artistes et intellectuels le détachent de la bêtise ou tout du moins de la banalité du monde dans lequel il évolue et l'y font s'imposer et respecter²⁸.

Qui plus qu'un grand aristocrate, orgueilleux, homosexuel, n'aurait besoin de porter le masque ? Les risques de chantage, d'entôlage, de scandale public, de sanctions pénales rôdent en permanence ; cependant tout au long de *La Recherche* vont affleurer de plus en plus les aspects efféminés du personnage et sa vérité, sa réalité profonde.

Du « fou » à la « folle »

Pour reprendre les termes deleuziens, le narrateur est incapable de déchiffrer les signes émis par Charlus lors de leurs premières rencontres, si bien que Charlus lui paraît (et par conséquent également à nous-mêmes lecteurs), inquiétant, détraqué, fou. Et s'il n'est que dérangé, dément, il n'y a pas à aller chercher plus loin, or il était perceptible que quelque chose de différent se jouait / était en

²⁶ *Du Côté de Guermantes*, pp. 316-317.

²⁷ *Sodome et Gomorrhe*, p. 766.

²⁸ Voir par exemple *Du Côté de Guermantes*, pp. 449 et seq.

jeu sur un autre plan. La logique à la fois psychologique et romanesque implique donc qu'à un moment le voile se lève sur tout ce qui était simulé et/ou dissimulé (il serait intéressant de se livrer à propos de toutes les occurrences du personnage à une étude des champs lexicaux du mystère, du secret, du factice, du feint, etc.) dans la façon de vouloir paraître et de vouloir être perçu de Charlus.

De fait la poursuite de l'explication, du déploiement du personnage va d'abord passer par la révélation de la scène de séduction et d'accouplement entre Charlus et Jupien au début de *Sodome et Gomorrhe*²⁹, qui va enfin dessiller les yeux du narrateur, car c'est bien encore une histoire d'yeux ouverts (ceux du narrateur qui épie, observe) et d'yeux fermés, ceux du baron qui a baissé les paupières face au soleil, ce qui lui fait relâcher le visage :

[...] ces traits généraux de toute une famille prenaient dans le visage de M. de Charlus, une finesse plus spiritualisée, plus douce surtout ; je regrettais pour lui qu'il adultérât habituellement de tant de violences, d'étrangetés déplaisantes, de potinages, de dureté, de susceptibilité et d'arrogance, qu'il cachât sous une brutalité postiche l'aménité, la bonté qu'au moment où il sortait de chez Mme de Villeparisis, je voyais s'étaler si naïvement sur son visage. Clignant des yeux contre le soleil, il semblait presque sourire, je trouvai sa figure vue ainsi au repos et *comme au naturel* quelque chose de si affectueux, de si désarmé, que je ne pus m'empêcher de penser combien M. de Charlus eût été fâché s'il avait pu se savoir regardé ; car ce à quoi me faisais penser cet homme, qui était si épris, qui se piquait si fort de virilité, à qui tout le monde semblait odieusement efféminé, ce à quoi il me faisait penser tout d'un coup, tant il en avait passagèrement les traits, l'expression, le sourire, c'était à une femme » [et après la fin de l'acte et le départ du baron] « la transmutation de M. de Charlus en une personne nouvelle était si complète que non seulement les contrastes de son visage, de sa voix, mais rétrospectivement les hauts et les bas eux-mêmes de ses relations avec moi, tout ce qui avait paru jusque-là incohérent à mon esprit, devenaient intelligibles, se montraient évidents [...] »³⁰.

Nous apprenons en outre par cette scène de révélation de la vraie nature de Charlus que le baron, pourtant si hautain et dédaigneux avec les personnes de son monde, n'éprouve pas la moindre difficulté à assouvir ses désirs avec des hommes et des garçons appartenant aux classes sociales les plus éloignées de la sienne : Jupien est un petit commerçant giletier et quand il le quitte, il lui demande s'il ne pourrait pas s'entremettre pour lui rabattre des jeunes, petits marchands, livreurs, en parlant de ses aventures avec des garçons d'étage et des chasseurs dans les hôtels (du coup rétroactivement on comprend ses émois ou

29 *Sodome et Gomorrhe*, p. 501 ; on trouvera de nombreuses analyses détaillées de cette scène de la « fécondation de l'orchidée par le bourdon », notamment sur les métaphores empruntées au monde végétal et son étrange poésie.

30 *Sodome et Gomorrhe*, p. 509. *Je souligne*.

ses bontés pour les jeunes paysans rencontrés pendant ses marches, les cochers et autres conducteurs d'omnibus ou télégraphistes !).

À partir de cet instant, les coutures du costume trop corseté vont craquer et le baron va de plus en plus « se lâcher » tout en pensant continuer à contrôler son image. À la gare de Donnières le narrateur le croise

en complet de voyage clair qui le faisait paraître plus gros, en marche et se dandinant, balançant un ventre qui bedonnait et un derrière presque symbolique, la cruauté du grand jour décomposait sur les lèvres en fard, en poudre de riz fixée par le cold cream sur le bout du nez, en noir sur les moustaches teintes dont la couleur d'ébène contrastait avec les cheveux grisonnants, tout ce qui aux lumières eût semblé l'animation du teint chez un être encore jeune³¹.

Roger Kempf écrit que « la prospérité du derrière présage un mal beaucoup plus grand, un coupable laisser-aller, un odieux déferlement de la matière, un étalement huileux du vice suprême : l'incapacité de tenir tête à son corps »³².

La première entrée de Charlus chez les Verdurin, quelques jours après que ce dernier a « levé » Morel à la gare comme une vulgaire prostituée, constitue un autre morceau de bravoure :

celui-ci qui, pour qui dîner chez les Verdurin n'était nullement aller dans le monde, mais dans un mauvais lieu, était intimidé comme un collégien qui entre pour la première fois dans une maison publique et a mille respects pour la patronne³³ [...] c'est en se trémoussant, avec mièvrerie et la même ampleur dont un enjuponnement eût élargi et gêné ses dandinements, qu'il se dirigea vers Mme Verdurin [...]. On aurait cru voir s'avancer Mme de Marsantes, tant ressortait à ce moment la femme qu'une erreur de la nature avait mise dans le corps de M. de Charlus [qui] déploya, au point que le baron eût mérité l'épithète de *lady-like*, toutes les séductions d'une grande dame³⁴.

À Mme Verdurin qui lui demande ensuite s'il a goûté son orangeade, Charlus répond « avec un sourire gracieux, sur un ton cristallin [...] et avec mille moues de la bouche et déhanchements de la taille [qu'il a] préféré la voisine, la fraisettes »,

31 *Sodome et Gomorrhe*, p. 697 ; l'embonpoint excepté, on a l'impression de voir le Gustav von Aschenbach (interprété par Dirk Bogarde), dont le maquillage similaire ira se décomposant, dans le film *Mort à Venise* de Luchino Visconti ; on sait que ce dernier s'est inspiré de Proust car cet élément n'existe pas dans le roman de Thomas Mann publié en 1912.

32 *Sur le corps romanesque*, p. 182.

33 *Sodome et Gomorrhe*, p. 731 ; c'est évidemment d'autant plus savoureux quand on connaît à la fin le peu de timidité dont fait preuve Charlus au Temple de l'Impudeur et que le mot « patronne » réfère bien sûr au surnom donné par le petit clan à Mme Verdurin.

34 *Id.*, p. 731 ; la scène dépeinte et ce terme de *lady-like* font penser au « Ça, c'est John Wayne jeune fille » de *La Cage aux folles* !

et le narrateur (l'auteur ?) de se lâcher lui aussi autant que son personnage, mais stylistiquement :

en entendant M. de Charlus dire de cette voix aiguë et ces gestes de bras « Non j'ai préféré sa voisine, la fraisette », on pouvait dire : « Tiens, il aime le sexe fort » [...] c'est qu'ici il y a rapport plus direct entre le signe révélateur et le secret. Sans se le dire précisément on sent que c'est une douce et souriante dame qui vous répond et qui paraît maniérée, parce qu'elle se donne pour un homme et qu'on n'est pas habitué à voir les hommes faire tant de manières. Et il est plus gracieux de penser que depuis longtemps un certain nombre de femmes angéliques ont été comprises par erreur dans le sexe masculin où, exilées, tout en battant vainement des ailes vers les hommes à qui elles inspirent une répulsion physique, elles savent arranger un salon, composer des « intérieurs »³⁵.

Le rire du baron oscille de celui d'une jeune fille à celui « qui lui venait probablement de quelque grand'mère bavaroise ou lorraine » (on croirait voir et entendre la princesse Palatine)³⁶. Quand il dîne avec un valet de pied, il croit habile de dissimuler la situation en criant à la cantonade : « Oui malgré mon âge j'ai gardé le goût de bibeloter, le goût des jolis bibelots, je fais des folies pour un vieux bronze, pour un lustre ancien. J'adore le Beau. »³⁷, ce qui évidemment le révèle plus que cela ne le camoufle. Fidèle à lui-même et persévérant dans son être, Charlus reste homme-femme et *lady-like* des salons les plus huppés (voir ses conversations avec Vaugoubert³⁸) jusqu'au bordel sordide où, l'odalisque rêveuse en lui « recomposant des intérieurs », il fera changer le lit de bois pour un lit en fer s'harmonisant mieux avec les chaînes de la chambre de torture !³⁹

Charlus est aussi un « éloquent discoureur », un grand bavard, bref une sacrée tapette⁴⁰. Il est à relever que son insolence, son goût des piques et sa propension à l'emportement (Charlus s'enivrant de sa propre logorrhée) sombrent assez régulièrement dans le scatologique. Outre divers passages recourant au « pipi-caca »⁴¹, on retrouve ce curieux goût pour l'ordurier dans la diatribe contre la marquise de Saint-Euverte où le baron, filant et enflant la métaphore, convoque

35 *Id.*, p. 776.

36 *Sodome et Gomorrhe*, pp. 757-758.

37 *Id.*, p. 792.

38 *Id.*, pp. 548-550 par ex.

39 *Le Temps retrouvé*, p. 683.

40 Cf. *La Prisonnière* (p. 224) où la Verdurin s'écrie à propos de Charlus et de sa faconde : « Quelle tapette il a ! Quelle tapette ! Ah ! pour une tapette, c'est une fameuse tapette ! ».

41 Cf. par ex. *Du Côté de Guermantes*, p. 449 : « vous ne savez même pas sur quoi vous vous asseyez, vous offrez à votre derrière une chauffeuse Directoire pour une bergère Louis XIV. Un de ces jours vous prendrez les genoux de M^{me} Villeparisis pour le lavabo et on ne sait pas ce que vous y ferez » et *Sodome et Gomorrhe*, p. 869.

en quelques phrases presque tout le champ lexical disponible : besoins, colique, se soulager, sensibilité de mon appareil olfactif : « on a crevé ma fosse d'aisances, c'est simplement la marquise qui vient d'ouvrir la bouche », tonneau de vidange, égouts⁴².

Il se transforme dans le petit train de Normandie puis à Paris lors du concert de Morel chez les Verdurin en docteur ès mœurs déviantes⁴³ (pensant qu'en en discourant ouvertement il dissimule qu'il les partage) comme l'est Cottard pour la médecine et Brichot pour les étymologies (ce dernier souhaiterait même qu'une chaire d'homosexualité soit ouverte pour le baron⁴⁴) et plus le temps passe plus le sujet de l'inversion devient obsessionnel et rend par conséquent Charlus agaçant aux yeux du narrateur car il voit des homosexuels partout. Son langage se transforme aussi en celui d'un initié de cette franc-maçonnerie et lui qu'on donnait pour épris d'un idéal de virilité finit dans ses potins et commérages par féminiser les autres invertis ou supposés tels, comme Constantin de Grèce « pure merveille » ou le tzar des Bulgares, « une pure coquine, une vraie affiche », indulgent pour « sa sœur » Guillaume II !⁴⁵. Le narrateur souligne à plusieurs reprises cette progression de l'extraversion de l'inversion et note par exemple que le baron

poussait maintenant, involontairement, presque les mêmes petits cris (chez lui involontaires et d'autant plus profonds) que jettent, volontairement, eux, les invertis qui s'interpellent en s'appelant « ma chère » ; comme si ce « chichi » voulu, dont M. de Charlus avait pris si longtemps le contrepied, n'était en effet qu'une géniale et fidèle imitation des manières qu'arrivent à prendre, quoi qu'ils en aient, les Charlus, quand ils sont arrivés à une certaine phase de leur mal⁴⁶.

La transformation définitive en « folle » – tout en conservant d'ailleurs parfois des aspects de véritable folie qui marque le personnage depuis le début – apparaît dans le volume suivant de *La Recherche* lorsque le narrateur revoit Charlus arriver chez les Verdurin quai Conti pour le concert qu'il a organisé pour Morel, monstre énorme et poudrifié, toujours escorté d'un apache ou d'un mendigot « comme un requin par son pilote » :

Ce n'était pas d'ailleurs seulement dans les joues, ou mieux les bajoues de ce visage fardé, dans la poitrine tétonnière, la croupe rebondie de ce corps livré au laisser-aller et envahi par l'embonpoint que surnageait maintenant, étalé comme de l'huile, le vice jadis si intimement renforcé par M. de Charlus au plus profond de lui-même. Il débordait maintenant dans ses propos⁴⁷.

42 *Du Côté de Guermantes*, p. 576.

43 *Id.*, pp. 833 et 839.

44 *La Prisonnière*, p. 248.

45 *Id.*, p. 642.

46 *La Prisonnière*, pp. 175-176.

47 *Id.*, pp. 171-172 (lire les pages 169 à 183 toutes consacrées à cette décadence).

et de fait Charlus finit par se traiter lui-même de « maman-gâteau » et dit s’amuser « comme une reine » lorsqu’il accompagne son protégé au Conservatoire !

Se conjuguent ainsi en Charlus l’esprit Guermantes et l’esprit des tantes de la Belle Epoque. Il suffit de songer aux mots féroces de Jean Lorrain (comme par exemple « Mort Yturri, te salue, Tante » à l’adresse de Montesquiou après le décès de son compagnon Gabriel de Yturri - c’est aussi Lorrain qui surnommait Montesquiou « Grottesquiou » ou « Hortensiou », à cause du recueil de poèmes de ce dernier *Les Hortensias bleus*). À côté de Jean Lorrain, on retrouve aussi de l’Oscar Wilde dans le personnage du baron : comme le dandy irlandais, il met « son talent dans ses œuvres et son génie dans sa vie » ; il partage le goût des bons mots (Charlus n’est-il pas « Taquin le Superbe » ?) et des raffinements d’esthète, comme par exemple : « Je ne me rappelle plus quel homme de goût avait eu cette réponse à qui lui demandait quel événement l’avait le plus affligé dans sa vie : « La mort de Lucien de Rubempré dans *Splendeurs et Misères* »⁴⁸.

Au-delà de cette surface que Charlus donne plus ou moins inconsciemment à voir (et qui offre à l’auteur tant d’occasions de déployer ses effets de style et de comique), ce déploiement et ce dévoilement du personnage s’accompagnent de l’approfondissement de l’analyse des ressorts internes qui le meuvent.

Je désire, donc je suis

Le personnage de Charlus est certainement celui qui illustre le plus la question de la relation du désir et du moi profond, du désir comme essence et moteur de l’être humain. Essence et moteur y compris dans le sens de combustible et de mécanique fournissant l’énergie nécessaire à notre vie, si l’on pense à l’érotisation des utilisateurs de machines modernes dans *La Recherche*, avec ses contrôleurs d’omnibus, ses chauffeurs, ses aviateurs (Agostinelli n’est pas loin bien sûr !), ses télégraphistes et même ses demoiselles du téléphone !

Les amours et les désirs de Charlus évoluent ou alternent d’une relative chasteté, de plaisirs plutôt cérébraux à une posture de dragueur impénitent et aux pulsions et plaisirs les plus pervers :

- phase hétérosexuelle de sa jeunesse : comme on l’a vu même si elle est plus largement supposée que réelle, le personnage est d’abord présenté comme un homme à conquêtes féminines et marié ;
- les jeunes gens de l’aristocratie (les fils de Mme de Surgis, surtout Victurnien qu’il drague *via* la référence au *Cabinet des Antiques* de Balzac : « Je vous

⁴⁸ *Sodome et Gomorrhe*, p. 839. La relation de Charlus avec Morel revêt certains aspects qui peuvent faire songer à celle de Wilde avec Lord Alfred Douglas ; qui le fera déchoir, emprisonner et mourir dans l’indigence.

montrera la mienne si vous voulez me faire le plaisir de venir déjeuner un jour », dit-il au jeune Victurnien⁴⁹) et de la bourgeoisie comme le narrateur avec le truchement de Bergotte et de Mme Sévigné, ce qui fait que la grand-mère du narrateur apprécie beaucoup la sensibilité de l'autre Mémé ! Dans ses relations avec son milieu social, c'est plus sa volonté de puissance que Charlus met en œuvre car il aime contrôler les gens de son entourage et se voit en Pygmalion, Mécène ou Mentor pour les jeunes gens de sa classe ou de la haute bourgeoisie ; les seules et rares privautés physiques qu'il s'octroie sont de pincer mentons ou oreilles, de palper épaules ou bras (autant en Guermantes qu'en inverti) ;

- Jupien : la scène de drague et de coït ainsi que le mélange de classes, plus les propos qui la précèdent et la suivent en font un sommet narratif, stylistique et « engagé » de *La Recherche*, puisque c'est à partir de cette rencontre que se met en place le discours sur l'inversion qui ne cessera plus jusqu'à la fin de l'œuvre ;
- Morel, violoniste issu d'une classe beaucoup plus modeste (puisque fils du domestique de l'oncle du narrateur) : avec Charlie, Charlus découvre le véritable amour, il ne se ménage pas pour l'aider matériellement et professionnellement ; ses sentiments sont durables (il cherchera encore, de façon quasiment névrotique, dans les garçons du bordel le visage du violoniste qu'il continue d'aimer) mais c'est une passion platonique et douloureuse car non payée de retour et même trahie de différentes manières ;
- les jeunes gens des classes populaires : de ce côté c'est davantage une sorte de libido à la hussarde qui s'exprime et Charlus ne cesse de draguer et lever garçons d'hôtel, valets de pied, jeunes paysans, cochers, livreurs, télégraphistes, employés de petits commerces, etc. ;
- les rencontres occasionnelles des pissotières⁵⁰ ;
- les prostitués du bordel : ils sont en partie les mêmes que les précédents mais transposés dans un cadre, une époque et un contexte différents où les rejoignent les jeunes poilus en permission, en fait braves garçons pas vraiment homosexuels qui veulent simplement gagner de l'argent facile ;
- la pédophilie : on sait que le baron en a pris le goût par manque d'autres proies au début de la Guerre, mais on n'est pas si sûr qu'il ne s'y soit pas livré auparavant (cf. l'enfant de chœur de l'enterrement de sa femme déjà évoqué) et tout-à-fait à la fin Jupien confiera au narrateur qu'il a surpris le baron avec un enfant de moins de 10 ans⁵¹.

49 *Id.*, pp. 575-576 (Charlus parle de sa collection du XVIII^e siècle, mais la formulation n'est pas innocente !).

50 *La Prisonnière*, p. 159.

51 *Le Temps retrouvé*, p. 701.

Le Temps retrouvé regorge d'occurrences de Charlus en dragueur incessant, compulsif : que ce soit dans la rue et le métro de Paris, au bordel, au jardin des Champs-Élysées où Charlus ne peut être laissé trois minutes sans qu'il n'essaie de séduire un jardinier ou un enfant (il est à noter que c'est justement là que le narrateur et Gilberte enfants éprouvaient leurs premiers émois, là-aussi la boucle est bouclée entre le premier et le dernier tome de *La Recherche* et le narrateur peut nous faire prendre la mesure du temps passé et perdu depuis le « vert paradis des amours enfantines », de même comme nous l'avons vu que la toute première rencontre du narrateur enfant avec Gilberte et Charlus, qui ont tous deux des regards et des attitudes également indéchiffrables, s'était faite à Tansonville, au travers de la fameuse haie d'aubépines) avec Jupien qui d'un côté le cornaque et le surveille mais de l'autre est son pourvoyeur.

C'est évidemment du côté obscur des monstres et à une descente aux Enfers que nous convie le narrateur, l'auteur souhaitant nous faire parcourir tous les cercles successifs de l'évolution de l'inversion. Dans l'hôtel de passe de Jupien des clients réclament « un valet de pied, un enfant de cœur, un chauffeur nègre ; toutes les professions intéressaient ces vieux fous, dans la troupe toutes les armes, et les alliés de toutes nations ; [...] un vieillard dont toutes les curiosités avaient sans doute été assouvies demandait avec insistance si on ne pourrait pas lui faire faire la connaissance d'un mutilé »⁵². Au déploiement et au dévoilement progressifs du personnage succèdent donc son dévoilement et son déclassement. À la scène de rencontre entre Charlus et Jupien imprégnée d'une certaine beauté, se déroulant durant une journée ensoleillée et convoquant les éléments naturels, végétaux et animaux, de l'extérieur succède la scène de la nuit, du couvre-feu, des bombardements, de l'enfermement dans des abris souterrains ou derrière des volets calfeutrés pour ne pas laisser passer de lumière, avec des éléments minéraux, métalliques.

Aux yeux du narrateur (et par conséquent aux nôtres), le baron perd son individualité pour se métamorphoser en type, voire en archétype de l'inverti « homme-femme »⁵³ et devenir ainsi moins et plus que lui :

Marchant derrière deux zouaves qui ne semblaient guère se préoccuper de lui, j'aperçus un homme gras et gros, en feutre mou, en longue houppelande et sur la figure mauve duquel j'hésitai si je devais mettre le nom d'un acteur ou d'un peintre

52 *Le Temps retrouvé*, pp. 669-670.

53 Dans son récent *Théories de la littérature. Système du genre et verdicts sexuels* (PUF, coll. « Des mots », 2015), Didier Eribon dit à ce propos : « Dans *A la recherche du temps perdu*, Proust développe une théorie de l'homosexualité, largement inspirée de la psychiatrie de l'époque. Or, non seulement elle ne s'applique pas à certains personnages dont on apprend qu'ils sont « homosexuels », mais Charlus lui-même ne cesse de tenir des propos qui la contredisent. La théorie est ainsi déconstruite au fur et à mesure qu'elle est construite ».

également connus pour d'innombrables scandales sodomistes. J'étais certain en tout cas que je ne connaissais pas le promeneur, aussi fus-je bien surpris, quand ses regards rencontrèrent les miens, de voir qu'il avait l'air gêné et fit exprès de s'arrêter et de venir à moi comme un homme qui veut montrer que vous ne le surprenez nullement en train de se livrer à une occupation qu'il eût préféré laisser secrète. Une seconde je me demandai qui me disait bonjour : c'était M. de Charlus. On peut dire que pour lui l'évolution de son mal ou la révolution de son vice était à ce point extrême où la petite personnalité primitive de l'individu, ses qualités ancestrales, sont entièrement interceptées par le passage en face d'elles du défaut ou du mal générique dont ils sont accompagnés. *M. de Charlus était arrivé aussi loin qu'il était possible de soi-même, ou plutôt il était lui-même si parfaitement masqué par ce qu'il était devenu et qui n'appartenait pas à lui seul, mais à beaucoup d'autres invertis*, qu'à la première minute je l'avais pris pour un autre d'entre eux, derrière ces zouaves, en plein boulevard, pour un autre d'entre eux qui n'était pas M. de Charlus, qui n'était pas un grand seigneur, qui n'était pas un homme d'imagination et d'esprit et qui n'avait pour toute ressemblance avec le baron que cet air commun à eux tous, et qui maintenant chez lui, au moins avant qu'on se fût appliqué à bien regarder, couvrait tout⁵⁴.

À plusieurs reprises déjà, le nom propre singulier s'était même transformé en terme générique pluriel, et ainsi presque en nom commun : « les Charlus » pour désigner les homosexuels.

On n'a évidemment pas attendu la fin du XIX^e et le début du XX^e siècles pour pratiquer l'homosexualité en France, toutes classes sociales confondues, et spécialement dans l'aristocratie⁵⁵, cependant il existe alors encore peu d'écrits sur la question : les écrivains homosexuels ou bisexuels redoutaient d'aborder le sujet ; Balzac ou Zola y font quelques allusions plus ou moins furtives ou voilées, Flaubert rapidement dans *Salammbô*, Hugo aucunement en cachant même l'homosexualité carcérale de Claude Gueux ; il faudra attendre le grand contemporain de Proust, André Gide, pour que la thématique soit enfin abordée clairement dans notre littérature (à noter qu'au Royaume-Uni le *Maurice* d'E.M. Forster, premier roman sur l'amour homosexuel avec une fin heureuse, a été rédigé en 1913, mais publié pour la première fois seulement en 1971, un an après la mort de son auteur) ; la scène de l'hôtel de passe et la thématique de la prostitution masculine, le goût des jeunes garçons d'une autre classe sociale fait aussi penser à *Jésus-la-Caille* de Francis Carco (contemporain, publié en 1914),

54 *Le Temps retrouvé*, pp. 623-624. *Je souligne*.

55 Dans *La Prisonnière*, pp. 248-249, Charlus (et l'auteur, derrière lui, convoquant notamment Saint-Simon) parle des nobles homosexuels du Grand Siècle.

à Colette du *Pur et l'impur* un peu plus tardif (1930-1932)⁵⁶ et au-delà déjà au Jean Genet de *Notre-Dame des Fleurs*. C'est dire qu'oser consacrer en cette deuxième décennie du xx^e siècle une somme romanesque aussi importante que *La Recherche* à traiter de la thématique de l'inversion (quasiment intégralement si l'on considère que toute l'histoire du narrateur et d'Albertine est centrée sur une jalousie principalement alimentée par la suspicion de lesbianisme de la jeune fille) et le faire de cette façon-là, avec un personnage aussi obscène que Charlus, dans des situations aussi scandaleuses, était d'un grand courage et d'une grande modernité.

L'objectif de Proust n'est pas de choquer gratuitement, mais de donner à comprendre des vérités essentielles de l'être. L'homosexualité en ce qu'elle est la plus secrète, la plus cachée des sexualités (à cette époque) est aussi la plus porteuse de révélation, la plus à même de dire un cœur de l'être. On peut sur cet aspect lire ou relire les pages de Gilles Deleuze et les remarquables préfaces de Bernard Raffalli de l'édition Laffont de *La Recherche* qui y sont consacrées. Il y a bien sûr aussi l'aspect « révolutionnaire » du désir homosexuel, le côté subversif de la vérité d'une sexualité qui remet en cause les tabous religieux, moraux et sociaux, encore considérée comme une perversion, parce qu'elle recherche le plaisir et non pas la procréation. Avec Charlus au bordel, nous ne sommes pas loin d'une connaissance par la chair, d'une connaissance par les gouffres : désir et sensualité dans leurs complexités extrêmes révèlent les vérités les plus profondes. La race maudite peut-elle faire autrement que d'élire l'Enfer pour Paradis ? Charlus est un supplicé consentant qui a choisi la voie de son plaisir, sinon de son bonheur. Son goût des garçons bouchers ou des apaches (malgré son versant factice qui le rend comique et dérisoire) va au-delà du simple encanaillement, c'est la différence extrême qui fait que les opposés s'attirent, aimantés par la curiosité de ce qu'ils ne connaissent pas chez l'autre ; comme l'a bien montré Deleuze, c'est cette altérité qui est la plus émettrice de signes et de codes à déchiffrer et par conséquent la plus riche et la plus excitante pour l'imaginaire amoureux et érotique.

Le sens du comique n'étant jamais très éloigné chez Proust, l'Enfer que symbolise le bordel possède un aspect théâtral, factice, où de braves garçons jouent les durs, les criminels endurcis pour exciter les clients (et les efforts et erreurs des uns, et les déceptions et frustrations des autres prêtent à sourire). Le sado-masochisme lui-même en tant que pratique érotique est le plus souvent un jeu, une mise en

56 Voir dans l'édition du Livre de Poche (pp. 162-167) l'anecdote de l'aristocrate espagnol dit Pepe, qui lève un jeune ouvrier d'un atelier de métallurgie ou d'électricité au physique de Vercingétorix, lequel ressort de sa salle de bain couvert d'une couronne de roses pompon. Colette y parle de Proust pp. 142-143 et de Charlus pp. 149-150. Voir aussi le séminaire doctoral de Julia Kristeva « La révolte intime : Colette » (janvier 2012) et la partie « Colette, reine de la bisexualité » sur www.kristeva.fr/colette-une-reine.html.

scène. Antoine Compagnon, dans son ouvrage *Proust entre deux siècles*, reprend comme titre de chapitre une expression de Proust parlant du « sadisme comme esthétique du mélodrame » qui apparaît dans la scène de la profanation de l'image du père avec Mlle Vinteuil et son amie à Montjouvain. Dans cette même page Proust utilise la figure de style du polyptote pour souligner la part de mise en scène, de théâtralité, de jeu, que revêt le plus souvent le sadisme :

Elle pouvait s'imaginer qu'elle jouait vraiment les jeux qu'eût joués avec une complice dénaturée une fille qui aurait ressenti en effet ces sentiments barbares à l'égard de la mémoire de son père »⁵⁷. Dans le décor du bordel, Charlus n'est pas dupe lui non plus des faux-semblants : « Ce fou savait bien malgré tout qu'il était la proie d'une folie et jouait tout de même dans ces moments-là, puisqu'il savait bien que celui qui le battait n'était pas plus méchant que le petit garçon qui dans les jeux de bataille est désigné au sort pour faire « le Prussien », et sur lequel tout le monde se rue dans une ardeur de patriotisme vrai et de haine feinte⁵⁸.

Charlus apparaît une fois de plus dans ces pages comme complètement paradoxal, mélange de grandeur et de ridicule (ce vieillard obèse et laid attaché tout nu atteint aussi une dimension mythologique – Prométhée puni pour avoir dérobé le feu aux dieux afin de le donner aux hommes – et biblique – Christ en croix offrant son corps pour la rédemption des hommes⁵⁹), de raffinement et de grossièreté (évolution de son langage empruntant à l'argot), de bonté (envers les jeunes du bordel) et de cruauté (envers lui-même cette fois), mais d'une certaine façon et là aussi paradoxalement l'« Homme enchaîné » donne l'impression d'avoir enfin totalement libéré la femme prisonnière qui était en lui !

Certes comme toujours dans *La Recherche*, désir et amour heureux ne se rencontrent pas. Mais Palamède pouvait-il être aimé pour lui-même et trouver le bonheur ? À sa manière, c'est Jupien qui se révèle le plus aimant et le plus fidèle, en satisfaisant ses besoins et caprices et en l'accompagnant et le veillant jusqu'au bout. Pour le reste le narrateur nous montre assez combien le « grand » monde est « sec » et n'est même pas capable de nourrir de véritable amitié (cf. le fameux épisode de la couleur des souliers de la Duchesse de Guermantes coïncidant avec l'annonce de la maladie mortelle de Swann, qui n'empêche pas le couple ducal d'aller au bal), ni de véritable amour. Il faut cependant nuancer car Proust et son narrateur ne cessent de souligner l'ambivalence des êtres et des milieux sociaux où bonté et méchanceté s'entremêlent, de la plus haute aristocratie jusqu'aux milieux les plus populaires – cf. la domesticité – en passant par la bourgeoisie – cf. le clan

57 *Du Côté de chez Swann*, pp. 149-150. *Je souligne*.

58 *Le Temps retrouvé*, p. 681. *Je souligne*.

59 Ces deux aspects ont été préparés par la description du Paris nocturne sous les bombardements allemands, rapprochée à la fois du côté païen antique de Pompéi engloutie par l'éruption du Vésuve et du côté chrétien de Sodome anéantie par le feu du ciel.

Verdurin). L'affirmation de son désir peut se payer cher et par un renversement ironique le baron, dont il fallait l'intercession pour être admis dans les cercles les plus fermés, va se voir de plus en plus ostracisé de tous les milieux.

Déchéance et Déclassement

La contingence historique a bien fait les choses ou le génie de Proust, quelle qu'eût été l'époque à laquelle il aurait pu vivre, aurait su les exploiter ? Proust vit le crépuscule d'un monde et l'avènement d'une nouvelle ère sociale, économique, politique, scientifique et technologique, culturelle : la fin du monde aristocratique, l'Affaire Dreyfus, la loi de 1905, les progrès dans les transports et communications et la production industrielle, et surtout bien évidemment les énormes bouleversements que la 1^{ère} Guerre mondiale va introduire dans la société, sans compter les nouvelles esthétiques dans les domaines de la mode, de la musique, de la peinture et de la littérature (quand on regarde les productions artistiques de 1913, année de publication de *Du Côté de chez Swann*, on est ébloui de tant de richesse). L'œuvre de Proust est aussi une formidable caisse de résonance de ce qui se passe à son époque, en intégrant faits et phénomènes réels à la fiction romanesque.

Le déclassement de la haute aristocratie et l'ascension de la haute bourgeoisie et la décadence morale et physique et la déchéance sociale de Charlus s'accompagnent. De nombreux passages sont consacrés dans *La Recherche* à la lente mais progressive perte d'influence de Charlus dans son milieu, lui qui y régnait en modèle à imiter, en arbitre des élégances. C'est d'une part à cause du temps qui passe qu'il commence à être moins coté et moins écouté, moins suivi :

les gens du monde s'étaient désengoués de M. de Charlus, non pas pour avoir trop pénétré, mais sans avoir pénétré jamais sa rare valeur intellectuelle⁶⁰.

Le baron accepte, à cause de son amour pour Morel (lequel redoute plus que tout qu'on révèle que son père était valet de chambre), de fréquenter le clan des Verdurin d'abord à la Raspelière sur la côte normande puis à Paris, ce qui est évidemment déchoir pour lui et il essaiera de se faire rencontrer les deux mondes, les deux classes sociales, ce qu'il paiera cher, mais l'on verra à la fin nombre de roturières, bourgeoises ou même demi-mondaines à l'origine comme Odette, épouser des nobles qui troqueront leurs titres contre leurs dots permettant de renflouer leur situation financière :

La princesse de Guermantes en effet était morte et c'est l'ex-Mme Verdurin que le prince ruiné par la défaite allemande avait épousée⁶¹.

60 *Id.*, p. 626.

61 *Id.*, p. 770.

Par ailleurs les goûts de plus en plus assumés de Charlus l'exilent volontairement de sa caste d'origine, au point que « fatigue de vieillard ou extension de la sensualité aux relations les plus banales, le baron ne vivait plus qu'avec des « inférieurs », prenant ainsi sans le vouloir la succession de tel de ses ancêtres, le duc de La Rochefoucauld, le prince d'Harcourt, le duc de Berry, que Saint-Simon nous montre passant leurs vies avec leurs laquais qui tiraient d'eux des sommes énormes, partageant leurs jeux, au point qu'on était gêné pour ces grands seigneurs, quand il fallait les aller voir, de les trouver installés familièrement à jouer aux cartes ou à boire avec leur domesticité »⁶². Dans ce brouillage généralisé, on voit aussi Charlus donner l'un de ses titres (d'Oloron) à la nièce de Jupien, abandonnée par Morel qu'elle aime et qui se mariera avec le fils Cambremer (autre inverti qui très rapidement veuf s'entendra très bien avec le baron !)⁶³.

Au début du *Temps Retrouvé*, le lecteur constate *via* le narrateur le spectaculaire vieillissement de Charlus (tel qu'en lui, Mémé, enfin l'éternité le change !) et sa déchéance ou décadence dans sa fréquentation du bordel de Jupien et sa façon d'être avec les jeunes prostituées. Le stade ultime de ce phénomène est particulièrement bien illustré par l'évolution de la relation de Charlus à Mme de Saint-Euverte. Des années après l'incroyable affront public qu'il lui a fait subir, Charlus relevant d'une attaque d'apoplexie et dont la chevelure et la barbe entièrement blanchies lui confèrent l'allure d'un roi Lear, la croise sur les Champs et sans trop bien la reconnaître la salue « avec le même respect que si elle avait été la reine de France »⁶⁴.

Voilà donc finalement Charlus dépouillé de tout, de sa grandeur, de son orgueil insolent, de sa morgue, de sa prestance, de son influence tyrannique sur la plus haute société. Ce dénuement moral fait écho à sa nudité physique de Prométhée ou de Christ en croix, les différents masques et déguisements ou oripeaux ont disparu, ne subsiste après l'accessoire que l'essentiel, la vérité des êtres et des choses dans leur permanence intangible. *Le Temps Retrouvé* est le livre des révélations ultimes au bout du lent cheminement, de l'épiphanie⁶⁵ des vérités que recelaient les signes à déchiffrer et éventuellement de la mort des illusions qui l'accompagne (pour la mondanité, l'amitié et l'amour) au profit de l'ART (vocation du narrateur). Ou dit de manière plus deleuzienne : *La Recherche* est un long et lent cheminement aboutissant à des révélations qui expliquent ce qui était com-liqué, dé-roulent ce qui était en-roulé, d'où la compréhension

62 *Id.*, p. 675.

63 Voir *La Prisonnière*, p. 251 et *La Fugitive*, pp. 237-239.

64 *Le Temps retrouvé*, pp. 697-698.

65 Épiphanie (*du latin epiphania*) : manifestation de ce qui était caché et, par extension, prise de conscience soudaine et éclairée de l'essence profonde d'une chose.

progressive des signes non ou mal interprétés émis dans les domaines concernant le monde, l'amitié, l'amour, et l'Art ; d'où aussi la perception des erreurs, lacunes, désillusions ou déceptions une fois que l'on parvient au dévoilement des véritables essences⁶⁶. Dans ce *finale* et ce Jugement dernier où vont se retrouver tous les personnages, les seuls masques qui vont rester sont ceux de la vieillesse annonçant la mort. Basin de Guermantes est une ruine physique qui vit avec sa dernière maîtresse, Mme de Forcheville (en fait Odette), sa femme Oriane ne s'intéresse plus qu'à des artistes d'avant-garde ou de second plan, Charlus est publiquement associé à Jupien, si bien qu'on ne propose plus aucun poste honorifique à aucun des deux frères et qu'ils se désocialisent⁶⁷, *sic transit gloria mundi*... D'une manière toute picturale qu'affectionne tant Proust, aux tons pastels et fondus et aux thèmes de la douceur de vivre de l'impressionnisme succèdent les couleurs criardes du fauvisme, les contours délimités et anguleux et les thèmes de l'expressionnisme. La matinée Guermantes du *Temps retrouvé* fait à la fois penser au Goya des *Viellies* (1808-1810), aux tableaux de James Ensor tels que *La Mort et les Masques* ou *Les Masques et la Mort*, ou bien encore à certains peintres de la Grande Guerre et de ses séquelles comme Otto Dix.

Jeux de reflets

Ce que l'on voit ou croit voir, ce que l'on donne à voir ou pense donner à voir, tout est question de vue, de point de vue, de positionnement de la vision, du microscope au télescope, dans *La Recherche*. Le traitement du personnage de Charlus dans le texte proustien permet la mise en place d'une série de superpositions ou d'emboîtements de type matriochkas.

Qui espionne qui ?

Regard d'espion de Charlus avons-nous déjà vu, mais en fait c'est le narrateur qui espionne et ne cesse de s'adonner au voyeurisme et nous transforme nous lecteurs également en spectateurs voyeurs par-dessus son épaule.

Il y a trois grandes scènes de voyeurisme dans *La Recherche*, qui portent sur des thématiques liées dans l'œuvre : la profanation de l'image du père avec Mlle Vinteuil et son amie à Montjouvain dans *Du Côté de chez Swann*, la révélation de l'inversion avec la rencontre entre Charlus et Jupien dans *Sodome et Gomorrhe* et enfin la scène de sado-masochisme au bordel dans *Le Temps retrouvé*. La présence du narrateur, qui conditionne le fait de pouvoir nous rapporter les actions et les discours, est toujours tellement improbable qu'il essaie de s'en justifier :

66 In *Proust et les signes* (p. 77), Deleuze, parle du temps « compliqué dans l'essence elle-même, identique à l'éternité ».

67 *Le Temps retrouvé*, pp. 816-819.

De fait les choses de ce genre auxquelles j'assistai eurent toujours, dans la mise en scène, le caractère le plus imprudent et le moins vraisemblable, comme si de telles révélations ne devaient être la récompense que d'un acte plein de risques, quoique en partie clandestin⁶⁸.

À d'autres moments les incohérences narratives ne sont même pas relevées car ce qui compte est davantage le message et la continuité psychologique et romanesque que l'auteur veut privilégier, par exemple quand le narrateur écoute la première conversation entre Charlus et Morel sur le quai de la gare à Doncières et où il est dit qu'il est déjà dans le wagon avec Albertine et une page plus loin qu'il monte avec elle dans le train⁶⁹.

À chaque fois le narrateur va épier au travers de fenêtres ou autres ouvertures situées là bien à propos, permettant de voir sans être vu :

Alors je m'aperçus qu'il y avait dans cette chambre un œil-de-bœuf latéral dont on avait oublié de tirer le rideau ; cheminant à pas de loup⁷⁰ dans l'ombre je me glissai jusqu'à cet œil-de-bœuf, et là enchaîné sur un lit comme Prométhée sur son rocher, recevant les coups d'un martinet en effet planté de clous que lui infligeait Maurice, je vis, déjà tout en sang, et couvert d'ecchymoses qui prouvaient que le supplice n'avait pas lieu pour la première fois, je vis devant moi M. de Charlus⁷¹.

Une analyse stylistique de cette phrase décomposerait la construction avec une protase qui expose les circonstances, le point d'acmé avec le premier « je vis », et enfin l'apodose avec la répétition de « je vis » qui souligne la surprise et la chute sur la révélation du nom du supplicé volontaire, M. de Charlus. C'est le même procédé de construction que l'on retrouve sous la plume de Proust dans les passages se terminant par « c'était une femme » lorsque le narrateur a enfin la révélation de l'inversion de Charlus, ou lorsqu'il rencontrera Charlus devenu archétype de l'inverti (le rejet en fin de période renforçant la surprise de la révélation).

Qui est le plus fou ?

Charlus paraît au narrateur (et par conséquent à nous-mêmes lecteurs), à la fois parce qu'on le lui dit et qu'il l'observe, inquiétant, détraqué, fou, mais le narrateur ne fera-t-il pas comme lui en plaquant tout à coup un de ses interlocuteurs parce qu'il est plus intéressé à suivre une jeune fille en fleur, n'aura-t-il pas aussi une crise d'hystérie en piétinant le chapeau de Charlus et n'est-il pas en permanence dans le délire d'interprétation ?

68 *Sodome et Gomorrhe*, p. 504.

69 *Sodome et Gomorrhe*, pp. 698-699.

70 « À pas de loup » : on serait tenté de dire « à pas de Saint-Loup », car comme lui « à l'espèce d'ubiquité qui lui était si spéciale [...] capable d'occuper en si peu de temps tant de positions dans l'espace » (in *Le Temps retrouvé*, p. 660), le narrateur nous a expliqué dans la scène où il espionne la rencontre puis les ébats de Charlus et Jupien quels trésors de stratégie militaire il met en œuvre pour assouvir sa malade curiosité.

71 *Le Temps retrouvé*, p. 663.

Gilles Deleuze dans la fameuse et magistrale conclusion de *Proust et les Signes* : « Présence et fonction de la folie / l'Araignée » clôt ainsi son étude :

C'est ce corps-araignée du narrateur, l'espion, le policier, le jaloux, l'interprète et le revendicateur – le fou – l'universel schizophrène qui va tendre un fil vers Charlus le paranoïaque, un autre fil vers Albertine l'érotomane, pour en faire autant de marionnettes de son propre délire, autant de puissances intensives de son corps sans organes, autant de profils de sa folie⁷².

Le narrateur de *La Recherche* ne conçoit l'amour que sous forme névrotique, jalousie, persécution, sado-masochisme. On est en droit de supposer que c'était également l'expérience et la conception que Proust lui-même en avait dans la vraie vie. Dans son roman *Sylvia*, Emmanuel Berl raconte la querelle au sujet du bonheur amoureux qu'il a eue avec Proust lorsqu'il l'a un peu fréquenté quand il était jeune homme : à Berl lui racontant qu'il vit une histoire d'amour heureuse, Proust répond que c'est impossible, que l'amour partagé n'existe pas, qu'il n'éprouverait pleinement ce qu'est l'amour que si la femme aimée le faisait souffrir ou était morte. Face à l'incompréhension de Berl, Proust se fâche, lui jette ses pantoufles à la figure et le chasse.⁷³ Toutes les amours de *La Recherche* se répètent et le couple Charlus-Morel est un avatar supplémentaire du modèle Swann-Odette, Saint-Loup-Rachel, et bien sûr narrateur-Albertine.

Charlus est le reflet inquiétant du narrateur (et de l'auteur)⁷⁴. La majorité de la critique proustienne a fait sienne la théorie de Proust dans le *Contre Sainte-Beuve* de ne pas analyser l'œuvre en fonction de la vie et de la personnalité de l'artiste

72 *Proust et les Signes*, pp. 218-219.

73 Cf. Painter George D., *Marcel Proust*, Tome 2 : 1904-1922 : *Les Années de maturité*, pp. 319-320, et Morlino Bernard, *Emmanuel Berl : Les tribulations d'un pacifiste*, Paris, La Manufacture, 1990, cf. pp. 53-55, qui renvoie à *Candido-Lettres*, 11-18 janvier 1962.

74 Des commentateurs comme Julia Kristeva ont repris le concept freudien d'« inquiétante étrangeté », traduction par Marie Bonaparte de *Das Unheimliche*, essai de Freud paru en 1919 ; cette expression-titre se traduit également par « l'inquiétant familier » : Freud suppose (à partir de cas cliniques d'obsessionnels ainsi que de la littérature) que l'origine de l'inquiétante étrangeté correspond au retour du même, du semblable. Par exemple, Freud voyageait dans un train, il se leva de sa banquette pour interpeller le contrôleur. Lorsqu'il se leva, il vit un homme, à l'extérieur de son compartiment, à la silhouette antipathique, désagréable, voire inquiétante. Cet homme qu'il apercevait sans réellement distinguer ses traits était en fait son reflet que lui renvoyait la vitre de la porte. Dans cet exemple, on voit bien le retour du semblable, du reflet. Cette image d'abord dérangeante devient, une fois identifiée, la sienne. Cet essai, inscrit dans la première topique freudienne, avant le remaniement de sa pensée que constitue la seconde topique, montre que le refoulement d'une représentation laisse libre un affect qui se transforme en angoisse (c'est le refoulement qui provoque l'angoisse). Le retour du refoulé, qu'il soit traumatique ou non, se voit chargé de l'angoisse. Il distingue aussi une seconde forme d'inquiétante étrangeté, celle qui émane de complexes infantiles refoulés (complexe de castration, fantasme du sein maternel...). Source : Article *L'inquiétante étrangeté* de Wikipédia en français (http://fr.wikipedia.org/wiki/L%27inqui%C3%A9tante_%C3%A9tranget%C3%A9).

qui l'a produite. Sans s'engager dans un débat quasi théologique et impossible à trancher à ce propos, il existe d'une part de bonnes raisons de Proust qui pouvait difficilement assumer publiquement son homosexualité et certaines de ses pratiques (sa fréquentation de prostitués au bordel, certains goûts sadiques⁷⁵) pour mettre de la distance avec les personnages de son œuvre, de même que les auteurs des XVII^e et XVIII^e siècles qui voulaient écrire contre la religion devaient faire endosser les critiques qu'il souhaitaient exprimer à des personnages qu'ils faisaient mine de désavouer ou de condamner dans les préfaces ou avant-propos de leurs écrits ! Cela n'enlève rien à l'aspect proprement artistique de leur création et d'une certaine façon au contraire la renforce même, la nécessité du subterfuge enrichissant la technique de construction de l'œuvre et la mise à distance avec les personnages laissant plus de champ au lecteur que dans l'autofiction. De fait, dans la fameuse « dissertation » sur l'inversion ou la « race des tantes » en ouverture de *Sodome et Gomorrhe*, ou dans les remarques sur le physique des garçons du bordel, le lecteur éprouve quelque difficulté à comprendre comment le narrateur s'il n'est pas bisexuel ni homosexuel peut porter ce genre d'appréciations et l'on sent fortement à ces moments précis que c'est la vision et la sensibilité de l'auteur Marcel Proust qui se substituent à celle de « Marcel » le narrateur amant d'Albertine et qui font passer ainsi de l'homodiégétique à l'extradiégétique.

Sincèrement, existe-t-il aujourd'hui – et *a fortiori* à l'époque de Proust – beaucoup d'hétérosexuels à 100% comme prétend être le narrateur ou tel que veut le présenter l'auteur (on exclut donc ici bisexuels et « métrosexuels ») qui manifestent une telle curiosité obsessionnelle envers l'homosexualité qu'ils prennent sinon du plaisir mais du moins manifestent une impatience irrépressible à assister jusqu'au bout à une scène de sodomie entre hommes à travers une cloison où rien n'est épargné des râles d'accouplement jusqu'à l'hygiène intime post-coïtale ou à une autre de flagellation hyper-masochiste dans laquelle, si les apaches et les garçons bouchers infligeant les sévices sont des faux, des « truqueurs », les clous et les coups du martinet sont, eux, bien réels ? S'ils tombaient par hasard sur ce type de scène, ils passeraient bien vite leur chemin, comme le feraient d'ailleurs également le plus grand nombre des homosexuels. Pour transposer dans le monde d'aujourd'hui, on conçoit difficilement qu'un véritable hétéro, même non homophobe, ressente l'urgence d'aller passer régulièrement une soirée dans la back room d'un cruising bar ou d'un gay sex club cuir ! Qu'y chercherait-il (à part pour celui qui n'aurait déjà trouvé) ? L'une des questions que soulèvent en creux au sujet du narrateur ces épisodes narratifs est donc celle de son hétérosexualité véritable : après avoir passé toute sa vie à se questionner jusqu'à la torture sur le fait que sa maîtresse soit lesbienne ou non, à déchiffrer les signes des représentants de Sodome et

75 Cf. la torture des rats in Painter George D., *Marcel Proust*, Tome 2 : 1904-1922 : *Les Années de maturité*, pp. 335-336.

Gomorrhe, de plus en plus nombreux - car à côté des homos de la première heure (donnés pour tels d'emblée ou même non encore décelés mais facilement identifiables), une grande partie des hétéros auparavant a priori insoupçonnables et insoupçonnés (Saint-Loup, Nissim Bernard, Legrandin, pour ne citer que ceux-là) finissent de l'autre côté - et à les accompagner jusqu'à leurs révélations et dimensions ultimes (et leurs « échasses plongées dans le Temps »), le narrateur se retrouve bien au bordel gay ou « Temple de l'impudeur » avec eux... Ce narrateur si clément et si compréhensif envers les « invertis », particulièrement dans le long et touchant plaidoyer en leur faveur de la première partie de *Sodome et Gomorrhe*, qui ne les juge jamais du point de vue moralité / immoralité et fait même preuve de compassion et d'empathie pour leur sort, qui se fait même draguer par Charlus comme tant d'autres jeunes gens, qui pleure quasiment de dépit amoureux quand il apprend que son grand ami Saint-Loup est homosexuel et le délaisse⁷⁶, se sent finalement obligé de condamner moralement le vice, la perversion, mais y croyons-nous vraiment ?

Peu importe car l'essentiel n'est pas là. On comprend à un niveau supérieur les préoccupations de construction de l'œuvre, de son architecture où côté de chez Swann et côté de Guermantes, hétérosexualité et homosexualité, Sodome et Gomorrhe, constituent des lignes que l'on croyait parallèles et qui finissent néanmoins par se rejoindre. Cette structuration s'appuie aussi sur une certaine transitivité entre les personnages qui fait que le narrateur vient s'inscrire dans la série successive ou concomitante des amoureux/amants jaloux et bafoués si bien que Swann et le narrateur sont aussi Saint-Loup et Charlus. En symétrie inversée les aventures saphiques d'Odette ou d'Albertine trouvent un pendant chez Morel qui trompe Charlus non seulement avec d'autres hommes (dont le cousin de ce dernier, le Prince de Guermantes, son neveu Saint-Loup ou bien le marquis d'Argencourt) mais aussi avec des femmes.

À côté de ces parallèles se met en œuvre un jeu (ou bien ces parallèles peuvent apparaître sous forme) de mise en abyme dans les scènes de voyeurisme où ce que le voyeur observe, toujours au travers d'une vitre, fenêtre, œil de boeuf, est aussi un jeu de miroir, de reflets et d'emboîtements : l'auteur qui fait regarder son narrateur (et par conséquent le lecteur qui voit tout par les yeux de ce dernier afin de co-construire la signification) un double déformé de lui-même, qui regarde Charlus qui est un autre double déformé d'une partie de chacun d'eux. Charlus-Prométhée peut être vu comme une version symbolique de l'auteur et du narrateur à vocation littéraire qui apportent la connaissance aux hommes, savoir et souffrance étant liés.

⁷⁶ *La Fugitive*, pp. 548- 549 : le narrateur s'y déclare « absolument indifférent au point de vue de la morale qu'on [trouve] son plaisir auprès d'un homme ou d'une femme, et trop naturel et humain qu'on le [cherche] là où on [peut] le trouver ».

Si Charlus eût été écrivain...

Au désenchantement du monde mondain (du fait d'une part de la prise de conscience de sa vanité, à entendre comme vide, bête et fat, et d'autre part des forces à l'œuvre dans le temps qui redistribue l'organisation sociale) font écho les décevantes révélations et vérités essentielles de l'amour : souffrir pour des femmes ou des hommes dont on se rend finalement compte qu'ils ne sont même pas *son genre*. Les seuls réenchantement, bonheur et salut possibles pour le narrateur viendront comme on le sait des révélations de l'art et de la découverte de la vocation de l'écriture.

Il est intéressant de relever sur cette dernière ce que dit le narrateur à diverses reprises des dons littéraires potentiels de Charlus, jamais présenté comme un écrivain, même médiocre comme l'a été Montesquiou, mais qui aurait presque toutes les aptitudes à le devenir :

Pour la première des accusations dirigées contre le baron de Charlus, celle d'être passé de mode, les gens du monde ne donnaient que trop aisément raison à M^{me} Verdurin. En fait, ils étaient ingrats, car M. de Charlus était en quelque sorte leur poète, celui qui avait su dégager dans la mondanité ambiante une sorte de poésie où il entrait de l'histoire, de la beauté, du pittoresque, du comique, de la frivole élégance⁷⁷.

Le narrateur confie encore ailleurs qu'il

regrette que M. de Charlus n'ait jamais rien écrit [...] si M. de Charlus eût tâté de la prose, [...] l'homme du monde fût devenu maître écrivain [...]. S'il avait fait des livres, même mauvais, ce que je ne crois pas qu'ils eussent été, quel dictionnaire délicieux, quel répertoire inépuisable !⁷⁸.

Une autre occurrence de ce sujet apparaît enfin dans *Le Temps retrouvé* :

Quel malheur que M. de Charlus ne soit pas romancier ou poète, non pas pour décrire ce qu'il verrait, mais le point où se trouve un Charlus par rapport au désir fait naître autour de lui les scandales, le force à prendre la vie sérieusement, à mettre des émotions dans le plaisir, l'empêche de s'arrêter, de s'immobiliser dans une vue ironique et extérieure des choses, rouvre sans cesse un courant douloureux. Presque chaque fois qu'il adresse une déclaration, il essuie une avanie, s'il ne risque pas même la prison. Ce n'est pas que l'éducation des enfants, c'est celle des poètes qui se fait à coups de gifles. Si M. de Charlus avait été romancier, la maison que lui avait aménagée Jupien, en réduisant dans de telles proportions les risques, [...] eût été pour lui un malheur. Mais M. de Charlus n'était en art qu'un dilettante qui ne songeait pas à écrire et n'était pas doué pour cela⁷⁹.

⁷⁷ *Le Temps retrouvé*, p. 625.

⁷⁸ *La Prisonnière*, pp. 172-173

⁷⁹ *Le Temps retrouvé*, p. 675. *Je souligne*.

Or le narrateur, sur les derniers pas qui le mènent à la révélation de sa vocation d'écrivain, vient de nous montrer ce qu'il a su faire littérairement, lui, du Temple de l'Impudeur. Il est assez singulier de considérer sur ce sujet que Proust a aidé financièrement Albert Le Cuziat, son « Gotha vivant », à créer son bordel d'hommes, et lui a donné des meubles hérités de sa mère et de sa grand-mère (quand on pense à l'amour maladif de l'auteur et du narrateur pour ces deux figures, et qui a engendré quelques-unes des plus belles pages de *La Recherche*, on n'est pas loin de la « profanation » à la Mlle de Vinteuil). On voit le narrateur faire la même chose au début de *La Recherche*, les différences étant que les meubles sont ceux de tante Léonie et qu'il les donne à une tenancière de bordel de femmes :

Je cessai du reste d'aller dans cette maison parce que, désireux de témoigner mes bons sentiments à la femme qui la tenait et avait besoin de meubles, je lui en donnai quelques-uns – notamment un grand canapé – que j'avais hérités de ma tante Léonie. Je ne les voyais jamais, car le manque de place avait empêché mes parents de les laisser entrer chez nous et ils étaient entassés dans un hangar. Mais dès que je les retrouvai dans la maison où ces femmes se servaient d'eux, toutes les vertus qu'on respirait dans la chambre de ma tante à Combray m'apparurent, suppliciées par le contact cruel auquel je les avais livrés sans défense ! J'aurais fait violer une morte que je n'aurais pas souffert davantage⁸⁰.

Quant à Charlus il fait remplir à Jupien un rôle similaire à celui qu'a tenu Le Cuziat auprès de Proust. Le génie de la création littéraire, c'est justement ce que Proust a transformé de son expérience vécue pour l'intégrer⁸¹ dans un ensemble à la fois romanesque, psychologique, philosophique. Proust n'est ni Marcel ni Charlus, mais il est aussi (dans) les deux à la fois au sens où l'écrivain est toujours peu ou prou (dans) tous les personnages qu'il crée (cf « Mme Bovary, c'est moi »). Si Charlus eût été écrivain ou avait eu la vocation d'écrivain, il aurait su tirer lui aussi un roman de son parcours allié à de l'imagination et aux « anneaux nécessaires d'un beau style » et il aurait pu écrire une œuvre ressemblant à *La Recherche*. Ce même narrateur nous informe une page plus loin qu'il avait offert une traduction qu'il avait réalisée de *Sésame et les Lys* de Ruskin au baron et comment ne pas voir là aussi le reflet de l'auteur dans le narrateur...

Quant au lecteur, déjà transformé lui aussi en voyeur, le voilà promu également au rang de co-auteur, puisqu'en effet, au cas où il n'aurait pas été assez vigilant, le mode d'emploi de construction du sens de ce qu'il est en train de lire lui est donné et explicité :

En réalité, chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au

80 *À l'Ombre des Jeunes Filles en fleurs*, p. 484.

81 L'aventure de la maison de passe de Le Cuziat n'a pas duré bien longtemps : ouverte en 1917, Proust y fut contrôlé par la police en 1918 (à noter qu'il fait « subir » également à Charlus une arrestation par la police qui le relâche ensuite in *Le Temps retrouvé*, p. 830).

lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. La reconnaissance en soi-même, par le lecteur, de ce que dit le livre est la preuve de la vérité de celui-ci, et vice versa, au moins dans une certaine mesure, la différence entre les deux textes pouvant être souvent imputée non à l'auteur mais au lecteur. De plus, le livre peut être trop savant, trop obscur pour le lecteur naïf et ne lui présenter ainsi qu'un verre trouble, avec lequel il ne pourra pas lire. Mais d'autres particularités (comme l'inversion) peuvent faire que le lecteur ait besoin de lire d'une certaine façon pour bien lire ; l'auteur n'a pas à s'en offenser mais, au contraire, à laisser la plus grande liberté au lecteur en lui disant : « Regardez vous-même si vous voyez mieux avec ce verre-ci, avec celui-là, avec cet autre »⁸².

Dédoublings, emboîtements, mises en abyme, jeux de miroirs déformants et de reflets déformés se répercutent ainsi vertigineusement à l'infini à partir du regard porté sur le baron de Charlus...

Le narrateur, et pour le coup surtout l'auteur, tisse son œuvre comme une toile, croise les fils et assemble les morceaux d'étoffe, comme une couturière : « je bâtirais mon livre, je n'ose pas dire ambitieusement *comme une cathédrale, mais tout simplement comme une robe* »⁸³ et c'est bien aussi ce surnom de « la Couturière »⁸⁴ qui a été donné à Charlus, poète de la mode et de la modernité comme l'a été le Baudelaire du *Peintre de la vie moderne*. Comme tout artiste, et ainsi qu'il est dit dans *La Recherche* elle-même, l'auteur et le narrateur sont créateurs d'un nouvel univers et Charlus en est assurément la planète la plus étrange. N'était-il pas déjà signalé ainsi : « il me sembla découvrir, accompagné de son satellite, un astre à une tout autre période de sa révolution et qu'on commence à voir dans son plein »⁸⁵ ? Nous aussi dans *Le Temps retrouvé* sommes placés derrière le télescope face à cette révolution en fin de cycle qui va reprendre sa course avec une nouvelle lecture à recommencer et donc une nouvelle lumière, à partir

« (...) du gouffre interdit à nos sondes
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes »⁸⁶

pour reprendre une autre référence à Baudelaire apparaissant dans *La Recherche*, ces nouvelles *Fleurs du Mal*.

82 *Le Temps retrouvé*, p. 737.

83 Cf. *Le Temps retrouvé*, p. 830. *Je souligne*.

84 *La Prisonnière*, p. 172 ; on peut d'ailleurs noter que le narrateur, tout comme Charlus, est passionné de vieux objets et bibelots et de mode féminine (cf. la recherche de vieille argenterie et de robes de Fortuny avec et pour Albertine, in *La Prisonnière*, pp. 294-295).

85 *Id.*, p. 169.

86 in « Le Balcon », cité dans *Le Temps retrouvé*, p. 619.

Bibliographie sélective

1) Editions de Proust Marcel, *À la Recherche du Temps perdu*

- Ed. Robert Laffont, coll. « Bouquins », 3 tomes, 1987 (voir notamment les préfaces par Bernard Raffalli de *Sodome et Gomorrhe*, Tome II, pp. 485-498, et du *Temps retrouvé*, Tome III, pp. 559-570).
- Ed. Gallimard / NRF, coll. « La Pléiade », sous la direction de Jean-Yves Tadié, 4 tomes, 1987-1989 (voir notamment la notice d'Antoine Compagnon pour *Sodome et Gomorrhe*, Tome III, pp. 1186-1261 et celle de Pierre-Louis Rey et Brian Rogers pour *Le Temps retrouvé*, Tome IV, pp. 1146-1175).

2) Biographie :

- Painter George D., *Marcel Proust*, Tome 1 : 1871-1903 : *Les Années de jeunesse*, et Tome 2 : 1904-1922 : *Les Années de maturité*, Ed. Mercure de France, 1966 (voir particulièrement le Chap. XIII du Tome 2 : « Le puits de Sodome », pp. 313-352).

3) Ouvrages critiques et autres

- Buot François, *Gay Paris, une histoire du Paris interlope entre 1900 et 1940*, Ed. Fayard, 2013 (voir chap. « Bordels », p. 151 seq).
- Canet Nicole / Cance Étienne, *Hôtels garnis. Garçons de joie - Prostitution masculine. Lieux et fantasmes à Paris de 1860 à 1960*, textes d'Étienne Cance et de Nicole Canet, rapports de la Préfecture de Police, Ed. Nicole Canet, 2012 (cf. pp. 49 seq. sur le bordel d'Albert Le Cuziat, en partie meublé par Proust et où les garçons ont été arrêtés par la police).
- Compagnon Antoine, *Proust entre deux siècles*, Ed. Seuil, 2013.
- Deleuze Gilles, *Proust et les signes*, Ed. PUF, coll. Perspectives critiques, 1964.
- Dubois Jacques, *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, Ed. Seuil, coll. « Liber », 1997.
- Kempf Roger, *Sur le corps romanesque*, Ed. Seuil, coll. « Pierres Vives », 1968 (voir dernier chap. « Les cachotteries de M. de Charlus », pp. 131 seq.).
- Tadié Jean-Yves, *Proust et le roman*, Ed. NRF Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées, 1971.
- Teyssandier Laurence, *De Quercy à Charlus. Transformations d'un personnage d'À la Recherche du Temps perdu*, Ed. Champion, coll. « Recherches proustiennes », 2013.

4) Entretiens ou Articles sur Proust et son oeuvre :

- Enthoven Raphaël (sous la direction de), *Lectures de Proust*, Librairie Arthème Fayard, coll. « Les nouveaux chemins de la connaissance », 2011.
- Hasquenoph Bernard, « Au bordel avec Proust », in *Regards*, 9 juillet 2013, en ligne sur : www.regards.fr/web/Au-bordel-avec-Proust, 6883
- Jeannelle J.-L. (Paris IV-Sorbonne), « Queer critique », publié en ligne le 7 mai 2003 sur : www.fabula.org/revue/cr/405.php
- Richard Philippe, « Charlus, l'artiste qui n'avait pas trouvé sa voie », *Acta fabula*, vol. 15, n°7, Notes de lecture, Septembre 2014, en ligne sur : www.fabula.org/revue/document8824.php

Ellul pour les (pas si) nuls !

Patrick Chastenet

Patrick Troude-Chastenet est professeur en sciences politiques à l'Université de Bordeaux. Il est membre du *Centre Montesquieu de Recherches politiques*. Avant d'entamer une carrière universitaire (il est également diplômé en sociologie et ethnologie), il a exercé le métier de journaliste (*Le Monde*, *Sud-Ouest*, *Le Canard enchaîné*). Auteur de biographies (Georges Simenon, Chaban-Delmas...), il est aujourd'hui considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de Jacques Ellul (il est membre du Conseil de direction de l'*International Jacques Ellul Society*, dirige *Les Cahiers Jacques Ellul* et préside l'*Association internationale Jacques Ellul*) dont la pensée garde toute sa pertinence. Ellul ? Loin d'être nul ! Très loin...

« On ne peut pas créer une société juste avec des moyens injustes. On ne peut pas créer une société libre avec des moyens d'esclaves. C'est pour moi le centre de ma pensée. » (Jacques Ellul)

Si l'on me demandait de rédiger un *Ellul pour les Nuls*, voici sans doute les quelques thèmes dont il me faudrait parler. Dans le désordre ici et sans souci de hiérarchiser l'importance de ces premières entrées possibles : son ton volontiers prophétique, sa foi chrétienne, son amour de la mer et de la nature, son enracinement dans le Sud-Ouest, sa passion pour la liberté, sa sensibilité anarchiste, son sens de l'amitié, son métier d'historien du droit, son talent d'enseignant, son implication dans la prévention de la délinquance juvénile, son analyse originale de la propagande sociologique et de « l'illusion politique », son œuvre théologique, son engagement ecclésial, sa réflexion éthique, son mode de pensée dialectique inspiré de Marx, Kierkegaard et Karl Barth, sa critique de la survalorisation du travail dans nos sociétés productivistes, sa remise en cause du tout économique, sa dénonciation du culte de la croissance et de la consommation, son appel à une « révolution nécessaire », sa prise de conscience précoce de la nécessité de préserver la nature non pour la mettre sous cloche

mais comme condition indispensable à l'expression de la liberté humaine, son soutien aux objecteurs de conscience à l'époque de la conscription, son allergie aux modes intellectuelles le poussant presque toujours à nager à contre-courant, sa notoriété à l'étranger contrastant avec la marginalisation de sa pensée en France, son rôle de sentinelle, d'éternel guetteur ou de lanceur d'alertes, et enfin bien sûr son intuition géniale quant à l'ambivalence du progrès technique et au caractère potentiellement totalitaire de la raison techniciste.

J'ajouterais sans doute que pour avoir été conçue pour l'essentiel il y a plus de soixante ans, sa pensée n'a rien perdu de sa pertinence bien au contraire.

Un enfant pauvre mais heureux

Né le 6 janvier 1912 à Bordeaux, mort d'un lymphome à Pessac le 19 mai 1994, Jacques Ellul aura su toute sa vie durant résister aux sirènes parisiennes. Fils de Joseph Ellul et de Marthe Mendès, il se considérait comme un fils de métèque élevé dans le sens de l'honneur et des valeurs aristocratiques de la droite. Son père était italo-serbe, de culture grecque orthodoxe mais voltairien de conviction, sa mère franco-portugaise de confession protestante. Ses deux parents étaient issus de grandes familles ayant connu de graves revers de fortune. Après des études à Vienne, Joseph Ellul fut recruté en qualité de fondé de pouvoir par une grosse maison de négoce de Bordeaux. Venu dans la capitale aquitaine le temps d'un stage, il ignorait qu'il y rencontrerait sa future épouse. En raison d'une intransigeance de caractère qui lui faisait placer le sens de l'honneur au-dessus de toute autre considération, il fut confronté plusieurs fois au chômage. Pour subvenir aux besoins du ménage, Marthe, son épouse, enseignait le dessin dans un établissement privé et donnait également des leçons de peinture à domicile. De son propre aveu, la jeunesse d'Ellul fut donc celle d'un enfant studieux, pauvre mais heureux¹. Premier de la classe au lycée de Longchamp – aujourd'hui lycée Montesquieu –, une fois ses devoirs terminés, sa mère le laissait baguenauder des après-midi entiers sur les quais au bord du fleuve ou dans les marais d'Eysines. Le soir avant de passer à table, le petit Jacques se plongeait dans la lecture de la Bible pour retrouver l'histoire du peuple hébreu qui l'enchantait. Le dimanche et pendant les vacances, il étudiait des langues étrangères avec son père polyglotte, ou bien il peignait les uniformes – lui le futur antimilitariste ! – de ses soldats de plomb, avec déjà le souci de la précision historique. La famille résidait au 18 bis de la rue Emile-Zola, à proximité du Jardin Public où, avec ses camarades de la

1 Pour plus de détails, on se permettra de renvoyer ici à Patrick Chastenet, *Jacques Ellul, À contre-courant, Entrepreneurs*, Paris, La Table Ronde, coll. « la petite vermillon », 2014.

« laïque », il se livrait à des batailles homériques contre ceux de la « catho ». C'est ensuite au lycée Montaigne, où il brillait particulièrement en latin, en français, en allemand et en histoire, qu'il obtint son bac à l'âge de seize ans. Passionné de mer, il voulait devenir officier de marine mais son père l'obligea à faire son droit. Sa rencontre avec Bernard Charbonneau, prototype de l'élève rebelle aussi brillant qu'indiscipliné, lui permettra de s'initier très tôt aux charmes des étangs girondins, de la forêt landaise et de la montagne pyrénéenne.

Une grille de lecture du XXI^e siècle

Auteur d'une soixantaine de livres et de plus d'un millier d'articles de journaux et revues, Jacques Ellul pâtit moins de son pessimisme et de son style volontiers ronchon que de son scepticisme affiché à l'égard de l'agnosticisme revendiqué des sciences sociales. Bien qu'ayant instauré une distinction stricte entre les deux registres de son œuvre – sociologique et théologique – séparés mais en correspondance, le fait de revendiquer sa foi chrétienne lui aura fermé bien des portes. À commencer par celles de l'Internationale Situationniste ! Son protestantisme affiché lui vaudra - et lui vaut aujourd'hui encore - l'ostracisme d'une partie de l'intelligentsia et du monde académique mais également de nombreux cercles anarchistes, néo-luddites et anti-industriels (Encyclopédie des Nuisances) qui le lisent avec profit sans toutefois le citer.

Pourtant, sa critique de « l'illusion politique » n'a jamais été aussi actuelle. Tout est politique mais la politique n'est qu'une illusion dans un monde technicien dominé par ce qu'il appelle le nécessaire et l'éphémère. Le nécessaire, c'est la négation du choix, c'est-à-dire la négation de l'essence même de l'action politique. Or, « gouverner c'est choisir », comme le disait si bien Pierre Mendès-France, l'un des rares dirigeants – sinon le seul – à avoir su trouver grâce à ses yeux. Quant à l'éphémère, il s'applique au comportement de nos responsables politiques, engagés la plupart du temps dans des pratiques à courte vue, doublées de voltefaces et de doctrines à géométrie variable. Ce diagnostic posé une première fois en 1965 est encore plus vrai aujourd'hui. Alors que les problèmes à régler n'ont jamais été aussi complexes : le changement climatique, le terrorisme islamiste, la multiplication des virus combinée avec l'augmentation de leur vitesse de propagation, l'insécurité alimentaire tout autant que les problèmes de malnutrition, la dangerosité de l'industrie nucléaire et plus généralement toutes les questions liées à l'énergie, l'avenir même de notre planète, exigent des analyses ou des programmes à très long terme et donc très ambitieux, les gouvernants compensent leur impuissance réelle par une sorte d'agitation extrême.

Il n'est que de regarder la gestion médiatique des sommets du G20 ou les rencontres entre chefs d'État pour en être convaincu. En matière de

(dé) régulation financière, les sommets à répétition, dits de la dernière chance, en constituent l'exemple archétypal. Ritualisés, présentés systématiquement comme des moments déterminants, historiques au sens le plus fort, ces réunions tentent de sauver les apparences mais elles ne peuvent masquer une réalité qui devrait attrister aussi bien les dirigeants que les dirigés que nous sommes : aujourd'hui les gouvernants sont suspendus au bon vouloir des agences de notation, autrement dit à ce qu'Ellul désignait comme « le pouvoir des bureaux » et plus précisément au pouvoir des techniciens, en l'occurrence ici des techniciens de la finance. Pire, dans l'exemple grec, après avoir longtemps interdit au chef du gouvernement de consulter directement le peuple, la troïka composée de la Commission européenne, la Banque centrale européenne et le Fonds monétaire international feint d'ignorer la victoire du non au référendum de 2015 et continue d'étrangler la population au nom de la monnaie unique et de l'austérité planifiée pour les héritiers de Périclès. Face aux instances financières internationales, que reste-t-il donc de la souveraineté populaire et du modèle démocratique ? N'est-ce pas là une parfaite illustration de la théorie ellulienne de l'évacuation du politique par le fait bureaucratique et l'expertise technocratique ?

Les experts contre la démocratie

Le modèle démocratique pose comme principe fondamental que le peuple souverain choisit librement et contrôle régulièrement ses représentants, lesquels gouvernent vraiment, commandent à une administration entièrement soumise au pouvoir politique légitimement élu. Or, ce que l'on peut constater presque tous les jours et dans presque tous les domaines, c'est l'inversion du modèle démocratique. Ellul a toujours pensé en effet que la souveraineté populaire n'était qu'un « mythe étiologique ». En outre, il avait parfaitement bien repéré le phénomène de la mondialisation en insistant sur ce qu'il appelait « l'universalisation de la technique », universalisation faisant qu'à terme le monde serait de plus en plus unifié mais aussi de plus en plus dépendant des experts. S'il n'employait pas le terme de « globalisation » cette idée figurait déjà dans sa trilogie sur la technique.

Alors, dans ce monde unifié par la logique technicienne, qui gouverne vraiment ? Ni le peuple ni ses représentants mais un « troisième homme » : le technicien ou une organisation non élue composée d'experts. Dans pratiquement tous les domaines de notre vie collective, ce sont les techniciens experts, par l'intermédiaire de hauts fonctionnaires de l'administration centrale et des cabinets ministériels, qui exercent la réalité du pouvoir. Ce sont eux qui, très en amont, prennent les décisions, qui sont ensuite endossées par les gouvernants puis vendues au bon peuple par une information (les fameux éléments de langage)

qui n'est en réalité que de la bonne vieille propagande recyclée sous le masque plus présentable de la communication politique.

Un domaine qui a lui-même ses propres techniciens : les *spins doctors*. Cette emprise croissante des experts sur la décision politique ruine le principe même de la souveraineté populaire. Lorsque dans *L'Illusion politique* (1965), Ellul écrit à propos de la défense de la démocratie : « Imbéciles qui croyez défendre ce qui a disparu depuis longtemps ! » on pense au prophète qui radicalise son propos pour mieux nous alerter du danger ou au coryphée de la tragédie grecque lorsqu'il sort du rang pour s'adresser au public.

Avec le recul du temps, on peut en effet constater que si la démocratie progresse dans le monde en tant que régime politique, elle régresse en tant qu'idéal politique à atteindre car qui pourrait prétendre sérieusement que la réalité du pouvoir appartient, en dernier ressort, au *demos* (peuple) et non aux différentes catégories d'experts ? Dans le domaine de la santé publique, il est difficile de parler de démocratie tant ce domaine est tributaire de l'expertise scientifique elle-même suspectée de collusion avec l'industrie pharmaceutique (*Big Pharma*). Après l'affaire du sang contaminé – et l'émergence du principe de précaution – un certain nombre de philosophes et de sociologues, nous avaient assuré que désormais les responsables politiques avaient définitivement repris la main face aux experts. Alors que les scandales du *Médiateur*, du *Vioxx* et des prothèses mammaires *PIP* sont encore dans tous les esprits, que ceux de l'*Isoméride* et de l'hormone de croissance sont supplantés dans l'actualité par celui des antiépileptiques à base de valproate (Dépakine), il est permis d'en douter.

Que reste-t-il du choix politique face à ce qui relève de la nécessité technique ? De la propagande, agrémentée d'une illusion également dénoncée par Ellul, consistant à croire que l'information immunise contre la propagande. En effet, l'auteur de *Propagandes* (1962) nous montre que l'on a tort d'opposer la propagande, qui serait du domaine du mensonge et du mal, à l'information qui appartiendrait au monde de la vérité, du bien. La frontière entre les deux est beaucoup plus poreuse qu'on ne l'imagine, elle évolue suivant les désirs, les croyances et les intérêts des propagandistes mais avec la complicité des propagandés, c'est-à-dire nous tous. C'est ainsi que même l'affaire du *Médiateur* peut donner lieu à une interprétation ellulienne. Pourquoi ce médicament a-t-il eu du succès ? Parce qu'il était supposé permettre aux hommes et aux femmes qui l'utilisaient d'obtenir un corps plus mince. Avoir un corps efficace, performant, qui ressemble à celui des mannequins que l'on voit dans les publicités, voilà qui résulte d'une logique dénoncée par Ellul, celle d'une société technicienne. La technique dans sa pensée, n'étant pas réduite à la machine, à la question des outils ou des objets, mais définie comme la recherche systématique du moyen absolument le plus efficace dans tous les domaines, indépendamment de toute autre considération.

Penser la catastrophe

Ellul nous a également aidés à comprendre la catastrophe de Fukushima. En effet, on peut analyser cette catastrophe comme une illustration de la fragilité de la puissance technicienne dans la mesure où elle a eu lieu dans un des pays à la pointe de l'évolution technique. Depuis l'accident nucléaire de Tchernobyl, nous devrions tous savoir que le seul élément prévisible est l'imprévisible. À la lueur de la tragédie multidimensionnelle vécue par le Japon depuis mars 2011, on peut relire ce qu'écrivait Ellul dans son livre *Le bluff technologique* (1988) : « Il faut partir de cette constatation générale de notre temps que, en cas de grave accident, de catastrophe naturelle ou artificielle provoquée par la technique, il n'est jamais possible de trouver la réponse adéquate. Ni au point de vue technique ni au point de vue économique. (...) Personne ne veut accepter l'idée que la technique nous a effectivement placés au milieu de centaines de volcans ». Avec le nucléaire, selon Ellul il faut renverser l'adage populaire et considérer le pire comme toujours possible.

Alors que l'Europe tout entière est plongée dans une crise dont les précédents remontent aux temps les plus funestes de son histoire, il ne faut pas oublier que cette crise a d'abord démarré sur le terrain monétaire et financier. C'est bien au nom de la recherche de la plus grande efficacité – la définition de la technique selon Ellul – que l'accélération des transactions boursières (grâce à l'informatique) s'est développée de façon exponentielle² et que les produits dérivés de la finance se sont multipliés. Par le biais de la titrisation et des *hedge funds* (fonds à risque), les techniciens de la finance ont créé des produits de plus en plus sophistiqués et de moins en moins connectés à l'économie réelle qui ont abouti aux résultats que l'on connaît. À l'occasion de la crise financière de 2008 comme dans celle de la dette souveraine, nous avons pu mesurer l'impuissance des gouvernements face au pouvoir des experts. Et l'on retrouve là un leitmotiv de la pensée ellulienne, la subordination du politique à l'instance bureaucratique, la dépossession du pouvoir des représentants élus par une aristocratie de techniciens. Les ministres se contentent d'endosser publiquement des décisions prises, pour l'essentiel, par des experts d'où une fois encore la formule très révélatrice « responsable mais pas coupable ». Lorsque les experts du FMI et de la BCE parlent, les gouvernants doivent se soumettre ou se démettre. L'exemple de la Grèce, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Europe de l'Est et de la France, pourrait laisser croire désormais que les peuples d'Europe n'auront pour seul choix que d'arbitrer entre des populistes et des technocrates.

² Bruno Gizard et Alban Caillemer du Ferrage, « Les anticipations prophétiques de Jacques Ellul et l'évolution des marchés financiers », in Patrick Troude-Chastenet (Dir.), *Comment peut-on (encore) être ellulien au XXI^e siècle*, Paris, La Table Ronde, 2014, pp. 44-69.

La primauté de la technique

Si l'on tente à présent d'entrer dans le cœur de sa doctrine politique, on retrouve la primauté de la technique. Face à l'universalité du fait technique, les différences de régime sont secondaires. Quatorze ans avant les premières conférences d'Heidegger sur le sujet, Ellul considère déjà que c'est la technique et non pas la politique qui se trouve désormais « au cœur des choses ». Des conclusions qui se recoupent mais des méthodes qui divergent ! Chez Heidegger on trouve un questionnement métaphysique sur l'essence de la technique contemporaine, le *Gestell* (le dispositif) alors que Ellul propose une description sociologique des caractères du *Système technicien* (1977) à partir de la construction d'un idéaltype wébérien. La technique engendre une société caractérisée par ses « fatalités » et son « gigantisme ». Fatalité de la guerre : la technique banalise la mort ! Fatalité du fascisme : fruit du mariage du libéralisme économique et de la technique. Fatalité du déséquilibre entre les divers ordres de production en raison du progrès technique et de l'urbanisation. Gigantisme, c'est-à-dire concentration de la production, du capital, de l'État et de la population. Dans la ville moderne, les exigences initiales de la nature sont remplacées par des contraintes (in) humaines encore plus pesantes : « Lorsque l'homme se résigne à ne plus être la mesure de son monde, il se dépossède de toute mesure. » Il convient donc de mettre l'économie au service de l'homme et non pas l'inverse !

Dès le milieu des années 1930, Ellul pense la technique comme un procédé général et non comme un simple moyen industriel symbolisé par le recours à la mécanisation. Déjà le concept ellulien de la technique dépasse la simple critique du machinisme telle qu'on la retrouve chez Georges Duhamel (*Scènes de la vie future*, 1930) et sous une forme moins caricaturale chez Robert Aron et Arnaud Dandieu (*Le Cancer américain*, 1931). Il continuera de parler de technique et non pas de technologie puisque au sens étymologique la technologie (*technè, logos*) désigne le discours sur, ou l'étude de, la technique. Le progrès technique engendre, selon Ellul, un phénomène de prolétarianisation généralisée, qui dépasse la seule dimension économique analysée par Marx, et concerne tous les hommes ainsi que tous les aspects de leur vie. Comme il le démontrera plus tard dans *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954), le progrès technique se caractérise par son ambivalence et non par son ambiguïté (la technique n'a rien de flou). La technique est ambivalente car elle libère autant qu'elle aliène. Elle crée des problèmes aussitôt qu'elle en résout et elle s'accroît d'elle-même par les solutions qu'elle apporte. Parler d'auto-accroissement signifie que dans le cadre d'une société technicienne, tous les problèmes humains sont transformés en problèmes techniques et que la technique crée de nouveaux problèmes auxquels on essaie d'apporter systématiquement des solutions techniciennes.

Ellul n'est pas opposé à la technique en soi mais à son autonomie et à sa sacralisation. Il préconise une « réorientation de la technique » afin que les travaux pénibles puissent être effectués dans le « secteur collectif » sous forme de « service civil ». Son approche de la technique est celle d'un historien doublé d'un sociologue et non d'un philosophe. Il ne s'oppose pas à la technique pour des raisons ontologiques. Non seulement il est réducteur de le qualifier de « technophobe » mais c'est refuser de prendre en compte l'aspect diachronique de son œuvre. Au milieu des années 1930, n'affirmait-il pas que la technique, qui avait favorisé le fascisme, pouvait jouer en sens contraire et devenir un instrument de libération³ ? Point de vue confirmé en 1982 : « J'ai montré sans cesse la technique comme étant autonome, je n'ai jamais dit qu'elle ne pouvait pas être maîtrisée. »⁴

Ellul explique en effet comment la micro-informatique pourrait apporter aux théories autogestionnaires et conseillistes les moyens matériels de leurs ambitions. Cette nouvelle technique permettrait de coordonner librement l'activité libre de petits groupes autogérés pouvant déboucher sur la constitution de réseaux alternatifs et sur l'instauration d'une authentique démocratie locale. Espoir déçu à mettre en parallèle avec l'ambivalence de la Toile qui permet aux insurgés libyens de coordonner leur action *via* les réseaux sociaux et au régime de Kadhafi de ficher des milliers d'opposants grâce à un logiciel de surveillance du Web. Ce constat pouvant s'appliquer également au régime chinois et à son opposition démocratique puisque l'internet fut utilisé aussi bien par les dissidents que par les nationalistes et les agents de la sécurité d'État.

Hitler a gagné la guerre

À l'égard de la technique et de l'État, Ellul adopte un point de vue comparable. « Ce n'est pas la technique qui nous asservit mais le sacré transféré à la technique. » (1973). Sans cette sacralisation qui paralyse notre sens critique, la technique pourrait servir au développement humain : « Ce n'est pas l'État qui nous asservit, mais même policier et centralisateur, c'est sa transfiguration sacrale qui nous fait projeter notre adoration vers cet amalgame de bureaux. » Lorsqu'il affirme que « le modèle nazi s'est répandu dans le monde entier », cela signifie que le vaincu a littéralement corrompu le vainqueur. En s'engageant dans la

3 J. Ellul, « Le fascisme, fils du libéralisme », *Esprit*, n° 53, 1^{er} février 1937.

4 J. Ellul, *Changer de révolution. Linélectable prolétariat*, Paris, Seuil, 1982, p. 224. Tous les livres de Jacques Ellul sont réédités ou en cours de réédition dans la collection « La petite vermillon » aux éditions La Table Ronde.

voie de la puissance, en optant pour la guerre totale, en voulant combattre le mal par le mal, les démocraties se sont perverties en trahissant leurs principes vitaux. De façon irréversible ? « La loi de la politique est l'efficacité. Ce n'est pas le meilleur qui gagne, c'est le plus puissant, (...) Dans un monde technicisé, l'efficacité devient le seul critère de légitimité d'un gouvernement ». Et Ellul de conclure que pour résister à la concurrence, « on doit adopter le système de l'adversaire (...) en définitive Hitler a bien gagné la guerre ! » Hitler a montré le chemin du sacrifice de l'homme à l'État Moloch, « c'est là l'œuvre satanique dont il a été l'agent dans le monde. »⁵ Pour le vaincre, les Alliés ont employé ses méthodes. Sa défaite militaire a masqué sa victoire politico-morale. Nous nous orientons inexorablement vers la dictature (absolutisme de l'État, primauté des techniciens) et vers le totalitarisme universel.

En 1945, Ellul ne voit pas de moyen politique ou technique pour enrayer ce mouvement, ce qui ne signifie pas qu'il prône l'apolitisme « signe grave d'une mentalité préfasciste ». Au contraire, selon lui, « ce que la démocratie commence en provoquant le dégoût de la politique, la dictature l'achève en éliminant cette préoccupation. » Cette vision sombre, pour ne pas dire désespérée, est à mettre en perspective avec celle proposée en 1932 dans le dernier chapitre de *Changer de révolution* : « Vers la fin du prolétariat ? ». Incontestablement, il donne ici l'impression d'ouvrir une porte alors qu'on lui a reproché toute sa vie d'être un prophète de malheur, un puritain pessimiste contempteur du progrès technique et de la modernité sous toutes ses formes. Un puritain qui, au passage, affirmait qu'il était possible de travailler seulement deux heures par jour pendant trente ans !

Après avoir montré comment la société technicienne produisait de nouvelles formes de prolétarianisation – au prolétariat de Marx s'ajoutent un « prolétariat de misère » (chômeurs, immigrés, marginaux) et un « prolétariat culturel » (toute la population à l'exception de l'aristocratie technicienne) – Ellul affirme que tout n'est pas perdu. L'essence du socialisme, c'est-à-dire l'abolition du prolétariat et la fin de l'aliénation, reste un objectif permanent en dépit des moyens viciés utilisés jusqu'à présent pour l'atteindre. En dépit des caricatures qui en tiennent lieu dans le monde, « le socialisme est la seule orientation politique possible. »⁶ Mais pas n'importe lequel ! Ni celui des régimes, pas même celui des partis, socialistes. Un socialisme ascétique, fondé non sur la privation mais

5 J. Ellul, « Victoire d'Hitler ? », *Réforme*, 23 juin 1945, n° 14.

6 J. Ellul, *Changer de révolution. L'inéluctable prolétariat*, *Op. Cit.* p. 222. Ellul partage les réserves de Castoriadis à l'égard du mot « socialisme » mais « faute d'un mot plus adéquat ».

sur « l'abondance frugale »⁷, sur « l'austérité révolutionnaire » pour reprendre la terminologie de l'ex-Parti Communiste Italien, sur le refus de la puissance technicienne. Un socialisme de la liberté et, en même temps, un socialisme révolutionnaire. Ellul est conscient d'utiliser là des concepts vidés de leur sens pour y avoir consacré des ouvrages entiers et ce chapitre provoquera d'ailleurs rancœur et déception chez nombre de ses lecteurs ! Malgré tout, il observe des transformations dans le système technicien et dans le socialisme. Nous y reviendrons plus en détail. Mais précisément, que peut encore la politique face à la technique ?

L'illusion politique

Quelles sont les conséquences, dans le champ politique, de la recherche de l'efficacité à tout prix, du primat des moyens sur les fins ? Quel est le résultat provoqué par la combinaison du fait étatique et de la puissance technicienne ? Dans la société technicienne, l'homme croit se servir de la technique mais c'est lui qui la sert. L'homme moderne est devenu l'instrument de ses instruments. Le moyen s'est transformé en fin, la nécessité s'est érigée en vertu ! Nous vivons non pas dans une société « postmoderne » mais dans une société « technicienne », c'est-à-dire une société dans laquelle un système technicien s'est installé. Or cette société vivante tend de plus en plus à se confondre avec le « système technicien » : produit de la conjonction du phénomène technique et du progrès technique. Mais il faut préciser que pour Ellul, la société technicienne n'est pas réductible au système technicien et qu'il existe des tensions entre les deux. Le « système technicien » est à la société technicienne ce que le cancer est à l'organisme humain. L'existence de ces tensions permet justement de garder espoir en un changement possible, changement radical mais qui ne saurait emprunter les voies de l'illusion politique, c'est-à-dire celles de la politique traditionnelle ! « L'engagement, c'est la mise en gage »⁸ résume-t-il d'une formule d'inspiration anarchiste. Le militantisme partisan relève plus de la coagulation sociologique que de la liberté personnelle.

Dans la société technicienne, les gouvernants s'agitent pour conserver les apparences d'une initiative abandonnée en réalité aux experts. Avec des accents très wébériens, Ellul stigmatise l'évacuation du politique par le fait bureaucratique. Il constate l'inversion du modèle démocratique d'une

7 J. Ellul, *op. cit.* p. 276 et p. 400 dans la réédition de « la petite vermillon », La Table Ronde, 2015, présentée par Michel Hourcade, Jean-Pierre Jézéquel et Gérard Paul.

8 J. Ellul, *L'illusion politique*, Paris, coll. Pluriel, 1977, p. 239.

administration soumise à l'autorité des élus, avec désormais l'efficacité comme seul critère de légitimation. La société technicienne implique par ailleurs une confusion du politique et du social. La politique s'est substituée à la religion, l'État moderne a pris la place de Dieu ! « Tout est politique », expression à la fois « d'une idéologie et de cette réalité » selon laquelle le corps social tout entier est absorbé par le politique. Cette politisation du social conduit nécessairement au totalitarisme de l'État. L'État est totalitaire, par essence, quelle que soit sa forme ! « L'État régent la vie totale de l'homme et juge de la vérité ; il assume toutes les fonctions. Il pénètre au plus profond des consciences (...) et il définit le Bien (...). »⁹ Le pouvoir de l'État est d'autant plus absolu qu'il refuse toute limite d'ordre juridique ou moral. En fait, non seulement l'État n'est pas subordonné au droit mais il remanie le droit à sa guise. Cette défiance systématique envers l'État figure comme l'un des principaux invariants du discours ellulien.

Dans une société technicienne, la souveraineté populaire n'est qu'un mythe et le suffrage universel s'avère incapable de sélectionner de bons gouvernants et de contrôler leur action. Il est aussi illusoire de croire au contrôle du peuple sur ses représentants qu'à celui exercé par les élus sur l'administration et les experts. L'État technicien est par nature totalitaire, indépendamment de sa forme juridico-institutionnelle et de sa couverture idéologico-politique. La nuit tous les chats sont gris ! C'est en substance le leitmotiv d'Ellul depuis les années 1930. D'où son indifférence (relative) à l'égard du conflit Est/ouest, son refus de choisir une forme de dictature contre une autre puisque tous les régimes poursuivent des fins identiques : l'efficacité, la puissance. Autrement dit, la combinaison de l'État moderne et de l'idéologie technicienne rend la politique non seulement illusoire mais dangereuse. Pourtant, loin d'un plaidoyer en faveur d'un apolitisme – tout aussi illusoire – qui n'aurait pour conséquence que de renforcer l'emprise de l'État, le message d'Ellul vise à réhabiliter les vertus de la résistance personnelle face au Léviathan. Pour Ellul, « exister c'est résister » ! Il faut donc développer les « tensions », l'un de ses maîtres mots hérités de sa jeunesse personaliste¹⁰. Il faut encourager les tensions contre toutes les tentatives d'intégration sociale. Il convient en somme de réinventer une démocratie qui, on l'a vu, « a disparu depuis longtemps. » Et l'on touche ici à l'un des aspects les plus problématiques de son rapport au politique.

9 J. Ellul, *Exégèse des nouveaux lieux communs*, Paris, Calmann-Lévy, 1966, p.110.

10 Patrick Troude-Chastenet, « Jacques Ellul : une jeunesse personaliste », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, n° 9, 1^{er} semestre 1999, pp. 55-75.

La fragilité démocratique

On ne peut que le rejoindre lorsqu'il insiste sur la fragilité intrinsèque de la démocratie : formidable conquête permanente et non « régime normal, naturel, spontané. » Mais alors qu'il s'est toujours réclamé d'un réalisme politique à ras de terre, il nous semble qu'Ellul reproduit la même erreur de tous les idéalistes depuis Rousseau : en raison d'une vision trop exigeante de la démocratie, il renonce à distinguer ses manifestations empiriques – forcément imparfaites – des régimes parfaitement totalitaires. Au lieu d'admettre avec Robert Dahl la dimension potentiellement révolutionnaire de la doctrine démocratique car jamais pleinement réalisée, ou au lieu de souligner comme Claude Lefort son caractère essentiel d'indétermination, son invention permanente, son inachèvement structurel, Ellul semble considérer les polyarchies, c'est-à-dire les démocraties pluralistes, comme des dictatures masquées. Parce qu'il polarise son attention sur l'idéal démocratique, il sous-estime les vertus pourtant bien réelles des régimes démocratiques.

En réalité, ce qu'Ellul récuse au plus profond de lui, c'est la part de violence contenue dans toute forme de pouvoir politique, y compris lorsque cette violence prétend à la légitimité comme celle de l'État moderne selon la définition réaliste de Weber. Il n'a rien voulu apprendre, à ce sujet, ni du grand sociologue allemand ni du doyen de la Faculté de Droit de Bordeaux Léon Duguit. Ellul refuse la violence comme moyen spécifique, comme *ultima ratio*, non seulement de l'État mais de la politique dans son entier. La politique, qui nous le rappelle encore Weber, a pour seul enjeu la puissance ; la politique qui obéit à des lois impitoyables qu'il est dangereux d'ignorer en tant qu'acteur et naïf de nier en tant qu'observateur.

En insistant sur la fonction catalytique des chrétiens, sur ce rôle singulier de brebis au milieu des loups, en prônant la non-puissance plus que la non-violence, Ellul n'aurait jamais pu partager l'admiration de Weber pour ce personnage des *Histoires Florentines* déclarant qu'il fallait féliciter ceux qui avaient préféré la grandeur de leur Cité au salut de leur âme. En effet, si Ellul tourne le dos à Weber, il est encore plus éloigné d'un autre réaliste non moins illustre : Machiavel. Pour Ellul, on ne peut décidément pas « créer une société juste avec des moyens injustes ». Le Mal ne saurait engendrer un Bien, y compris en politique. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'Ellul a une autre référence, sa foi en le Tout Autre, en la révélation de Dieu en Jésus-Christ. À tous ceux qui trouvent bien commode d'ignorer le versant théologique de son œuvre, on se permettra de rappeler qu'Ellul lui-même invoque ses convictions chrétiennes dans l'un de ses livres de sociologie¹¹. Il nous faut donc

11 Cf. les dernières pages de *Changer de révolution*.

questionner plus avant son système de valeurs si l'on souhaite éclairer son rapport au politique. Comme l'observent justement les initiateurs des *Mélanges* : « Le concept de totalitarisme appliqué à tous les États n'a de sens, chez l'auteur, que par rapport à une conviction religieuse (...). »¹²

Les terroristes sont des nazis

L'arrière-plan métaphysique de sa pensée politique joue dans deux sens contradictoires. On peut tout aussi bien focaliser son attention sur la description hostile et péjorative de cette dimension de l'activité sociale, ou souligner au contraire le rôle positif du chrétien dans sa présence au monde moderne. Cette vision caricaturée de la politique réduite au domaine du Malin et de la vanité est exprimée notamment au cours de deux colloques et dans sa méditation sur l'Écclésiaste. « Dans notre monde occidental actuel, la politique c'est l'incarnation la plus profonde du mal. » Elle est « le lieu du démoniaque, le lieu du mensonge, le lieu de la puissance » (1979). Propos venant confirmer ceux tenus un an plus tôt : « l'essence politique reste la même, et je dis qu'en ce monde-ci, en ce temps-ci, elle est démoniaque. »¹³ L'homme moderne se trouve coincé entre les deux mâchoires d'un étau. S'il se réfugie dans l'apolitisme, l'État devient son destin et en se désintéressant de la politique il joue le jeu de « la divination démoniaque de l'État ». S'il plonge dans l'engagement militant, il baigne dans le milieu des idéologies rivales, celui du diabolo du Nouveau Testament c'est-à-dire le diviseur et il accentue alors la « diabolique politique ».

De la même façon que l'on a pu relire l'œuvre de Marx au prisme du Goulag, Ellul essaie d'interpréter la nature de la politique moderne à l'aune du terrorisme des années 1970 en Europe. Après avoir pris soin de peser ses mots, il en arrive à la conclusion que tous les terroristes sont des nazis¹⁴. Ni les terroristes ni leurs méthodes ne sont diaboliques en soi mais la politique qui les engendre. Le terrorisme dévoile ce qu'est devenue la politique, ici et maintenant. Le terrorisme exprime la haine absolue du pouvoir absolu. La puissance étatique tend vers l'absolu, les moyens pour la combattre ne peuvent donc pas rester relatifs. L'ennemi politique est considéré par les terroristes comme l'incarnation religieuse du Mal. Le refus de

12 E. Dravasa, C. Emeri, J.-L. Seurin, « Religion, société et politique », in *Mélanges en hommage à Jacques Ellul*, Paris, Puf, 1983, p. XIII.

13 Jean-Louis Seurin fait remarquer à juste titre qu'en démocratie la politique ne se réduit pas à la volonté de puissance mais qu'elle est aussi recherche de l'ordre équitable in « Religion et politique à la lumière de la Bible selon Jacques Ellul », *Foi et Vie*, n° 5-6 Décembre 1994.

14 J. Ellul, *Les combats de la liberté, Ethique de la liberté*, t.3, 1984, p. 166.

toute discrimination au sein des victimes potentielles est la conséquence de l'identité entre corps social et corps politique. Tous coupables ! Responsabilité collective, de la classe, de la race, de la religion ou de la nation ! « L'accusation morale ou théorique contre tous indistinctement se traduit à la longue et nécessairement par la mise à mort de n'importe qui, faute de pouvoir les tuer tous. » Tous les moyens sont bons s'ils sont efficaces ! Le terrorisme ne fait donc qu'exprimer un peu plus brutalement le credo collectif. « Si nous reculons d'horreur devant le terrorisme, il faut reculer d'horreur devant toute notre politique. »

Avec *La Raison d'être, méditation sur l'Écclésiaste* (1987), qui ressemble à bien des égards à la conclusion générale de toute son œuvre, Ellul parachève sa réflexion sur la place du politique dans la société contemporaine¹⁵. Après avoir passé cinquante ans de sa vie à ausculter un texte riche de sens réduit trop souvent à une simple formule, il choisit son commentaire en guise de bouquet final. Or que dit Qohélet sur le pouvoir politique ? Que la puissance est toujours absolue, le pouvoir est toujours le pouvoir quelle que soit sa forme constitutionnelle, le pouvoir n'apporte rien de nouveau, et que l'adage *vox populi, vox dei* n'est qu'un mensonge. Le pouvoir n'est que méchanceté, injustice et oppression ! Plus on monte dans l'échelle des pouvoirs, plus les hommes sont mauvais. Le chapitre V préfigure la longue chaîne de la tyrannie décrite par La Boétie dans le *Discours de la servitude volontaire*. Tout pouvoir de l'homme sur l'homme le rend malheureux. « La sottise a été placée aux plus hauts sommets. » Vanité, oppression, sottise ! « Tout le pouvoir est ainsi qualifié – sans réserve et sans nuance ! »¹⁶. Mais si Ellul a pleinement intégré le pessimisme radical de l'Écclésiaste quant au pouvoir humain, il n'en tire aucune conclusion pour inviter ses lecteurs à se détourner de la voie politique. Il s'agit seulement de la considérer dans sa relativité absolue et de souligner que la conquête de la liberté ne passe pas par elle ! C'est d'ailleurs la thèse qu'il défend dans *Politique de Dieu, politiques de l'homme*¹⁷. L'Église n'est pas une affaire spirituelle et la politique n'est pas dépourvue d'intérêt pour le chrétien comme pour l'homme moderne. La politique est même le lieu de la plus grande affirmation du désir d'autonomie de l'homme. Le chrétien ne doit donc ni s'en désintéresser ni en faire sa préoccupation principale.

La sentinelle d'Ezéchiel

La situation du chrétien dans le monde actuel est forcément révolutionnaire. Selon Ellul, la désespérance de l'homme moderne provient essentiellement du fait

15 J. Ellul, *La raison d'être, Méditation sur l'Écclésiaste*, Paris, Seuil, 1987.

16 *Op. cit.* p. 84. Les italiques sont d'Ellul.

17 J. Ellul, *Politique de Dieu, politiques de l'homme*, Paris, Éditions universitaires, 1966.

qu'il n'est plus à même d'entendre la promesse du salut et de la récapitulation, et la vocation du chrétien consiste précisément à annoncer cette « bonne nouvelle ». Le chrétien a donc, dans ce monde, un rôle irremplaçable. D'une part, il lui est impossible de rendre ce monde moins pécheur, d'autre part il ne lui est pas possible non plus de l'accepter tel qu'il est. Il doit vivre en permanence avec cette tension ! Sel de la terre, lumière du monde, brebis au milieu des loups, le chrétien est le signe vivant de la « politique » de Dieu. Il doit être ambassadeur de Dieu et prophète du retour du Christ¹⁸. Le chrétien est révolutionnaire pour conserver le monde dont le cours logique conduit inexorablement au suicide. Il appartient à deux Cités qui ne pourront jamais coïncider. Il est engagé dans ce monde-ci et en même temps citoyen d'un autre royaume. Toutes les solutions humaines sont temporaires et empreintes du péché ; le chrétien doit sans cesse renouveler l'exigence divine, c'est-à-dire tenter d'introduire un peu de liberté dans la société où il vit. Il se comporte comme un levain : une substance qui détermine la fermentation d'une autre substance sans être elle-même modifiée. Les chrétiens ont donc, au plan politique, un rôle catalytique à jouer. Ils font office également de guetteur, de sentinelle, comme le montre le prophète biblique Ézéchiel¹⁹. Ils sont chargés d'avertir le peuple et ils seront condamnés s'ils ne remplissent pas leur mission. La sentinelle est appelée à voir des signes là où l'homme naturel aperçoit seulement des événements. L'Église est là pour éclairer le chemin et donner un sens à l'aventure humaine, non pour reproduire les clivages politiques traditionnels ni pour se laisser absorber par le corps social. Au lieu de se comporter en force réactionnaire face à un gouvernement progressiste et en force révolutionnaire face à un régime conservateur, l'Église doit faire entendre sa différence en insistant sur le point décisif mais non contesté : l'adoration universelle du pouvoir. Le rapport du chrétien au politique doit se caractériser par une contradiction dialectique entre la prise au sérieux de l'instance politique et sa relativisation absolue d'une part, entre le respect des autorités et l'engagement révolutionnaire d'autre part. D'un point de vue chrétien, Ellul condamne aussi bien le capitalisme libéral que l'apolitisme, comme il l'avait fait dans ses écrits séculiers. La vraie question est l'exercice du choix, car il n'existe pas de doctrine politique chrétienne fondée sur la Révélation ! Le chrétien n'a donc pas à chercher une légitimation théologique de son engagement partisan. L'important est qu'il témoigne de la parole du Christ par sa présence au milieu des hommes, sans oublier qu'on ne peut servir deux maîtres.

18 P. Troude-Chastenet, *Lire Ellul. Introduction à l'œuvre sociopolitique de Jacques Ellul*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux, 1992, p. 160.

19 J. Ellul, *Les combats de la liberté*, Le Centurion/Labor et Fides, Genève/Paris, 1984.

Le chrétien est révolutionnaire

Dans les périodes de politisation intense, il doit participer à la relativisation du politique, non pour le dévaluer mais pour l'assainir. Le chrétien joue un rôle de réconciliation et de transaction en refusant la passion, la haine et l'exclusion. Ellul appelle donc à démythifier et désidéologiser la politique, à retrouver l'adversaire derrière l'ennemi et son prochain derrière l'adversaire politique. Si la démocratie est cette reconnaissance de la relativité du politique, de la validité des points de vue concurrents, de la limitation des pouvoirs, du respect des minorités, alors ce régime offre au chrétien une possibilité plus grande d'y exprimer sa liberté en Christ. Mais, comme nous l'avons déjà noté dans ses écrits sociologiques, c'est parce qu'il ne considère pas les polyarchies comme des démocraties authentiques qu'il en appelle à la révolution. Appel qui ressemble à un leitmotiv : « Pour la conservation du monde, il est actuellement nécessaire qu'une authentique révolution ait lieu » (1948), « l'attitude du chrétien en face de l'Histoire est nécessairement révolutionnaire » (1950), « le devoir de tout chrétien est d'être révolutionnaire » (1969). Mais il convient de s'entendre sur le sens de ce mot sous la plume d'Ellul qui ne renvoie ni à la théologie de la libération ni à une quelconque révolution communiste ou conservatrice.

Chez Ellul, acteur et observateur, chrétien et savant se rejoignent sur le diagnostic ! Face au « désordre établi », la révolution est impérieusement nécessaire. Dès son manifeste de 1935²⁰, rédigé avec Bernard Charbonneau, il voulait créer une société écologique et personaliste à l'intérieur de la société globale²¹. Dans l'attente de l'autodestruction de la société en place, cette contre-société devait préparer les cadres d'une société à venir. Ses membres, qui devaient limiter au maximum leur participation à la société technicienne, seraient guidés par une mentalité neuve inspirant un autre style de vie. Cette conduite au quotidien, véritable incarnation de la doctrine personaliste, serait le seul signe extérieur de cet engagement vécu. Révolution sans uniformes, sans banderoles ni drapeaux ! Des communautés électives étaient appelées à remplacer les grandes concentrations urbaines. Au sein de ces petits groupes volontaires réunis par affinités, l'individu pourrait se sentir enraciné quelque part, et dans cette « cité à hauteur d'homme », une politique authentique, fondée sur une communication

20 Questionné par nous, Jacques Ellul ne souvenait plus si ces « Directives pour un manifeste personaliste » avaient été rédigées en 1934 ou en 1935 mais dans tous les cas avant le célèbre manifeste personaliste d'Emmanuel Mounier de 1936. Si le texte a été conçu en symbiose par les deux « gascons », on reconnaît l'écriture d'Ellul lorsque l'on consulte le manuscrit original.

21 *Cahiers Jacques-Ellul*, « Les années personalistes », Bordeaux, Association Internationale Jacques Ellul, n°1, 2003 ; Bernard Charbonneau, Jacques Ellul, « Nous sommes des révolutionnaires malgré nous », Textes présentés par Quentin Hardy, *Anthropocène*, Paris, Seuil, 2014.

directe entre gouvernants et gouvernés, serait menée dans la transparence. D'autre part, l'autogestion et le fédéralisme permettraient de lutter contre le « gigantisme » et « l'universalisme », c'est-à-dire le triomphe d'un modèle unique de société. Les « grands pays » seraient divisés en « régions autonomes » et souveraines, au détriment d'un État central réduit à de simples fonctions de conseil ou d'arbitrage. L'organisation fédérale permettrait à la fois une plus grande participation des citoyens au niveau interne ; en réduisant la puissance des États, elle diminuerait les risques de conflits armés au plan international. Enfin, la technique servirait à limiter les tâches pénibles, répétitives et dangereuses, à réduire le temps de travail des ouvriers et non à poursuivre indéfiniment la course à la croissance.

Précurseur de l'écologie politique

Ce texte préfigurait donc les thèses de l'écologie politique des années 1970 (Castoriadis, Dumont, Gorz, Illich, Moscovici, Schumacher) axées autour du principe d'« austérité volontaire » et celles plus récentes des objecteurs de croissance. Si la réduction du temps de travail relevait d'une thématique déjà courante dans l'univers idéologique de la gauche, la coloration écologiste prédominait pour la vision d'ensemble. La directive 61 prévoyait, par exemple, un contrôle de la technique destiné à entraver certaines productions dont « l'accroissement serait inutile au point de vue humain ». Ce texte affirmait très ouvertement que la croissance économique n'était pas synonyme de développement personnel et s'achevait par un appel en faveur de la construction d'« Une cité ascétique pour que l'homme vive... ». Il y était notamment question d'un « minimum vital gratuit » pour tous et d'un « minimum de vie équilibré » pour tout un chacun, matériel et spirituel. Outre l'idée de « l'allocation universelle », on retrouvait donc ici deux éléments classiques de ce qui deviendra l'argumentaire écologiste : la défense de la qualité de la vie et le principe de solidarité sociale. Lorsque les jeunes Ellul et Charbonneau écrivaient : « L'homme crève d'un désir exalté de jouissance matérielle, et pour certains de ne pas avoir cette jouissance », comment ne pas songer à ce qui sera théorisé ultérieurement sous les concepts de société de consommation et d'économie duale ? On retiendra également le procès du productivisme dans une période de crise mondiale où la production industrielle française était encore très inférieure à son niveau de 1928. Leur projet de « cité ascétique » privilégiait le qualitatif au détriment du quantitatif, l'être au lieu de l'avoir. Travailler et consommer moins pour vivre mieux ! D'ailleurs, un homme d'amitié comme Ivan Illich reconnaîtra volontiers sa dette envers le Bordelais dont l'œuvre disait-il lui avait permis de concevoir ses fameux concepts de seuil et d'austérité conviviale. L'auteur de *Tools for Conviviality* (1973) lui avait d'ailleurs exprimé publiquement sa reconnaissance, le 13 novembre 1993, lors d'un

colloque international organisé six mois avant le décès d'Ellul²². Les notions de simplicité volontaire et d'abondance frugale développées ultérieurement par les *décroissantistes* s'inscriront explicitement dans cette filiation.

Changer de révolution

Précisons d'emblée qu'il est impossible de disqualifier les *Directives pour un manifeste personnaliste* en le réduisant au statut d'œuvre de jeunesse puisque la même inspiration « simplicitaire » et décroissantiste anime un écrit de maturité tel *Changer de révolution* (1982). Dans ce livre majeur – déjà signalé plus haut – Ellul, conscient d'utiliser une terminologie galvaudée, prône malgré tout un « socialisme révolutionnaire de la liberté » et place ses espoirs non dans la gauche de gouvernement mais dans des petits groupes autogérés. Selon lui, « Marginaux divers, écologistes non politiques, autonomistes, mouvements féminins non MLF, ressourcement des chrétiens dans leur origine, nouveaux hippies, communautés spontanées » auxquels s'ajoutaient de nombreux intellectuels comme Cornelius Castoriadis et Radovan Richta « permettraient » - il insistait sur le conditionnel - de sortir des deux socialismes qui avaient échoué²³. En 1981, Ellul se demandait si ces « granules sporadiques » pourraient se constituer un jour en foyer d'un mouvement social révolutionnaire. Serait-il possible de conjuguer la profonde mutation de la technique *via* l'émergence de la micro-informatique avec les aspirations confuses à de nouvelles formes de socialisme portées non par les partis mais par des petits groupes ad hoc sans chefs ? Avec le recul du temps, on peut se dire qu'Ellul a eu raison de dire que la conjonction n'aurait rien d'automatique ; il le savait mais ne cessait de répéter que la porte était étroite. Voulant sans doute réhabiliter la vertu mobilisatrice de l'utopie, Ellul appelait de ses vœux une révolution qui devait atteindre cinq objectifs. Cette révolution supposait, premièrement une reconversion totale de la puissance productrice occidentale par une aide au Tiers-Monde, « complète et totalement désintéressée ». Deuxièmement, le choix délibéré de la non-puissance. Autrement dit, la disparition de l'armée mais aussi la destruction du « National » au profit de la reconnaissance des particularismes régionaux et l'abolition de l'État centralisé bureaucratique en tant que facteurs de désordre. Ce qui voulait dire notamment refus de la croissance, réduction de la consommation et du niveau de vie, égalisation du travail et des revenus, création de petites unités de production. Ce qui signifiait également qu'en toutes choses c'était la solution la plus humaine

22 Préface de Ivan Illich in P. Troude-Chastenet, *Sur Jacques Ellul*, Le Bouscat, L'Esprit du Temps, « Philosophie », 1994, pp. 11-17.

23 J. Ellul, *op. cit.* p. 245.

qui devait l'emporter et non pas la plus brutalement efficace. Troisièmement : éclatement et diversification. Pour la France, par exemple, suppression de la centralisation parisienne sous toutes ses formes. Priorité systématique aux minorités en tout genre. Le temps de parole des partis politiques, précisait Ellul, devrait être inversement proportionnel à leur taille. « Au milieu de cent discours délirants, il y en a un qui est prophétique²⁴. » Production locale d'énergie, service public réduit à la suppléance et autogestion généralisée.

Quatrièmement : réduction drastique du temps de travail. Ellul considérait qu'il était déjà possible, en 1981, de ne travailler que deux heures par jour grâce à l'automatisation et à l'informatisation. Ce temps de travail réduit devait en outre être autogéré et partagé sur la base du consentement. Pour ne pas retomber dans les pièges de la société de consommation, il fallait encourager toutes les formes d'utilisation créative du temps ainsi libéré. Enfin, cette révolution permettrait la résolution du problème économique-financier posé par les quatre objectifs précédents. La réduction du temps de travail impliquerait donc une mutation dans la répartition des valeurs produites devant déboucher sur l'abolition complète du salariat. L'idée même de salaire lié au travail disparaîtrait au profit d'une « fraction de base » de la richesse nationale, d'un revenu minimum accordé à chacun, dès sa naissance. Les modalités de cette nouvelle organisation devront présenter un maximum de souplesse. Dans le cas français, on aurait le choix, par exemple, entre un « service national du travail » de huit heures par jour pendant cinq ans ou de deux heures par jour pendant trente ans. Délirant, utopique ? Pour l'Occident, l'utopie ne consiste-t-elle pas à croire que tout peut continuer ainsi, avec de plus en plus d'écart entre les conditions de vie des plus riches et celles des plus pauvres, répond Ellul. Le choix n'est plus entre socialisme et barbarie mais entre socialisme et société techno-industrielle. Ce qui donnerait à peu près ceci, avec les mots de son frère en anarchie et en écologie, Murray Bookchin : « Si nous ne réalisons pas l'impossible, nous devons faire face à l'impensable ». Si sa prise de conscience révolutionnaire est à la fois précoce et pérenne comme nous venons de le voir, sa sensibilité écologique ne l'est pas moins, et elle est réaffirmée tout au long de son œuvre.

Une nature menacée par la sacralisation de la technique

S'étonner d'un prétendu paradoxe voulant qu'Ellul ait finalement peu écrit sur la nature mais soit pourtant considéré comme l'un des précurseurs majeurs de l'écologie politique, c'est ne pas voir la lettre volée, posée bien en évidence,

²⁴ J. Ellul, *op. cit.* p. 249.

sur le manteau de la cheminée²⁵. Ellul est résolument écologiste car en faisant du phénomène technicien le facteur central des sociétés modernes, au-delà de leurs oripeaux idéologico-politiques, il démontre de façon magistrale que ce n'est pas la technique en soi qui menace la nature mais la technique moderne combinée avec la puissance étatique. L'ennemi n'est pas l'objet technique mais la sacralisation des outils techniciens ! C'est l'idéologie techniciste (la technique nous sauvera des problèmes engendrés par la technique) qu'il faut combattre. C'est l'éthique technicienne – tout ce qui peut (techniquement) se faire doit (moralement) être fait – qu'il convient de refuser. C'est le credo des sociétés techniciennes fondé sur le culte de la performance et de l'efficacité à tout prix qui, après avoir colonisé les esprits, finira par s'insinuer dans les corps (*Human Enhancement*, biotechnologies et transhumanisme).

Ellul est écologiste car il s'est inquiété très tôt de voir se surajouter au milieu naturel une seconde nature, un milieu naturel technicisé qui inexorablement recouvre, envahit, réduit, absorbe, détruit le milieu naturel dont l'homme a besoin pour éprouver concrètement sa liberté. Si en éthicien Ellul n'a jamais cessé de dire qu'il ne croyait pas à l'existence d'une nature humaine intangible, si en historien il a constamment rappelé que la plupart des paysages qui nous semblent aujourd'hui naturels avaient subi l'empreinte humaine, si son intention n'était pas de placer la nature sous cloche, pas même de créer des réserves naturelles ou des sites protégés pour les promenades dominicales, son écologisme n'en était pas moins radical. Non pas extrémiste mais « radical » dans le sens où dès l'origine il avait vu le caractère illusoire et dilatoire des politiques de protection de l'environnement alors que pour instaurer, au quotidien, des conditions de vie naturelles au sein de nos sociétés il fallait rompre radicalement avec la logique techno-industrielle sur laquelle elles reposaient²⁶.

Ses convictions étaient d'autant plus profondes en la matière qu'il portait son combat également sur le terrain théologique. Dans ce domaine en effet, Ellul réfute la thèse très répandue selon laquelle le judéo-christianisme serait à l'origine de la crise écologique actuelle. Il conteste l'interprétation dominante des premiers chapitres de la Genèse utilisée comme fondement moral de la maîtrise absolue de l'homme sur le reste de la création et instrument de légitimation de sa prétendue puissance démiurgique. On oublie généralement que le fameux « remplissez la terre, soumettez-là et dominez sur les poissons, les oiseaux et sur tout animal qui se meut sur la terre » du second récit de la Création

25 *La Lettre volée* est le titre d'une nouvelle d'Edgar Allan Poe, parue en décembre 1844.

26 J. Ellul, « Plaidoyer contre la “défense de l'environnement” », *La France catholique*, janvier 1972. n° 1309, 1310, 1311.

doit être mis en parallèle avec le premier dans lequel Dieu invite l'homme à nommer librement les animaux. Nulle part il est dit que l'homme peut utiliser le monde à son gré et l'exploiter jusqu'à la destruction. Dieu permet à l'homme, par amour, de s'approprier des choses mais il en fixe aussi la limite. Dieu ne donne pas à l'homme un pouvoir illimité sur la création puisque qu'il doit manifester au monde créé par Dieu le même amour²⁷. Étant à l'image de Dieu, l'homme doit diriger la terre comme Dieu dirige la création. À sa manière, à son exemple. Il doit dominer sur les animaux à l'imitation de Dieu, non par la contrainte mais par amour. C'est seulement après la nouvelle alliance et non dans la Création que l'homme est autorisé à tuer l'animal pour se nourrir et qu'il devient pour ce dernier un sujet de crainte et d'effroi²⁸. Mais Ellul prévient que tuer un animal reste toujours à la limite du meurtre. La législation mosaïque n'est pas une coutume stupide ou une simple superstition mais bien le rappel de la limite de ce que l'homme peut faire à l'animal. L'important n'est pas de croire que l'homme ne peut manger l'animal qu'après lui avoir retiré l'âme – en le saignant – mais que Dieu a clairement voulu empêcher un usage excessif et aberrant de l'animal. D'ailleurs, avant le Déluge et les lois noachiques, l'homme était strictement végétarien. Devenu carnassier, l'homme a introduit la terreur dans la création mais il doit se souvenir que l'animal est lui aussi aimé de Dieu. N'oublions pas que non seulement la règle du sabbat s'applique aussi à l'animal mais surtout que les hommes et les animaux sont promis – ensemble – au salut éternel comme en attestent notamment les livres de Jonas et les livres des Prophètes.

Le fait de savoir si l'animal a ou non une âme n'a strictement aucune importance si ce n'est à permettre aux modernes de le traiter comme une vulgaire machine ou un simple tas de viande. « C'était le même raisonnement qui autorisait le camp de concentration : le Juif n'est pas un homme. » Dénonçant dès l'aube des années 1970 l'élevage en batterie des poules, canards et autres veaux ainsi que les nouvelles méthodes d'engraissement des porcs, poulets et ovins, il n'hésite pas à comparer leurs conditions de vie « ignobles et antinaturelles » à celles des détenus dans les camps de concentration nazis. Dans une nouvelle parue dans *The New Yorker* en 1968, qu'Ellul n'avait sans doute pas lue, Isaac Bashevis Singer ne disait pas autre chose à propos de ces pauvres créatures : « *In relation to them, all people are Nazis; for the animals it is an eternal Treblinka*²⁹. » Mais toujours au plan théologique, Ellul étend la limite posée à l'homme par Dieu à l'ensemble

27 J. Ellul, « Le rapport de l'homme à la création selon la Bible », *Foi et Vie*, n° 5/6, Décembre 1974.

28 J. Ellul, *La Parole humiliée*, Paris, Seuil, 1981, p. 76.

29 The Letter Writer in *The New Yorker*, January 13, 1968 Issue. "Pour ces créatures, tous les humains sont des nazis, pour les animaux c'est un éternel Treblinka".

du milieu naturel. Dans le *Lévitique* (XXV, 1-24) notamment, en même temps que Yahvé donne la terre aux Israélites, il affirme son droit au repos sabbatique pour la septième année. « Tu n'ensemenceras pas ton champ et tu ne tailleras pas ta vigne (...) ce sera pour la terre une année de repos. » Là encore, ce n'est que lecture superficielle d'y voir la simple consécration d'une hypothétique pratique agronomique alors qu'il s'agit, avant tout, d'instaurer une marge de liberté au sein de laquelle la terre échappe à l'emprise humaine. Dans cette marge, l'homme n'est plus le maître et il doit restituer la nature à son véritable propriétaire s'il veut bénéficier de la protection divine. « La terre entre d'abord dans le repos de l'Éternel, souligne Ellul, avant d'être au service de l'homme !³⁰ ». *L'Ancien Testament* fait dépendre directement la sécurité de l'homme du respect de la trêve qu'il doit accorder à la terre à l'occasion des années sabbatiques et jubilaires. Si l'homme veut habiter le pays en sécurité (*Lévitique* 25,18), il doit se soumettre à ces lois et coutumes destinées à lui rappeler qu'il n'est qu'un invité sur la terre dont Yahvé est l'unique propriétaire. S'il les viole, s'il franchit toutes les bornes, s'il ignore toutes limites, s'il empoisonne l'eau, le sol et l'air, s'il pille la mer jusqu'au fond des océans, s'il exploite à mort, s'il torture les animaux, s'il détruit jusqu'aux grands fauves qui le menaçaient jadis, alors Dieu n'interviendra pas brutalement mais se contentera de laisser faire tout simplement. Et la sanction viendra naturellement, si l'on ose dire. « C'est notre situation actuelle dans le « drame écologique », résume Ellul qui conclut que « c'est le comportement de l'homme envers la création qui détruit sa propre sécurité. C'est exactement le point où nous en sommes ». Ainsi, l'auteur de *Théologie et Technique* (2014) renverse-t-il la thèse selon laquelle le judéo-christianisme serait à l'origine de la crise écologique. Ce n'est pas en respectant la parole biblique que l'homme a provoqué la crise écologique mais c'est au contraire parce qu'il ne croit plus au Créateur (Dieu) qu'il se conduit de façon irresponsable envers la création (la Nature). Empruntant un autre chemin, Ellul n'en rejoint pas moins son ami Bernard Charbonneau affirmant que l'on ne peut poursuivre un développement infini dans un monde fini.

Conclusion

En résumé, Ellul inscrit son projet révolutionnaire dans la filiation de l'écologie personaliste, de l'anarchisme non violent, du socialisme révolutionnaire et de la parole du Christ. À la fois il fustige la vacuité de toute forme d'activisme

30 J. Ellul, *Théologie et technique*. Genève, Labor et Fides, 2014, p.212. Michel Rodes, « Nature et création chez Jacques Ellul » in P. Troude-Chastenot (Dir.), *Comment peut-on encore être ellulien au XXI^e siècle ?*, Paris, La Table Ronde, 2014, pp. 444-463.

politique et en même temps il condamne tout retrait mystique. D'un côté, il affirme que la prise de conscience est une étape nécessaire mais non suffisante d'un changement effectif (il raille les partisans d'une prétendue « liberté intérieure »), de l'autre il érige la contemplation au rang de seule attitude révolutionnaire authentique. D'une part, il exhorte les chrétiens à s'impliquer dans l'entreprise révolutionnaire, d'autre part il se distingue des mouvements issus de la théologie de la libération en rappelant que la parousie chrétienne ne doit pas être confondue avec la révolution prolétarienne et que la condamnation biblique de Mammon ne se réduit pas à la lutte anticapitaliste. Ellul place la personne au centre de sa réflexion conformément à ses convictions anarchistes sur le plan séculier et à son point de vue christologique au plan théologique. En conclusion, il importe peu de savoir si Ellul doit être labellisé chrétien anarchiste ou anarchiste chrétien mais de comprendre que sa façon d'être à la fois chrétien et anarchiste illustre parfaitement la tension permanente qui anime son œuvre et sa vie. Toujours en porte-à-faux, éternel étranger, incarnation de l'altérité, anarchiste parmi les Réformés et trop chrétien aux yeux des situationnistes, trop protestant dans un pays passé de l'ultramontanisme catholique au laïcisme sectaire, marginal dans sa propre Église et solitaire parmi les minoritaires. En substance il nous dit que l'instance politique est à prendre au sérieux et en même temps à relativiser. L'aveuglement politique est condamnable au même titre que l'apolitisme béat. Il faut désacraliser le politique. Ellul nous invite à l'engagement dans le détachement, c'est-à-dire à vivre non pas à l'écart mais à distance des luttes de la Cité³¹ !

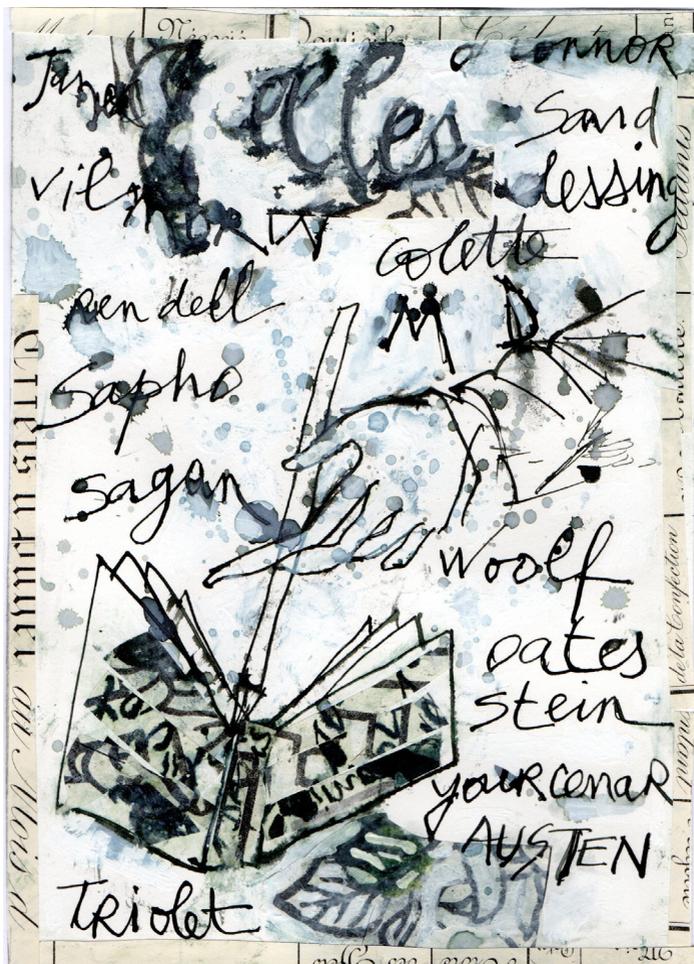
Enfin, pour clore ce panorama de la pensée ellulienne, il faudrait pouvoir aborder ou approfondir certains thèmes mentionnés ici sous forme d'abécédaire : l'anarchie (*Anarchie et christianisme*, 1989) ; l'Apocalypse (*Conférence sur l'Apocalypse de Jean*, 1985) ; l'Argent (*L'Homme et l'argent*, 1953) ; l'Art (*L'Empire du non-sens*, 1980) ; la Bourgeoisie (*Métamorphose du bourgeois*, 1967) ; le christianisme (*La Subversion du christianisme*, 1984), le conformisme (*Exégèse des nouveaux lieux communs*, 1966) ; Dieu (la moitié de son œuvre), la délinquance juvénile (*Déviances et déviants*, 1992), le droit (*Le Mancipium*, sujet de sa thèse de droit romain, *Le Fondement théologique du droit*, 1946) ; *l'Éclésiaste* (sans doute l'un de ses plus beaux livres : *La Raison d'être*, 1987), l'Espérance (*L'Espérance oubliée*, 1972), l'éthique (*L'Éthique de la Liberté*, 1973-1981) ; la Foi (*La Foi au prix du doute*, 1980), la Genèse (*La Genèse aujourd'hui*, 1987) ; l'histoire (*Histoire des institutions*, 1951-1979) ; l'Image (*La Parole humiliée*, 1981) ; l'islam (*Islam et judéo-christianisme*, 2004), Israël (*Un chrétien*

31 P. Troude-Chastenot (Dir.), *La Politique*, Bordeaux, L'Esprit du temps/Puf, Collection « Cahiers Jacques-Ellul », 2008.

pour Israël, 1986), le journalisme (il ne répugnait pas à descendre dans l'arène des colonnes du *Monde*, de *Sud-Ouest*, de *Combat nature* ou de *Réforme*) ; la liberté (*Les Combats de la liberté* mais surtout l'intégralité et le sens même de son œuvre) ; Marx (*Autopsie de la révolution*, 1969) ; ses cours sur le marxisme (*La Pensée marxiste*, 2003) et les marxistes (*Les Successeurs de Marx*, 2007) ; la poésie (poète à ses heures, il ne voulait pas que ses poèmes soient publiés de son vivant : *Silences*, 1995 ; *Oratorio*, 1997) ; la Prière (*L'impossible prière*, 1971) ; le religieux et le sacré dans nos sociétés prétendument désenchantées (*Les Nouveaux possédés*, 1973) ; la révolte (*De la Révolution aux révoltes*, 1972) ; le terrorisme (un long article intitulé *La politique moderne : lieu du démoniaque*, 1978) ; le travail (un recueil de textes réunis sous le titre *Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?*, 2013) ; la ville (*Sans feu, ni lieu*, 1975) ; la violence (*Contre les violents*, 1972).

Il faudrait encore ajouter que sa foi sourcilleuse n'avait pourtant rien d'un carcan reçu en héritage mais qu'elle résultait d'une conversion en deux temps. La première, soudaine, brutale, violente ; sous la forme sinon d'une révélation mais d'une présence immatérielle ; la seconde, lente, progressive, rationnelle, qui l'avait conduit pendant plusieurs années à lire tous les auteurs athées avant de rendre les armes. Ayant commencé par embrasser une conception stricte de la foi calvinienne fondée sur la doctrine de la double prédestination, au fil du temps, il finira par épouser la thèse du salut universel. Tous sauvés en Christ, tous promis à la vie éternelle, y compris Hitler et le plus sanguinaire des terroristes. Le Dieu d'Ellul n'était pas un comptable ! Certes il était Justice mais avant tout Amour. Personne n'ira brûler dans les flammes de l'Enfer. Même les méchants seront sauvés. L'enfer, disait-il, nous le vivons déjà sur terre. Là résidait la force de son espérance.

[Poésies]



« Elles »,
Évelyne Petiteau

Parmi les nombreuses expositions de la peintre Évelyne Petiteau, on notera celles de la FIAP en 1983 et 1987. En 1985, Le Fonds national d'art contemporain a fait l'acquisition de deux de ses œuvres. En 1994, elle a exposé à la galerie DONG-AH de Séoul puis, en 1995, dans les Galeries *Triptyque* et *Arrêt sur Image* de Bordeaux, sa ville natale. À Bègles pour le Site de Création Franche elle a créé, en 1997 *Les jardiniers de la mémoire*. Les créations d'Évelyne Petiteau offrent, selon son expression, *une écriture picturale aux confins du parchemin*. Ce dessin, où s'inscrivent des femmes écrivains de légendes, ressemble à un kakémono utilisé par la morsure des temps.

Cette œuvre a été réalisée pour la Revue *Phaéton*.

Écrits de femmes

- 1 - Sappho et compositions poétiques de Louise Labé, L'anonyme de Guyenne, Sainte Thérèse d'Avila et René Vivien, *L'égal des dieux*
- 2 - Érinna et Corinne, ... *ici passe à la nage...*, *Éos*
- 3 - Mettika, *Dans mon esprit passe le souffle...*
- 4 - Sulpicia, *Roman de Sulpicia* (in *Corpus Tibullianum, Élégies de Tibulle*)
- 5 - Umm Hakîm, *Ya-t-il un homme... ?*
- 6 - Rabia bint Ka'b al-quzdâri dite Rabia Balkhi ou Râbe'c, *Dernier fragment...*
- 7 - Wallâda bint al Mustakfi dite La Wallâda, *Dans la nuit obscure*
- 8 - Li Qingzhao, *Où est ma demeure ?*
- 9 - Marie de France, *Le lai du Laostic*
- 10 - Christine de Pisan / Barbara, *Seulette je suis / Seule* (extrait)
- 11 - Emily Jane Brontë, *Mon plus grand bonheur*
- 12 - Selma Lagerlöf, *Gösta Berling* (extrait)
- 13 - Gabrielle-Sidonie Colette, *La naissance du jour* (extrait)
- 14 - Lucie Delarue-Mardrus, *Races*
- 15 - Gertrude Stein, *La terre est ronde* (extrait)
- 16 - Shiyô Hô dite Akiko Yosano, *Tankas*
- 17 - Gabriela Mistral, *Sonnet de la mort*
- 18 - Anna Akhmatova, *Épilogue* (extrait de *Requiem*)
- 19 - Lesbia Harford, *Révolution*
- 20 - Cecilia Meireles, *Portrait*
- 21 - Nele Marian, *Les pagayeurs*
- 22 - Marguerite Cleenewerck de Crayencour dite Yourcenar, (extrait des *Mémoires d'Hadrien*)
- 23 - Marilyn Monroe, *J'ai quitté la maison*

L'égal des dieux

Sappho

Pour exprimer la passion, l'auteur inconnu du *Traité du Sublime* cite cet *Égal des dieux* de Sappho (640-570 av. J.-C.). Ce fragment a été *traduit* par les plus grands auteurs dont Catulle, Ronsard, Boileau, Chénier, Lamartine, Dumas, Yourcenar... et Odysseus Alépoudhélis dit Élytis, Prix Nobel de littérature en 1979. Ces écrivains ont recomposé, selon leur imagination, ce poème fragmentaire vieux de plus de xx siècles. Angélique Ianatos a *mis en musique* ce texte avec bien d'autres fragments de celle que Platon nommait *La dixième Muse*.

La Revue *Phaéton* présente les textes de quatre femmes inspirées par *L'égal des dieux...* : d'abord ceux de Louise Labé et d'une poétesse anonyme (dite *L'Anonyme de Guyenne*) puis celui de Renée Vivien. Enfin, celui de Sainte Thérèse d'Avila, sans doute, quant au sens, le plus fidèle à l'original.

... *je vois sans yeux et sans pouvoir parler...* hurle Pétrarque (*Canzoniere, sonnet 134*)... *je pâlis à sa vue ; un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ; mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ; je sentis tout mon corps et transir et brûler...* reprend Jean Racine dans *Phèdre (1,3)* en s'inspirant, lui aussi, de Sappho. La poétesse de Lesbos mélange toutes les fureurs de l'amour, assemble l'âme, le cœur, les sens, le corps, incarne un personnage à l'abandon. Elle est prête à mourir... elle est *plus verte que l'herbe...* plus en vie que la vie grâce à l'animation de tous ses sens. En pure synesthète, elle devient folle et sage, muette, gèle, brûle, hurle, tout fait écho bruyamment au silence assourdissant. Sappho est hors d'elle-même tel que l'écrivit Plutarque : *Apollon possède Sappho, l'entraîne hors d'elle, vers l'extase...* Sappho a un rendez-vous avec toutes les fièvres : inhibition, insensibilité passagère, immobilité, contraction musculaire, soustraction aux lois de la gravité, paroles et gestes sans contrôle, aveuglement, sueur, surdité, etc... signes corporels donnant l'impression de la mort. Elle est dans le même temps pudique et impudique, dépossédée de sa volonté, elle meurt et vit cet *ekstasis* mystique et érotique avec la lumière dont l'absence et la présence simultanées la troublent au plus intime de son corps et de son esprit.

Horace in *Epistulae (XIX - 1,19,28)* écrivait que Sappho était *Mascula* (Maître, à l'égal des hommes). Pour Ausone, et Ovide qui confirme, elle fut la *Poeta Vates* (Le poète inspiré et prophétique). Le fragment décrit un contexte symposiaque, un banquet divin... *On ne peut voir Dieu sans mourir ou sans mourir un peu* dit Moïse. Lorsqu'il dialogue avec son Seigneur (in *Exode 33, 20*), la bouche de Moïse est *inhabile*, sa *langue pesante* et Dieu qui lui répond : *Qui rend muet, sourd ou aveugle, n'est-ce pas moi... ? (Exode 4, 10-11)*. Quant au prophète Jérémie, contemporain de Sappho, devant le Seigneur, il ne sait plus *porter la parole*, il devient l'*infans*, c'est-à-dire celui dont le corps ne parle pas alors même qu'il est prophète, porte-parole en *alliance* avec son Dieu (*Jérémie 1, 6 à 9*). Sappho, dans ce poème, prête à être *consommée*, devient *plus verte que l'herbe*, stade ultime de son extase : *tout ce qui a vie... sera donné comme l'herbe verte* affirme aussi la *Genèse (9, 3)*.

Teresa de Cepeda y Ahumada, dite Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582) décrira l'extase de l'âme lorsqu'elle est devant Dieu en reprenant... Sappho, presque mot pour mot. Si la Sainte parle de *son Dieu*, nul ne sait plus aujourd'hui quelle épiphanie rend Sappho en état de transe. N'est-ce pas ce même feu, cette même foi qui brûle chez Juan de Yepes Alvarez dit Saint Jean de la Croix dans l'ambiguïté de sa *Nuit obscure ? L'égal de Dieu* y comble son âme qui se transforme, comme celle de La Wallâda, au cœur de cette même nuit. Sappho et Teresa se placent dans un état corporel d'exception psychique. Les extases de Rousseau ne confirment-elles pas qu'écrire est aussi un état d'exception que Pessoa qualifiait de *jour triomphal de la vie* ? La Grande Teresa de Jésus, patronne de l'Espagne affirma que Jésus lui était apparu peu après la mort de son père. Elle eut alors de nombreuses visions, apparitions et extases... Peut-

être avait-elle lu la traduction, par Catulle, de *L'égal des dieux* ? Elle s'en inspira pour décrire *au mieux* les extases qu'elle vivait et subissait charnellement face à Dieu. Elle n'avait sans doute rien trouvé de plus beau pour *écrire au mieux son mariage mystique* en étant, à l'imitation de la dixième Muse, *plus verte que l'herbe, comme évanouie...* La mystique Sappho était *sans regard... se croyait morte... à l'abandon* comme la Patronne de l'Espagne. Deux millénaires plus tard, la Sainte de Castille se trouvait *dans le même état mystique...* L'union du Verbe et de l'âme pure de Sainte Thérèse inspira Le Bernin pour sa *Transverbération*, prodigieuse sculpture qui orne la Chapelle baroque Cornaro de Santa Maria della Vittoria à Rome. La tradition catholique reprendra exactement l'idée de cette transverbération, ce transpercement spirituel du cœur d'une personne sainte qui a, par l'extase, une vision divine.

Louise Labé (1524-1566) détenait dans sa bibliothèque, à Lyon, les meilleurs ouvrages antiques. Ses deux auteurs favoris furent ceux pour lesquels Sappho était la plus grande poétesse de tous les temps : Ovide et Horace. Pour cette poétesse, Sappho était aussi *Mascula (Maitre)* à l'égal des auteurs masculins choisis par les savants d'Alexandrie pour composer *La Pleïade* des poètes de la Grèce : Alcman, Stésichore, Ibycos, Alcée, Sappho, Simonide de Céos, Anacréon, Pindare, Bacchylide. L'œuvre brève de Louise Labé se compose d'un *Débat de la Folie et l'Amour*, de 3 *Élégies*, et de 24 *Sonnets*. Cette version de *L'égal des dieux* est la première en français.

L'Anonyme de Guyenne a été publié en juillet 1684 par le *Mercurie galant*, un mensuel fondé en 1672 et qui faisait suite au *Mercurie françois*, première revue éditée en France. Cette jeune poétesse de Guyenne, demeurée anonyme, a été publiée à l'initiative de l'helléniste Anne Lefebvre au *Mercurie* qui fit une large place aux productions littéraires des femmes. À la fin du XIX^e siècle, *Mercurie de France* deviendra une célèbre maison d'édition...

Pauline Mary Tarn dite Renée Vivien (1877-1909). Née à Londres, cette grande poétesse se voyait comme une *réincarnation* de Sappho. Elle ignorait beaucoup de *fragments* que nous connaissons aujourd'hui. Ses amours anandrines la rendaient célèbre dans la *coterie lesbienne* du Paris 1900 où elle vécut, dans le luxe d'un héritage qui la mettait à l'abri du besoin. Elle voyagea beaucoup et se rendit même à Mytilène où elle acheta une maison. Très jeune, elle fut victime d'une grave dépression anorexique et tenta de se suicider. Elle mourut seule, criblée de dettes, après des années de souffrances psychologiques où l'alcool avait tout pris. On la désigna comme la *Muse des violettes*. Pour Renée Vivien, Sappho avait *le parfum tenace de l'Orient tandis que ses yeux, bleus comme les flots, reflétaient le sourire limpide* de la Grèce. Elle laissa, au jour de son décès, à 32 ans, une œuvre considérable. Sa seule vérité était d'écrire. Écrire, encore et encore... Son mérite est d'avoir pour la première fois offert au lectorat la possibilité de lire les textes alors connus de Sappho dans un français particulièrement bien adapté. Bien avant Vivien, la romancière Madeleine de Scudéry (1607-1701) se faisait déjà appeler *Sapho*. La raison de ce surnom tenait à la création d'un des plus illustres *Salons parisiens* qui donna le ton de la préciosité littéraire. Ce *Salon de Sapho* (Madeleine se faisait également appeler George bien avant la Baronne Dudevant dit Georges Sand) était ouvert rue du Temple, au Marais. Tous les samedis, Pierre Corneille pouvait croiser chez *Sapho* d'autres femmes érudites, dont Mme de la Fayette et Mme de Sévigné. Les Salons concurrents étaient ceux des Marquises Suzanne de Plessis-Bellièvre et Catherine de Rambouillet.

L'égal des dieux*

...

il me paraît être l'égal des dieux
cet homme assis en face de toi
qui écoute de ta voix la douceur

...

mon cœur s'effondre dans ma poitrine
à l'instant où j'aperçois
ce sourire enchanteur je te le jure
il ne m'est plus possible d'articuler une parole
aucun son ne me vient
ma langue se brise
d'un frisson sous ma peau
de veine en veine dans ma chair
soudain se glisse un feu subtil
mes yeux sont sans regard
mes oreilles bourdonnent
une sueur glacée ruisselle de mon corps
un tremblement envahit mon âme
je suis plus verte que l'herbe
alors je me crois morte

...

même à l'abandon
on ne peut mourir sans avoir tout tenté

*Pierre Landete, *Sappho de Mytilène*, VII^e et VI^e siècles av. J.-C. (en cours d'édition).

Louise Labé, Sonnet VIII, *Œuvres* (1555)

Je vis, je meurs : je me brûle et me noye.
J'ay chaut estreme en endurent froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ay grans ennuis entremeslez de joye.

Tout à un coup je ris et je larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure :
Mon bien s'en va, et à jamais il dure :
Tout en un coup je seiche et je verdoye.

Ainsi Amour inconstamment me meine :
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me treuve hors de peine.

Puis quand je croy ma joye estre certaine,
Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Louise Labé, "Je vis, je meurs", *Élégies*, dans *Poètes du XVI^e siècle*, éd. Albert-Marie Schmidt, Gallimard, "Bibliothèque de La Pléiade", 1953, p. 283.

L'Anonyme dite de Guyenne, « Ôde de Sapho à son Amie » (in *Le Mercure galant par M^{lle} Lefèbre, 1684*)

Heureux qui près de vous respire,
Et remarque à toute heure avec combien d'appas
Vous sçavez et parler et rire ;
Le plaisir qu'il goûte icy bas
Aux Immortels pourrait suffire.

C'est par ce ris et ce parler,
Que mon cœur se laisse troubler ;
Car dès que je vous vois, je cherche en vain l'usage
Et de mes pas, et de ma voix ;
Un feu vif et subtil me réduit aux abois ;
Je sens mes yeux couverts par un épais nuage.

Je n'entends rien distinctement ;
Je sue, je pâlis, je frissonne, je tremble,
Je n'ay ny pouls, ny mouvement ;
Et dans ce désordre il me semble
Que je n'ay plus à vivre qu'un moment.

Philippe Brunet, *L'égal des dieux, cent versions d'un poème de Sappho*, Ed. allia, Paris, 2009.

**Teresa de Cepeda y Ahumada,
dite Sainte Thérèse d'Ávila (1515-1582)**

Livre de La vie - XVIII, 9 (extraits)

[...]

Alors que l'âme cherche Dieu, elle se sent entièrement défaillir, avec une immense et douce délectation, dans une sorte d'évanouissement ; la respiration lui manque et toutes les forces corporelles sont affaiblies, si bien que l'on ne peut même plus remuer les mains, si ce n'est à grand effort et peine. Les yeux se ferment d'eux-mêmes et s'ils demeurent ouverts, on ne voit presque rien. L'âme ne parvient pas à prononcer une parole... ; elle entend sans entendre. Les sens ne lui servent à rien, sinon à l'empêcher d'être toute à son bonheur.

[...]

Ce même extrait, cité par Edith Mora dans sa biographie de Sappho (Ed. Flammarion, 1966), est traduit différemment :

... peu s'en faut que je ne me sente entièrement défaillir ; je suis comme évanouie, à peine puis-je respirer ; toutes mes forces corporelles sont si affaiblies qu'il me faudrait faire un grand effort pour pouvoir seulement remuer les mains ; mes yeux se ferment d'eux-mêmes, et s'ils demeurent ouverts, ils ne voient presque rien...

Pauline Mary Tarn dite Renée Vivien,

Ôde à une femme aimée

L'homme fortuné qu'enivre ta présence
Me semble l'égal des dieux, car il entend
Ruisselet ton rire et rêver ton silence.
Et moi, sanglotant,

Je frissonne toute, et ma langue est brisée :
Subtile, une flamme a traversé ma chair,
Et ma sueur coule ainsi que la rosée
Après de la mer ;

Un bourdonnement remplit de bruits d'orage
Mes oreilles, car je sombre sous l'effort,
Plus pâle que l'herbe, et je vois ton visage
À travers la mort.

... ici passe à la nage...

Érinna

Malgré le temps qui a détruit tant de beautés antiques, la poétesse grecque Érinna (VII^e siècle av. J.-C.), qui était surnommée *L'Abeille*, nous offre encore quelques vers prodigieux. Ses brefs fragments invitent souvent au silence et à la méditation. Pourquoi le bruit qui passe, n'a-t-il pas d'écho dans la demeure d'Hadès ? *Quid amabo nisi quod rerum metaphysica est ?* semble nous dire *L'Abeille*... Que pourrais-je aimer d'autre que le mystère ? On sait par Athénée de Naucratis (in *Le Banquet des savants*) qu'Érinna signa un recueil intitulé *Le fuseau* ainsi que de nombreux vers (cf. *Anthologie Palatine*) dont celui-ci cité par Jean Stobée, au V^e siècle, dans son *Anthologie (Florilegium)*. Lire Érinna aujourd'hui, c'est comme entrer dans le temple de la mémoire. On conserva longtemps sa statue au gymnase de Zeuxippe à Byzance, aux côtés de Sappho, Corinne et ... Homère. Quelques sources imprécises la distinguent d'une autre poétesse ; Érinna de Rhodes au IV^e siècle av. J.-C. Érinna évoquait-elle une éclipse, la subordination du soleil à la lune, un renversement de l'ordre, l'arrivée de la nuit en plein jour, le chaos ?

... quand les ténèbres d'Hadès crèvent les yeux...
ici passe à la nage...
un bruit qui se tait chez les morts...

Éos a quitté l'océan

Corinne de Tanagra

Corinne de Tanagra en Béotie (IV^e siècle av. J.-C.) dite *La Mouche*, rivale de Pindare, fut, comme lui, l'élève d'une autre poétesse, Myrtis d'Anthédon (V^e siècle av. J.-C.). Lucien de Samosate, qui rédigea un *Éloge des mouches*, évoque, avec Sappho, cette grande poétesse dans son *Dialogue des courtisanes*. *La Mouche* incarnait sans doute pour lui un idéal féminin et intellectuel. Comme pour Sappho et Érinna, Silanion sculpta un portrait de Corinne. Il l'avait représentée ceignant sa chevelure de la couronne qu'elle gagna à Thèbes contre Pindare lors d'un concours de poésie. La rivalité entre les deux lyriques est encore rapportée par Plutarque, qui indique que Corinne se moquait souvent de Pindare. Vexé du succès de cette *femelle*, le *Prince des poètes* l'appela la *Truie* parce qu'elle lui avait lancé : *la poésie, savez-vous, relève de l'esprit !* La différence de style entre le *Prince* et la *Truie* est notable. Corinne écrit avec une économie de mots remarquable alors que Pindare donne à lire, pour séduire, de nombreux embellissements superflus. Ce fragment est un bel exemple de cette esthétique de la concentration.

L'aurore a quitté l'océan
et l'onde a bu la Lune la chassant hors du ciel...

Dans mon esprit passe le souffle...

Mettika

La poétesse Mettika vivait sans doute en Inde au ^ve siècle avant notre ère, à l'époque du Bouddha Siddharta, fondateur d'une communauté de moines errants. La légende retient qu'elle était la fille d'un brahmane de Rājagahva. Elle finit ses jours en ermite au sommet d'une montagne et il ne reste de ses écrits (en pâli) *presque rien*.

Mettika évoque *Le Triple éveil* (ou *Triple Savoir*) qui désigne les stades (auditeur, solitaire, enseignant) de l'initiation du bouddhiste en quête de pureté. Lorsque *dans l'esprit passe un souffle*, écoutant seule le monde au sommet de la montagne, Mettika a tout abandonné et livre l'enseignement, la volonté de Bouddha, *L'éveillé...*

Bien que souffrante d'un corps si faible,
toute ma jeune ardeur m'ayant abandonnée,
je suis venue, en marchant, courbée sur mon bâton
et j'ai gravi jusqu'au sommet la montagne.

J'ai jeté mon manteau, toute ma nourriture
et me voilà assise sur la roche.
Dans mon esprit passe le souffle de la liberté.
À l'instant, je gagne alors le Triple Éveil.

Qu'ainsi soit accomplie la volonté du Bouddha.

Élégies (in *Corpus Tibullianum*)

Sulpicia

En tant que genre littéraire, le poème élégiaque, d'un usage très ancien en Grèce, est propre à l'expression de sentiments amoureux extrêmes pouvant conduire à la mort (élégie signifie *chant de mort*). Le poète campagnard Tibulle de Gabies (55-19 av. J.-C.), résidait non loin de Préneste, lieu d'édification du plus grand temple dédié à la déesse Fortuna. Il a donné son nom à un ouvrage de poésies intitulé *Corpus Tibullianum* (Tibulle, *Élégies*, Max Ponchont, Les belles lettres, Paris, 2007.) dans lequel furent éditées, en l'an 8, six élégies de la poétesse Sulpicia (I^{er} siècle av. J.-C.), une patricienne (qu'il ne faut pas confondre avec une autre Sulpicia qui signa une satire contre l'Empereur Domitien). Cette femme-poète était la petite-fille du jurisconsulte Servius Sulpicius, la fille de Servius Sulpicius Rufus et de Valeria, sœur de l'orateur Messalla son oncle et tuteur. Amis de Cicéron et tous amoureux de poésie grecque, ils composaient, avec d'autres écrivains dits *augustéens*, un thiase littéraire. On nomme ses six poésies *Roman de Sulpicia*, pièces courtes en latin dans lesquelles s'exprime la passion dont brûlait la *poeta* pour son secret amant nommé Cérinthus. La présence des femmes dans la littérature latine est un fait rarissime : elles sont à peine une dizaine. La première (et donc la plus ancienne) fut Cornificia (85-40 av. J.-C.) dont il ne reste aucun écrit, mais qui est citée par le florentin Giovanni Boccaccio (Jean Boccace 1313-1375) dans son *De claris mulieribus* (*Les dames de renom*). Helpis la Sicilienne (VI^e siècle), épouse du philosophe romain Boèce (480-525), fut la dernière romaine à *prendre la plume...*

I

Enfin l'amour est là, mais il est bien préférable pour ma réputation de le dissimuler que de le montrer nu. J'ai tant prié Cytherea Camenis* dans mes vers qu'elle l'a mené jusqu'à mon sein et l'y a déposé. Venus* a tenu parole : qu'il conte mes plaisirs, celui dont on dira qu'il n'a pas eu les siens. Non, je n'inscrirai rien en confidence sur mes tablettes scellées qu'un autre puisse lire avant mon amant. Mais si je jouis de ma faute, je suis pourtant bien lasse de devoir feindre pour garder mon honneur. Je veux que l'on dise que j'étais, de lui, digne comme il le fut de moi.

**Aphrodite Camena* (*Aphrodite comme nymphe de la poésie*).

II

Quel odieux anniversaire celui que je passe avec tristesse dans cette campagne ennuyeuse loin de Cerinthus ! Existe-t-il endroit plus agréable que la ville ? Une maison de campagne près d'une rivière glaciale dans le pays de l'Arretium* peut-elle combler une jeune fille ?

Pour l'instant, Messalla, au lieu de vous soucier de moi, reposez-vous ; vos voyages, mon oncle, me sont bien inutiles ! Quand vous me retenez ici ou quand vous m'emenez, malgré le peu de liberté qui me reste, mon cœur et mes pensées sont ailleurs et, c'est là mon vertige.

**Le fleuve Arno en Étrurie*.

III

Sais-tu que, grâce à la volonté de ton amie *, le triste voyage, qui était prévu, ne se fera pas ? Ainsi, je serai à Rome le jour de ta fête. Nous célébrerons donc tous ensemble ton anniversaire : tu n'y comptais plus et bien maintenant cela vient te surprendre.

** Sulpicia s'adresse à Cerinthus.*

IV

Maintenant, je te sais gré, bien sûr, de ce que tu te permets et, quant à mon amour, il n'y a pas de danger à ce que je me laisse entraîner au hasard dans la déchéance par une passion déraisonnable. Préfère la toge et le lourd panier à laine * d'une prostituée à moi Sulpicia, fille de Servius : certains s'inquiètent à mon sujet, et leur plus grand chagrin serait de me voir succomber à un amant dont le lit n'est point digne de mon rang.

** signe de reconnaissance des esclaves prostituées de Rome qui portaient une toge sombre et se couvraient la tête avec une sorte de panier rempli de laine à l'imitation des fileuses.*

V

Éprouves-tu une affection fidèle *, Cerinthus, pour moi ton amie dont le corps faible est actuellement tourmenté par la fièvre ? Ah ! Je ne désire triompher de ce mal qui m'enchaîne que si j'ai dans l'esprit que tu le souhaites aussi ! À quoi me servirait de guérir si, d'un cœur indifférent, tu pouvais supporter le mal que j'endure ?

** la fidélité comme une vertu absolue.*

VI

Que je ne sois plus pour toi, ô ma lumière, le cœur d'une passion qui brûle, comme je crois l'avoir été il y a quelques jours et si, par égarement *, j'ai commis quelques fautes de jeunesse, je m'en repens bien plus, il me faut l'avouer, que de t'avoir laissé tout seul la nuit dernière par désir de garder pour moi l'ardeur qui me consumait.

** Cerinthus était d'une condition sociale moindre que Sulpicia. Il était peut-être lié à la famille de Tibulle qui publia ainsi ces élégies.*

Ya-t-il un homme... ?

Umm Hakîm

Selon la légende, Umm Hakîm est une poétesse du VII^e siècle, épouse d'Ikrimah ibn Abi Jahl, compagnon de Mahomet... On dit qu'elle dirigeait un bataillon de femmes et qu'elle aurait prononcé ces vers lors de la prise de la Mecque en 630 :

Je suis lasse de la tête que je porte.
Le désir de la maquiller et de la rendre belle m'a abandonné.
Y a-t-il un homme qui puisse porter son poids à ma place ?

Poésie arabe classique, Ed. Gallimard, 2008.

Dis-moi étoile du matin

Rabia bint Ka'b al-quzdâri
dite Rabia Balkhi ou Râbe'e

La légendaire Rabia (IX^e siècle) est la plus ancienne poétesse persane. Ses écrits sont des pièces mystiques. L'histoire retient qu'elle fut assassinée mais que, juste avant de rendre l'âme, elle écrivit son dernier poème sur les murs de sa chambre avec le sang qui coulait de ses veines. Ce fragment, transcrit pour notre revue puisque consacré à l'étoile du soir et du matin, est-il son ultime poème ?

Dis-moi étoile du matin,
toi qui passe si vite,
est-ce mon sommeil qui t'a fait fuir ?

Je me suis égarée par ignorance...
toi, œil ouvert au soir venu,
tu es partie... déjà...

Anthologie de la poésie persane, Ed. Gallimard, Paris, 1987.

Dans la nuit obscure

Wallâda bint al-Mustakfi dite La Wallâda

Parmi les poètes d'al Andalus quelques femmes talentueuses doivent être *gardées en mémoire*. C'est le cas de la célèbre Grenadine dite Al-Rakuniyya (de *rakuna*, celle qui dirige un thiasé, de son vrai nom Hafsa bint al Hâdjij, 1135-1191) et de Wallâda bint al-Mustakfi de Cordoue dite La Wallâda (994-1091), Princesse omeyyade, fille du Calife, Muhammad III (Muhammad al-Mustakfi Billah, 976-1025). L'andalouse Wallâda dirigeait elle aussi, dans sa ville, un *rakuna*, un « cercle littéraire ». Le poète Ibn Zaydûn (1003-1070), admiratif de son érudition, était amoureux d'elle. Ce poème, qui lui fut destiné, exprime, dans un langage spontané, le sentiment érotique d'une femme éprise de liberté. La légende retient qu'Ibn Zaydûn lui répondit : ... *la Lune pleine, en s'inclinant amoureuxment vers moi à l'heure noire de son lever, ne changerait pas mon désir*. Les amours entre La Wallâda et Ibn Zaydûn furent tumultueuses et secrètes. Avant de mourir, le poète nostalgique lui écrivit : ... *je me souviens encore de nos amours sans mesure au jardin al-Zahrâ...* (probablement les ruines de la médina proche de Cordoue, *Azahara* ou *Jardin de la fleur d'orange*). Cette absence de mesure, nul ne la partage, nul ne la discerne, nul autre ne l'éprouve sauf le couple dans la nuit obscure. Ici, le Soleil est couché, le ciel est sans Lune et sans Étoile... comme dans le temple d'Isis évoqué, au 11^e siècle, par le philosophe « grec » Apulée, d'origine berbère, qui inspira Voltaire pour écrire *Candide* et peut-être La Wallâda : *quel est le culte dédié à la déesse... ? Je l'écrirais, si cela n'était pas secret... mais sache que je suis allé... dans la nuit obscure... et je suis revenu transformé par la grâce de tous les éléments* (Livre XI de ses *Métamorphoses* ou *L'âne d'or* - 23 & 24). S'il existe de nombreuses traductions, en castillan, des poètes d'al Andalus, très (trop) rares sont les propositions poétiques en français de la littérature arabe d'Espagne (ouvrage consulté*). La symphonie érotique et mystique de ce texte fragmentaire de La Wallâda était sans doute connue de Saint Jean de la Croix pour écrire son poème *La noche oscura* (Strophe I - *En una noche oscura - con ansias en amores inflamada - ¡oh dichosa ventura!...*). Jean de la Croix, qui fut suspecté par l'Inquisition d'être un illuminé (*un alumbrado*), exprime la brûlure d'un amour que rien ne retient. Au cœur de la nuit noire, peuvent s'unir en secret les amants, pour la transformation de leurs âmes.

Dans la nuit obscure
qui garde au mieux les secrets,
attends ma venue.

L'amour que j'ai pour toi...
Si le Soleil le discernait,
il s'éteindrait.
Si la Lune le partageait,
elle ne se montrerait pas.
Si l'Étoile du soir l'éprouvait,
elle cesserait sa course
jusqu'au matin.

**Le chant d'al Andalus, Anthologie de la poésie arabe*, Ed. Sinbad, 2011.

Où est ma demeure ?

Li Qingzhao

Li Qingzhao ou Li K'ing-Tchao (vers 1084-1151) est l'auteur(e) d'une centaine de poèmes dont la plupart sont destinés au chant dits poèmes *ci* que l'on ne doit pas confondre avec les poèmes réguliers *shi*. Li Qingzhao est *un(e) des plus grands auteurs* de Chine. Fille de mandarin de la dynastie Song, elle reçut une précieuse éducation ce qui était très rare pour une femme de son temps. Elle devint l'épouse d'un académicien de la cour impériale nommé Zhao Mingcheng. En raison d'importants troubles politiques, elle connut l'exil et changea souvent de domicile. La fin de sa vie reste mystérieuse. Il existe de nombreuses traductions des poèmes de Li Qingzhao. *Phaéton* invite à se reporter à l'anthologie des *Femmes poètes de la Chine*, Shi Bo (éd. Le temps des cerises - Écrits des Forges, Paris, Québec, 2004).

Aux cieux,
Les nuages de coton,
La brume du matin monte,
La voix lactée tourne,
Pivotent mille étoiles.

Je rêve
De retourner chez les dieux
Mais le ciel m'interroge

– Où est ma demeure ?

Je lui réponds
En fredonnant des vers merveilleux
Que le chemin est long
Que le soleil décline.

L'oiseau* plane,
franchit les espaces.
Sous ses ailes formidables,
Le vent se déchaîne
Et emporte ma barque
Vers les trois îles
Des Immortels.

* *Cet oiseau est le Rokh fabuleux des contes de Chine comparable à l'aigle de Zeus.*

Le lai du Laostic

Marie de France

Marie de France (1160-1210) vécut à la Cour d'Angleterre sous Henri II Plantagenêt et Aliénor d'Aquitaine. Elle est la première femme à avoir écrit « en vieux français ». Elle adapta les fables d'Ésope sous le titre d'*Ysopet* et composa un roman intitulé *L'Espurgatoire de Saint Patrice*. Marie de France signa aussi douze chants narratifs en vers ou *lais* dans la tradition bretonne : le *Lai du chèvrefeuille*, *du Malheureux*, *des deux amants*, *du loup-garou...* et *du rossignol*. Dans ces poèmes, le merveilleux romanesque et féérique courtise la peinture d'un amour secret avec un art très sûr de la mise en scène. Le laostic (ou laüstic -en beton, l'eostig) est le rossignol, l'oiseau des Muses ! Son trille est le plus beau de l'avifaune et il ne chante la nuit que pour s'apparier sinon, il se tait ! Dans ce récit (*Lais de Mairie de France*, A. Micha, éd. Flammarion 2015), le rêve se mélange à la réalité. L'ironie à la gravité. Un chevalier s'éprend de la dame d'un voisin chevalier lui aussi mais ne peut l'approcher.

Je vais vous dire une aventure dont les Bretons ont fait un lai. Il s'intitule Laostic en leur pays. C'est, en français, le Rossignol et *nihtegale* en bon anglais.

Dans une ville de la région de Saint Malo, demeuraient deux chevaliers qui possédaient deux maisons fortifiées. Cette ville méritait son renom grâce à la bravoure des deux barons. Le premier chevalier avait épousé une femme sage, courtoise, élégante qui menait une vie très digne, conforme aux usages et aux bonnes manières. L'autre était un jeune bachelier, bien connu de ses pairs pour ses prouesses et son grand courage ; il aimait se distinguer en fréquentant assidûment les tournois, se montrait généreux en faisant beaucoup de cadeaux. Il s'éprit de la femme de son voisin ; il sollicita tant son amour, la poursuivit tant de ses assiduités et, comme il était homme de si grand mérite, elle l'aima passionnément pour le bien qu'elle entendait dire de lui. Ils s'aimèrent avec prudence, restèrent discrets et prirent garde de ne pas être surpris, inquiétés ou soupçonnés. La chose leur était facile, car leurs habitations étaient proches ; leurs maisons, leurs salons, leurs donjons étaient voisins. Il n'y avait pour barrière et séparation qu'un haut mur de pierre grise. Des chambres où couchait la dame, quand elle se tenait à la fenêtre, elle pouvait parler de l'autre côté à son ami, et lui à elle. Ils pouvaient même échanger des cadeaux en les en les jetant ou en les lançant. Tout allait selon leurs vœux et tous les deux étaient heureux mais ils ne pouvaient pourtant pas se retrouver à leur gré, car la dame était étroitement surveillée quand son ami était dans la contrée. Cependant, ils avaient au moins l'avantage de se parler de nuit comme de jour ; personne ne pouvait les empêcher de se tenir à la fenêtre et de se voir de loin.

Ils s'aimèrent ainsi, longtemps d'un amour réciproque, jusqu'à un soir d'été, quand les bois et les prés reverdissent, que les vergers sont fleuris et que les petits oiseaux voltigent allègrement parmi les fleurs ? Qui jouit de l'amour librement

doit s'y abandonner tout entier ! Je vais vous dire la vérité sur le chevalier : il s'y abandonna de tout son cœur, en échangeant paroles et regards, ainsi que la dame de son côté. La nuit, quand la lune brillait et que son mari était couché, elle quittait souvent son lit, se couvrait d'un manteau puis venait à la fenêtre, attirée par son ami dont elle savait qu'il faisait de même. Alors, elle restait éveillée presque toute la nuit. Ainsi, ils prenaient plaisir à se voir, puisqu'ils ne pouvaient espérer davantage.

À force de se lever et de venir à la fenêtre, son mari en prit ombrage et lui demanda plusieurs fois pourquoi elle se levait et où elle allait. « Seigneur, répondit la dame, il n'y a point de joie ici-bas, si l'on n'entend pas chanter le rossignol : c'est pourquoi je viens me placer ici. J'ai tant de plaisir à l'écouter, la nuit, qu'il me comble d'aise ; j'y trouve tant d'attrait, je désire tant l'écouter que je ne puis fermer l'œil ».

En entendant cela, le mari, en colère, se mit à rire méchamment. Il lui vint une idée : il tendra un piège au rossignol. Tous les domestiques de la maison savaient confectionner pièges, filets ou lacets. Dans le verger, sur chaque noisetiers ou châtaigniers furent posés des lacets avec de la glu, si bien qu'ils attrapèrent le rossignol. Une fois capturé, ils le remirent vivant à leur maître. Celui-ci, heureux de le tenir, entra dans la chambre de la dame.

« Dame, dit-il, où êtes-vous ? Approchez, venez me parler. J'ai pris au piège le *laostic* qui vous a fait tant veiller ! Désormais vous pouvez dormir tranquille, il ne vous réveillera plus ».

En entendant cela, la dame, peinée et indignée, demanda l'oiseau à son mari qui, en véritable rustre, le tua avec cruauté en lui tordant le cou de ses deux mains. Puis, avant de sortir de la chambre, il jeta le cadavre sur la dame en ensanglantant sa robe un peu sur le devant de la poitrine.

La dame ramassa le petit corps de l'oiseau et, fondant en larmes, maudit ceux qui avaient fabriqué les pièges et les lacets pour la frustrer de sa joie. « Hélas, dit-elle, malheureuse que je suis ! Je ne pourrai plus me lever la nuit ni aller me mettre à la fenêtre où j'ai pris l'habitude de voir mon ami. Il croira, j'en suis sûre, que je renonce à lui. Il faut que je trouve une solution : je lui enverrai le rossignol et lui ferai savoir l'aventure ».

Dans un morceau de brocart, où elle raconta cette histoire en lettres d'or brodées, elle enveloppa le petit oiseau. Puis, elle appela un valet, lui confia son message à l'adresse de son ami. Le serviteur se rendit chez lui, le salua de la part de la dame, lui tendit le message et présenta le rossignol. Quand il eut tout raconté au chevalier, celui-ci ayant bien entendu, fut désolé de ce qui était arrivé. Il ne tarda pas à se montrer courtois. Il fit forger un coffret avec un couvercle, ni de fer

ni d'acier, mais entièrement d'or fin, orné de pierres précieuses de très grande valeur. Il y déposa le rossignol, puis fit sceller la châsse et ne s'en sépara plus.

On raconta cette aventure qui fut bientôt divulguée. Les Bretons en firent un lai : on l'appelle le *laostic*.

Seule

Barbara

Seule (extrait, cf. Œuvre intégrale, Éditions L'Archipel, 2012) a été écrit et composé par Monique Serf, dite Barbara (1930-1997) en 1981. La poétesse se sert, comme Christine de Pisan, de l'anaphore pour marquer l'intensité de cette solitude qui a tout envahi.

Comme jour
Comme nuit
Comme jour après nuit
Comme pluie
Comme cendre
Comme froide
Comme rien
Comme un ciel déserté
Une terre sans soleil
Comme pays perdu
Sans couleur
Sans clarté
Sans étoile
Égarée
Comme épave perdue

Comme jour
Comme nuit
Comme jour après nuit
Comme pluie
Comme cendre
Comme grise
Comme rien
Comme épave perdue
Je me cogne et me brise
Comme froide
Comme grise
Je suis seule [...]

Seulette...

Christine de Pisan

Seulette suis... est un poème de Christine de Pisan (1364-1430). Première *Femme de lettre* à vivre de ses écrits en France, elle fut veuve à 25 ans. La solitude fut alors un des thèmes majeurs de sa poésie. Dans une autre ballade *Seulette m'a laissé*, comme Barbara, elle tente d'enchanter sa peine.

Seulette suis et seulette veux être,
Seulette mon doux ami m'a laissée,
Seulette suis, sans compagnon ni maître,
Seulette suis, dolente et couroucée,
Seulette suis en langueur mésaisée,
Seulette suis plus que nulle égarée,
Seulette suis sans amour demeurée.

Seulette suis à huis ou à fenêtre,
Seulette suis en un anlet muciée,
Seulette suis pour moi de pleurs repaître,
Seulette suis, dolente ou apaisée,
Seulette suis, rien n'est qui tant me siée,
Seulette suis en ma chambre enserrée
Seulette suis sans ami demeurée.

Seulette suis partout et en tout être,
Seulette suis, où que j'aïlle ou je siée,
Seulette suis plus qu'autre rien terrestre,
Seulette suis de chacun délaissée,
Seulette suis, durement abaissée,
Seulette suis souvent toute éplorée,
Seulette suis sans ami demeurée.

Princes, or est ma douleur commencée :
Seulette suis, de tout deuil menacée
Seulette suis, plus teinte que morée,
Seulette suis sans ami demeurée.

Mon plus grand bonheur...

Emily Jane Brontë

La famille Brontë a donné à la littérature anglaise un poète, Patrick, et trois romancières célèbres Charlotte (auteur-e- de *Jane Eyre*), Anne (auteur-e- de *Agnes Grey* et de *La recluse de Wildfell Hall*) et Emily J. Brontë (1818-1848) qui signa son unique roman publié en 1847 sous le pseudonyme masculin d'Ellis Bell : *Wuthering Heights... Les hauts de Hurlevent*. Emily, qui publia toute sa vie à compte d'auteur, est sans doute l'une des plus grandes poétesses anglaises.

Mon plus grand bonheur, c'est qu'au loin
Mon âme fuie sa demeure d'argile,
Par une nuit de vent lorsque la lune est claire
Que l'œil peut parcourir des mondes de lumière...

Que je ne suis plus, qu'il n'est rien
Ni terre ni mer ni ciel sans nuage...
Hormis un esprit en errance
Dans l'immensité infinie.

Gösta Berling

(extrait)

Selma Lagerlöf

La suédoise Selma Lagerlöf (1858-1940) fut, en 1909, la première femme Prix Nobel de Littérature attribué seulement à 14 lauréates : Grazia Deledda (Italienne-1926), Sigrid Undset (Suédoise-1928), Pearl Buck (Américaine-1938), Gabriela Mistral (Chilienne-1945), Nelly Sachs (Allemande-1966), Nadine Gordimer (Sud-africaine - 1991), Toni Morrison (Américaine-1993), Wislawa Szymborska (Polonaise-1996), Elfriede Jelinek (Autrichienne-2004), Doris Lessing (Britannique-2007), Herta Müller (Allemande-2009), Alice Munro (Canadienne-2013), Svetlana Alexievitch (Biélorusse-2015). Elle fut également, en 1914, la première femme membre de l'Académie Suédoise.

Les liens invisibles (Nouvelles), *Le violon du fou*, *Le voyage merveilleux de Nils Holgersson*, *Le charretier*, *Le banni...* sont les œuvres les plus connues de Lagerlöf. Ce texte est extrait de son premier roman *La légende de Gösta Berling* écrit en 1891, un père ferme sa porte à sa fille parce qu'elle a embrassé Gösta, un ancien pasteur banni de la société. Kerstin Munck, correspondante de *Phaéton* en Suède, écrit que pour l'auteur, ce roman a « renversé le réalisme ». L'œuvre de Lagerlöf est qualifiée de « réalisme magique ».

D'Ekeby à Björne, il peut y avoir une demi-lieue. Mais arrivée devant la maison, elle resta une seconde interdite. Toutes les portes étaient fermées, toutes les lumières éteintes. Elle se demanda même si ses parents étaient rentrés. Elle frappa quelques coups violents à la porte d'entrée. Elle secoua la poignée de la serrure. Personne ne vint ouvrir, et lorsqu'elle voulut lâcher le fer qu'elle avait saisi de sa main nue, sa peau y resta attachée par le gel et se déchira.

Le puissant maître de forge Melchior Sinclaire était rentré dans sa maison et en avait fait fermer les portes à son unique enfant. Il était rentré ivre, ivre de vin et de rage. Sa fille s'affichait avec Gösta Berling ! Il avait enfermé les domestiques dans la cuisine, et sa femme dans la chambre à coucher, jurant de tuer celui qui essaierait d'ouvrir la porte à Marianne, et on savait qu'il tiendrait parole. Jamais on ne l'avait vu dans une pareille colère. Mais jamais pire chagrin ne l'avait frappé. Il aurait eu sa fille sous la main, il l'eût peut-être tuée.

Cet enfant, qui avait été son orgueil, sa gloire, il l'avait couverte de bijoux, de soie, lui avait donné une éducation princière. Lui avait-il jamais rien refusé ? Il était aussi fier d'elle que si elle avait porté une couronne, sa belle, son orgueilleuse Marianne, fêtée partout où elle apparaissait !

Et elle aimait un Gösta Berling, et elle s'abandonnait à ses baisers ! Ne devait-il pas la rejeter, lui fermer à jamais sa porte, puisqu'elle s'abaissait à aimer un homme pareil ? Qu'elle reste donc à Ekeby ! Qu'elle se réfugie chez les voisins ! Qu'elle dorme dans la neige ! N'est-elle pas déjà traînée dans la boue, sa belle Marianne ? Son auréole a disparu, la lumière de sa vie à lui a disparu aussi.

Étendu dans son lit, il entend frapper à la porte d'entrée. Que lui importe, il dort. Qu'elle reste au dehors, celle qui veut se donner à un pasteur révoqué, et qui s'est affichée avec lui. Il n'y a pas de place pour elle à son foyer. S'il avait été moins fier de sa fille, s'il l'avait moins aimée, il aurait pu lui pardonner. Ah, Marianne, Marianne !

La naissance du jour

(extrait)

Colette

La fille du Capitaine Colette, Gabrielle-Sidonie (1873-1954) affirmait : *la mort ne m'intéresse pas, la mienne non plus !* À la fin de *La naissance du jour*, écrit en 1928 à Saint-Tropez, Colette ajoute : *Ce n'est pas trop que de naître et de créer chaque jour* (éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1967). Elle fut, en accompagnant sur scène Georges Wague, la première femme *actrice de mime* et plus tard... Présidente de l'Académie Goncourt.

Les vrilles de la vigne, la série des *Claudine*, *L'ingénue libertine*, *La vagabonde*, *Chéri*, *Le blé en herbe*, *Sido*, *La chatte*, *Gigi*, *La retraite sentimentale*, *Le fanal bleu*... comme une maison de province et d'enfance, ses livres furent, pour elle, l'arpent de pureté préservé, le refuge où elle reprit force à chaque fois pour apprendre à vivre.

[...]

L'aube vient, le vent tombe. De la pluie d'hier, dans l'ombre, un nouveau parfum est né, ou c'est moi qui vais encore une fois découvrir le monde et qui y applique des sens nouveaux ?... Ce n'est pas trop que de naître et de créer chaque jour. Elle est froide d'émotion, la main couleur de bronze qui court, s'arrête, biffe, repart, froide d'une jeune émotion. L'avare amour ne voulait-il pas, une dernière fois, m'emplir le creux des paumes d'un petit trésor racorni ? Je ne cueillerai plus que par brassées. De grandes brassées de vent, d'atomes colorés, de vide généreux, que je déchargerai sur l'aire, avec orgueil...

L'aube vient. Il est courant qu'aucun démon ne soutient son approche, sa pâleur, son glissement bleuâtre ; mais on ne parle jamais des démons translucides qui l'apportent amoureuxment. Un bleu d'adieux, étouffé, étalé par le brouillard, pénètre avec des bouffées de brume. J'ai besoin de peu de sommeil ; la sieste, depuis plusieurs semaines, me suffit. Quand l'envie de dormir me ressaisira, je dormirai d'une manière véhémement et saoulée. Je n'ai qu'à attendre la reprise d'un rythme interrompu pendant quelque temps. Attendre, attendre... Cela s'apprend à la bonne école, où s'enseigne aussi la grande élégance des moeurs, le chic suprême du savoir-décliner...

Cela s'apprend de toi, à qui je recours sans cesse... Une lettre, la dernière, vint vite après la riante épître au cercueil en bois d'ébène... Ah ! cachons sous la dernière lettre l'image que je ne veux pas voir : une tête à demi-vaincue qui tournait de côté et d'autre, sur l'oreiller, son col sec et son impatience de pauvre chèvre attachée court... La dernière lettre, ma mère en l'écrivant voulut sans doute m'assurer qu'elle avait déjà quitté l'obligation d'employer notre langage. Deux feuillets crayonnés ne portent plus que des signes qui semblent joyeux, des flèches partant d'un mot esquissé, de petits rayons, deux « oui, oui » et un « elle a dansé » très net. Elle a écrit aussi, plus bas « mon amour » – elle m'appelait ainsi quand nos séparations se faisaient longues et qu'elle s'ennuyait de moi. Mais

j'ai scrupule cette fois de réclamer pour moi seule un mot si brûlant. Il tient sa place parmi des traits, des entrelacs d'hirondelle, des volutes végétales, parmi les messages d'une main qui tentait de me transmettre un alphabet nouveau, ou le croquis d'un site entrevu à l'aurore sous des rais qui n'atteindraient jamais le morne zénith. De sorte que cette lettre, au lieu de la contempler comme un confus délire, j'y lis un de ces paysages hantés où par jeu l'on cache un visage dans les feuilles, un bras entre deux branches, un torse sous des noeuds de rochers...

Le bleu froid est entré dans ma chambre, traînant une très faible couleur carnée qui le trouble. Ruisselante, contractée, arrachée à la nuit, c'est l'aurore. La même heure demain me verra couper les premiers raisins de la vendange. Après-demain, devant cette heure, je veux... Pas si vite, pas si vite ! Qu'elle prenne patience, la faim profonde du moment qui enfante le jour : l'ami ambigu qui sauta la fenêtre erre encore. Il n'a pas, en touchant le sol, abdiqué sa forme. Le temps lui a manqué pour se parfaire. Mais que je l'assiste seulement et le voici halliers, embruns, météores, livre sans bornes ouvert, grappe, navire, oasis...

Races

Lucie Delarue-Mardrus

L'œuvre de Lucie Delarue-Mardrus (1874-1945) est une des plus importantes de la poésie du début du xx^e siècle. Alors qu'elle était très jeune, sa main fut demandée, à ses parents, par le Capitaine Philippe Pétain... ! Il la nommait *Princesse Amande*. Bien inspirés, les parents de Lucie, n'appréciant guère ce moustachu, refusèrent catégoriquement. En 1940, à Montoire, dans le noir froid d'octobre, c'est en Maréchal qu'il saisit, pour d'autres épousailles, celle du Führer ! Nous voilà renseignés sur les vertus du refus et les dangers de la soumission ! Lancée sur la scène littéraire en 1901, grâce à son mari, l'orientaliste Joseph-Charles Mardrus, Lucie devint une figure de la Belle Époque... et une intime de la poétesse américaine Natalie Barney à qui Joseph-Charles proposa de faire et de porter un enfant à la place de *Princesse Amande* pour que celle-ci conserve toute sa beauté intacte ! Parmi les nombreux ouvrages de Lucie Delarue-Mardrus, on citera : *La Cigale, Marie, fille-mère, L'ex-voto, L'amour à la mer, L'ange et les pervers, La girl, Sappho désespérée* (théâtre)... « Races » est un poème extrait du recueil *Horizons* (1905).

Vous autres qui traînez vos généalogies
à travers les bonheurs et les malheurs
des âges, et croyez savoir par cœur
quel sang vous bouillonne ou vous stagne au cœur,

vous ne me direz pas, vous de quelles orgies
de misère et d'orgueil je sors
ni quels vivants furent les morts
dont je suis descendante au soleil d'aujourd'hui.

Ainsi, l'énigme de moi-même me fuit,
mais je sens en moi des millions d'aïeux
se battre. Et sais-je bien ce que je veux et peux,
debout sur cette foule profonde ?

Or, sur la berge où les usines grondent,
si, des soirs, j'ai compris que je sortais des reins
des gueuses et des gars manieurs de surins
dont je frôle en passant le cousinage sombre,

et si, dans l'oreiller de soie,
inerte d'indolente et délicate joie,
j'ai frissonné tous les frissons subtils,
un regard autocrate et peureux dans les cils,

maintenant je demande, – et de toute mon âme ! –
votre mort dans ma chair, votre mort dans mon âme,
tas de femelles et de dames
qui me circulez dans le sang.

Garces d'amour, de rêve et de sang
filles d'honneur, filles de joie,
horde en tumulte, horde interne qui s'éploie,
femmes de mer, femmes de terre
Ô contradictoires, mes Mères !

La terre est ronde

Gertrude Stein

L'américaine Gertrude Stein (1874-1946) passa la majeure partie de sa vie en France. Grande militante féministe, elle vécut dans l'effervescence du « Paris Montparnasse » au début du XX^e siècle. Elle deviendra l'un des plus importants « collectionneur » d'art de Paris. Elle est notamment l'auteur de *L'autobiographie d'Alice B. Toklas* et *La terre est ronde* (dont il est publié ici un court extrait).

[...]

Merveilleux des yeux

Rose ne s'intéressait pas à la lune, elle aimait les étoiles.

Un jour quelqu'un lui dit que les étoiles étaient rondes et elle souhaita qu'on ne le lui eût pas dit. Son chien Amour ne s'intéressait pas à la lune non plus et il ne remarquait jamais les étoiles. Il ne remarquait vraiment pas la lune pas même quand elle était toute ronde. Il aimait les lumières des automobiles et leur va et vient. Cela l'excitait et le faisait même aboyer, Amour n'était pas un aboyeur alors que petit Pépé l'était. Pépé pouvait toujours aboyer, il disait vraiment ouah ouah vraiment il le disait, quand on écoutait il le disait vraiment.

Eh bien un jour ils étaient dehors le soir dans une automobile, pas Pépé, Pépé n'était pas le chien de Rose, tu t'en souviens, mais Rose et Amour et les lumières de l'automobile étaient allumées alors qui pourrait écouter le brillant clair de lune, pas Rose ni Amour ni le lapin, pas eux.

C'était un petit lapin et il était là juste en face et dans la lumière et on aurait dit qu'il le faisait exprès mais il n'y pouvait rien, pas lui pas le petit lapin.

Bob, le père de Rose conduisait et il s'arrêta mais ça n'aida pas le petit lapin.

La lumière est brillante et ce qui est brillant trouble un petit lapin qui n'a pas l'habitude.

Aussi le petit lapin dansait d'une lumière à l'autre et ne pouvait jamais trouver le bon chemin, et alors Bob le père dit laissez sortir

Amour peut-être aidera-t-il le lapin à s'enfuir, aussi ils laissèrent sortir le chien blanc Amour et il vit d'abord la lumière et ensuite il vit le lapin et il se dressa pour dire comment allez-vous au lapin, Amour était comme ça, il se dressait toujours et disait comment allez-vous il le disait à un chien ou à un homme ou à un enfant ou à un agneau ou à un chat ou à un chef coq ou à un cake ou à n'importe quoi il disait simplement comment allez-vous et lorsqu'il dit comment allez-vous au petit lapin le petit lapin oublia tout de la lumière qui était brillante il quitta simplement cette lumière et Amour le chien Amour déçu parce que le petit lapin ne lui avait pas dit comment allez-vous, à son tour, il courut après lui, bien sûr n'importe

quel petit lapin peut courir plus vite que n'importe quel chien blanc et même si le chien blanc est gentil et bon et Amour l'est, donc voilà toute l'histoire. Ce fut une merveilleuse nuit et Amour revint dans la voiture et Bob le père roula jusqu'à la maison et bien sûr Rose chanta quand le lapin se mit à courir et sa chanson commença.

Ciel

Quel ciel

Et puis la plume de verre

Rose avait vraiment une plume de verre

Quand oh Quand

Petite plume de verre

Dis quand

N'y aura-t-il pas ce petit lapin.

Quand

Tant

Plan

Et Rose fondit en larmes.

Elle le fit alors elle fondit en larmes.

Un peu plus tard on décida que Rose devait aller à l'école.

Elle alla à l'école là où les montagnes étaient hautes, elles étaient si hautes qu'elle ne les avait jamais vraiment vues. Rose était comme ça.

Là à l'école il y avait d'autres filles et Rose n'avait pas autant

de temps pour chanter et pleurer

Les professeurs lui enseignèrent

Que le monde était rond

Que le soleil était rond

Que la lune était ronde

Que les étoiles étaient rondes

Et qu'elles tournaient toutes en rond et en rond

Et pas un son,

C'était si triste que cela la fit presque pleurer

Mais pourtant elle n'y crut pas

Parce que les montagnes étaient si hautes,

Et ainsi elle pensa qu'elle ferait mieux de chanter

Et alors une chose affreuse arriva

Elle se rappela quand elle était jeune

Un jour où elle avait chanté,

Et il y avait un miroir en face d'elle

Et comme elle chantait sa bouche était ronde et tournait en rond et en rond

Oh mon Dieu oh mon Dieu tout devait-il toujours être rond
et tourner en rond et encore un rond Que pouvait-elle faire sinon se
rappeler que les montagnes étaient si hautes qu'elles pouvaient tout
arrêter.

Mais elle ne pouvait pas continuer à se rappeler et à oublier
bien sûr que non mais elle pouvait bien chanter bien sûr elle pouvait
chanter et elle pouvait pleurer bien sûr elle pouvait pleurer.
Oh pleurer.

Tankas

Shiyô Hô dite Akiko Yosano

Akiko Yosano (1878-1942) est née à Osaka au Japon. Très jeune, elle écrit de nombreux *waka* (poèmes). Elle travaille surtout la forme traditionnelle du *tanka* et publie dans différentes revues dont *L'étoile du matin* créée par le poète Tekkan Yosano (1873-1935), son époux. Avec lui, elle milite pour une égalitaire éducation des femmes et organise la première école mixte du Japon. En son hommage, on a nommé un cratère de Vénus, *Akiko* ! Shiyô Hô est l'auteur, dit-on, de 50 000 *tankas* ou *chants courts* dont la structure épurée obéit à des règles très strictes en japonais.

Blanche apparition

Sur la côte sauvage
j'ai vu, une fois,
un oiseau vêtu de blanc
et je me suis éprise
de ce rêve qui m'obsède.

Le rossignol absent

Le rossignol n'est point venu
chanter en ce jour de brumes.
Il dort, sans doute,
quelque part, avec
ses petites pattes croisées.

Couleurs

Point de camélias,
ni des fleurs de prunier pour moi,
point de fleurs blanches non plus ;
dans les fleurs de pêcher, je découvre
une nuance qui ne me blâme guère pour ma faute.

Sonnets de la mort

(traduction Charles Diaz)

Gabriela Mistral

La poétesse chilienne Gabriela Mistral (1889-1957), de son vrai nom Lucila de Maria del Perpetuo Socorro Godoy Alcayaga, fut lauréate du Prix Nobel de littérature en 1945. Elle est considérée comme « l'un des quatre grands » de la poésie chilienne avec Pablo Neruda, Pablo de Rokha et Vicente Huidobro. Elle remporta, en 1914, le Prix des Jeux Floraux de Santiago avec *Sonetos de la muerte* (traduits ici par l'écrivain franco-chilien, correspondant de *Phaéton*, Charles Diaz), son premier grand succès littéraire. La Mistral est l'auteur de nombreux chefs-d'œuvre dont *Desolación* (1922), *Lecturas para mujeres* (1923), *Ternura* (1924), *Tala* (1938), *Antología* (1941), *Lagar* (1954), *Recados contando a Chile* (1957), *Poema de Chile* (publication posthume, 1967)...

La nébuleuse NGC3324, située dans la constellation australe de la Carène porte son nom : *Gabriela Mistral* est à 7 500 années-lumière de la Terre !

I

De la niche glacée où t'ont muré les hommes
je te mettrai dans l'humble terre ensoleillée.
Les hommes n'ont pas su que je dois y dormir,
que nous devons rêver sur le même oreiller.

Dans la terre ensoleillée j'aurai pour te coucher
la douceur d'une mère pour son fils endormi,
et la terre devra être un moelleux berceau
pour recevoir ton corps d'enfant endolori.

Je sèmerai au vent terre et poudre de roses
et dans ce léger nuage de lune bleutée
ta dépouille sans poids restera prisonnière.

Je m'en irai chantant mes vengeances parfaites :
dans ce retrait profond la main d'aucune femme
ne descendra me disputer ta poignée d'os !

*Del nicho helado en que los hombres te pusieron,
te bajaré a la tierra humilde y soleada.
Que he de dormirme en ella los hombres no supieron,
y que hemos de soñar sobre la misma almohada.*

*Te acostaré en la tierra soleada con una
dulcedumbre de madre para el hijo dormido,
y la tierra ha de hacerse suavidades de cuna
al recibir tu cuerpo de niño dolorido.*

Luego iré espolvoreando tierra y polvo de rosas,

*y en la azulada y leve polvareda de luna,
los despojos livianos irán quedando presos.*

*Me alejaré cantando mis venganzas hermosas,
¡porque a ese hondor recóndito la mano de ninguna
bajará a disputarme tu puñado de huesos!*

II

Cette longue fatigue un jour sera plus grande
et l'âme au corps dira qu'elle ne consent plus
à traîner ce fardeau au long du chemin rose
que suivent les humains, toujours heureux de vivre.

Tu entendras creuser près de toi avec force :
une autre endormie vient à la cité paisible.
J'attendrai que l'on m'ait tout entière couverte...
et puis nous parlerons toute l'éternité !

C'est alors seulement que tu sauras pourquoi
- ta chair non mûre encore pour la fosse profonde -
il t'y fallut descendre aisément pour dormir.

S'éclairera la zone obscure des destins :
tu sauras sous quel signe étaient unis les nôtres
et que, rompu le pacte, il te fallait mourir...

*Este largo cansancio se hará mayor un día,
y el alma dirá al cuerpo que no quiere seguir
arrastrando su masa por la rosada vía,
por donde van los hombres, contentos de vivir.*

*Sentirás que a tu lado cavan briosamente,
que otra dormida llega a la quieta ciudad.
Esperaré que me hayan cubierto totalmente...
¡y después hablaremos por una eternidad!*

*Sólo entonces sabrás el por qué no madura,
para las hondas huesas tu carne todavía,
tuviste que bajar, sin fatiga, a dormir.*

*Se hará luz en la zona de los sinos, oscura;
sabrás que en nuestra alianza signo de astros había
y, roto el pacto enorme, tenías que morir...*

III

Des doigts mauvais ont pris ta vie depuis le jour
Où, sur un signe astral, elle a quitté sa serre,
blanche neige de lis où fleurissait sa joie.
Des doigts mauvais en elle sont entrés, tragiques...

Et j'ai dit au Seigneur : « par ces sentiers mortels
ils l'emportent. Ombre aimée qu'ils ne savent guider !
Arrache-le, Seigneur, à ces fatales mains
ou plonge-le sinon dans ton sommeil sans fin !

Je ne peux l'avertir, je ne peux le suivre !
Un vent noir de tempête entraîne au loin sa barque.
Oh ! rends-le à mes bras ou fauche-le en fleur ».

S'est arrêtée la barque rose de sa vie...
Je ne sais pas aimer ? Je n'ai pas eu pitié ?
Toi qui vas me juger, tu le comprends, Seigneur !

*Malas manos tomaron tu vida desde el día
en que, a una señal de astros, dejara su plantel
nevado de azucenas. En gozo florecía.
Malas manos entraron trágicamente en él..*

*Y yo dije al Señor: ?«Por las sendas mortales
le llevan. ¡Sombra amada que no saben guiar!
¡Arráncalo, Señor, a esas manos fatales
o le hundes en el largo sueño que sabes dar!*

*« ¡No le puedo guiar, no le puedo seguir!
Su barca empuja un negro viento de tempestad.
Retórnalo a mis brazos o le siegas en flor ».*

*Se detuvo la barca rosa de su vivir...
¿Que no sé del amor, que no tuve piedad?
¡Tú que vas a juzgarme, lo comprendes, Señor!*

Épilogue

(extrait de Requiem)

Anna Akhmatova

Anna Akhmatova, née en 1889, à Odessa, est le nom de plume qu'Anna Andreïevna Gorenko prit en souvenir de sa grand-mère tatare. Avant l'interdiction de sa poésie, en 1922, elle fut l'égérie de l'acméisme, mouvement poétique russe qui s'opposait au symbolisme en privilégiant une esthétique du concret. Akhmatova réapparaîtra très lentement sur la scène littéraire seulement après la mort de Staline en 1953. *Requiem* a été écrit entre 1930 et 1957. Il est paru en langue russe à Munich en 1963. Le livre était précédé de l'avertissement suivant : *Cette suite de poèmes nous est parvenue de Russie et nous la publions à l'insu de l'Auteur et sans son consentement.* L'extrait que nous présentons ici correspond à la traduction de Paul Valet (Minit, 1966). Ce n'est qu'en 1986 que son œuvre fut publiée intégralement (dont *Le soir*, *Le rosaire*, *Foule Blanche*, *Le plantain* et *Requiem*...). De grands peintres ont réalisé son portrait : Modigliani, Nathan Altman, Kouzma Petrov-Vodkine...

Éparpillés dans les librairies, gris de poussière, ni lus, ni cherchés, ni ouverts, ni vendus, mes poèmes seront dégustés comme les vins les plus rares quand ils seront vieux... écrit la poétesse russe Marina Tsvetaïeva (1892-1941) qui, elle-aussi, ne fut réhabilitée qu'à partir des années 60.

En guise de préface

Dans son Bloc-notes (T. IV, 1965-1967), jour de la mort d'Anna Akhmatova, le 15 mai 1966, à la veille de la visite du général De Gaulle à Moscou, François Mauriac rend hommage à la poétesse. Il choisit alors de commenter sous l'intitulé En guise de préface, le texte que nous reproduisons ici pour donner envie de lire l'œuvre immense d'une des plus grandes poétesse Russe.

Dans les années terribles de la Iéjovchtina (de Iéjov, le Commissaire du Peuple à l'Intérieur dont le nom restera associé aux grandes épurations et déportations), j'ai passé dix-sept mois à faire la queue devant les prisons de Leningrad. Un jour, quelqu'un a cru m'y reconnaître. Alors, une femme aux lèvres bleuâtres qui était derrière moi et à qui mon nom ne disait rien, sortit de cette torpeur qui nous était coutumière et me demanda à l'oreille (là-bas, on ne parlait qu'en chuchotant) :

- Et cela pourriez-vous le décrire ?

Et je répondis :

- Oui, je le peux.

Alors, une espèce de sourire glissa sur ce qui avait été jadis son visage.

Leningrad, 1^{er} Avril 1957

Épilogue

Et j'ai appris comment s'effondrent les visages,
Sous les paupières, comment émerge l'angoisse,
Et la douleur se grave sur les tablettes des joues,
Semblables aux pages rugueuses des signes cunéiformes ;
Comment les boucles noires ou les boucles cendrées
Deviennent en un clin d'œil, argentées,
Comment le rire se fane sur des lèvres soumises,
Et, dans un petit rire sec, comment tremble la frayeur.
Et je prie Dieu, mais ce n'est pas pour moi seulement,
Mais pour tous ceux qui partageaient mon sort,
Dans le froid féroce, dans le juillet torride,
Devant le mur rouge devenu aveugle.

ЭПИЛОГ

Узнала я, как опадают лица,
Как из-под век выглядывает страх,
Как клинописи жесткие страницы
Страдание выводит на щеках,
Как локоны из пепельных и черных
Серебряными делаются вдруг,
Улыбка вянет на губах покорных,
И в сухоньком смешке дрожит испуг.
И я молюсь не о себе одной.
А обо всех, кто там стоял со мною,
И в лютый холод, и в июльский зной,
Под красною ослепшею стеною.

ВМЕСТО ПРЕДИСЛОВИЯ

В страшные годы ежовщины я провела семнадцать месяцев в тюремных очередях в Ленинграде. Как-то раз кто-то «опознал» меня. Тогда стоящая за мной женщина с голубыми губами, которая, конечно, никогда не слыхала моего имени, очнулась от свойственного нам всем оцепенения и спросила меня на ухо (там все говорили шепотом) :

- А это вы можете описать ?

И я сказала :

- Могу.

Тогда что-то вроде улыбки скользнуло по тому, что некогда было её лицом.

1 апреля 1957 года.

Ленинград

Révolution

Lesbia Harford

Lesbia Harford (1891-1927) est une poétesse australienne. Après avoir obtenu un diplôme à l'Université de Melbourne en 1916, elle s'engage dans une usine de textile pour décrire les conditions de travail des femmes. Féministe passionnée par les questions sociales, elle milita toute sa vie contre le travail forcé.

Elle n'est pas près de l'âtre,
Mon amour adoré ;
Sur aucun livre et sur aucun berceau
Elle ne se penche.

Non : elle ploie sous les coups de fouet,
Sa chair déchirée ;
Dans les tréfonds noirs de l'ombre,
Elle traîne à l'abandon.

Mais les usines et les prisons
Sont bien plus belles
Que d'un palais jardins et foyer
Pourvu qu'elle y soit.

*She is not of the fireside,
My lovely love ;
Nor books, nor even a cradle
She bends above.*

*No : she is bent with lashes,
Her flesh is torn ;
From blackness into blackness,
She walks forlorn*

*But factories and prisons
Are far more fair
Than home or gardens palace
If she is there.*

Portrait

Cecilia Meireles

La poésie de Cecilia Meireles (1901-1964) fut à l'avant-garde du modernisme littéraire brésilien. Elle a obtenu en 1939 le Premier prix de l'Académie du Brésil.

Jadis je n'avais pas ce masque,
aussi calme, aussi triste, aussi maigre
ni ces yeux tellement vides,
la lèvre amère.

Je n'avais pas ces mains sans force,
froides, lourdes et passives ;
je n'avais pas ce cœur
qui ne se montre plus.

Cette métamorphose s'est faite sans moi,
si lente, si visible, si facile :

– Dans quel miroir s'est perdu mon visage ?

*Eu não tinha este rosto de hoje
Assim calmo, assim triste, assim magro,
Nem estes olhos tão vazios,
Nem o lábio amargo.*

*Eu não tinha estas mãos sem força,
Tão paradas e frias e mortas ;
Eu não tinha este coração
Que nem se mostra.*

*Eu não dei pro esta mudança,
Tão simples, tão certa, tão fácil :
- Em que espelho ficou perdida a minha face ?*

Les pagayeurs

Nele Marian

Nele Marian est l'une des premières poétesses d'Afrique à écrire en français avant les indépendances des deux Congo. Née d'un père belge et d'une mère originaire de la Province de l'Équateur, elle a publié en 1935 dans la Capitale de Belgique, un premier recueil de huit poésies (éditions de l'Expansion coloniale, Bruxelles) dont *Les pagayeurs*. Elle est aussi l'auteur de *La légende du vieux bon dieu* (un conte), d'un essai sur *Les grands faits de l'histoire du pays Wallon* et de *Banjo* (1936), ouvrage dans lequel est évoquée la souffrance des Africains en Europe. Toute sa vie, elle a milité pour la reconnaissance des droits des métis, victimes de tous les racismes partout.

I

Sur le grand fleuve
Nous pagayons
Et lançons vers chaque rivage
Le doux refrain de nos chansons.

II

Puisqu'il nous faut servir un maître
Nous préférons ramer sans fin,
Libres, que d'être
Un serviteur en sa maison.

III

Il donnera, chacun l'espère,
Le but atteint
De l'argent, des étoffes claires
Ou bien du sel plein nos deux mains.

IV

Dans nos villages, les femmes
Aux corps si doux
Nous verseront le vin de palme
Et les plus belles seront à nous.

V

Quand la nuit tend ses voiles
Sombres, le voyageur
Rêveur, écoute au fonds des ombres
Chanter l'âme des pagayeurs.

Mémoires d'Hadrien

(extrait)

**Marguerite Cleenewerck de Crayencour
dite Yourcenar**

Yourcenar (1903-1987) est la première femme élue à l'Académie française en 1980. Parmi ses nombreux ouvrages, *Les Mémoires d'Hadrien* (1951), *L'Œuvre au noir* (Prix Fémina 1968), *La couronne et la lyre* (1979) et *Feux* connurent un succès mondial. Avec les mémoires de l'empereur Hadrien (II^e siècle), Yourcenar tente de reconstruire un monde en évoquant un moment d'histoire à l'équilibre entre le paganisme finissant et les débuts du christianisme. Yourcenar appelle à une renaissance de la culture comme un gage d'avenir pour le monde. Dans cet extrait, Hadrien, après avoir rencontré Osroès, le roi des Parthes, et s'être initié aux mystères d'Éleusis, s'explique sur sa passion de l'astronomie...

Depuis les nuits de mon enfance, où le bras levé de Marullinus m'indiquait les constellations, la curiosité des choses du ciel ne m'a pas quitté. Durant les veilles forcées des camps, j'ai contemplé la lune courant à travers les nuages des cieux barbares ; plus tard, par de claires nuits attiques, j'ai écouté l'astronome Théron de Rhodes m'expliquer son système du monde ; étendu sur le pont d'un navire, en pleine mer Égée, j'ai regardé la lente oscillation du mât se déplacer parmi les étoiles, aller de l'œil rouge du Taureau au pleur des Pléiades, de Pégase au Cygne : j'ai répondu de mon mieux aux questions naïves et graves du jeune homme qui contemplait avec moi ce même ciel. Ici, à la Villa, j'ai fait construire un observatoire, dont la maladie m'empêche aujourd'hui de gravir les marches. Une fois dans ma vie, j'ai fait plus : j'ai offert aux constellations le sacrifice d'une nuit toute entière. Ce fut après ma visite à Osroès, durant la traversée du désert syrien. Couché sur le dos, les yeux bien ouverts, abandonnant pour quelques heures tout souci humain, je me suis livré du soir à l'aube à ce monde de flamme et de cristal. Ce fut le plus beau de mes voyages. Le grand astre de la constellation de la Lyre, étoile polaire des hommes qui vivront quand depuis quelques dizaines de milliers d'années nous ne serons plus, resplendissait sur ma tête. Les Gémeaux luisaient faiblement dans les dernières lueurs du couchant ; le Serpent précédait le Sagittaire ; l'Aigle montait vers le zénith, toutes ailes ouvertes, et à ses pieds cette constellation non désignée encore par les astronomes, et à laquelle j'ai donné depuis le plus cher des noms. La nuit, jamais tout à fait aussi complète que le croient ceux qui vivent et qui dorment dans les chambres, se fit plus obscure, puis plus claire. Les feux, qu'on avait laissé brûler pour effrayer les chacals, s'éteignirent ; ce tas de charbons ardents me rappela mon grand-père debout dans sa vigne, et ses prophéties devenues désormais présent, et bientôt passé. J'ai essayé de m'unir au divin sous bien des formes ; j'ai connu plus d'une extase ; il en est d'atroces ; et d'autres d'une bouleversante douceur. Celle de la nuit syrienne fut étrangement lucide. Elle inscrit en moi les mouvements célestes avec une précision à laquelle aucune observation partielle ne m'aurait jamais permis d'atteindre. Je sais exactement, à l'heure où je t'écris, quelles

étoiles passent ici, à Tibur, au-dessus de ce plafond orné de stucs et de peintures précieuses, et ailleurs, là-bas, sur une tombe. Quelques années plus tard, la mort allait devenir l'objet de ma contemplation constante, la pensée à laquelle je donnais toutes celles des forces de mon esprit que n'absorbait pas l'État. Et qui dit mort dit aussi le monde mystérieux auquel il se peut qu'on accède par elle. Après tant de réflexions et d'expériences parfois condamnables, j'ignore encore ce qui se passe derrière cette tenture noire. Mais la nuit syrienne représente ma part consciente d'immortalité.

J'ai quitté ma maison...

Marilyn Monroe

Karen Blixen (1885-1962) a dit, en rencontrant, Marilyn Monroe (Norma Jeane Baker Mortenson, 1926-1962) en 1961 : ... *Marilyn rayonne d'une vitalité sans frein et d'une incroyable innocence. J'ai éprouvé le même sentiment face à une toute jeune lionne... Je n'oublierai jamais ce sentiment presque écrasant de force invincible et en même temps la douceur qui émanait d'elle : c'est toute la nature sauvage qui me regardait gentiment avec un air terrible...* Marilyn écrivait souvent. En 2010, furent regroupés en français, aux éditions du Seuil ses *Fragments, poèmes, écrits intimes et lettres* (traduction Tiphaine Samoyault). *J'ai quitté ma maison...* exprime l'immense sensibilité de Norma Baker... et l'énergie de ses rêves. De Goya, son peintre préféré, elle a dit : *je connais très bien cet homme, nous avons les mêmes rêves depuis l'enfance.*

J'ai quitté ma maison verte en bois brut.
Un canapé en velours bleu dont je rêve encore...
Un buisson sombre et luisant juste à gauche de la porte.
En bas de l'allée un cliquetis comme ma poupée
dans sa poussette quand elle sautait sur les pavés.
« Nous partirons loin d'ici ».

Les prairies sont immenses la terre sera dure
pour mon dos. L'herbe touchait
le bleu et les nuages encore blancs se muaient
de vieil homme en chien souriant les oreilles au vent.

Regarde.
Les prairies atteignent. Elles touchent le ciel.
Nous avons laissé les contours de nos corps contre (sur) l'herbe piétinée.
Elle va mourir bientôt parce que nous étions là.
Poussera-t-il autre chose ?

Ne pleure pas, ma poupée ne pleure pas.
Je te tiens et te berce pour t'endormir.
Chut, chut, je voulais juste te dire que je ne suis (n'étais) pas ta mère qui est morte.

Je te nourrirai du buisson sombre et luisant
juste à gauche de la porte.

I left my home of green rough wood. A blue velvet couch I dream till now... A shiny dark bush just left of the door. Down the walk clickity clack as my doll in her carriage went over cracks. « We'll go far away ». The meadows are huge the earth (will be) hard on my back. The grass touched the blue and still white clouds changing from an old man shapes to a smiling dog with ears flying. Look. The meadows are reaching. They're touching the sky. We left our outlines against (on) crushed grass. It will die sooner because we were there. Will something else have grown? Don't cry my doll don't cry. I hold you and rock you to sleep. Hush, hush, I was only pretending now I'm (was) not your mother who died. I shall feed you from the shiny dark bush just left of the door.

Fragments, poèmes, écrits intimes et lettres, Marilyn Monroe, Ed. Seuil, Paris, 2010.

Merles blancs

- 1 - Javed Akhtar, *Ma cour, mon arbre*
- 2 - Marie Beaupuy, *Sur le tapis vert la roulette*
- 3 - Jean-Christophe Cabut, *Loin dans ma ville*
- 4 - Dezorty, *Le masque*
- 5 - Charles Dujour-Bosquet (Carles Diaz), *Variation sur les heures décomposées*
- 6 - Gillian Geneviève, *Poème sans titre*
- 7 - Michèle M. Gharios, *Passe ton chemin (à Sakinah)*
- 8 - Katarina Frostenson, *Splendeur de Marsyas*
- 9 - Danièle Labatsuzan, *L'hirondelle - L'ombre marine*
- 10 - Pierre Landete, *À Lisbonne...*
(traduit en portugais par Ana Côte-Real & Pierre Léglise-Costa)
- 11 - Madeleine Lenoble, *Le vent s'enroule*
- 12 - Carlos Loureda, *Minutos sin ti*
(traduit en français par Pierre Landete)
- 13 - Bernard Manciet, *Pour l'enfant de Bassora / Preu coishe de Bassorà*
- 14 - Claire Massart, *Nuit*
- 15 - Jean-Luc Maxence, *Tu t'y prends toujours au dernier moment*
- 16 - Daniel Maximin, *Privilège de la voix*
- 17 - Jade Morisson, *La mémoire*
- 18 - Georges Neverre, *La noria*
- 19 - Prince Naguib Abd Allâh, *Les sorts déliés*
- 20 - François Roederer, *Araignée du matin*
- 21 - Bernard Sesé, *Moi et le village*
- 22 - Jean-Michel Tartayre, *Vers l'été (extraits)*
- 23 - Florence Vanoli, *à chercher l'âge de l'eau...*
- 24 - Dany Vinet, *Clin d'œil*

Ma cour, mon arbre

Javed Akhtar

Célèbre scénariste et parolier du cinéma indien, Javed Akhtar a travaillé pour Bollywood dès les années 70. Il a gagné, en Inde, les *Filmfare Awards*, le *National Film Awards* et les *Zee Cine Awards* à de multiples occasions. Figure admirée de l'Inde moderne, il est membre du Parlement indien.

Héritier d'une riche tradition poétique ourdou, qu'il régénère en puisant ses images dans le monde moderne, il est aussi l'auteur de nombreux *ghazals* et des *nazms*. Il a reçu en 2013 le prestigieux Prix de la Sahitya Akademi (India's National Academy of Letters) pour l'ensemble de ses poésies. Ce texte est extrait *D'autres mondes*, publié aux éditions de Janus en 2014 (traduction hindi - ourdou / français, Vidya Vencatesan).

Ma cour

Combien elle était étendue
combien elle était grande
dans laquelle tous mes jeux
étaient contenus
Et plus loin que la cour était l'arbre
celui-là était beaucoup plus grand que moi
mais j'étais sûr que...
quand je serai plus grand
je toucherai même la cime de l'arbre
Des années se sont écoulées
Je suis de retour à la maison
je vois
que la cour est petite
Pourtant l'arbre est encore plus grand qu'avant.

Sur le tapis vert la roulette

Inédit

Marie Beaupuy

Membre de la Société des Poètes Français, Marie Beaupuy est professeur de lettres et comédienne. Elle a publié *Les Silences de l'envol* en 2011 (Édilivre). Dans son deuxième recueil *Déméter, danse* (Édilivre, 2015), elle utilise le culte de Déméter, en lien avec les mystères d'Eleusis (cf. Homère, *Hymne à Déméter*) pour une poésie riche de symbole. Pour un extrait de *Déméter, danse*, le lecteur consultera *Phaéton* 2015.

que serait la vie en accroche-nuages
sur une voie bleue
sans aujourd'hui
et sans hier

un instant qui dilate l'espace
un instant qui ne se sait pas
présent-fleuve aux eaux sans fond
sans horizon

que serait l'orage
sans le dard éclatant de l'éclair meurtrier
sous les pierres ou sous le sable
des jours lourds
au sablier hésitant
sur le tapis vert la roulette
ce sera la mort en soleil couchant
écharpe de soie
éprise de vent

Loin de ma ville

Inédit

Jean-Christophe Cabut

Jean-Christophe Cabut a travaillé pendant plus de vingt ans à Radio France Il a beaucoup voyagé... Polynésie, Cayenne, Montréal puis a vécu plusieurs années sur un bateau, aux rives de la Garonne, près de Bordeaux, son « port d'attache ». Il est l'auteur d'un *Road Trip*, une série de 5 cahiers intitulés *Sister* en 2016 (éd. l'Ire des Marges). Jean-Christophe Cabut a toujours écrit et garde « ses poèmes de jeunesse » dans un classeur rouge... Il ne les montre à personne... mais il a accepté que *Phaéton* « tire au sort » un texte parmi ses nombreux feuillets manuscrits... Une main a donc attrapé, au hasard, *Loin de ma ville*... Heureux hasard ! L'auteur nous a dit qu'il avait écrit ce poème à Papeete. Il avait dix-neuf ans...

Loin des foules qui accablent,
Du trafic sur le pont glacé,
Loin de l'océan du sable,
Des campagnes d'herbe mouillée,

Loin des rayons de poussières,
Des murs salis des vieux quartiers,
Loin de toi qui semble si fier,
Des toits de pluies, des amitiés

Dans ma ville d'indifférence,
Icare des îles d'en bas,
Tu souris trop près de la France,

Des soleils, des grands froids,
Dans cet hiver quatre-vingt trois
Loin du lagon de ton enfance.

Le masque

Dezorty

Dezorty vit et travaille à Paris. Ce poème est extrait de *Monochromies*, recueil publié aux éditions Abordo en septembre 2013. Ce travail poétique, exécuté sous le nom de *poésie graphique*, appartient à un courant littéraire contemporain à part entière et très inventif qui trouve son origine en Grèce avec ce que les philologues nomment *technopaegnon* ou *carmen figuratum*. Il s'agit d'un divertissement métrique par lequel l'auteur dispose graphiquement un poème et reproduit les traits de l'objet décrit, comme l'exécutera par exemple, aux origines de la langue latine, le poète Laevius (1^{er} siècle av. J.-C.) pour son *Phénix* (dessin-poème d'un oiseau). C'est avec cet oiseau que le latin prit son envol... (Sur la *Colombe poignardée* d'Apollinaire, cf. *Phaéton* 2015).



Variation sur les heures décomposées

Inédit

Carles Diaz

(Charles Dujour-Bosquet)

Carles Diaz est maître de conférences en histoire de l'art. D'origine chilienne, il a fait le choix d'écrire en français pour *se dépotuiller de sa langue maternelle, se retrouver ignorant, réapprendre à nommer les choses*. Sa poésie bouscule les mots du réalisme au rêve. Après avoir publié, à Santiago, *Episodos Electronicos* (La garza morena, 2003) et *La voluntad del fragmento* (2004), il a signé, en France, deux recueils de poésies aux éditions Abordo *Le fleuve à l'envers* (2013) et *Les déferlantes nocturnes* (2010), récit poétique mis en scène par Frédéric Paquet pour le Théâtre Marguerite Duras de Bordeaux. Il est l'auteur de *Tentative verticale* publié en 2016 aux éditions Zinnia à Lyon.

La blessure secrète s'enroule autour des sables
abaisse les arbres, ronge la peau délicate, emmaillotée.
Le diadème de la nuit
comme insurmontable concavité
verse en elle des simulacres chiffonnés
d'images et de paroles qui manquent de salive.
En mangeant l'ombre des corps
déchus, pourchassés
le froissement du silence
se mue en patrouille de clébard errants
qui piaulent, leurs pattes
caleuses pendant dans le vide.
Partout des squelettes, des mendiants,
des ramiers fauchés.
La Méditerranée est gonflée de racines stériles,
de guillotines qui séjournent avec la pluie
et oblitèrent l'éclat du jour proche.
De leur suaire, les cadavres ont dallé
le sol de ce lieu pénitentiel. La mer est désormais
capable de se parer d'indifférence
revêtue de dentelle blanche, en filigrane,
dans l'exiguïté de sa souterraine certitude.

Me laisseras-tu disparaître
oiseau migrateur étranglé par la lame du vent ?

Je ne sais combien de pays
exauce le désordre des heures furtives et
des pierres trouées
s'incarnant aux vagues pour dénouer
le cri, le grand cri
qui se relie à tous les autres.

Le cri déchirant des hommes originels.

Or, je suis sauf. Ma voix connut le prodige
d'être protégée de nombreux dieux :
le sapin et le hêtre, la flèche qui chaparde le jour,
le marteau dressé, la coiffe de l'année naissante,
la boue fertile...

Ainsi sont des variantes, des ébauches de dieux
qu'un seul nom n'a pas réussi à unifier.

Mais les vôtres ?

Où sont-elles vos divinités ?

Qu'en fut-il de l'immuable,
de vos faucilles, de vos lacets invisibles ?

Le flambeau d'Antioche,
les joueuses de luth de Tripoli,
les cyprès taillés d'Aleph,
les inscriptions sur les portiques de Palmyre ?

La flottille passe, repasse sur la carte
la peau vibrante, l'enfant en dehors
du passé et en dehors du jour nouveau.

Le même s'endort comme un objet en terre cuite
trouvé au milieu des ruines.

Je le vois chargé d'esprit
et la frise qui décore sa captivité
frappe comme une vérité empruntée
à une source lointaine.

Le radeau passe alors que la télévision
avec un os amuse les chiens,
murmure des berceuses aux hommes sans épaules
aux canailles à la tête poisseuse déguisés en homme
marchand de la désespérance et de la mortification.
Ceux qui ont la langue tranchée
le crâne brisé, la foi humiliée, la peau lynchée
les femmes ayant perdu leur visage
à bord de leur canot, coulent ce soir
dans la colonne vertébrale
d'une chimère perdue au large.

Il faut que cela disparaisse !

J'embrasse cet homme médusé
qui va sans but, à tâtons
entre les pavots écrasés par des artichauts mécaniques
et les orties privés de vent
qui assiègent la topographie de l'écume.
Ses pleurs traversent
les dures parois de poudre.

Nous sommes ici.

L'antique offrande est un rameau desséché,
flétri par la sottise qui nous engourdit.
J'entends les clameurs, je disparais dans les décombres,
j'écoute et parle une langue inconnue.
Je me cogne la tête, tombe et me brise les dents
sur le bord d'un abreuvoir à l'eau stagnante, puante.
Montre-moi tes genoux bleuis, broyés,
puis ton front fouetté
offensé par la fumée de la terreur, par l'imposture
et la tromperie des monstres !
Par la sorcellerie des pauvres sots !
Montre-moi les arbres caducs
abattus à coup de roquettes tirées
par des hommes de paille !
Laisse-moi voir ces buissons de myrtes décapités,
déracinés, le printemps avorté dans leurs tiges !
J'ai aussi peur que toi et je ne sais dire adieu.

Pour extirper la soif à la nuit,
les mioches dessinent sur leur poitrine,
à la craie qui s'efface,
des jarres venant du ventre marécageux des fleuves
que personne ne voit.
Ils ont la bouche pleine de cailloux
en guise d'amulettes.
Je plonge dans le dernier des cachots de l'abysse
pour en faire couler des ruisseaux de lait
et du raisin ; pour inviter l'autel à se fragmenter
en miroir, en moisson et pain,
en nénuphar, en candélabre, en braise,
en un dieu nouveau.
D'autres naufragés sont morts de cet honneur :
morts pour apprivoiser la connivence
du destin et de l'oubli,
pour expliquer l'inhabitable d'une patrie blessée et
ensevelie,
pour saluer une terre d'absence prête à sombrer
comme épaves funèbres en un cortège sans testament.

Poème sans titre

Inédit

Gillian Geneviève

Professeur de français, Gillian Geneviève enseigne à Maurice, son île natale. Il est l'auteur de pièces de théâtre (*Le meilleur des mondes*), de nouvelles dont *La huitième couleur* (Prix de l'Océan indien) et *Elle* (éd. Le temps retrouvé 2009 & Prix Jean Fanchette remis par Jean-Marie Le Clézio, Nobel de Littérature). Il collabore à la revue de poésie *Point Barre*.

Je suis de cette terre spoliée à la solitude et au silence des mers du Sud.

Je suis de cette lumière née en marge des tropiques et des pôles, de cette histoire d'exils et de rencontres improbables d'imaginaires et de sangs.

Je suis de ce pays où les préjugés s'enlacent à la fraternité pour dicter le geste et le dit.

Je suis de la plaine et des montagnes qui étreignent l'âme et la plume des poètes maudits de cette terre nés pour faire le récit de la nuit insulaire et des vents contraires qui érodent les traits de la race.

Je suis de ces bancs de sable et de ces algues qui ensèrent l'ombre des filaos et le corps des pêcheurs, brûlé par le sel et la vérité du soleil afin que la chair meurtrie énonce l'édit de la mer et celui de la mémoire.

Je suis de cette terre mensongère et prétentieuse, et son patois est le mien, et je parle le dialecte des damnés au sang-mêlé pour éructer le sens et psalmodier la plainte de l'incertain.

Je suis de cette île, je suis le bâtard né au confluent des rites et des langues pour transmettre à mes fils le refus du repli, des dogmes et la vérité des héritiers de l'impur.

Passe ton chemin

(à *Sakinah*)

Michèle M. Gharios

Poète et romancière, Michèle M. Gharios est née à Beyrouth. Elle dépeint le Liban, où elle vit, comme un pays où *la paix ne tient qu'à un fil*.. Elle est l'auteur aux éditions Dar An-Nahar de deux recueils de poèmes (*Apartheid* et *Collier d'air* dont est extrait *Passe ton chemin*), d'un roman (*L'odeur de Yasmine*) et a publié en Belgique (éd. Bookleg-Maelström, Bruxelles) *Ombre, Vivier* et *Clichés de guerre*. Son roman *À l'aube de soi* (Ed. *La cheminante*) est sorti en France en 2015.

J'entends des jets de pierre
dans ma tête
passe ton chemin
ne me regarde pas mourir
je ne suis pas de celles
sur qui on s'attarde
je m'en vais
à pas de souris
regarde le ciel
comme il est bleu
le vacarme gicle dans ma tête
encombre les ondes
du silence
le rouge-sang n'est rien
rien
le bleu de l'âme n'est rien
il n'est rien
absolument rien
les pierres retentissent

sur les parois rugueuses
de mon être fébrile
elles retombent et s'écrasent
et le ciel
il est bleu
le bruit percute l'étendue calme
bouche-toi les oreilles
regarde le ciel
regarde
il t'éblouit
n'est-ce pas ?
...
des éboulis de pierre
pleuvent sur ma vie
et moi
je rêve de nuits claire
de silence
je rêve de blancheur
de partir

Splendeur de Marsyas

Katarina Frostenson

Katarina Frostenson (née à Stockholm en 1953) est la cinquième femme élue (en 1992) à l'Académie suédoise. Son écriture (son premier recueil de poèmes date de 1978) a beaucoup influencé la génération des années 80 et 90. Avec le metteur en scène et photographe Jean-Claude Arnault (son mari), elle a publié des ouvrages, où photos et poésies opèrent en interaction. Elle a traduit en suédois de nombreux écrivains francophones : Duras, Bataille, Michaux, Koltès...

Katarina Frostenson se distingue par un travail intense de la langue où le rythme, les sons des mots et les associations entre eux sont primordiaux. Il y a fréquemment des traits méfactifs dans ses textes. Ce poème en est l'exemple (traduction - François-Noël Simoneau in *Trois poètes suédois*, éd. du Murmure 2011).

Tu es merveilleux
accroché là
clairière vibrante
rouge morsure jaillie du bois, bourdonnant délire
toute la forêt mugit de toi,
ton corps épiluché fruit lourd
à la verticale attaché par les pieds dans ce
rêve ancestral de pendre aux arbres, à la
branche le ruban
rouge de vierge autour du sabot
la flûte perce parmi les feuilles, ton regard
en dessous de sa main, sensation
du couteau quand
avec la précision de l'amour elle détache des lambeaux
pour l'éclat le plus vif
rouge vert épais
bientôt ébouillanté net luisant
à laisser aux oiseaux
tu ne sens rien que cela
laisser-aller
tu pends comme lui mais à l'envers
sur ta croix inversée
ta bouche rouge brille
tu lèves ton œil unique
brun bleu comme Puck
dans la forêt des regards obliques
toutes les poses possibles rêve chasse désir laisser-aller
– le chérubin a passé l'archet sur la corde, l'homme cornu
Celui du cuvier attend pour le nettoyage, l'enfant –
temps médite le passage furtif
dans l'instant de la bête le poème préservé

L'hirondelle - Ombres marines

Danièle Labatsuzan

Ces deux poèmes sont extraits du recueil *Vers la lumière nue* (éd. Le Serpolet, Collection Nouvelle Saison 2016). Danièle Labatsuzan est aussi l'auteur de poésies pour enfants. Elle a obtenu en 2014, le Prix de Poésie de l'Académie des Lettres et des Arts du Périgord.

L'hirondelle

Voler à la crête des vagues
pour garder le sel sur le bord de ses lèvres.
Voler sans désir d'atteindre le ciel.
S'éloigner simplement de la terre ;
juste assez pour lui faire de l'ombre
le temps d'une hirondelle.

Ombres marines

De la vague à l'écueil,
le temps que la mémoire revienne
et nous redonne l'essentiel.

À Lisbonne..., / *Em Lisboa...*,

Pierre Landete

Traduction : Ana Córte-Real & Pierre Légglise-Costa

À Lisbonne..., écrit en 2012 au retour d'un voyage au Portugal, est un poème sur le « destin », ce « fado », de l'âme portugaise inséparable de la *saudade*, un chant immortel si bien porté par la voix d'Amália Rodrigues qui popularisa tant de poètes dont Luis Vaz de Camões.

Le Fado (de Lisbonne, de Coimbra...) est inscrit depuis 2011 au Patrimoine immatériel de l'Humanité par l'Unesco. Cet art *qui bat* est aujourd'hui chanté (et parfois dansé) par de nombreux interprètes : Misia, Mariza, Christina Branco, Zambujo...

Pierre Légglise-Costa et Ana Corte Real sont les traducteurs en français (éd. La différence, 2015) de l'essai de Rui Vieira Nery intitulé *L'histoire du Fado*.

Pierre Légglise-Costa, parrain de *Phaéton* a également signé la traduction portugaise du livre de Pierre Landete *Montrez-moi Guernica!* (*Mostre-me Guernica!*), *Lettre de Diego Velásquez à Pablo Picasso*. (Ed. Séguier, Paris, 2011.)

... j'ai entendu
un chant qui sent la mer,
la pluie, la rue, la rouille,
les murs sales,
fiévreux comme un chien
qui traîne,
l'écume aux lèvres du Tage
mettant bas sa lumière,
son monstre,
son cri lourd,
sa prière,
sa blessure dans la chaleur
dans le silence du monde,
... un chant qui rampe à l'œil
l'âme prise
comme un linge qui flotte
à la corde sous l'iode,
au soleil fort,
à la nuit immense,
électrique,
à la route...
 qui fuit,
 à la porte du port,
ailleurs où le cœur qui luit,
bat.

... *ouvi*
um canto que cheira a mar,
a chuva, a rua, a ferrugem,
a paredes sujas,
cheias de febre como um cão
vadio,
a espuma nos lábios do Tejo
parindo a sua luz,
o seu monstro,
o seu grito pesado,
a sua prece,
as suas feridas no calor
no silêncio do mundo,
... um canto que se arrasta nos olhos
com a alma presa
como uma roupa que se balança
na corda sob o iodo,
ao sol intenso,
na noite imensa,
elétrica,
na estrada...
 que fogex
 na porta do porto,
algures onde o coração luzente,
bate.

Le vent s'enroule

Madeline Lenoble

Madeline Lenoble dirige depuis 2002 les éditions *Le Serpolet*. Elle est l'auteur d'un nombre considérable de recueils de poésie ou de nouvelles... citons ici : aux éditions Alzieu (*Devant le monde, le poète*), chez Fédérop (*Le Temps retenu* et *Jusqu'à plus d'encre - Lettres*. Collection Paul Froment. 2001), dans la collection des Dossiers d'Aquitaine (*Un jardin dans ma mémoire, Femmes Végétales, Le rêve chrysalide, La maison d'enfance*), aux éditions Le Serpolet (*Saisons, L'éphéméride des jours simples, A la brûlure de nos lèvres, Ma vie de laine écrue*), chez Orange-Lagune-Express (*Un ciel comme une enfance*)... Elle a obtenu, en 2002, le Prix ARDUA (Association Régionale des Diplômés d'Université d'Aquitaine) et en 2008, celui de la Société Culturelle *Les Amis de la Poésie de Bergerac* qui a édité *Danse pour le clown, La Maison d'enfance* et *Les myrtilles sauvages apprivoisées*. Ce poème date de 1996. (Ed. Le Serpolet, Paris, 2002.)

Dans le printemps bleu du bonheur
un enfant joue.
Il ne sait rien du froid pervers
de la bêtise.
Sa chair tendresse d'aucune peur
n'a souvenir,
et son baiser a la fraîcheur
de la cerise.

*Danse, danse ma belle sur les algues d'argent.
Sable gris, pied de velours,
le vent s'enroule
dans tes cheveux.
Soleil et houle
bercent tes yeux.*

Femme aux bras nus, ton linge blanc
claque au vent chaud.
Près du figuier, tremblent les ombres
comme fleurs d'eau.
Et de ta lèvre monte le chant
que guette l'homme
au bord du puits, lorsque la sueur
perle à sa peau.

*Danse, danse ma belle sur les algues d'argent.
Sable gris, pied de velours,
le vent s'enroule
dans tes cheveux.
Soleil et houle
mouillent tes yeux.*

Pourquoi soudain volent si bas
les oiseaux noirs,
ombres géantes, sur les murs blancs
de la cité.
Au seuil des portes, levant les bras,
les vieux maudissent
le malheur, qui sur leur terre,
vient de frapper.

*Danse, danse ma belle sur les algues d'argent.
Sable gris, pied de velours,
le vent s'enroule
dans tes cheveux.
Soleil et houle
brûlent tes yeux.*

Les vautours ont griffé ta peau,
le lait se fige
en ton sein lourd ; sur les gravats
du désespoir,
flotte ta robe comme un drapeau.
D'un froid sommeil
s'endort l'enfant, hibiscus rouge
sur le trottoir.

*Pleure, pleure ma douce, je t'aimerai longtemps.
Sable gris, pied de velours,
Le vent s'enroule
dans tes cheveux.
Soleil et houle
sèchent tes yeux.*

Minutos sin ti

Les minutes sans toi

Inédit

Carlos Loureda

Traduction : Pierre Landete

Carlos Loureda est administrateur de l'Instituto Cervantès de Bordeaux installé au lieu de la *Casa de Goya*, maison du Cours de l'Intendance dans laquelle a vécu le peintre jusqu'à la fin de sa vie. Carlos Loureda est le correspondant espagnol de *Phaéton* en Espagne.

... y tú, como la luna, te sientes harta de ser blanca.
Pálida y sin aristas a las que algún cuerpo celeste,
o terrestre, se pueda enganchar.
Por la condenada ley de la gravedad,
maldita sea mil veces,
tú puedes, al menos seguir en tierra.
Ojalá yo estuviese en tu lugar.
Otros, llenos de aparente vida,
pueden rozarte al pasar.
Pero yo, en la gama de grises,
que son más negros que blancos,
permanezco equidistante de todo contacto estelar.
Los anhelos de menor a mayor
se alinean a mi alrededor,
siempre a la misma distancia inalcanzable,
y por mucho que mis deseos se ensanchen
no se estrecha la distancia.
Tú puedes renovar a tus sueños lunáticos pero yo,
color de agujero de película,
sólo poseo uno en toda la eternidad.
Lo recuerdo en cada eclipse
para poder llorar sin ser vista.
Materia viva huía del verde para llegar a mi blanco,
atravesando mis deseos en su viaje de retorno incierto,
e impaciente como nadie antes,
se posó, me acarició, y dejó,
por único recuerdo en mi atmósfera,
la humedad de una lágrima de felicidad.
Y yo, como tú, estoy harta de esperar el próximo eclipse.
Me voy a mudar porque nadie me retiene aquí,
al bulevar de los sueños rotos,
del bosque de acebo
en el que tanto piensas.
Y si allí no consigo rozar el polvo de estrellas,
que dices se acumula en todos sus callejones,

las astillas del momentos colmarán al menos
los cráteres provocados por este llanto.

Y sí.

Sí, hay agua en mí.

En la luna hay agua pero no hay vida.

*... d'être blanc-blême comme la Lune, tu en es ivre.
Toi, sans nulle pointe d'épi pour que s'amarrent
les corps célestes ou terrestres.
Par la criminelle loi de la gravité...
qu'elle aille au diable...
tu peux, à moindre effort, finir en terre et...
que dieu veuille, je pourrais t'y rejoindre !
D'autres corps, pétris d'une vie feinte,
peuvent ici t'écorcher par mégarde.
Moi, dans les nuances de l'argyre,
plus sombre que laiteux
je demeure, sans contact, à égale distance
de toutes les étoiles.
Les désirs, ardents ou moindres,
s'ordonnent autour de moi,
toujours dans le même intervalle, inaccessibles...
... ils ont beau croître... rien ne les rapproche.
Tu peux à volonté avoir des rêves lunatiques
tandis que moi je n'en possède qu'un pour l'éternité
et il a l'apparence d'un trou sur une pellicule.
Il me revient à chaque éclipse, alors, sans être vu,
je pleure.
C'est un fruit vert qui mûrit pour atteindre sa cible...
il a perforé mes désirs dans sa course folle
et sans savoir s'il pouvait faire demi-tour
s'est posé, m'a caressé puis m'a abandonné
laissant pour seul souvenir dans mes espaces
l'humidité d'une larme de bonheur.
Comme toi, je n'en peux plus d'attendre
la prochaine éclipse.
Je vais déménager car personne ne me retient ici,
du maquis de houx auquel tu penses si souvent,
vers le boulevard des rêves brisés.
Si à cette place, je ne crains pas d'être blessé par
la poussière des étoiles qui, d'après toi, s'accumule dans
toutes les impasses, sans doute leurs ultimes échardes
comblent les cratères que creuse ce llanto.*

C'est sur.

Oui..., il y a de l'eau en moi.

Comme dans la Lune sans vie.

Pour l'enfant de Bassora

Preu coishe de Bassorà

Bernard Manciet

Bernard Manciet (1923-2005) est probablement un des plus grands poètes du XX^e siècle. Il fut également diplomate. Il laisse une œuvre aux multiples facettes écrite en français et en occitan dont principalement *L'enterrement à Sabres* (éd. Ultraïa, 1989) puis, aux éditions de L'escampette : *Accidents, Strophes pour Feuerer, Per El Yiyo, Véniels, Impromptus, Les émigrants ou Iphigénie devant la gare, Les vigilentas, Le dire de Guernica, L'éloge de la rose, Jardins perdus, Les murmures du mal, L'eau mate...* Ce poème extrait du recueil *Pour l'enfant de Bassora* (2003) est publié par *Phaéton* en hommage à Bernard Manciet, avec l'aimable autorisation des éditions de L'escampette.

Tout juste une poignée de sable
une poignée de sel
une poignée d'écume
sur le petit de gazelle

*Un punh sonque de sable
Un punh de sau
Un punh de grama
suu gaselòt*

une branche de pluie
une branche de rosée
de pleurs une branche
sur le petit de gazelle pâle

*ua branca du pluja
ua branca d'arròs
de plors ua branca
suu gaselòt blasit*

une plume deux plumes
une feuille qui plane
quelque neige qui vole
sur le petit de gazelle tout froid

*ua pluma duas plumas
ua huelha dont ròda
ua quauqua niu dont vòla
suu gaselòt torrat*

se détachant quelques dattes
un épi de seigle qui s'égrène
un chapelet de sanglots
sur le petit de gazelle brisé

*un destacar de dattas
de blat un desgrunar
de saumucs un comptèr
suu gaselòt dont drom*

d'un saule de tourment
verveine secouée
le froissement d'un laurier
sur le petit de gazelle qui dort

*dont s'eishenta ua sauç
segotida ua vervea
lo froh d'ua laurèa
suu gaselot dont drom*

rien qu'une goutte de lune
rien qu'un souffle de brume
un parfum de matin
sur le petit de gazelle dans sa nuit

une corbeille de braises
un peu d'aubépine qui ploie
un brin de bruyère
sur l'enfant de Bassora

*un chòt sonque de lua
sonqu'un hular de bruma
un aulor de matin
sui gaselòt de nueit*

*ua mièra de brasòc
un tròç de brec dont plega
un brincòt de caluna
sui coishe de Bassorà*

Nuit

Claire Massart

Au fil de sa vie, Claire Massart a été viticultrice, assistante de direction au Salon du Livre de Bordeaux, bibliothécaire-documentaliste en milieu psychiatrique... Elle anime aujourd'hui des ateliers de lectures et d'écriture. Elle est notamment l'auteur de deux recueils aux éditions du Greffier : *Six petites perdrix* (2010) et *Loubli des étangs* dont ce poème est extrait.

Dans le cube noir de la chambre, je fixe le rectangle pâle
de la fenêtre. Dans une immobilité impensable, il faut faire
abstraction de tout. Pincer les pensées par le bout des ailes.
D'un revers de cil, congédier les apparitions du jour ;
tournesols cuits, raisins précoces et légères luzernes.
Trop colorées. Pour le moment présent, noir et blanc
sont nécessaires et suffisants. Calée contre le pied de lit
j'éprouve la contention rassurante de l'espace clos.
L'obscurité et le silence installent le vide indispensable.

L'œil rivé sur ce qui fait lien entre l'extérieur et l'intérieur,
entre le fréuissement et le figé, décompte fait des peurs
et des os, je tiens bon jusqu'à ce que le sommeil tombe
sur la chambre noire, le lit, moi. La nuit est silencieuse
et lente. Elle n'est pas de coton : elle est de bois dur.
Elle est absence.

Je deviens la nuit.

Tu t'y prends toujours au dernier moment

Inédit

Jean-Luc Maxence

Jean-Luc Maxence dirige avec Danny-Marc, à Paris, la revue littéraire *Les Cahiers du sens* ainsi que les éditions *Le Nouvel Athanor* qui ont publié une remarquable *Anthologie, L'Athanor des poètes*, 1991-2001. Cet ouvrage offre au lectorat un exceptionnel panorama de la poésie française des 20 dernières années. Maxence est notamment l'auteur de *Soleils au poing, poèmes* (éd. Castor astral 2011) et le fondateur de la revue *Rebelle*.

(À celle que j'aime)

Mon âme ma toute belle âme ma fidèle
À la manière d'Elsa et d'Aragon
J'ai noyé tes yeux dans mon verre
Et tes cheveux blancs dans mes rêves
J'ai trinqué à nos barricades perdues
Et déchiré notre légendaire poème

Un soir comme ce soir
Tous ensemble devant les tableaux de la mélancolie
Station « Feuillantines »
Comme terminus

Rue Gay Lussac les pavés ne volent plus de joie
Les trois coups n'auront plus de suite
Ici l'adieu s'écrit et la fin des haricots

Guy Béart aurait aimé le Spirit Bar
Quand les poètes se mettaient à table
Devant l'athanor des amitiés

Nous buvions tous à la santé des mots d'amour
Et les lauriers n'étaient jamais coupés
Il en restait toujours un au fond de nos poches de loubards
Et les guitares se faisaient rares
Quand on fêtait des océans de tendresse
Noyée

Je ne sais plus où tu as mis tes clefs de parking
Et ton recueil de grand vent
Ô ma gentille je passe à table
Trinquons à Ludovic, à Loïc, au grand soir

J'avais l'amour jaloux
Et le pardon facile
J'ai toujours eu peur de tes yeux en colère
Surtout la nuit

Je voulais te dire aujourd'hui
Ce que je n'ai pas su te dire
Au Spirit Bar des vieux compagnons et des mouchoirs

Privège de la voix

Inédit

Daniel Maximin

Daniel Maximin, né à la Guadeloupe, est poète, romancier et essayiste.

Il a d'abord été professeur de Lettres et d'Anthropologie. Puis de 1982 à 1989, producteur-animateur de programmes francophones à France-Culture). Il a été ensuite Directeur des Affaires Culturelles de la Guadeloupe de 1989 à 1997.

Au Ministère de la Culture à Paris de 1997 à 2012, il a été notamment : Commissaire général interministériel de trois manifestations nationales : Le cent-cinquantième de l'abolition de l'esclavage en 1998, l'Année de la Francophonie en 2006, et L'année des Outre-mer en 2011. Il est depuis 2013 membre de L'Observatoire de la Laïcité.

Il est l'auteur entre autres de trois romans : *L'Isolé soleil* (1981), *Soufrières* (1987), et *L'île et une nuit* (1996), publiés aux Éditions du Seuil, d'un récit autobiographique : *Tu, c'est l'enfance*, (Éd. Gallimard, 2004), d'un essai : *Les fruits du cyclone, une géopoétique de la Caraïbe* (Seuil, 2007), ainsi qu'un recueil de poèmes : *L'invention des désirades*, (Seuil, 2009)

Ses derniers ouvrages publiés sont : *Aimé Césaire, frère-volcan*, le récit de ses 40 ans de dialogue avec le poète (Seuil, 2013). Et *les Écrits de dissidence* de Suzanne Césaire (Seuil) dont il vient de composer une adaptation théâtrale : *Suzanne Césaire, fontaine solaire*.

... à mon silence ne manque que ma voix...

Antonio Porchia

La voix n'a pas de nom
le nommé n'est pas l'être
l'œil reçoit la voix projetée
l'être est une avancée
ta voix dit son chemin

si ton cœur se désenchante
élève une voix d'oiseau pour sa gorge en cage
une voix qui place espoir en désespoir pour en creuser l'issue
enracine une voix de sève pour implanter son nid

si une plainte de sirènes veut livrer tes lèvres à son écho
capte une voix de source pour ton élévation
une voix d'amont dressée face aux noyades d'aval

si le silence te coupe
remplis le creux sans aide de fleuve
si le silence encercle
redresse le courbe sans aide de flamme
impose ta voix madras tramée d'air et de feu

si tu cries la langue se tait
la nuit t'accueille si tu chantes ton cri
et si tu veux rayonner d'aube rebelle
confie le chant du coq à la lampe et l'étoile

si ton solo cherche un accord
improvise un musicien
pour un intérim d'harmonie
à voix de blues et ka de pastourelle et guajira

si l'amour convie tes lèvres
écoute son premier silence d'après les éloquences
répond seulement avec ta voix de nue
et si l'amour déserte
puise ta voix d'oasis

si les paroles s'égarer
sur le sentier aveugle de l'oreille à la bouche
expire le sens hors de l'étroit du corps
fenêtre ouverte sans les portes et les clés
privilege de la voix : elle ne peut que sortir

si tu poses ta voix
que ce soit sur l'embellie d'un pont
(la vertu de la voix sait répondre sans parler)
l'impossible ne traverse qu'avec le silence
le possible s'enchant de ta partition

La noria

Georges Neverre

G. Neverre fut professeur de biologie à l'Université de Bordeaux. *La noria* est extrait de *Los sueños de la bruja*, un recueil (écrit en français) dans lequel il dit son amour de l'Espagne et de la mer qui encercle la roche de Peñíscola, ce *pueblo* de Méditerranée *aux remparts tachés d'or*. *Les rêves de la sorcière* débutent par une citation d'Albert Camus (in *La mer au plus près*) :

- J'ai perdu la mer et depuis tous les luxes m'ont paru gris (A. Camus)

Sur un tertre pierreux,
cerné de liserons,
entre un figuier touffu
qui prodigue son ombre
et le pan d'un vieux mur
croulant sur ses décombres,
un mulet résigné,
sans trêve, tourne en rond.

Tourmenté par les taons
qui lui collent à la peau,
il n'a pas de répit
à l'heure de la sieste :
misérable et aveugle
à ce décor agreste,
ses pauvres yeux
masqués par de vieux oripeaux,
il paraît supporter
la misère du monde
et poursuit, sans broncher,
l'interminable ronde...

La noria cliquette et grince
en remontant
du fond sombre du puits
jusqu'à la margelle,
sur la chaîne sans fin,
les godets ruisselants
dont l'eau vive retombe
en fraîches cascates.

La mémoire

Jade Morisson

Ce poème est extrait du livre de Jade Morisson *Un spectacle vivant* illustré par les photographies de Guillaume Roumeguere (voir les photographies extraites du livre p. 258). Jade Morisson écrit, compose et chante. Elle a repris notamment plusieurs chansons du répertoire de Barbara pour une série de concerts à l'automne 2015.

Si l'aube est cendre
Des vies à prendre
Des mains se fendre

Des voix de miliciens
Des hommes de rien
Aux hivers si lointains

Qu'entendons-nous rompre
Dans la peine qui s'étale

On nous dit de dormir
De ne pas se souvenir
De se taire et de rétrécir

C'est bien peu de mourir
Mais ne pas se souvenir
Pour demain se trahir

Qu'entendons-nous rompre
Dans la peine qui s'étale

Se mettre à nu demain
Trouver sa force en vain
À contre-courant de la fin

La mémoire de nos mains
Quand elles luttait sans fin
Aujourd'hui pour demain

Les sorts déliés

Prince Naguib Abd Allâh

Né au Caire, Naguib Abd Allâh est le descendant (franco-égyptien) d'une *illustre famille circassienne de souche chérifienne royale* tel qu'il se présente lui-même dans son recueil *La dernière crue du Nil* (éd. De Janus, Paris 2008), dont est extrait ce poème.

Le voile s'est levé
Une gitane ramenée par la mer
A pétri son sein
Pour lancer vingt-huit sorts
Et dénouer les liens

Quel jour de tristesse
Le vent mauve
et le pâle soleil voilé
Le rivage est vide
La mer glaciale
Mon cœur froid

Et puis il y a eu l'aube rose
Et un zeste de lune
Juste comme l'ultime regard
D'une femme à son miroir
Avant d'ôter son fard
J'aime le vol serein et précis
Des oiseaux à l'aube

Araignée du matin

François Roederer

François Roederer est concepteur-graphiste. Il a travaillé pour de nombreuses maisons dont les éditions Bordas, Harmonia Mundi... et n'a jamais cessé d'écrire de la poésie.
Ce texte inédit date de 1976.

Pierrot blafard
a mis des cartouches de larmes
dans son désespoir à plume
pour écrire ses souvenirs déjà

son clair de lune ébréché
est un croissant blême pour les chiens
il froisse entre ses doigts bleuis
une feuille de papier brouillard

Moi et le Village

Bernard Sesé

Bernard Sesé a été professeur de littérature espagnole à l'Université de Rabat puis à la Sorbonne. Il est membre correspondant de la Real Academia Española, fondateur de la collection *Ibériques* des éditions Corti, ancien directeur de la collection *Biographies* aux éditions Desclée de Brouwer. Il fut également psychologue clinicien. Ses travaux de recherche et ses publications portent essentiellement sur les mystiques et les poètes hispanophones (Lorca, Neruda...). Bernard Sesé est à l'origine de la parution des *Écrits sur Sainte Thérèse d'Avila* (éd. Arfuyen) du poète Fray Luis de Léon. Il a écrit plusieurs *Vies* de mystiques dites *Petites vies* (de Sainte Thérèse d'Avila, de Saint Jean-de-la-Croix...) puis comme poète a composé plusieurs recueils dont *Discipline de l'Arcane* (éd. Arfuyen, préface de J.A. Séabra). *Moi et le village* (dédié à Pierre Landete) composé d'après le tableau éponyme de Marc Chagall (1911 - MOMA, N.Y.) débute par un vers de Charles Guérin.

Le ciel est tendu d'améthyste... (Charles Guérin - *La voix du soir*)

Là-haut sur sa vague de neige et d'océan,
Portant sa fourche sur le dos,

En ce pays lointain d'ocre et de rouge vif,
Le paysan s'éloigne et va chantant sa joie.

L'œil s'enflamme et reluit. Dans le miroir s'animent
Les voyageurs de l'ombre et le reflet des jours.

À l'aube d'un destin, tous les instants sont frères,
Les frontières incertaines.

Un village s'éclaire, on dirait un mirage
Aux fenêtres ouvertes sur l'espace.

De temps en temps un visage verdâtre
Ouvre ses yeux pleins de secrets,

C'est l'appel du désir dans le désert des mots,
Dans le silence ahurissant des êtres et des choses.

Le mur est vide. Rien ne s'écrit
Du vacarme mouvant. Pourtant dans le miroir

De ces regards qui se défient, la neige et la lumière
Dans la braise mêlent leurs feux.

Vers l'été

(extraits)

Jean-Michel Tartayre

Jean-Michel Tartayre est professeur de lettres modernes à Toulouse. Sa poésie semble être l'écho d'une musique perdue ... *Phaéton* a choisi trois extraits de son dernier recueil *Vers l'été* (suivi de *Fractions du jour*) publié aux éditions N&B (Toulouse 2016).

Du plus loin,
Vers les brisures d'un ciel outremer.

La plongée.

Quelques semaines avant le printemps,
Où – comme d'elle-même – la pente
Fondue
 À l'estompe des neiges.

Épaisseur grise d'un jour à peine levé,
La bruine glacée encore sur la peau.

Marchant sur l'herbe puis l'asphalte
Où les lumières glissent.

On va sans bien savoir,
On cherche au-devant des mots.
Ce qui pourrait être, insoupçonné.

Au pic le froissement
A formé la corniche
Où cinglent les autans.

Par de multiples cassures la pente
Conduit vers un aplat d'alabastrite.

De sorte que...

Seul l'instinct peut encore
 Fendre
Jusqu'à l'enchâssure du bleu.

à chercher l'âge de l'eau...

Florence Vanoli

Florence Vanoli a une relation singulière avec son propre langage. Elle livre ses mots comme l'instrument d'une fracture et nous dit qu'écrire, c'est composer avec l'obscurité... pour avancer... Elle est l'auteur de plusieurs recueils édités par Arte Activo : Hier l'oiseau veuve, Alcoove 36, Pollen des nuits. Sa pièce Ce Nuage à côté de toi (éd. Moires 2014) a été mise en scène par Jean-Luc Ollivier (Cie Le Glob). Ce poème est extrait de son dernier recueil, Pierre d'attente (éd. Arte Activo, 2016).

à chercher l'âge de l'eau en qui trembles-tu
arbre de guerre mangé par l'écorce
avance ta phalange dans la terre

j'attends comme on attend avec l'hiver que la dernière feuille

tombe dans l'espoir

que tout revienne comme avant

et la chevelure des cadavres pousse encore
sous de nouvelles bottes qui leur parlent dessus
aujourd'hui
point de fantômes ou de nuits convoquées
mais l'homme par milliers avant la forêt fusillé mais l'inhumain

humain
à peine dérangé par la mémoire et sa raclure

l'oubli

Clin d'œil

Inédit

Dany Vinet

Dany Vinet dirige la publication de la revue *L'Atelier de Poésie de Cognac* fondée, en 1975, par la poétesse Andrée Marik. Tous les ans, *L'Atelier* édite une anthologie thématique. Dany Vinet est l'auteur de *Cœur de terre* (poésies, éd. de l'Atlantique, 2010) et participe régulièrement à la revue *Cain*.

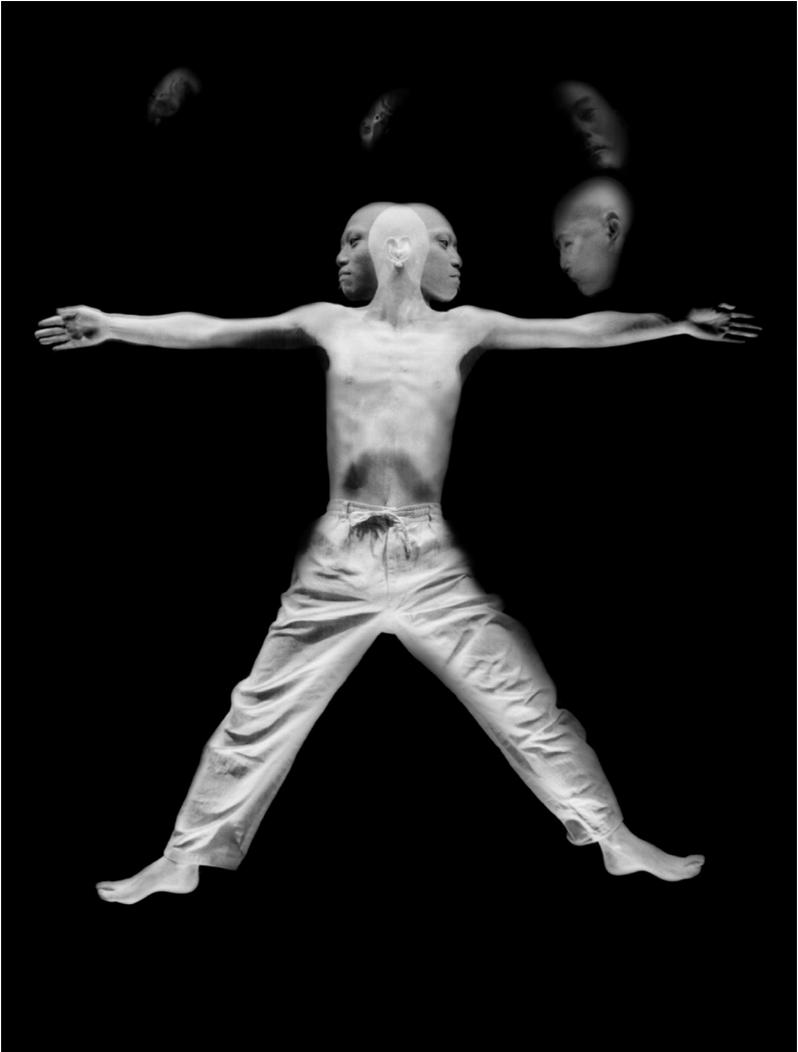
Derrière la vitre,
le regard sombre,
les pieds dans l'eau,
face à la mer,
mes tournesols perdent la tête,
fuient le soleil
et n'ont plus d'yeux
que pour celui qui chaque soir,
de son clin d'œil aguicheur
se prostitue le long du quai
et racole à sa façon
les navires en perdition
qui près de lui se réfugient.

Par quelle magie
ce phare luisant
transforme-t-il au petit jour
toute leur détresse
en allégresse ?



Bird-tori
Roberto Giostra.

Né à Milan en 1966, Roberto Giostra est diplômé en Art et Communication (Monza, 1984) et en Art, Musique et Arts du Spectacle (Bologne, 1989). Son travail photographique a été exposé depuis 1995 en Europe (Allemagne, France, Portugal), au Japon et en Australie. Ayant longtemps vécu à Lisbonne et à Tokyo, il réside et travaille désormais à Bordeaux. Roberto Giostra considère l'image comme un projet à part entière, résultat d'un processus technique et humain fondé au cas par cas sur la création, par les soins de dispositifs mécaniques spécifiques. Ainsi le portrait fait-il aussi partie de sa réflexion sur la capacité de l'art à saisir le fil de la vie, tandis qu'il développe depuis 2009 un travail participatif autour des arts de la rue. (Photographie publiée avec l'autorisation de l'auteur).



Dog-Inu
Roberto Giotra.

La parole-fantôme : un écho hanté

Sophie Jaussi

Attachée de presse auprès de l'Ambassade de France en Suisse pendant quatre ans, Sophie Jaussi est actuellement assistante diplômée et doctorante à l'Université de Fribourg (Suisse). Sous la direction du professeur Thomas Hunkeler et la co-direction du professeur Tiphaine Samoyault (Paris 3), elle rédige une thèse sur les « figures » de l'écrivain-professeur en s'appuyant sur l'exemple de Philippe Forest. Ses domaines de recherche concernent notamment la littérature contemporaine (française et comparée), l'autofiction, les rapports entre écriture de création et écriture académique, et la représentation des corps et des sexualités.

Lauréate du Prix Littéraire de l'Université de Fribourg en 2014, elle est par ailleurs membre de comité de lecture des *Presses Littéraires de Fribourg* (PLF), maison d'édition fondée en septembre 2014.

L'acoustique du site est telle que toute parole prononcée à voix haute donne l'impression de faire trembler la vallée toute entière. La première fois, Pauline se retourne vers moi, stupéfaite, elle veut me prendre à témoin de l'inexplicable et demande : - Dis, Papa, qu'est-ce qu'on entend ? - Mais tu sais bien, c'est l'écho, la voix qui rebondit contre la montagne comme une balle de mousse jetée sur un mur. Elle vibre là-bas et revient vers nous. Pourtant, sur l'horizon que je lui désigne, il n'y a rien [...]. Mais où est celui qui parle ? Pauline a raison de ne croire qu'à demi à l'écho. Qui répond à son appel du fond de la forêt ? Et que crie la voix qui contrefait la sienne ?

(Ph. Forest, *l'Enfant éternel*)

À l'heure où l'on met en avant une démocratisation de la prise de parole, dont les réseaux sociaux seraient devenus le véhicule, l'amplificateur et le caisson de résonance, au cœur d'une époque où la polyphonie figurerait le reflet du brouhaha protéiforme qui traverse le monde contemporain (comme l'a montré Lionel Ruffel dans son livre *Brouhaha. Les mondes du contemporain*), peut-être n'est-il pas inutile

de se demander d'où l'on parle, pour peu que ma génération¹ sache encore poser cette question qui lui paraîtra éventuellement désuète (si tant est qu'elle se souvienne qu'elle a existé). D'où l'on parle mais aussi pour qui, à la place de qui, c'est-à-dire examiner comment celui qui prête sa voix à quelqu'un peut être amené à lui dérober une place, un lieu, d'où ce dernier aurait pu, *a minima*, faire entendre son silence.

La question de la confiscation de la parole, adossée à la volonté très légitime et louable de faire entendre les voix des minorités, des opprimés et de tous ceux qui, plus généralement, sont évincés du discours dominant, me paraît aujourd'hui centrale : politiquement, culturellement, humainement.

Dans le champ plus restreint de la littérature française, ce questionnement a récemment été réactivé par les débats qui ont entouré et accompagné la sortie des deux romans de l'écrivain Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule* (Seuil, 2014) et *Histoire de la violence* (Seuil, 2016). Dans le premier, l'auteur décrivait son enfance marquée par la pauvreté, la violence et l'homophobie dans un village de Picardie ; dans le second, le jeune homme entreprend le récit d'une rencontre avec un émigré kabyle, Réda. Le tête-à-tête dans l'appartement de Louis tourne mal lorsqu'après avoir fait l'amour, Réda lui vole son téléphone, le menace avec une arme puis le viole. Les deux ouvrages au pacte de lecture ambigu – à l'appellation générique « roman », inscrite sur les couvertures des deux livres, répondent les revendications de « récit autobiographique » de la part de l'écrivain, qui affirme par exemple qu'*Histoire de la violence* ne comporte « pas une ligne de fiction » – ont obtenu une importante couverture de presse. Les avis ont été divisés, notamment sur la question des représentations de la classe sociale dont Édouard Louis est issu et sur l'utilisation de procédés stylistiques pour intégrer aux textes la parole de certains membres de sa famille ou d'autres personnes en situation de minorité ou d'oppression. Des parents proches de Louis ont même violemment contesté le portrait qu'il a fait d'eux, ainsi que certains des propos qu'il leur a attribués. La critique a oscillé entre l'éloge appuyé, à l'exemple de Nelly Kapriélian qui voit en lui un « porte-parole des dominés² » (*Les Inrock*, 5 janvier 2016), les injures peu constructives, et des réserves plus

1 Celle des jeunes trentenaires européens, « épargnée » jusqu'il y a peu, par les guerres comme par les révolutions (c'est-à-dire « tenue à l'abri » des premières tout en faisant l'économie des secondes), entourée de plus de réponses que de questions (et j'assume le caractère nécessairement subjectif de cette définition dans laquelle certains ne se reconnaîtront pas).

2 N. Kapriélian : « Le roman tient sur ce dispositif brillant : une alternance de deux récits, celui d'Édouard Louis, et celui de sa sœur (récit qu'il a inventé en s'inspirant de la véritable voix de celle-là). Quand *En finir avec Eddy Bellegueule* était sorti, une polémique avait éclaté, certains journalistes allant donner la parole à sa famille, accusant l'écrivain de mensonge. [...] Chacun avait sa version des faits, et il y a quelque chose de très habile ici à livrer celle d'un membre de la famille, histoire de court-circuiter tous les reproches qui lui ont été faits en 2014. » *C'est moi qui souligne*. On pourrait s'interroger ici sur la confusion entre le plan de l'écriture, qui reste toujours de la responsabilité de l'écrivain et ne fait jamais entendre que sa propre voix (É. Louis ne « livre » pas la « version » de sa sœur à travers son récit), et celui de la prise de parole publique qui engage celui qui parle.

sérieuses, comme celles de l'écrivain et universitaire Jérôme Meizoz, lequel pointe ce qu'il nomme « la dimension caricaturale de cette représentation romanesque », où la langue du milieu d'origine d'Édouard Louis a été « stylisée et sans doute poussée à l'extrême de ses formes », donnant l'impression que « le dispositif narratif a échappé à son auteur » (« Belle gueule d'Édouard ou dégoût de classe ? », revue CONTEXTES).

Sans vouloir juger de la position qu'il eût fallu adopter au sein de ces polémiques – et même si je partage à titre personnel une partie des remarques faites par Meizoz –, il me semble surtout important de donner un éclairage aux enjeux dont elles ont témoigné. C'est ce que je voudrais tenter en m'extrayant maintenant de cette actualité pour m'intéresser à trois auteurs qui ont tous cherché à poser la question de la parole de l'autre, quand cet autre s'en trouve lui-même privé : W.G. Sebald, Philippe Forest et Annie Ernaux.

Issus de milieux sociaux-culturels et géographiques bien distincts, n'appartenant pas à la même génération et ayant opté pour des partis pris esthétiques en partie divergents, ces trois écrivains paraissent d'abord assez éloignés les uns des autres. Un écho persistant, pourtant, incite à les rapprocher. En y regardant de plus près, plusieurs de leurs textes témoignent d'une volonté de venir compléter, rappeler ou combler une parole fragmentaire ou inexistante. Si l'ensemble de l'œuvre littéraire sebaldienne prend racine dans le silence adopté par la société civile allemande, à la fois pendant et après la Seconde Guerre mondiale, mais aussi face aux bombardements massifs auxquels furent soumises les villes allemandes à partir de 1942, celle de Philippe Forest se déploie toute entière depuis le décès de sa fille de quatre ans, Pauline, emportée par un cancer des os en 1996. Depuis 1974 et la publication de son premier livre, *Les Armoires vides*, Annie Ernaux construit pour sa part une œuvre à l'intersection de son milieu social d'origine – celui d'une modeste famille de petits commerçants installés en Normandie – et du milieu intellectuel privilégié auquel lui ont donné accès ses études, sa profession et sa carrière d'écrivain. Alors que Sebald combat l'omerta allemande avec des livres cherchant à dire quelque chose des mémoires trouées par l'exil et l'oubli, tandis qu'Ernaux travaille à l'invention de formes qui feraient entendre la langue des femmes et des classes ouvrières, Forest rappelle obstinément à lui une parole enfantine engloutie, s'acharnant à garder vivant un impossible dialogue par-delà le fossé de la mort.

Toutefois, l'écho qui résonne au creux des textes de ces auteurs est plus lancinant que s'il s'agissait uniquement de se faire le porte-parole de ceux qu'on n'entend pas – d'autant que la notion même de « porte-parole » s'avère délicate à manier : Ernaux, Forest et Sebald ont émis des réserves quant à la légitimité à s'attribuer le droit de parler et d'écrire « au nom » des autres. En cela, ils s'inscrivent dans le long débat qui traverse la question, plus large, du témoignage (voir sur ce point deux articles de Philippe Forest : « Pour une poétique du témoignage », dans *Le Roman, le Réel et autres essais*, et « Vrai témoin de la vérité », dans le n° 598 de la *Nouvelle Revue Française*, intitulé « Je & Moi »).

Il existe en médecine un phénomène assez connu qu'on nomme le « membre fantôme » et que les Allemands appellent *Phantomschmerz* (douleur fantôme) : une douleur ressentie par des personnes ayant subi l'amputation d'un membre, douleur qui se manifeste à l'emplacement de l'ancienne partie du corps amputée. C'est peut-être ce qu'on pourrait déceler chez Forest, Ernaux et Sebald : une parole fantôme, c'est-à-dire une parole (soudainement) manquante qui, par son absence et à l'intérieur de ce vide, fait souffrir et hante l'écrivain. La douleur ne pouvant plus « s'incarner » (dans le membre, dans une parole vive), elle insiste et s'installe, tel le spectre dont elle porte le nom (*Phantomschmerz*).

La « parole fantôme » : une écriture de l'(h)anté

Cette parole fantôme est d'abord une parole « spectrale », c'est-à-dire l'expression d'une voix qui « revient », de manière persistante mais presque imperceptible. Elle hante l'écriture de l'écrivain – et même elle la (h)ante, dans la mesure où elle est *ante*, marquant par ce signe vers le mot latin l'antériorité de sa présence. Il a fallu qu'elle existe en tant que parole véritable pour qu'elle puisse faire retour en creux des œuvres écrites. Chez Forest, chez Ernaux, chez Sebald, la voix qui revient est toujours une voix du souvenir, même quand l'aspect mémoriel ne peut être directement relié à l'auteur. La condition de la parole fantôme est donc cette existence préalable réelle, parfois fragmentaire, parfois étouffée ou inaudible, mais dont la présence antérieure à l'écriture, d'une manière ou d'une autre, fait partie du bagage de l'écrivain. L'autre présupposé est qu'elle ne peut pas (ou plus) s'exprimer, ou alors uniquement de manière incomplète.

L'œuvre de Philippe Forest est peut-être celle qui illustre le plus immédiatement cette dimension de « revenance », tant elle s'enracine dans l'expérience du deuil et dans l'interrogation que cette dernière fait peser sur toute son existence. Au cœur de ce qui se présente à la fois comme une nécessité et un enjeu de forme – comment mettre en place une poétique du deuil qui réponde à l'impossible de cette expérience ? – l'écrivain rappelle régulièrement à lui le souvenir de sa fille, et notamment à travers sa voix et les échanges que des parents peuvent avoir avec leur enfant. La parole qui hante, chez Forest, est en effet une parole qui répondait, quand elle était encore « présente », à une autre parole, celle du Philippe Forest « père », pas encore écrivain, pris dans le dialogue heureux des générations. L'histoire de *L'Enfant éternel* pourrait se résumer à cela, le souvenir douloureux de mots qui ne peuvent plus être échangés : « Laisse-moi te dire à nouveau les mots par où commençaient nos histoires » (*L'Enfant éternel* [EE], 14), supplique adressée à Pauline, au début du livre, lorsque le lecteur peut encore penser qu'à travers son texte, l'auteur parle toujours à son enfant. Mais ce livre, comme tous les romans que Forest écrira par la suite, dit l'inévitable, la mort de la petite fille et donc le grand silence que cette dernière entraîne. Dans *Toute la nuit*, le deuxième livre de Forest, le père au chevet de son enfant mourante se

désolé en constatant qu'entre eux il n'y aura « pas de dernier mot, de dernière parole », qu'il ne pourra plus « entendre sa voix ». Et il ajoute, un peu plus loin : « Je m'accrochais à ce désir (incroyablement vain) de pouvoir lui parler encore [...] » (Toute la nuit [TN], 41-42). La vanité de ce souhait s'expose d'ailleurs dès la première phrase de l'ouvrage, alors que le père et la mère se sont réfugiés dans un lieu retiré pour pleurer Pauline : « [p]ersonne, là-bas, ne nous appelle au matin de sa voix douce du réveil » (TN, 11)

Le contraste entre la mort à venir et la banalité joyeuse d'une vie de famille dont les principaux intéressés ne savent pas encore qu'elle va leur être arrachée, est soulignée par un rappel des paroles de l'enfance, qui sont souvent des paroles de jeu :

Maman et l'enfant jouent à leur jeu favori : elles se couchent sous le drap et s'embrassent. - On se cache ? demande Pauline depuis qu'elle est en âge de parler. Oui, on se cache, on tire sur nous le drap frais de l'enfance, on s'ensevelit sous le gai linceul des songes. [...] Je tends l'oreille et guette à côté de moi leur conciliabule secret. Elles murmurent et complotent. En riant, elles appellent Papa pour qu'il les rejoigne sous leur tente de toile. [...] On l'invite et l'implore d'une voix tremblante. Il répond, grave et tonitruant. Il fait sortir de sa gorge le grondement le plus terrifiant et le plus comique dont il soit capable. - Grand Méchant Loup ! Grand Méchant Loup !!! - On m'appelle ? Qui ose ainsi me déranger ? - Chut ! Maman ! Chut !!! - Mais on dirait bien que ça sent la chair fraîche par ici... Pauline se réfugie entre les bras d'Alice, en riant, en hurlant.
(EE, 21-22)

L'ensemble de ce passage se place sous le signe de la voix, dont l'importance est soulignée par un champ lexical renvoyant à plusieurs modes d'expression phonique (demander, murmurer, comploter, rire, appeler, inviter, implorer, hurler). La voix est déclinée sous ses formes les plus diverses, elle est « tremblante », « grave », « tonitruante » et se transforme en « grondement terrifiant » et « comique ». Mais cet extrait comporte aussi la menace qui déjà pèse sur elle : le drap du lit évoque « le gai linceul des songes » et la poésie de la formule ne compense pas la finalité qu'elle indique. En annonçant ainsi la disparition prochaine de la parole de l'enfant, mais aussi de l'idée même de jeu et de gaieté à l'intérieur d'un échange, l'image du linceul installe les paroles citées dans l'antériorité que l'issue mortelle crée en tant que telle : c'est parce qu'il y a un après fait de silence qu'on perçoit la parole comme antérieur.

Cet après fait de silence, la littérature ne vient qu'imparfaitement le combler. Dans la citation en exergue de cet article, Pauline ne croit « qu'à demi à l'écho » et « elle a raison », car la voix qui revient depuis l'autre côté de la vallée, depuis le côté interdit aux vivants, la voix qui revient se loger au creux de la littérature est une « contrefaçon », ce n'est pas vraiment la sienne. Le second livre de Forest affiche sans détours que l'auteur n'est pas dupe de la trahison inévitable opérée par l'écriture. Le récit est un songe où l'écrivain-rêveur peut se donner l'illusion

de retrouver la voix de l'enfant « réelle » :

Mais, en même temps, si, dans ce rêve, Pauline prenait la parole, c'était pour dire : « Ce n'est pas moi, tu sais, qui parle... Une autre que moi parle à ma place... Une autre que tu fais semblant de prendre pour moi... Dans ce rêve que tu rêves, je ne suis pas plus présente qu'ailleurs... Je ne suis pas là... Ce n'est pas ma voix que tu entends lorsque tu écris... Ta voix à toi seulement [...]. (TN, 114)

C'est de cette impossibilité qui traverse l'œuvre – celle de vouloir faire entendre une autre voix alors que l'écrivain n'a que la sienne pour y parvenir – que se nourrit la force de la parole-fantôme : si celle-ci pouvait être exprimée, mise en mot, peut-être ne reviendrait-elle pas sans cesse hanter l'auteur.

Alors que chez Forest, la parole absente est singulière et incarnée par Pauline, elle est plutôt collective et diffractée chez Annie Ernaux et W.G. Sebald. Au fil de l'œuvre que construit l'écrivaine française, ses livres ménagent un espace pour les voix des femmes et pour celles d'un milieu social défavorisé. Cette volonté est parfois explicitement affichée par Ernaux, comme dans la courte préface qu'elle a rédigée en 2011, à l'occasion de la sortie d'un volume réunissant certaines de ses œuvres :

Comment définir cette entreprise d'écrire commencée il y a quatre décennies ? Quel titre – qu'on me réclamait – pour la qualifier ? Brusquement m'est venu, comme une évidence : écrire la vie. Non pas ma vie, ni sa vie, ni même une vie. La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous mais que l'on éprouve de façon individuelle : le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelles, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil. [...] J'ai toujours écrit à la fois de moi et hors de moi, le « je » qui circule de livre en livre n'est pas assignable à une identité fixe et sa voix est traversée par les autres voix, parentales, sociales, qui nous habitent. (*Écrire la vie* [EV], 7)

Ce thème de l'identité singulière « traversée » par les autres est récurrent chez Ernaux, qui va jusqu'à se comparer à une « putain », elle aussi « traversée par les gens, leur existence » (« Journal du dehors », EV, 528) comme si elle prêtait son corps et son esprit afin que les autres voix l'habitent, un instant du moins. Mais ce constat ne rend pas compte de la force déployée par l'écriture de l'auteur, si l'on ne prend pas en considération qu'elle crée les conditions pour que le lecteur, lui aussi, se retrouve lieu de passage des voix qui ne seraient peut-être pas audibles au sein de la société. C'est dans ce sens-là, me semble-t-il, qu'il faut entendre l'expression ernalienne « je transpersonnel » : une identité certes incarnée, faisant référence à une personne réelle et singulière, mais au sein de laquelle s'entrelacent également les trajectoires de ceux dont elle veut garder la trace et la voix. Les textes figurent l'espace qui accueille la rumeur de voix jusque là ignorées, tout en s'en faisant également l'écho en ce qu'ils renvoient leurs accents vers le monde extérieur.

L'efficacité recherchée en matière de réception (faire entendre certaines paroles) me paraît d'ailleurs importante : en effet, la « parole empêchée » de la classe dominée ou des femmes ne l'est pas parce qu'elle ne peut être formulée (souvent elle l'est, comme l'atteste la figure forte et volubile de la mère de la narratrice dans plusieurs ouvrages), mais elle ne peut s'adresser à tous. Elle circule en « vase clos », destinée à ne toucher qu'un cercle restreint de récepteurs. Les textes d'Annie Ernaux permettent à cette parole « confinée » d'accéder à des récepteurs qui seraient restés inaccessibles, à savoir la classe dominante (public lettré, culturellement dominant). Dans cet esprit, la syntaxe souvent très classique de l'auteur, surtout dans la seconde partie de son œuvre, participe de cet effort de transmission : il faut parfois « parer » la parole des dominés des atours des dominants pour que celle-ci puisse être reçue par eux.

Chez Ernaux, la « parole-fantôme » se nourrit du lien profond entre son projet littéraire et l'ambigu sentiment de culpabilité qui l'habite vis-à-vis de son milieu d'origine en général et de sa famille en particulier. Élevée par des parents propriétaires d'une petite épicerie dans une ville pauvre de Normandie, Annie Duchesne a été la seule enfant du quartier où elle vivait à accéder à des études supérieures. Pénétrant le monde dit « intellectuel et dominant », elle a eu l'impression de « trahir » son milieu d'origine, trahison ressentie aussi comme relevant d'une lâcheté et d'une fuite, ce qu'indique bien le terme de « transfuge » qu'Ernaux utilise fréquemment pour décrire son parcours. D'où une volonté affichée d'écrire « pour venger [sa] race » (« Littérature et politique », *EV*, 550), à la fois des humiliations que subit la « classe dominée », mais peut-être également les venger de sa propre trahison, par l'écriture. Elle rappelle ainsi que Jean Genet reconnaissait dans la culpabilité « un formidable moteur d'écriture », précisant pour elle que « cette culpabilité est définitive et que, si elle est à la base de mon écriture, c'est aussi l'écriture qui m'en délivre le plus » (*L'Écriture comme un couteau [EC]*, 80).

Annie Ernaux semble particulièrement marquée par le manque de parole « commune », partagée, entre ses parents et elle, tout comme elle pointe une circulation de parole parfois impossible entre certaines femmes et la société patriarcale. Le lieu de la parole commune ayant disparu (ou n'ayant jamais existé), une douleur vrille l'écriture de l'écrivaine depuis cette béance-là, comme le rappel constant de ce qu'on a perdu ou de ce que l'on n'aura jamais. Ce qui « fait retour » et insiste dans l'œuvre ernaliennne, ce sont dès lors les paroles qui rendent de la manière la plus vivace le milieu dont elle s'est éloignée. Elle évite d'expliquer, de rapporter, ouvrant plutôt une brèche, à l'intérieur de son écriture, pour que puissent y prendre place ces paroles représentatives d'un monde qu'elle a quitté. C'est de cette manière qu'Ernaux évoque certaines expressions typiques de son père : « Sous le bonheur, la crispation de l'aisance gagnée à l'arraché. *Je n'ai pas quatre bras. Même pas une minute pour aller au petit endroit. La grippe, moi, je la fais en marchant.* Etc. Chant quotidien. » (« La Place », *EV*, 457. C'est

Ernaux qui souligne). Seul le changement typographique indique que la voix paternelle vient comme « contaminer », scinder en deux la langue de l'auteur. Par cet accueil d'un langage à l'intérieur de l'autre, Ernaux gage que l'écrit saura « rendre » tout un être, une situation, comme si la vérité d'une personne pouvait soudain se dévoiler au détour d'une phrase bien particulière. L'écrivaine postule en somme qu'une *forme du dire* saura évoquer *une forme de l'être*.

Dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit*, le journal qu'Ernaux a tenu pendant les derniers mois de la vie de sa mère, elle décrit une « tentative éperdue » de noter des expressions qui « se confondent avec son être unique » : « Tu te dépenses », me disait-elle avec reproche. J'étais rouge, essoufflée à force de crier, courir. Et si je la regardais trop : « Tu veux m'acheter ? » Recenser toutes ses phrases alors qu'elle ne parle presque plus. » (*Je ne suis pas sortie de ma nuit*, EV, 639). On comprend alors combien certains énoncés contiennent un être, sans toutefois l'épuiser tout entier. Plus subtilement, ce ne sont pas seulement les mots et la tournure utilisés, mais les mots et la tournure actualisés par une voix singulière qui révèle une identité. Ernaux le dit, un peu plus loin : « Il y a pour moi, toujours, sa *voix*. Tout est dans la voix. La mort, c'est l'absence de voix par-dessus tout. » (*Je ne suis pas sortie de ma nuit*, EV, 641. C'est Ernaux qui souligne).

C'est donc cette absence de voix qu'il s'agit de pallier, tout en étant conscient que l'écriture ne peut faire « revivre » une voix qu'imparfaitement, qu'en la trahissant. Les voix du passé permettent certes à l'auteur de montrer qu'elle n'oublie pas d'où elle vient – mais simultanément, l'intégration de ces voix ravive le souvenir de l'éloignement auquel Ernaux a consenti. Son recours à l'écriture littéraire – outil et privilège de la classe dominante, Jean Genet disait « la langue de l'ennemi » – pour tenter de dire quelque chose de la vie menée par ses parents rappelle cet éloignement avec ironie.

Les liens tissés par Annie Ernaux entre la nature de son projet littéraire, le sentiment de culpabilité qu'elle éprouve et l'écho d'une parole manquante se retrouvent, différemment toutefois, chez W.G. Sebald. Dans cette œuvre, la notion de spectral joue à plein : ce n'est pas un hasard si la formule d'un critique le qualifiant de « chasseur de fantômes » a été reprise par de nombreux commentateurs. L'ensemble de ses ouvrages repose en effet sur la mise à nu d'un passé qui n'est jamais entièrement le sien mais qui le *concerne* pleinement ; et j'entends ici ce verbe dans le double sens qu'il peut prendre dans sa version anglaise *to concern* : il le touche de près, l'intéresse et « l'inquiète », aussi. La très grande majorité de ses textes en prose évoquent de manière explicite ou détournée les traces qu'a laissées la Seconde Guerre mondiale au sein des populations impliquées. Plus précisément, l'auteur s'attache à montrer les blessures que peut engendrer l'absence totale de mise en mots d'un tel événement. Sebald a d'ailleurs expliqué à plusieurs reprises à quel point le silence avait pesé et pèse parfois encore en Allemagne, aux niveaux individuel et collectif.

Né en 1944 dans un petit village des Alpes bavaroises, Sebald, dont le père a été officier de la Wehrmacht, a lui-même été confronté au mutisme de ce dernier quant à sa participation à la guerre. Enfant, il a grandi avec le sentiment qu'on lui « cachait quelque chose, à la maison, à l'école, et aussi du côté des écrivains qu'[il] lisai[t] dans l'espoir d'en apprendre plus sur les monstruosité[s] qui formaient l'arrière-plan de [s]a propre vie » (*De la destruction comme élément de l'histoire naturelle* [DES], 78). Parole-fantôme de son passé, mots qui n'ont pas été dits, ouvrant une béance d'autant plus profonde que l'auteur n'a aucun doute sur les idées qui devaient être celles de son père à cette époque :

Je viens d'une famille catholique très conventionnelle, anticommuniste ; un milieu social qui se situe à la charnière de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie, de celui qui a soutenu le régime fasciste, qui est entré en guerre non seulement avec un certain enthousiasme mais avec un enthousiasme certain. [...] Mon père a fait la campagne de Pologne et il ne peut pas ne pas avoir vu un certain nombre de choses... (« Qui est W.G. Sebald ? Entretien avec Carole Angier », *L'Archéologue de la mémoire* [AM], 69)

C'est depuis ce silence-là, qui le touche personnellement, mais aussi depuis le refus de parole, collectif, de presque toute la société allemande de l'époque que l'écrivain construit son œuvre. Les spectres qu'il poursuit hantent tous ceux qui se savent implicitement dépositaires d'une mémoire informulée. Sebald l'explique lui-même dans *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, série de conférences tenues à Zurich en 1997. Il utilise dans ce but une image qui s'insère parfaitement dans l'imaginaire spectral qui traverse ses livres :

À la fin de la guerre, j'avais tout juste un an [...]. Et pourtant, aujourd'hui encore, quand je regarde des photographies ou des films documentaires datant de la guerre, il me semble que c'est de là que je viens, pour ainsi dire, et que tombe sur moi, venue de là-bas, venue de cette ère d'atrocités que je n'ai pas vécue, une ombre à laquelle je n'arriverai jamais à me soustraire tout à fait. (*DES*, 78-79)

Comment ne pas voir dans cette ombre qui « tombe » sur l'auteur et à laquelle il ne parvient pas à se « soustraire », la parole-fantôme de tout ce qui a été dit en son absence et de tout ce qui a été tu en sa présence ? L'historien François Hartog, fin connaisseur de Sebald, a tout de suite reconnu le caractère inaugural du silence auquel le confronte son père :

Et son écriture, c'est cela : à la fois « je viens de là », « je ne l'ai pas vécu », et « je ne peux pas parler d'autre chose ». Ce moment qui a été enveloppé de silence pour lui, dans son enfance allemande [...]. Je pense que c'est de cela, au fond, qu'il a pris conscience au fil des années, et que c'est devenu le moteur même de toute son entreprise d'écriture. (« Le simultané du non-simultané. Entretien avec François Hartog », in revue *Europe* n° 1009, 17)

La parole qui obsède et vrille ainsi l'imaginaire de l'auteur allemand est donc pour une part celle qui n'a jamais été prononcée par son père. Mais au sein de l'œuvre, d'autres paroles manquantes viennent harceler le récit. Il s'agit du

silence accablant de toutes les victimes de la guerre, notamment la parole juive étouffée dans l'atrocité des camps. Ce que le développement d'Hartog montre aussi, c'est qu'il y a bien un sentiment sous-jacent de culpabilité qui renforce la nécessité, pour Sebald, de parler de cette chose qu'il n'a certes « pas vécue » mais qui le concerne à travers son histoire et ce moment « enveloppé de silence » où son père, refusant de parler, a empêché par la même occasion que soit transmise dans leur famille la mémoire des victimes.

Les textes sebaldiens ne seraient pas si intensément mélancoliques si le projet de créer un nouvel espace de parole aboutissait à tout point de vue et permettait de combler avec succès le silence dû aux milliers de paroles empêchées. Même au sein de l'espace littéraire, les personnages n'arrivent parfois qu'imparfaitement à faire entendre leur voix. La prise de parole se heurte aux inconstances de la mémoire et aux blocages émotionnels, comme si le poids de l'Histoire pesait trop lourd pour qu'il puisse être dit. Les dispositifs narratifs mis en place par Sebald créent certes les conditions pour que des parcours puissent être racontés : le texte est souvent construit autour d'un narrateur (fréquemment un double de l'auteur) rencontrant un ou plusieurs personnages qui sont amenés à lui raconter leur histoire, Sebald enchâssant ainsi un récit dans l'autre, comme pour faire résonner plusieurs voix dans la sienne. Mais de nombreux récits restent fragmentaires ou énigmatiques, ils cherchent et se perdent avant de déboucher, parfois seulement, sur un soulagement. Souvent, les difficultés rencontrées sont le produit d'une mémoire défaillante ou trop douloureuse pour que l'individu puisse la faire passer dans un récit. C'est par exemple le cas du grand-oncle du narrateur dans la nouvelle intitulée *Ambros Adelwarth* (issue du recueil *Les Émigrants*) : ce dernier accepte avec docilité un traitement psychiatrique par électrochocs, docilité dont un des médecins rend compte au narrateur en estimant qu'il s'agit là « du désir de votre grand-oncle d'annihiler en lui le plus radicalement et le plus irrémédiablement possible toute capacité de réflexion et de souvenir » (*Les Émigrants* [EM], 135). Quant au personnage de Jacques Austerlitz, qui donne son nom au dernier livre publié du vivant de Sebald, il bataille avec une mémoire incomplète et une importante partie du récit est consacrée à la recherche des origines, des traces que la vie a pu laisser et qui permettraient de reconstruire les éléments manquants.

Recherche et récits tortueux, parfois partiellement détruits, dont le lecteur retrouve un écho dans les longues digressions sur l'architecture, notamment des gares, mais également d'autres monuments dont l'aspect fait dire à Austerlitz que « ces constructions surdimensionnées projettent déjà l'ombre de leur destruction et qu'elles sont d'emblée conçues dans la perspective de leur future existence à l'état de ruines » (*Austerlitz* [AUS], 30). Dans ce roman, la diatribe du personnage principal sur la « nouvelle » Bibliothèque nationale, à Paris, souligne les obstacles que l'homme érige pour gêner le regard vers le passé, pour que la recherche de « ce qui a été » soit une quête labyrinthique et désespérante (*AUS*,

374-384). Le fonctionnement et l'architecture de la bibliothèque, tels qu'ils sont décrits, viennent doubler la complexité des ramifications de la mémoire, alors que le rôle d'une bibliothèque devrait être justement de se souvenir plus aisément, de chercher et de trouver pour pouvoir ensuite mettre en mots. Rappelant dans sa construction la dette que l'auteur allemand s'est toujours reconnu envers Thomas Bernhard, la complexité de la phrase sebladienne reflète les refoulements et les empêchements de la mémoire, ses déambulations erratiques. La forme vient se faire l'écho des questions soulevées par le récit.

Trouver une voie pour faire entendre les voix

Les textes de Forest, Ernaux et Sebald ont en commun de résister au classement générique. Présentant tous des caractéristiques hybrides, l'indécision à laquelle est confronté le lecteur est renforcée par la frontière ténue, dans ces ouvrages, entre réalité et fiction, tant les auteurs n'occultent pas l'inévitable inadéquation du récit à la réalité. La porosité des genres auxquels renvoient ces œuvres témoigne du souci formel dont leur écriture découle : contrairement à ce qu'on entend souvent dire des écrits s'inspirant d'un *vécu*, l'enjeu de ces livres se situe donc autant sur le plan thématique que sur les plans formel et stylistique. Il ne s'agit pas de faire de Forest, de Sebald et d'Ernaux des écrivains « formalistes ». S'ils s'interrogent sur les moyens de faire entendre une parole autre à l'intérieur de leur voix à eux, on ne trouve dans leurs textes aucun désir de jeu sur la forme dans l'acceptation ludique et virtuose qu'on peut donner à cette proposition. Le défi serait simplement de trouver *une voie* pour que puisse se faire entendre *une voix*, l'une étant intimement liée à l'autre. En somme, c'est une véritable poétique qui doit être forgée, dépassant le seul procédé stylistique. Ainsi, Philippe Forest évoque le caractère « discrètement ou ostensiblement expérimental » (« Sept propositions pour une poétique du deuil », *Le Roman infanticide : Dostoïevski, Faulkner, Camus* [INF], 115) de toute littérature se confrontant à l'essentiel, c'est-à-dire à la part « d'impossible » (au sens où l'entend Georges Bataille) au cœur de certaines expériences telles que le deuil, la maladie, la culpabilité, le désir ou la jouissance. Et il ajoute que s'il s'efforce de trouver une « forme inédite », dans chacun de ses livres, pour déplier cette « impossibilité », cette « nouveauté ne doit rien au souci assez vain de l'innovation formelle (telle que l'envisagent certains écrivains dits d'avant-garde) et tout à la nécessité de ne renoncer ni au sens ni au non-sens qui contribuent conjointement à la vérité de l'expérience conduite » (« Sept propositions pour une poétique du deuil », *INF*, 116).

La contradiction inhérente à la création telle que l'entend Forest suppose donc que l'écrivain ne se voile pas la face devant l'inanité de la littérature et de l'écriture. Mais elle exige également de ne pas abdiquer face à sa cette inanité qui la fonde. Car « seule la littérature se propose de dire et de taire à la fois » (« Sept propositions pour une poétique du deuil », *INF*, 115), explique encore

l'auteur de *L'Enfant éternel* ; or c'est dans cet espace infime, entre le silence et la parole, que l'auteur peut peut-être faire survivre quelque chose d'une voix perdue. Il n'est d'ailleurs pas interdit de penser que ce lieu de l'entre-deux, que je voudrais appeler l'espace de la *sourdine*, soit le plus approprié pour que puisse s'y manifester une parole-fantôme, tant cette dernière appartient elle-même autant à la mort qu'à la vie.

Dans les livres de Philippe Forest, chaque texte retourne au chevet de Pauline et apporte une pierre à l'édifice littéraire qu'érige l'écrivain : ne pas laisser s'éteindre le souvenir de cette enfant-là, que l'écriture ramène toujours à sa présence vive, mais également à la certitude blanche de sa mort. Le lecteur peut suivre cette évolution des formes puisque celle-ci est presque toujours commentée dans un métadiscours inséré par l'auteur dans la majorité de ses ouvrages. Si *L'Enfant éternel* contient de longues pages sur la possibilité ou l'impossibilité même d'un roman du deuil, le second livre, *Toute la nuit*, est autant journal de l'après, de la fuite (et du refuge) en dehors du monde, qu'un journal d'écriture où le lecteur découvre, dans un retour en arrière, la fabrique du premier roman. Suivra *Sarinagara*, étrange voyage de Paris à Kobe en passant par Kyoto et Tokyo, un voyage « comme on s'enfonce dans un rêve » (*Sarinagara* [SA], 26) explique Forest. Mais le narrateur n'est pas seul puisque le livre raconte aussi l'histoire du poète japonais Kobayashi Issa, du romancier Natsume Soseki et du photographe Yosuke Yamahata, autant de destins qui permettent à l'auteur de dire autre chose, autrement, de la longue histoire du deuil et du désir.

Quant à l'avant-dernier roman en date de l'auteur, *Le Chat de Schrödinger*, il livre à mon sens l'une des clés de sa démarche telle qu'elle s'est déployée jusqu'à aujourd'hui. Cette méditation philosophique sur l'expérience conduite par le physicien Schrödinger sert de prétexte à Forest pour réfléchir aux interactions entre présence et absence, aux liens entre apparition et disparition, et à ce que la perte et le souvenir font au monde. Il y écrit ceci, revenant au moment de la mort de Pauline (qui n'est plus nommément citée dans ce livre, n'apparaissant que sous le pronom « elle ») :

Je crois que c'est à cette époque-là de ma vie que je me suis mis à parler. Il y a plus de quinze ans maintenant. Car avant, je n'avais jamais rien dit. Simplement pour l'accompagner avec les mots d'une voix amie. Incapable de faire autre chose pour elle. [...] Je lui prête ma voix. C'est elle plutôt qui me prête la sienne. [...] Je lui avais promis de dire l'histoire jusqu'au bout. Je tiens parole comme je peux. « Tenir parole », c'est drôle comme les mots disent vrais. On ne tient rien d'autre que des mots entre ses mains. Afin qu'ils ne tombent pas à terre avec tout le reste. Ou bien parce qu'il n'y a qu'à eux qu'on peut s'accrocher un peu. Afin de ne pas tomber soi-même dans le vide où tout vous entraîne. (*Le Chat de Schrödinger*, [CHAT] 62-63)

Tout est dans ce « tenir parole » : Philippe Forest écrit d'abord pour littéralement tenir dans ses mains et au bout de sa plume, les mots de sa fille. Il fait résonner l'écho qui le visite en rêve au creux de sa voix à lui et qui, par un retournement, s'avère être en fait celle de Pauline, qui consent à accueillir en elle l'écriture de son père. Une parole morte rencontrant une écriture vivante qui tente de parler, toutes deux ne pouvant qu'échouer puisque ce qui pourrait être présence vive (la parole) est mort et que ce qui est vivant (l'écriture) n'est pas une parole. Mais « tenir parole » c'est aussi ne pas faillir à la promesse faite de ne jamais consentir au fin mot de l'histoire³. Dans et par ses livres, l'auteur accompagne l'enfant « avec les mots d'une voix amie », sans méconnaître l'impossibilité d'une telle entreprise mais « incapable de faire autre chose pour elle ». « Tenir parole », enfin, parce que ces mots tracés sur le papier, s'ils ne ramènent pas Pauline, s'ils échouent probablement à la dire et à la faire entendre, ces mots empêchent l'écrivain de tomber « dans le vide ». Ils ne le sauvent pas, rien n'étant plus éloigné de l'entreprise de Forest qu'une vision cathartique de la littérature, mais ils donnent forme à une vie qui, sans eux, n'en aurait peut-être plus.

Les œuvres d'Ernaux et de Sebald sont pris dans des enjeux différents, mais leur quête d'une forme toujours renouvelée, leur volonté de construire une poétique singulière ressemblent à celles de Forest. Dans *L'Écriture comme un couteau*, livre d'entretiens réalisé avec Yves-Frédéric Jeannet, Annie Ernaux a ainsi décrit cette nécessité de trouver à chaque livre la voie la plus adéquate au sujet traité. Elle y explique qu'elle traque parfois longuement ce qu'elle nomme « l'ajustement, d'une part d'un désir et d'un projet, de l'autre des techniques possibles de fiction (ce terme étant évidemment pris dans son sens de construction et de fabrication, non d'imagination) » (*EC*, 139). L'exemple du livre *Les Années*, paru en 2008 et où l'écrivaine dévoile, de manière impersonnelle, le destin d'une femme à l'intérieur de l'Histoire collective, témoigne exemplairement de cette recherche d'une poétique « juste ». La publication, en 2011, du journal d'écriture d'Ernaux, *L'Atelier noir*, a montré que l'auteur a cherché pendant une vingtaine d'années la forme adéquate pour ce projet : l'entrelacs de l'individuel et du collectif. Le lecteur entend la voix de l'auteur, qui reste aisément reconnaissable, une voix simultanément dépouillée et puissante. Mais il l'entend au milieu d'un brouhaha d'autres voix, qui correspond, pour le dire avec les mots d'Ernaux, à « l'intrusion, l'irruption, de la vision des dominés dans la littérature avec les outils linguistiques des dominants, notamment la syntaxe classique » (*EC*, 80). Une rencontre des voix facilitée, dans cette œuvre, par une énonciation de type indéfini assumée alternativement par le pronom « on » et le pronom personnel « elle ».

3 Il faudrait rapprocher cette notion de promesse des réflexions que Forest a développé au sujet de la *fidélité*, qu'il envisage dans le sillage du philosophe Alain Badiou et qui en vient, chez lui, à représenter l'une des formes les plus éthiques de l'engagement littéraire. Je renvoie à Ph. Forest, « Éthique du roman I,II », *Le Roman, le Réel* et autres essais (261-282).

Ce brouhaha se transforme alors en rumeur polyphonique, ou « rumeur-fantôme », qui hante l'écrivaine depuis son ancien milieu social et depuis son existence de femme. Ernaux décrit d'ailleurs cet entremêlement des voix de manière assez explicite dans son texte :

La forme de son livre ne peut donc surgir que d'une immersion dans les images de sa mémoire pour détailler les signes spécifiques de l'époque [...], s'efforcer de réentendre les paroles des gens, les commentaires sur les événements et les objets, prélevés dans la masse des discours flottants, cette rumeur qui apporte sans relâche les formulations incessantes de ce que nous sommes et devons être, penser, croire, craindre, espérer. Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstituer un temps commun, celui qui a glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui – pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire. (*Les Années* [AN], 250-251)

Le travail de l'auteur réside donc à cet endroit très particulier où se croisent sa propre voix et celles des autres, l'interrogation permanente à laquelle elle doit répondre étant de savoir comment les faire « tinter » simultanément sans que l'une ne supplante les autres. Car ce n'est qu'ainsi qu'elle peut à la fois utiliser et transcender son identité de « transfuge ».

Quant à l'œuvre de Sebald, les différents types d'ouvrages publiés (poésie, essais, nouvelles, récit de voyage autofictionnel, roman) soulignent aussi le désir de l'auteur d'approcher ses obsessions en adoptant différents angles de vue. C'est d'autant plus flagrant que l'écrivain a lui-même tenté de qualifier ses différents ouvrages en imaginant pour eux des appellations génériques singulières. Ainsi, il décrit *Les Émigrants* comme une « fiction documentaire », applique à *Austerlitz* la notion « d'élégie en prose » ou rapproche son premier livre, *Vertiges*, de la « fiction policière » (« Entretien avec Joseph Cuomo », *AM*, 104). D'un point de vue stylistique, la phrase sebalddienne, dont j'ai noté plus haut combien elle mimait les arcanes du souvenir, constitue peut-être une réponse à la question de savoir comment aborder un sujet tel que la Shoah, surtout lorsque l'on est allemand... Comme le dit l'auteur lui-même, « même si c'est une préoccupation qui vous taraude, cela ne vous autorise pas nécessairement à vous appesantir sur le sujet page après page » (« Une poésie de l'invisible. Entretien avec Michael Silverblatt », *AM*, 84). Les labyrinthes de l'écriture sebalddienne sont peut-être la voie la plus adaptée pour que la parole des témoins puisse être entendue. C'est ce qui résonne dans les explications de l'écrivain :

J'ai toujours pensé que c'était une absolue nécessité d'écrire l'histoire de la persécution, de la diffamation des minorités, la tentative, presque atteinte, d'éradiquer un peuple tout entier. En même temps j'avais conscience que c'est une tâche quasiment irréalisable [...] Donc, à mon avis, ce n'est que de façon oblique, indirecte, par allusions plutôt que frontalement, que l'on peut aborder de telles questions. (« Une poésie de l'invisible. Entretien avec Michael Silverblatt », *AM*, 84)

Si les détours pris par le récit sont donc une façon d'arriver au plus près de ce que veut montrer l'auteur, je crois qu'on peut y ajouter l'importance du thème de l'errance et de l'exil – qui se retrouve chez Sebald au sein de sa création littéraire (voir un titre comme : *Les Émigrants*) mais aussi dans l'intérêt qu'il porte en tant qu'universitaire à certains auteurs connus pour leur rapport à la dérive, à la promenade, tel que le Suisse Robert Walser. La présence obsédante de cette thématique réapparaît également dans le phrasé, qui semble parfois se perdre avant de retomber sur ses pieds. Le recours fréquent à des constructions hypotaxiques en est l'un des signes « techniques ».

La façon dont Sebald fait parler ses personnages, qui renvoient tous de près ou de loin à des personnes réelles, conforte d'ailleurs son style. Le narrateur cède périodiquement la parole aux personnages pour un récit toujours assez long et qui est parfois lui-même interrompu par un récit dans le récit, les histoires s'enchâssant alors les unes dans les autres. Ces multiples récits se font en général au discours direct, certes – mais l'écrivain renonce à toutes marques typographiques pour l'introduire, donnant l'impression d'un seul récit-fleuve où viendraient simplement se mêler différentes voix. Je crois que cet étroit entrelacs des témoignages contribue à rendre l'idée que chacun d'entre eux apporte sa pierre à la grande parole collective des opprimés.

Pour conclure : la littérature comme impossible prosopopée

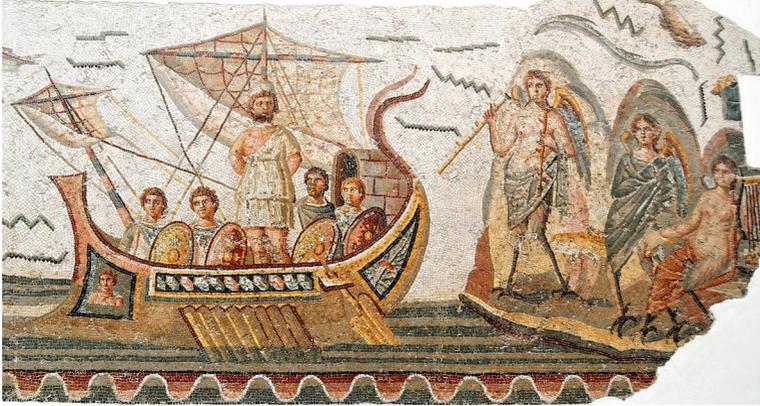
Nous avons vu que lorsque Sebald et Forest cherchaient à faire entendre une parole enfouie ou entravée, cette dernière faisait retour, dans leur texte, *sous forme de fantôme*, dans la mesure où les paroles n'étaient souvent que l'écho déformé de personnes déjà disparues. J'entends par là que ces deux auteurs reconnaissent explicitement la part d'impossible qui réside au cœur de cette entreprise : faire parler les morts et les disparus, donner à entendre à travers l'écriture la vivacité d'une parole évanouie. S'ils savent cet objectif-là irréalisable, ils se doivent néanmoins de rester fidèles à la parole qui les hante, pour toutes les raisons que nous venons d'évoquer. Et n'est-ce pas là finalement la définition de la *vocation*, qui est, littéralement, cet appel auquel quelque chose d'inexpliqué vous pousse à répondre ?

Par ailleurs, n'existe-t-il pas, dans l'arsenal rhétorique et littéraire, un phénomène décrivant assez précisément ce que Forest et Sebald s'appliquent à faire dans leurs œuvres ? La parole-fantôme, c'est aussi la parole *du* fantôme, c'est-à-dire la parole de celui qui n'est plus et qui revient. Or pour faire entendre cette parole, celle des morts et des absents, il existe une figure : la prosopopée. J'ai bien conscience d'employer ici cette figure d'une manière et dans un contexte un peu différents qu'elle ne l'est habituellement : dans l'usage littéraire, elle présente souvent des caractéristiques constitutives qu'on ne retrouve pas forcément dans les livres évoqués. Nous sommes bien loin de la prosopopée paradigmatique

de Fabricius dans le *Discours sur les sciences et les arts* de Rousseau. Dans mon esprit, il s'agirait d'imaginer la prosopopée non comme une simple figure de personnification, mais bien comme une poétique sous-tendant un grand nombre des œuvres citées dans cet article.

Enfin, il me semble que cette figure autorise une lecture plus large des formes de revenance que nous présentent Sebald et Forest, une interprétation qui installe ces deux écrivains dans un contexte qui n'a cessé, depuis la Seconde Guerre mondiale, d'interroger la dimension mémorielle de la littérature. Le second ^{XX}^e siècle est traversée par cette même obsession de déterrer la parole des témoins et des victimes – et les artistes se sont fait l'écho d'une traque et d'une quête de la mémoire, parfois jusque dans les excès de commémorations qui disent bien l'échec à faire parler les voix du passé⁴. En forçant un peu le trait, les décennies qui nous précèdent apparaîtraient alors hantées par cette même parole-fantôme dont l'obsessionnel retour transforme les grandes œuvres du siècle en une longue et lancinante prosopopée. Resterait alors à s'interroger, comme le font ces trois auteurs, sur la légitimité et le droit à s'arroger ainsi une parole pour la faire d'entendre depuis un lieu et une écriture qui échouent nécessairement à restituer une place adéquate à ceux et celles qu'elle prétend donner à entendre. Il n'y a pas, je crois, de réponse juste à apporter à cette question. Tout au plus peut-on s'efforcer de développer une éthique de la prosopopée, c'est-à-dire veiller à garder vivante, pour les autres et pour soi, la certitude que la parole *de l'autre* reste la parole *d'un autre* – et qu'une trahison réussie demande toujours un peu de délicatesse.

⁴ On trouvera une mise au point et un passage en revue des différents débats qui ont marqué cette question dans le remarquable ouvrage de C. Coquio, *Le Mal de vérité ou l'utopie de la mémoire* (Armand Colin, 2015).



Mosaïque dite de Dougga « Ulysse et les Sirènes »
Musée du Bardo, Tunis (Photographie P. Landete, 2013)

Le Musée du Bardo est l'un des plus beaux musées du monde. Il offre, comme les Musées de Sousse et de Carthage, un prestigieux cadre d'exposition aux mosaïques dites romaines de Tunisie. Le 18 mars 2015 un commando de terroristes islamistes « a fauché » 25 personnes dans ce haut lieu de culture...

Phaéton souhaite rendre ici un hommage à Monsieur Abdelbaki (Mahmoud) Bédoui, l'auteur d'un ouvrage inclassable *Les faucheurs de l'inculture ou Histoire de l'homme à la cigarette fumée hier soir* (édité en Tunisie, 2011). M. Bédoui a dédié son œuvre « à ceux qui sont morts pour une Tunisie libre et laïque ». M. H. Nahla, Professeur à l'Université de Metz et de Casablanca, a signé la préface de cet ouvrage qui annonçait, en Tunisie, une *Révolution de la Dignité*. Sous forme de nouvelles reliées entre elles, A. Bédoui dessine le portrait de son pays natal, refuse, comme le héros de son livre, Le Prince des Oasis, toute forme de société totalitaire, se bat contre les coutumes qui rendent esclaves l'homme et la femme, lutte contre tous les archaïsmes. Avec une belle approche humaniste et onirique, il offre tour à tour à son lecteur une promenade dans un *Jardin magique* ou encore un *Mariage des couleurs et des arômes*... Ce livre est un appel à la liberté par l'éducation, un hymne à l'émancipation de l'humain par la culture conforme au vécu de l'auteur qui créa, dans son pays, le programme *Mille Bibliothèques* afin d'installer partout un lieu de lecture pour tous (villages isolés, usines, hopitaux, casernes, prisons...). M. Bédoui pensait que l'éducation sauverait la Tunisie. Né à Gafsa en 1945, il fut professeur d'histoire et de géographie à Tunis puis Directeur de la Bibliothèque Nationale de Tunisie et des bibliothèques publiques. Sa fille, Mme Selma Bédoui-Ben Sédrine est la correspondante de Phaéton en Tunisie.



Le tigre et le papillon
Dessin d'Arnaud Théval

(Publié avec l'autorisation de l'auteur).

Le tigre et le papillon

Claire Mestre

Psychiatre, psychothérapeute et anthropologue, elle enseigne à l'Université de Bordeaux. Spécialisée en médecine transculturelle au CHU de Bordeaux, elle est la fondatrice de l'association *Mana* qui a pour but une prise en charge ethnopsychanalytique de patients migrants adultes. Rédactrice en chef de la revue *L'Autre, cliniques, cultures, sociétés* (La Pensée Sauvage). Membre du Collège de la *Revue Spirale* (éd. Erès). Auteur de *Je t'écris de... Correspondances*, Marie Rose Moro et Claire MESTRE, Éditions La Pensée sauvage, Grenoble, 2013.

« Tout l'enjeu du travail d'Arnaud Théval tient dans la volonté de défaire la servitude de l'identité, tout en la défaisant habilement, afin de repenser à la fois l'individuation et le commun. »

Christian Ruby, philosophe

Arnaud Théval vit et travaille à Bordeaux, il enseigne à l'école d'Architecture. Artiste contemporain, il utilise le support de la photographie. « Depuis les années 2000, Arnaud Théval construit son projet artistique sur l'espace social en élaborant des protocoles impliquant les personnes sur leurs lieux de travail ou de formations, en questionnant les stéréotypes liés aux représentations collectives afin de déplacer les assignations dans lesquelles ils s'enferment ou sont enfermés en réveillant le politique », peut-on lire sur son site. Son dernier projet a le titre mystérieux de « Le tigre et le papillon » : c'est un travail sur la prison, à partir d'une série de rencontres avec des lieux puis des surveillants et surtout des jeunes en formation à l'ENAP (École Nationale de l'Administration Pénitentiaire) à Agen. La démarche emprunte aux précédentes rencontres : les futurs surveillants sont invités à travers des protocoles à participer à une œuvre collective sous la houlette de l'artiste, dans le projet de reconstruire l'espace carcéral qu'ils vont découvrir et s'appropriier professionnellement. Les résultats sont exposés d'abord au sein de l'école puis au cours d'expositions publiques. Un livre est en préparation. C'est au cours du festival citoyen « Hors jeu/en jeu » de 2015, organisé par la Ligue de l'Enseignement que je l'ai rencontré, invitée à commenter ses photos.

L'art avec Arnaud Théval commence bien avant le geste ; une interpellation personnelle, celle, ici, de la prison fait germer l'idée d'un projet artistique, dans la continuité de son travail sur les institutions. Avant d'arriver à l'esthétique de l'œuvre, Arnaud Théval nous fait partager sa démarche, partie intégrante de son art, une déconstruction/reconstruction dans une institution républicaine, dont la réputation dominante est de normer et d'enfermer les corps. Les corps-sujets dont il est question, sont ceux des surveillants de prisons (oublions le mot gardien) : termes qui suscitent immédiatement des idées collectives, dont eux-mêmes sont les prisonniers, nous dit Arnaud Théval. Mais comment pourrait-il en être autrement : les institutions n'ont pas d'autre vocation que d'organiser nos pensées et nos pratiques, notre vision de la société. Les institutions ne pensent pas ! Pourtant Arnaud Théval arrache à ce monolithe institutionnel des visages, de l'intimité, de l'humour, de l'art¹.

Il est philosophe et utilise aussi la dynamique de l'animateur qu'il a été : mélange étonnant et détonnant d'un homme à la fois chaleureux et proche, intellectuel et habité par son projet. Libre aussi, puisqu'il ne fonctionne pas avec des commandes, mais suit les traces de ses intuitions. Il a exploré ainsi des quartiers sensibles, des écoles professionnelles, l'hôpital... soit des lieux de fabrication d'acteurs sociaux. Avec les autorisations requises, des plus hautes au plus personnelles, il pénètre les milieux qui enferment, contrôlent, façonnent ; il guette tous les signes de la vie des personnes qui luttent pour préserver leur condition intime tout en faisant bloc avec leurs pairs (Théval 2008).

Le point zéro du dernier projet d'Arnaud Théval est dans la fermeture des prisons de Valence et de Beauvais². Il a alors l'opportunité de photographier l'une d'elles, les restes et les empreintes humaines laissées à l'abandon. Le regard de l'artiste n'arrive pas à déchiffrer ces rébus, il photographie tous les objets et les traces qu'il croise.

Arnaud Théval n'est pas un débutant. Les ressorts de son art, la fabrique de ses objets, la succession de ses interrogations, il les offre et les raconte généreusement à qui s'y intéresse, car l'art est toujours l'occasion de rencontres, un *work in progress* incessant. Ici, dans la prison nue se dessinent les prémisses de son projet dans une visée esthétique et politique. Esthétique n'est pas esthétisante, ni voyeuriste. Politique, c'est d'abord l'éthique en respectant ses engagements et la confiance qui lui est faite. Ici, le passage d'une prison à une autre l'interroge sur ce que ça dit de la société.

1 Voir son livre sur l'hôpital (Théval 2015).

2 Les prisons de Riom et de Nantes font également partie de celles qui ont fermé.

L'artiste aime avant tout les rencontres humaines, elles lui sont familières, avec des gens de n'importe quel milieu. Ainsi, il va recréer l'espace carcéral par le récit de ceux qui l'organisent, mettant en avant que dans l'institution l'humanité vient avant la violence.

METTRE À DISTANCE

*Ne pas rester dans l'empathie, mais garder une distance.
Cela nécessite de savoir où se situe les limites d'une implication artistique
dans un milieu qui engloutit littéralement ceux qui s'y hasardent
tant l'aventure humaine est riche.
C'est savoir comment l'art doit prendre place
sans prendre parti de façon frontale, évidente et partisane,
mais plutôt poursuivre le travail de questionnement.
À l'instar du philosophe, c'est remettre en doute et changer de point de vue
afin de ne pas adopter une posture.*

Arnaud Théval 2014

Une prison qui disparaît c'est aussi un lieu de mémoire qui s'efface. Il rencontre des surveillants de façon informelle dans les prisons et les incite à raconter des histoires à partir des images récoltées.

ALTÉRITÉ PERMANENTE

*Penser la position de l'artiste de façon horizontale, c'est-à-dire ne pas venir d'en haut pour imposer une esthétique dominante à l'endroit de ceux qui sont censés avoir une « une mauvaise culture » et être « ignorants ».
Être avec les autres de façon à tenter d'intégrer leurs codes, leurs savoirs,
et apprendre à se déplacer avec eux sur un terrain d'échanger
autre que celui des valeurs établies.*

Arnaud Théval *Ibid.*

La rencontre avec des surveillants, il la prolonge en choisissant comme lieu d'enquête l'ENAP, l'École Nationale de l'Administration Pénitentiaire à Agen. Comment se fabrique un(e) surveillant(e) ? Tous les élèves ne sont pas intéressés par ce projet, l'administration ne le quitte pas du regard mais lui fait confiance. L'artiste avance dans son projet et le crée en avançant.

Dans cette profusion de signes, de gestes et de paroles récoltés, l'artiste commence en effet par dégager les lignes de son expression. Un cadre où le matériau est issu de ses interlocuteurs et où l'agencement est sa création propre.

PROTOCOLE

L'art du protocole : comment inventer une situation de travail qui permette aux autres de s'y impliquer sans se perdre ni se faire manipuler ?

Implication plus que participation, le mot est très différent. Impliquer suppose un respect de l'individu et une écoute de sa singularité. Il reste libre de sa place, sans être faussement créateur. Il est dans mon œuvre un acteur central (j'emploie le mot participatif dans des moments d'ateliers où l'autre est celui qui travaille à la création d'une production – il la signera).

Avec les élèves surveillants, il y a eu plusieurs protocoles, qui ont mis en évidence les moments importants de la formation de ces jeunes, l'appropriation de leurs uniformes, qui masquent la singularité sans la faire totalement disparaître ; la domestication de la peur de l'autre (le détenu), de son éventuelle agressivité ; l'incorporation des gestes qui accompagnent, qui protègent et qui contraignent.

Cette déconstruction est mise en images : elles sont issues de montages ou de photographies qui sont des mises en scènes. Le premier habillage dans les vêtements bleu marine devient ainsi un rite de passage, qui transforme leurs propriétaires, et devient également un ballet unissant tous les gestes comme le laçage des chaussures.

Le genre aussi est l'objet de questionnements : comment être femme dans un habit viril ?

Au fond, la démarche d'Arnaud est anthropologique, quasi clinique : il observe, associe des matériaux récoltés : images, paroles, dessins, tatouages... Mais son but n'est pas prévisible. Le temps est son allié majeur, le carburant de sa boîte noire créatrice : le sujet sera épuisé quand il aura été au bout... quand sa sensibilité lui fera le signe de la fin.

Le résultat est saisissant : Arnaud Théval est aussi profus dans ses productions que dans ses intuitions. Les images offertes à la vue du spectateur ne sont jamais nues, elles sont accompagnées de récits, elles génèrent du récit, des multitudes de récits : ceux des surveillants, le nôtre, le sien, sans hiérarchie visible. Ainsi, des collections d'objets, des images d'animaux, des « non-fables » sont agencées pour révéler les non-dits, pour réinventer et reproduire une réalité, produire des fictions intimes et collectives.

C'est cela qui est troublant : la prison vue par les surveillants sous différentes formes, qui provoquent chez le spectateur une sorte de confusion, une surprise,

une disjonction... et un choc esthétique. Comment faire du beau avec ce sujet ? Comment retrouver de l'intime dans l'institution ? Comment faire réfléchir les sujets d'une institution sur ce qu'elle fait d'eux ?

Arnaud Théval grappille des gestes, des objets dérisoires, révèle les non-dits, repousse les frontières de notre imaginaire, détourne les normes, décale des stéréotypes, sans aucune violence, ni provocation, ni dénonciation.

La visée politique de l'artiste n'est en effet pas la dénonciation, mais la révélation d'un sujet, qui pris dans le carcan d'une institution n'en demeure pas moins un humain habité par ses désirs, ses peurs et son histoire. L'institution se brise et se réfracte, les corps des gardiens sont traversés par nos regards tout en gardant leur mystère et leur épaisseur, grâce au dialogue qu'ils enclenchent.

Bibliographie

Théval A., *Moi le groupe, Moi le groupe 2*. Brest, Zédélé Éditions, 2008.

Théval A., *Les invisibles 2007-2013. Journal de l'œuvre*. Paris, Éditions Dilecta, 2014.

Théval A., *Tenir, caché*. Paris, Éditions Dilecta, 2015.



Autoportrait entre Thalie et Melpomène

Guillaume Roumeguere

Guillaume Roumeguere a exercé les fonctions de Conseiller d'insertion et de probation dans l'administration pénitentiaire puis a rejoint les services du Ministère de la Défense avant de se consacrer à sa passion : la photographie.

Il a exposé dernièrement à la Bibliothèque municipale de Bordeaux Meriadeck (2016) et a participé à de nombreux projets culturels consacrés à la déportation et à la résistance.

Sur les prés et dans les temples : le Rugby !

Mary Chestnut, Benoit Labeuchigue et André Tempon

La défaite mémorable de l'équipe de France face aux Néozélandais, lors de la dernière Coupe du Monde, a poussé les auteurs de cet article à mener une approche comparative, sur les origines et les valeurs communes du rugby et de la franc-maçonnerie.

Mary Chestnut, Benoit Labeuchigue et André Tempon, ont pratiqué le rugby dans différents clubs de la Côte d'Argent et de Midi-Pyrénées. Ils remercient chaleureusement la revue *Phaéton* de leur avoir permis d'exprimer ces quelques réflexions sur un sujet rarement évoqué.

Cet article pourrait s'intituler : Les dons de notre sœur, la Grande Albion, la Maçonnerie et le Rugby. Ce texte se veut avant tout un essai qui tente de démontrer les similitudes de certaines valeurs de la Franc-Maçonnerie avec celles du Rugby. Le pari n'est pas facile, mais nous tentons le «*drop*».

Aux origines : le don du Frère Arnold

Pour une meilleure compréhension du propos, il est nécessaire de préciser ce qu'était le football pratiqué dans l'Angleterre du XIX^e siècle : À l'époque, le football et le rugby forment un même jeu, «*ce football*», qui n'avait rien à voir avec ce qu'il est aujourd'hui. C'est un jeu de balle confus et sauvage, sans règles précises, qui se décline en mille et une variations selon les écoles et les villages. Il s'agit alors de botter dans une vessie de porc vers une cible plus ou moins établie, mais surtout de se défouler en se rentrant copieusement dans «*le lard*» malgré les redingotes et les hauts-de-forme chers à la bourgeoisie anglaise.

Nous savons aujourd'hui que la franc-maçonnerie, porteuse du courant humaniste dans l'Angleterre du XIX^e siècle, a joué un rôle déterminant dans l'émergence du sport moderne, et particulièrement dans le cas du rugby grâce à Sir Thomas Arnold, proviseur du Collège de Rugby de 1828 à 1842. Franc-maçon au grand rayonnement, Thomas Arnold comprit les bienfaits du sport pour le

développement des garçons et la vie de l'école. Sous son impulsion, la morale humaniste imprègne fortement le modèle de l'éducation en Angleterre, et par extension, celle du rugby.

En effet, à cette époque, dans les grandes écoles et les universités, la situation n'est pas brillante. Les étudiants, tous issus de l'aristocratie ou de la riche bourgeoisie, mènent souvent une vie de débauche, occupant le plus clair de leurs loisirs à boire et à jouer. Pour la majorité des éducateurs, il faut laisser les élèves se débrouiller seuls en dehors des cours. Le frère Thomas Arnold considère, au contraire, que les maîtres doivent rester responsables de l'éducation des élèves en dehors de la classe et qu'il est aussi important de s'intéresser à leurs loisirs qu'à leurs études pour une véritable formation des individus.

Il justifie sa position en déclarant¹ : « Je préfère que mes élèves jouent vigoureusement au football plutôt qu'ils emploient leurs moments de loisirs à boire et à se battre dans les tavernes. Le sport, c'est un antidote à l'immoralité et une cure contre l'indiscipline ». Dans son esprit, la pratique des sports collectifs doit servir à la moralisation des mœurs des adolescents. Il comprit vite les vertus exutoires et socialisantes du football.

Les élèves du collège de Rugby, ainsi encouragés, sont les premiers à prendre des responsabilités dans leur propre éducation sous forme d'une autogestion de leurs loisirs. Dans toutes les écoles et les universités qui connurent les premières le football-rugby, le ferment franc-maçon servit de limon nourricier aux pratiquants, insufflant un esprit nouveau et des règles à ce sport d'équipe unique.

Le rugby, parfois nommé « sport-roi », ou « Rugby Champagne » lorsqu'il est bien joué, peut transporter « l'aficionado » dans une sorte d'extase, qu'il soit suivi depuis la tribune, ou devant la télévision, par un groupe d'amis amateur.

Le rugby est fait de rudesse et de rites. Sans cela il serait un jeu ordinaire, il n'exigerait que des qualités athlétiques mais peu de vertu. N'est-ce pas ce dernier trait qui le menace, aujourd'hui, dans sa conception de spectacle mondialisé ? Au rugby, la frontière entre brutalité et virilité est mince. C'est en cela, disait Giraudoux, qu'une équipe de rugby « est la proportion juste entre les hommes et l'harmonie ». « Ce n'est pas parce qu'il est violent que j'aime le rugby, disait Françoise Sagan, c'est parce qu'il est intelligent »...

1 Le rugby c'est un monde, Musée d'Aquitaine, Bordeaux, Atlantica, 2007

Oui, le rugby nous vient bien du Lancashire et du Yorkshire industriels malgré les origines fantaisistes qui ont pu lui être attribuées par ailleurs. Pour tous les historiens et tout particulièrement les chercheurs anglais, la paternité des jeux grecs et romains paraît troublante, quant à leur attribuer les origines du rugby, même en admettant que les légions de César soient allées excursionner jusqu'aux confins de la Calédonie c'est-à-dire l'Écosse... En France, la *soule*² serait paraît-il inspiratrice culturelle du rugby dans le Sud-Ouest : ce n'est qu'un mythe de plus, d'autant que la *soule* était plutôt pratiquée en Basse Normandie et en Picardie où le rugby ne s'est jamais implanté.

C'est bien par les écoles et les universités que le rugby est arrivé en France. Mais, ce n'est pas pour cela que c'est un sport de classe. C'est un état d'âme que l'on retrouve chez le paysan de Nouvelle-Zélande, le vigneron du Médoc, le pêcheur du Pays Basque, le mineur du Pays de Galles, l'étudiant d'Oxford ou de Bordeaux.

Et en France ?

La France du milieu du XIX^e siècle n'est pas une nation sportive ; c'est une France de salons et l'école n'est pas encore obligatoire. Ce n'est qu'en 1859, avec Ferdinand Buisson et Victor Duruy, que l'enseignement de la gymnastique sera organisé. En réalité, le modèle pour le sport français est plutôt allemand qu'anglais.

C'est tout d'abord au Havre, où quelques jeunes anglais sont implantés que le rugby-football va s'enraciner en France, grâce à la puissance commerciale et impériale anglaise. Ce sont également de jeunes anglais négociants qui planteront le rugby à Paris, à Boulogne - plus précisément et non au Racing club - ainsi qu'à Bordeaux. Le rugby nous est donc transmis à la fin du XIX^e siècle par l'Angleterre tout comme la franc-maçonnerie au XVIII^e.

C'est en 1880 que le premier club français est créé par un certain Jean Charcot, le futur grand Charcot des expéditions polaires. Ce club s'appellera : « Les sans noms », et un an plus tard : « le Pack Olympique », avant de devenir le Racing Club de France. Bien sûr, d'autres clubs dont l'énumération pourrait être fastidieuse au lecteur³ seront créés entre 1880 et 1890. Sachez fervents défenseurs du mythe « rugby égale Sud-Ouest » que son implantation dans cette partie de la France

2 La *soule* est un jeu traditionnel de ballon qui se prononce « choule » en Normandie, prétendument l'ancêtre du rugby ou du football.

3 Jean Lacouture, *Voyous et gentlemen : une histoire du rugby*, collection *La Découverte*, Gallimard, 1993.

n'a pas été facile, contrairement à ce que dit le roman régional, et, que, comme la franc-maçonnerie, le rugby y a été implanté aussi par des Anglais.

Le rugby prendra par la suite une dimension républicaine, dans le Sud-Ouest radical, perceptible dans l'enjeu opposant autour des pratiques sportives, les instituteurs et les prêtres pour le contrôle de l'éducation des enfants. Le choix du football, et non du rugby, par les patronages catholiques se comprend par leur opposition au mouvement laïque, mais aussi par le fait que le jeu est moins brutal et que l'Église préfère un jeu sans corps à corps. Nous ajouterons, ici, que dans ces débuts, partout en France, les équipes sont universitaires ou scolaires, - les joueurs sont en grande majorité anglais, brésiliens, espagnols, et peu français mais, dans l'esprit de ces jeunes gens, l'exemple est anglais dans le domaine de l'éducation du corps et de l'esprit.

Pour lutter contre ce que la République française appellera l'anglomanie de cette jeunesse, après la défaite de Sedan, et la brutale mise au pas des Communards : « la revanche est déjà dans les esprits de certains, et, Coubertin en sera un des chefs de file », on opposera au football-rugby trop anglais, un jeu bien français dit de la *barrette*. Ce jeu se jouera avant la guerre de 14, et disparaîtra avec elle. Soyons rassurés...

Pour être plus précis, disons que c'est en 1872 que l'authentique et véritable rugby fut importé à Paris par l'*English Taylors Club*. En 1888, on recensait 3 clubs dans la capitale, fréquentés par les aristos et la grande bourgeoisie, voyant dans ce sport un moyen de retremper le moral de la caste des officiers après l'humiliation de Sedan.

Dans son allocution à la Sorbonne, Jules Simon, Président de L'Union des Sociétés Françaises de Sport Athlétique (USFSA) déclarera : « Je propose à la société de sport athlétique, comme le disait tout à l'heure le représentant des associations étudiantes, de préparer des soldats à la France ».

Toujours est-il que l'USFSA sera l'ancêtre de toutes les fédérations sportives qui viendront plus tard. Le premier championnat de rugby peut être créé, et le Bouclier de Brennus⁴ qui porte le nom de son sculpteur, ami de Coubertin, sera remis en 1892 pour la première fois.

Il apparaît donc clairement ici que le rugby français est en retard d'une génération par rapport au rugby anglais et, de fait, il ne pénétrera vraiment dans les provinces françaises qu'après la Première Guerre mondiale. Jean Lacouture dans son

⁴ Charles Brennus, sculpteur français, auteur du trophée remis à l'équipe championne de France de rugby.

Histoire du rugby ne manque pas de questionner le pourquoi des implantations sociales et géographiques du rugby français : « Mais pourquoi après avoir commencé comme un sport d'officiers à Paris, le rugby s'est-il transformé en un jeu de paysans du Sud-Ouest ? » Lacouture y voit un triple paradoxe. Au Royaume-Uni le rugby a prospéré dans la classe moyenne et supérieure ou alors chez les mineurs et les agriculteurs des pays celtes. En revanche, en Bretagne, il n'a jamais réussi à s'implanter. Dans le Sud de la France, il indique que si le rugby n'a pas vraiment surgi des caves à vin, à Bordeaux en particulier, il sentait plutôt le « bouchon »⁵.

Pour l'abbé Michel Devert, fondateur de l'église Notre-Dame du Rugby à Larrivière dans les Landes : « C'est l'Église qui est coupable ou responsable de cette fracture régionale du Rugby français... Il y eut une époque où l'Église considérait que jouer au rugby était un péché. On pensait que le jeu était trop violent et l'on préférait le football et le basket. Dans le Sud-Ouest il y avait une forte tradition républicaine, d'essence radical-socialiste. Beaucoup de notables ont encouragé le rugby justement parce que l'Église le détestait. Le rugby est devenu une expression de la « fierté locale » en province pour toutes ces raisons dans les années 20-30, alors que le rugby français est un sport géré au niveau national par des aristos à Paris mais joué par des paysans dans le Sud-Ouest. »

L'Entre-Deux-Guerres méritera que l'on s'y attarde ultérieurement dans ce texte, car, outre la formidable explosion du rugby au cours de cette période dans les campagnes de France, le rugby est à la fois des champs et des villes.

Nous ajouterons ici que dans le Sud-Ouest, ce sport a marqué notre enfance que nous soyons garçons ou filles, qu'il a imprégné nos rêves et nos souvenirs ou se mêlent des noms, des prénoms qui deviendront des dynasties populaires. André, Guy, Maurice et Jean, Peter Pan, Pipette⁶ seront les héros de nos dimanches après-midi : qu'il pleuve ou qu'il vente, qu'il fasse chaud ou froid, les enfants de l'immédiat après-guerre allaient et vont encore au « RUGUEBY ».

Mais revenons aux dates : elles sont cocasses car il y a aussi un concert des nations dans le monde rugbystique, et il est intéressant à analyser, même rapidement, à partir du palmarès français. Non, le rugby ne fut pas toujours une histoire franco-britannique. Passons rapidement à la loupe le palmarès du Tournoi des Cinq Nations de l'équipe de France. De 1906 à 1914, on peut dire qu'il se solde par ce que nous appelons dans le jargon spécifique de « belles branlées » données par les Anglais, les Écossais, les Gallois et les Irlandais, enfin les Nations de ce sport.

5 Jean Lacouture signifie ici que le rugby est plutôt issu de la bourgeoisie bordelaise que des caves de vignerons.

6 Pour le non initié il s'agit des frères Boniface et Prat, de Jean Gachassin et de Puygaubert.

La reprise, après la boucherie de 14-18, de 1920 à 1931 ne fut pas des plus brillantes : « branlées » et raclées générales sur le pré et autour des prés, et pour apothéose l'expulsion de la France du Tournoi des Cinq Nations en 1931 pour faits de brutalité. En résumé, la vision altière qu'avaient les Anglais du rugby, et que partageaient généralement les administrateurs aristocrates français, a été pétiinée par les joueurs ruraux français.

Donc entre 1931 et 1940, et cela est cocasse, les deux nations qui seront les adversaires autorisés de la France, seront l'Allemagne et la Roumanie, que la France battra régulièrement, jusqu'au match meurtrier de 39-45 que nous remporterons grâce à nos alliés d'Outre-Manche et à la Résistance intérieure qui comptaient dans leurs rangs sûrement quelques joueurs de rugby ; mais cette histoire reste à écrire...

Pour en finir avec le palmarès, disons que le Tournoi reprendra en 1945, en janvier exactement, avant l'armistice, que la France battra pour la première fois l'Angleterre chez elle en 1954 : deux essais des frères Boniface de Mont-de-Marsan ; transformations de Jean Prat de Lourdes, et la messe était dite. La France sera une grande nation du rugby, elle organisera sa première Coupe du Monde en 2007. L'histoire pourrait se terminer là, le roman national français serait conforme à ce qu'il a souvent été habitué à faire entendre « Tous résistants ! ». Hélas, sur le pré et le temple fermé, l'histoire sent le moisi.

La gardienne du temple du rugby en France est la FFR (Fédération Française de Rugby à XV) : elle s'enorgueillit d'un passé riche et souvent glorieux, dont les Français sont fiers, mais sous les mêlées et les tortues se dissimule une histoire moins glorieuse. En effet, s'il n'y avait pas eu la Seconde Guerre mondiale, le rugby à XV ne serait aujourd'hui qu'un sport mineur en France.

Dès sa naissance, le rugby français s'est distingué par un savant mélange de talent, de brutalités et d'entourloupes. Comme nous le rappelions plus haut, l'expulsion de la France du Tournoi en 1931, est motivée par des faits avérés de brutalité mais aussi par l'organisation, en catimini de paiements de salaires aux joueurs. C'est alors qu'a émergé le rugby à XIII, un temps baptisé Néo-Rugby. Ce rugby, plus clair au niveau de ses ambitions et dans ses règles, a déferlé sur le Sud-Ouest et le Sud-Est de la France. Jean Lacouture, soulignera ce fait important dans son histoire du rugby à propos du treize : « il se répand comme le discours de Martin Luther dans les églises catholiques corrompues du xv^e siècle ». C'est la survenance de la guerre et l'une de ses ruses les plus nauséabondes qui ont sauvé le rugby à XV.

Les Français étaient passionnés par ce jeu « dit à 13 », qui semblait voué à devenir le rugby des Français. C'était compter sans la volonté de Jean Ibarnégaray, Ministre des sports de Pétain en 1940, et de quelques « affidés » d'un mousquetaire tennisman, Commissaire général aux sports, qui déclareront : « Le

sort du rugby à XIII est clair, il est mort et sera purement et simplement éliminé du sport français ». Le coup de grâce, interdisant le rugby à XIII, lui sera donné, sous prétexte de supprimer le professionnalisme, qui ne caractérisait pas plus le rugby à XIII que d'autres sports, par le décret N° 5285 du 19 décembre 1941. La suppression du professionnalisme par le gouvernement de Vichy se pare du souci de « résurrection morale » promise à la France par Pétain fidèle à sa formule : « Être fort pour mieux servir ».

Cette interdiction pour cause soi-disant morale, durant cette période, est synonyme de spoliation. Au profit de la FFR de rugby à XV, qui voit échoir dans son escarcelle 2 à 3 millions de francs de l'époque, des stades et autres biens mobiliers. Pendant ce temps-là d'autres sports, comme le tennis et le football, purent rejoindre sans encombre le sport amateur prôné par Vichy. À la Libération, le CNR, au nom de la réconciliation nationale, ne portera guère attention à ces faits, et intimera au rugby à XIII de se nommer « Jeu à XIII » sur les conseils de bons amis recyclés en résistants. Ce n'est qu'en 1993, après plusieurs procès, que sa fédération peut à nouveau s'appeler Fédération de Rugby à XIII. En 1997, cette fédération se voit reconnaître d'avoir été victime de spoliation par des dirigeants vichystes de la FFRXV. Toutes proportions gardées, ne nous rappellerait-il pas quelque chose de notre grande histoire ?

Rappelons également que cette même FFR de rugby à XV, ayant toujours à l'esprit la guerre latente entre rugby à XV et à XIII, ne se ralliera que très mollement et de façon très ambiguë à l'interdiction, prônée par la communauté sportive internationale d'aller jouer en Afrique du Sud pour condamner la politique d'apartheid. En effet, le rugby à XIII était toujours florissant dans l'hémisphère sud.

C'est sous le ministère de la Ministre Marie-George Buffet, en 2002, qu'une commission indépendante de douze historiens et chercheurs a rendu publiques ses conclusions, qui confirment l'influence sur le régime de Vichy de 2 à 3 dirigeants vichystes des instances nationales du rugby à XV dans l'interdiction de son concurrent.

C'est encore grâce à Madame Marie-George Buffet, que l'idée simpliste du rugby échappant contrairement aux autres sports aux tentations des drogues dures ou douces fut infirmée, pour le plus grand bénéfice de ce sport. C'est lors de son passage au ministère de la jeunesse et des sports qu'elle fit voter une loi contre le dopage. Malgré les valeurs affichées, le dopage touche le rugby comme les autres sports. C'est la conjugaison du professionnalisme exacerbé et de la société du spectacle mondialisé. Souhaitons au rugby des valeurs fortes pour résister au pire.

La reconnaissance récente et trop timide de la mixité dans l'univers du rugby et de la maçonnerie est peut-être l'indice d'une émancipation salutaire et porteuse de valeurs universelles. C'est en ce sens que nous abordons ce sujet par le biais de « l'Entre-Soi » dans le paragraphe suivant.

L'Entre-Soi, sur le pré et dans les temples ?

Pour bien comprendre notre propos, il est important de faire un détour par la notion d'Entre-Soi, qui caractérise assez fortement le milieu rugbystique. Le concept d'Entre-Soi, cher à l'anthropologue Françoise Héritier, sied mieux que ceux d'homosocialité ou d'exclusion de l'autre, qui ne concernent pas du tout le rugby, d'autant qu'aujourd'hui, il est pratiqué par des femmes dans le monde entier :

L'Entre-Soi rendrait possible la réalisation de deux « grands rêves » utopiques, l'Entre-Soi consanguin et l'Entre-Soi de genre. Différent de l'homosexualité, il peut présenter ainsi le danger de supprimer l'expérience de l'altérité, fondatrice de lien social.⁷

Parler sur les Entre-Soi, suppose de pénétrer des lieux souvent tenus cachés. Le secret, en effet, n'autorise pas seulement l'aménagement des règles ou leur contournement. Il permet de préserver le groupe en le protégeant contre les intrus, en entretenant un sentiment d'appartenance à travers des rituels spécifiques. Ces microcosmes reposent aussi sur des relations tissées de longue date, et un sentiment de confiance et de connivence qui se traduit justement dans le fait de se sentir Entre-Soi. De sorte que l'emprise masculine ou blanche ou de genre peut s'accommoder de l'interdiction formelle des exclusions raciales (dans les quartiers résidentiels par exemple) ou de sexe (dans certaines institutions politiques, culturelles ou sportives).

Bien sûr l'Entre-Soi est parfois nécessaire à tous les groupes constitués. C'est un moment, qui ne peut durer sans se faire au détriment de l'altérité, au rugby comme en franc-maçonnerie. L'Entre-Soi n'étant plus de mise, il nous paraît important de parler des relations de ce sport avec les femmes. Historiquement, les femmes jouent des rôles divers, bien que discrets directement liés à la reproduction sociale et domestique, dans le monde du rugby. Mères, grand-mères, épouses, ferventes admiratrices, ou joueuses passionnées, chacune entrant dans une catégorie préétablie par la société masculine elle-même. Aujourd'hui encore, les femmes longtemps ignorées par les fédérations diverses, rencontrent beaucoup de difficultés pour pratiquer certains sports, dont le rugby.

La FFR à XV a intégré dans ses structures le rugby féminin en juillet 1989. Celui-ci souffre d'un manque de soutien financier, et surtout moral. Pourtant le rugby féminin se pratique en France depuis 1920. Il n'est pas encore certain que la FFR à XV ait pris la juste valeur de l'élan donné par la Coupe du monde de rugby féminin de 2014 qui s'est déroulée en France, et de la nécessité de faire fructifier cet élan.

⁷ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2002

Il est vrai que le monde du rugby reste un monde de notables, où le féminin est toléré. Peu importe, le rugby féminin a de l'ambition. Une ambition qui se construit d'abord chez les jeunes filles. Les critiques dont elles sont la cible relèvent encore trop souvent d'un machisme primaire dont le rugby n'est pas exempt. Nous faisons référence ici aux préjugés sur les valeurs de combat, nécessairement masculines, bien que l'histoire avec un grand H, notamment en ce qui concerne les résistances diverses dans beaucoup de pays, démontre le contraire. Les joueuses véhiculent une valeur première du rugby, parfois oubliée par le rugby des hommes, celle du plaisir. Plaisir de jouer, de s'amuser, d'être ensemble. Contrairement à d'autres fédérations sportives, la FFR à XV est, nous venons de le voir, plutôt frileuse, pour ne pas dire plus, sur la pratique du rugby féminin. Décidemment, les institutions seront toujours en retard sur la réalité sociale et politique. Il en est de même dans les temples. En effet, c'est en 1869 que le premier vœu visant à initier les femmes fut émis au Grand Orient de France. Il fallut attendre le *Convent*⁸ de Vichy, en septembre 2010, pour que soit votée par une très courte majorité la décision d'autoriser les loges, le souhaitant, à affilier et initier des femmes. Ce fut une révolution historique qui est bien loin d'être terminée.

Il faut souligner ici que le texte fondateur de la franc-maçonnerie, « *les Constitutions d'Anderson* », dont les valeurs ont en partie légué celles du rugby, n'échappe pas non plus à l'oubli de la moitié du monde : « Les personnes admises comme membres d'une Loge doivent être des hommes bons et loyaux, nés libres, ayant l'âge de la maturité d'esprit et de la prudence, ni serfs, ni femmes, ni hommes immoraux ou scandaleux, mais de bonne réputation. »

Il est très difficile de parler des valeurs du rugby sans tomber dans les poncifs et autres généralités éculées, ou, dans le piège de la surenchère des superlatifs pompeux et emphatiques.

Les valeurs du rugby et leur corollaire en franc-maçonnerie

Sans jamais perdre de vue qu'il s'agit de tenter de jeter des ponts entre ce magnifique, extraordinaire, fabuleux, magique, prodigieux, - que disons-nous, merveilleux - sport et la franc-maçonnerie, nous nous attacherons donc à reprendre et approfondir celles des valeurs les plus à même d'illustrer notre propos.

C'est en accompagnant récemment sa fille à l'école qu'un maçon est tombé sur l'affiche d'une école de rugby censée produire son effet chez des parents encore

8 Convent : Assemblée générale annuelle des délégués élus des loges.

réfractaires à la pratique de cette discipline sportive pour leurs enfants. Quatre mots ont retenu son attention : amitié, combat, collectif, dynamisme. Quel parent ingrat pourrait encore résister à la puissance symbolique véhiculée par de tels mots ? Et comment, en qualité de franc-maçon ne pas y être sensible ? Nous ajouterons pour notre part que bien d'autres valeurs caractérisent le rugby, l'altruisme et l'humilité pour ne citer que ces deux-là.

À l'instar de la noble institution et de ses principes, qui nous valent d'écrire ce texte, le rugby est donc un sport qui cultive l'amitié et la fraternité. Il y est également question de liens très forts qui unissent en pensée comme en actes les pratiquants. C'est ainsi que des chaînes d'union se forment tous les week-ends sur tous les terrains de France et de Navarre pour galvaniser les troupes. Moment émotionnel intense, générateur de comunions, ces chaînes d'union constituent de formidables outils à produire de l'énergie psychique, à cimenter une force commune. On se sent plus fort quand on est en groupe, porté et reconnu par lui. Il ne s'agit pas bien évidemment dans ces cas d'expérience mystique, ni de rituel chamanique, destinés à dissoudre notre individualité, mais d'un moment de vie de groupe censé éveiller notre pleine conscience au monde et notre conscience intérieure.

Ces moments de galvanisation groupale sont portés à leur paroxysme par les joueurs du Pacifique Sud, Maoris, All Blacks qui pratiquent le *Hakka*, sorte de danses chantées rituelles aux tonalités viriles et guerrières. Ces moments de partage émotionnel ou de concentration individuelle intense, parfois extrêmement étrange pour le non initié, existent aussi dans l'intimité des vestiaires. Il n'est pas rare de voir ainsi des joueurs à l'acmé de leur concentration entrer dans des sortes de transes, tête contre tête ou s'auto-administrer de violentes claques. Pour des raisons évidentes, nous invitons les pratiquants de l'Art Royal⁹ à la plus grande prudence quant à l'emprunt de telles méthodes introspectives et les encourageons à garder les leurs.

L'amitié entre les joueurs de rugby et des maçons se prolonge bien au-delà du terrain et du temple par des agapes fraternelles, partagées entre joueurs de l'autre équipe, ou frères et sœurs de temples et loges divers, agapes appelées dans le monde rugbystique troisième mi-temps, étant entendu que le « 3 » ne saurait ici s'apparenter à un symbole.

L'amitié au rugby rime aussi avec don de soi, entre-aide voire sacrifice, autant en ce qui concerne le terrain qu'à l'extérieur. À l'instar de la franc-maçonnerie, dont le rituel rappelle notre appartenance à la grande famille de la franc-maçonnerie

9 L'Art-Royal est l'appellation noble de la franc-maçonnerie.

universelle, le rugby est aussi affaire de famille, famille choisie et universelle symbolisant ce lien très fort entre les joueurs du monde entier. L'entre-aide n'est pas un vain mot, et il ne viendrait à l'esprit d'aucun rugbyman de ne pas aller prêter main forte aux copains en difficulté. Le don de soi pour « la cause » n'est pas sans rappeler la notion d'engagement maçonnique. Il s'agit en fait de s'engager à être assidu, « l'assiduité premier devoir du franc-maçon » trouve son écho dans l'engagement à assister aux entraînements souvent très physiques, s'engager à travailler dur encore et toujours. Dans les interviews des joueurs de rugby, le mot travail est récurrent, ainsi que la volonté de progresser. Le goût du travail apparaît comme une des valeurs fondamentales pour tout joueur de rugby. Cette volonté de se rapprocher, pourquoi pas d'une certaine perfection, qui serait un idéal à atteindre, passe pour le joueur de rugby comme pour le franc-maçon par un travail de préparation mentale individuel et collectif, une introspection, où la recherche de la progression devient un devoir que chaque individu s'impose.

L'humilité du joueur de rugby constitue une autre haute valeur morale qui renvoie à la question du rapport au groupe, à la prise de conscience de ses imperfections. Ainsi, un joueur qui éblouit de son talent une rencontre, renverra toujours la qualité de sa prestation individuelle vers le dévouement de ses coéquipiers, sans l'engagement total desquels les conditions de sa belle prestation n'auraient pu avoir lieu. Ce même joueur ne manquera jamais d'ajouter qu'il lui reste encore beaucoup de travail, de points à améliorer, « que de longs et pénibles efforts sont encore nécessaires... ». Le rugby est sans aucun doute une bonne école d'humilité, d'esprit collectif, de vivre ensemble, d'altruisme et de solidarité. Chacun a conscience qu'il n'est qu'un maillon, indispensable certes, mais qu'un maillon de cette chaîne d'union universelle, si chère aux francs-maçons, participant à l'œuvre commune d'une construction harmonieuse du monde.

L'esprit le plus marquant de la pratique du rugby, c'est le jeu collectif. Ici, point d'individualisme. Des individus, oui, mais au service du collectif, de l'intérêt général du groupe aurions-nous tendance à dire. Des individualités oui, mais sans velléités d'individualisme. Il ne s'agit pas de briller, de tirer la couverture à soi, mais de se mettre au service du groupe, d'apporter sa pierre à l'édifice comme disent les maçons. C'est peut-être pour cette raison que le rugby est souvent présenté comme une école de la vie, formule hélas trop galvaudée, mais qui a le mérite de montrer combien l'apprentissage de la vie collective est chose difficile pour les enfants en général, et certains en particulier. Élevés aujourd'hui plus qu'avant dans le culte de la réussite individuelle et de l'apologie de l'individualisme et de la concurrence violente. Il suffit d'interroger les éducateurs bénévoles dans les écoles de rugby qui consacrent leurs mercredis après-midis aux joueurs en herbe et dont on sait que le premier travail va consister à abraser chez les enfants ces aspirations narcissiques en partie culturelles. L'apprentissage

du collectif, du vivre ensemble, du jouer ensemble n'est pas chose aisée. Le collectif, c'est l'apprentissage de l'attention portée à l'autre, c'est la prise de conscience de l'altérité, la reconnaissance des différences au sein d'un groupe humain quel qu'il soit : équipe sportive ou loge maçonnique. L'apprentissage du collectif est aussi une histoire de contraintes nécessaires, il rejoint peut-être en cela la dialectique entre éducation et liberté. Le collectif ne rime cependant pas avec assujettissement. Il s'agirait plutôt de permettre à chaque individualité de s'épanouir pleinement au sein du groupe. Il semblerait que la dialectique entre éducation et liberté puisse se partager entre maçons et rugbymen dont le point d'aboutissement soit le combat pour défendre cette liberté d'être.

En effet, une des valeurs du rugby est le combat, cette valeur en est même « l'âme ». Sans combat, point de rugby. Le combat est ici à prendre au sens noble du terme, dépouillé de ses acceptions guerrières ; il est plutôt à entendre comme une volonté, un engagement, une lutte, contre soi-même d'abord, pour surmonter les obstacles. Le combat rugbystique se veut loyal et encadré pour se faire par des règles très strictes, histoire de rappeler que le contrôle est de mise, l'agressivité positive et canalisée. Le combat sert à s'éprouver, à mieux se connaître dans la difficulté, à tester la capacité individuelle à faire face. Lucien Mias, joueur emblématique des années 50 nous rappelait : « qu'il est le seul sport où l'on se rencontre plus que l'on se croise », d'où l'importance de respecter des règles strictes. Le combat au rugby peut facilement dégénérer, preuve que le travail sur soi, l'apprentissage du contrôle et de la maîtrise de l'impulsivité, restent des chantiers continuels. Si les maçons et les maçonnes prennent autant de soin à « orner » leurs travaux de loge de rituels, et de règles librement consentis par chacun, concernant la circulation de la parole et le déplacement dans le temple, c'est parce que s'ils ne le faisaient pas, nous gageons qu'ils sombreraient dans les travers rencontrés par la plupart des groupes profanes, bien souvent plus animés par des pulsions individuelles que par des intérêts communs. De même que pour un match de rugby, le travail maçonnique gagne en qualité grâce à ces rigueurs rituelles, mais permet aussi d'atteindre un savant point d'équilibre, une harmonie pourrait-on dire entre le corps et l'esprit, si chère aux francs-maçons.

L'initiation maçonnique et le rituel d'acceptation

L'initiation maçonnique est un rituel de devenir, une re-naissance, un chemin qui mène de l'obscurité vers la lumière. Peut-on en ce sens trouver une similitude concernant l'initiation rugbystique, qui s'apparente davantage à un rite de passage ?

Quel lien établir, entre le déroulement de l'initiation maçonnique, du cabinet de réflexion à la révélation de la lumière, à travers un parcours semé d'embûches

et le premier match d'un joueur, de la sortie des vestiaires jusqu'à la troisième mi-temps ?

Quel lien, peut-on faire entre l'attitude bienveillante et égayante des frères et sœurs durant les voyages de l'initiation et les paroles rassurantes et fraternelles des joueurs plus aguerris pendant tout le match, troisième mi-temps incluse ?

Quel rapport entre la boisson amère infecte, ingurgitée pendant l'initiation maçonnique, breuvage amer aux vertus symboliquement destructrices, sous prétexte de rite de passage, et le doux goût sucré du mètre de Ricard que les anciens invitent gentiment à boire lors de la troisième mi-temps de la première cape d'un joueur, afin de montrer la pureté de ses intentions et son désir d'appartenir à la grande famille du rugby ? Bien plus qu'il n'y paraît...

Tout d'abord on maçonne et on joue au rugby dans les temples. Ces Temples sont au moins au nombre de trois dans le monde. Ils sont orientés de l'orient à l'occident, et du nord au midi : il s'agit de l'Eden Park, à Auckland Nouvelle Zélande, de l'Ellis Park, à Johannesburg RSA et de Twickenham à Londres. Et que trouvons-nous dans ces temples du rugby ? Des loges... mais fin de plaisanterie, ce que les hommes et les femmes viennent chercher dans le rugby et en franc-maçonnerie, c'est avant tout un cheminement individuel et collectif émancipateur, porté par l'amitié et la fraternité universelle, une expérience du corps et de l'esprit et de la reconnaissance de l'altérité. Il y a de la place pour toutes et tous au rugby, et en maçonnerie sans exclusive, même si l'histoire a démontré le contraire, notamment durant l'apartheid en Afrique du Sud. Cette nation du rugby sera cependant privée des compétitions internationales de 1982 à la libération de Mandela, Dans son *Dictionnaire amoureux du Rugby* Daniel Herrero¹⁰ rappelle à juste titre, que la France ne s'illustre pas par ses prises de position à l'égard de l'apartheid, et sélectionne symboliquement quelques joueurs de couleur comme Bourgarel et Blanco, tristes alibis noirs souligne l'auteur. La composition des équipes nationales des pays participant à la dernière Coupe du Monde, doit nous rassurer sur le fait que le rugby prend toute sa part dans le rôle émancipateur qu'il s'est assigné depuis la Coupe du Monde en Afrique du Sud en 1995.

Avant de conclure, nous voulons faire partager au lecteur, une expérience, vécue il y a peu par des frères et sœurs, qui travaillent en maçonnerie au rite français. La chose nous paraît tellement originale et pertinente que nous ne résistons pas au dévoilement. À un moment clef de la tenue maçonnique, à la fin des travaux, les frères et sœurs se regroupent auprès du Vénérable, au pied

10 Herrero Daniel, *Dictionnaire amoureux du rugby*, Plon, 2003.

des marches de l'Orient. Là, en demi-cercle, les maçons se tiennent les uns les autres par les épaules, ils forment ce qu'ils appellent du mot anglais un « Maul »¹¹, ce rassemblement physique pour ne faire qu'un. Mais, ce n'est pas tout ! La musique se diffuse, elle peut être, cadencée, sans excès, plutôt une berceuse, une incitation à se balancer de droite à gauche. Les maçons ainsi embrassés, et silencieux attendent une, deux, voire trois minutes, jusqu'à ce que le phénomène se produise. Peu à peu sans que les volontés soient à l'œuvre, les corps tangent à l'unisson. Encore un instant pour bien savourer ce moment d'exception puis les bras quittent les épaules, les Frères revigorés quittent le temple, emplis de fraternité vécue. Cet usage est passionnant à plus d'un titre. D'abord on sait que la fraternité est, en partie, un devoir et que, parfois, la volonté à fort à faire pour l'accomplir. Il faut alors volontairement et avec courage prendre sur soi et parvenir à surmonter cet *a priori* pour faire place à la douceur fraternelle. Ah ! Si les maillons de la Loge sont bien soudés, cet effort est beaucoup plus léger, presque facile. Nous avons tous fait cette expérience de bien-être tendre. Cette pratique du *maul*, par le balancement collectif, diffuse cette sensation. Il ne s'agit pas de paroles rituelles prononcées à ce moment qui amènent à se resserrer, bras sur les épaules et à se balancer, ce sont les corps qui parlent et pas les lèvres. Cette proximité physique est essentielle car elle dit plus que les déclarations lyriques de fraternité. Là, on se touche et on respire ensemble. Or toute expérience qui s'appuie sur le corps véhicule un message bien plus puissant que la plus belle exhortation à vivre unis. Et les Frères et Sœurs unis bras sur les épaules, premier temps de contact où chacun est encore un entre deux, se balancent, en rythme, puis, le mouvement s'amplifie, et, devient un doux bercement. Il n'est pas sans rappeler les limbes des souvenirs prénataux, la béatitude du petit dans le ventre de sa mère. Et, cette souvenance brumeuse d'un monde paradisiaque et disparu à jamais remonte du groupe-Loge, un et harmonieux. Cette situation physique est primordiale dans la quête initiatique mais nous n'irons pas plus loin, discrétion oblige.

En bref, voici un moyen simple de faire passer un message spirituel fondamental : réunis ensemble par la tendresse des corps, nous tendons tous à vivre l'insu, l'indicible. Et si c'était cela, le secret des francs-maçons et des rugbymen ?

Nous concluons en disant qu'une des plus belles façons d'évoquer ce que représente vraiment le rugby dans le monde, et les valeurs qu'il incarne est résumé dans cette magnifique histoire écrite par Patrick Espagnet, journaliste et écrivain, dans son ouvrage *XV histoires de rugby*¹² : c'est l'histoire de la rencontre

11 *Maul* : si la mêlée ordonnée est la mère du rugby, le *maul* en est le père (Daniel Herrero, 2007).

12 Patrick Espagnet, *XV histoires du rugby*, Ed. Culture Suds, 2003.

entre deux hommes, cela se passe en Nouvelle-Zélande :

dans un bar de 50 mètres de long, dans un bled, un trou du cul du monde qui n'aurait pas de fesses, deux mecs au comptoir, s'offrent des verres de whisky sans se parler vraiment, ils sont bien obligés de se présenter à un moment de la soirée, l'un parle mal l'anglais l'autre ne parle pas le français : le français se jette à l'eau et se présente : Antoine Capétout, Number two Grignols [nous traduisons pour les néophytes Antoine Capétout talonneur de Grignols]. Andy Dalton, Number two All Blacks [là nous ne traduisons pas].

Voilà comment le numéro deux des premiers champions du Monde de rugby de 1987 et le talonneur de Grignols¹³ s'étreignent, se reconnaissent. Pourquoi ? Parce qu'ils partagent des signes, des règles communes, un esprit, une philosophie. Et pourtant quoi de commun entre Andy Dalton champion du Monde et Antoine Capétout, talonneur de Grignols ? TOUT.

Pour en savoir plus...

- Daniel Herrero, *Dictionnaire amoureux du rugby*, Plon, 2007.
- Robert Fassolette, *La spoliation et l'éradication d'un sport sous Vichy : Le rugby à XIII, victime oubliée de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, PUF, 2012.
- Jean Lacouture, *Voyous et gentlemen, une histoire du rugby* Collection Découvertes, n°164, Gallimard, 1993.
- Patrick Espagnet, *XV histoires du rugby*, Culture-suds, 2003.
- Denis Lalanne, *Le temps des Boni*, La Table Ronde, 2000.
- Henri Garcia, *Fabuleuse histoire du rugby*, La Martinière, 2013.

13 L'équipe de rugby de Grignols, en Gironde, joue en division d'honneur.

La Última flor

Ronald Vega

Ronald Vega est écrivain. Il est l'auteur de deux livres de contes *Intimaciones y otros relatos* (Lima, 2006), *Wara* (La Paz, 2010) et d'un recueil de poésie *Tormenta de tiempo* (La Paz, 2011). Cette nouvelle inédite, écrite en espagnol (Pérou), a été traduite en français par Pierre Landete pour *Phaéton* 2016.

...incluso saber que aún quedaba un largo trajinar por delante no los amilanaba. Eran muchos los meses de caminata por estos aterradores parajes e histórica la misión por cumplir, como para abandonar ahora tan noble labor en beneficio de la humanidad.

Era de mañana... y caminaban con cautela. Los últimos tres días prefirieron no descansar. Según el mapa estaban cerca.

Ella caminaba adelante, atenta a cualquier ruido o movimiento que en contados segundos podría convertirse en mortal ataque de alguna bestia al acecho. Él detrás, concentrado en el mapa..., descifrando raros sistemas de orientación, tratando de preveer los continuos y radicales cambios de clima que se han venido dando en las últimas semanas... todo en un mismo aparato.

...

Era un bosque gris...

Delgadas láminas de metal cubrían las hojas de extraños árboles, tan parecidos a figuras humanas petrificadas, como seres tratando de salir de sí mismos. Todo estaba quieto sobre una interminable alfombra de gras sintético. Sólo ellos se movían, agazapados, ocultándose tras ellos mismos, sabiéndose los únicos defensores de sus propias vidas. Solos. Bajo el azul tenue de un cielo entristecido.

Algunas veces, cuando observaba en el cielo una estrella fugaz, ella decía que la mejor manera de llegar era siguiendo la ruta de la estrella ; entonces él, enojado, le mostraba la pantalla digital de su reproductor satelital de mapas, obligándola a tomar la ruta correcta y permanecer expectante ante cualquier posible ataque de los tantos animales salvajes que poblaban esta jungla siniestra. Hacia tan sólo unos días, una planta carnívora los atacó de sorpresa, envolviéndolos en una maraña de cables de la cual sólo pudieron liberarse gracias al desintegrador cuprífero FX-9000 que ella, precavida, había instalado sobre su casco. ¡ Pero no representan las plantas tan grave peligro como los animales !

Ante los furiosos e inesperados ataques de los “misilóndores” que, al planear muy cerca de sus cabezas, alcanzaban dimensiones terroríficas (acrecentadas por un agudo graznido capaz de reventar las venas de cualquier ser viviente), no tenían mejor forma de defenderse que el abrazo. Es ahí, en el contacto de sus armaduras, cuando se creaba entre ellos un campo magnético capaz de repeler el ataque de tan peligrosa ave.

Con los “plastifelinos” no tenían hasta ahora grandes problemas.

¡ Sucede que estos animales, tanto como sus milenarios antecesores, se regodean frotando sus cuerpos contra los troncos de los árboles !

Entonces, el sonido creado por la fricción del plástico con el metal de la corteza advertía a nuestros héroes del inminente peligro que acechaba, dándoles tiempo (ya sea a él o a ella, aunque siempre sea ella quien actuaba) de alistar una mortal espada de helio que, gracias a su sensor de sangre, se convertía en arma autodirigible. El gas penetraba en alguno de los pequeños espacios de piel del plastificado animal hinchándolo hasta la explosión (mientras eso sucedía, él encendía la filmadora para captar en imágenes las deformaciones que sufre el rostro del animal hasta llegar a su destrucción). Lo habían hecho muchas veces desde que todo esto comenzó.

...

- Sólo nos faltan tres kilómetros, dice él sin despegar la mirada del mapa digital.

- Eso significa que lo peor está por comenzar, responde ella confiada en su intuición.

...

Cuando la luz roja del aparato, que él no ha dejado de observar, comienza a parpadear, se detuvieron. Sólo se escuchaba el tintineo de la alarma del radar que indicaba que estaban muy cerca del objetivo. Las muecas de asco en sus rostros

se hacían más expresivas. Estaban frente al albañal y lo tenían que cruzar para llegar al anhelado tesoro. Con una sofisticada vestimenta, se sumergían en aguas repletas de mierda, vomitan dentro de las máscaras de oxígeno pero sin quitárselas hasta pasar al otro lado. Una vez allí los vómitos se reanudaban incesantes. Restos de heces se escurrían sobre sus ropas. Se revolcaban sobre el suelo y los árboles tratando inutilmente de limpiarse.

...

- No tenemos tiempo que perder, ya estamos a un paso, dice él reaccionando en medio de nuevas arcadas que le encorvan el cuerpo.

...

Así, embarrados de inmundicia, retomaron la marcha por un estrecho sendero. Bestias que en otro momento hubieran salido a atacarlos, huían despavoridas al verlos. Ellos no se detenían. Tampoco tenían valor para mirarse por temor a reconocerse en el otro. Un arco iris en tonos grises se había formado en el cielo. Ella lo miraba y entendía que es una señal pero no lo decía...

Al terminar el camino, se dieron con un amplio jardín ennegrecido del que se elevaban delgadas líneas de humo. El olor a basura quemada los atrapaba como una ola gigante.

Cuando la vieron, exactamente en medio del jardín, corrieron hacia ella en desesperada carrera entre interminables montículos de desperdicios carbonizados y humo. Ahí estaba la flor.

Sentados alrededor de aquella flor, la última que ha crecido en todo el planeta, ambos se observaban por vez primera. Sonreían. A pesar del olor nauseabundo que emanaba de sus vestidos, de los pequeños rastros de defecaciones que se han adherido a sus rostros, del intenso olor a basura quemada en el que estaban envueltos, sonreían. Entonces, como si estuvieran recogiendo el alma herida de un Dios muerto, extrajeron la flor. Incontenibles lágrimas brotan de sus ojos mientras acariciaban los pétalos. Éxtasis.

Él lleva entre las manos una pequeña urna de cristal donde la flor acaba de ser colocada por ella con extremo cuidado. Sus acuosas miradas se cruzaban en un instante de felicidad infinita. Colocaron dos sellos sobre la urna : el primero, un código de barras y el otro, un cartelito donde se lee: *FOR SALE*.

Volvieron después por el mismo camino...

La fleur ultime

Traduction de Pierre Landete

...ils n'étaient pas même découragés par l'idée du long chemin qu'il restait encore à parcourir. Pour accomplir une mission historique, ils ne comptaient plus les mois écoulés à travers d'effrayantes contrées et, à présent, nul ne pouvait abandonner un labeur si noble au bénéfice de toute l'Humanité.

C'était un matin... et ils marchaient à pas de loup. Pendant les trois derniers jours, ils avaient préféré ne pas faire de pause. Selon le plan, ils touchaient au but.

Elle marchait en tête, à l'affût de chaque bruit ou mouvement qui, en quelques secondes, pouvait se transformer en attaque mortelle d'une bête aux aguêts. Lui, à l'arrière, l'oeil sur la carte... et déchiffrant d'étranges parcours d'orientation, essayant de prévoir, du climat, les changements radicaux et incessants qui s'étaient succédé ses dernières semaines... le tout sur un même attirail.

...

Dans une forêt grise...

Avec des feuilles recouvertes de fines lamelles de métal, des arbres fantastiques ressemblaient à des silhouettes humaines pétrifiés, à des êtres luttant pour s'extraire de leur propre corps. Tout était calme sur un immense tapis d'herbe synthétique. Ils étaient les seuls à bouger, à se blottir elle et lui, à se cacher l'un l'autre, conscient d'être les ultimes défenseurs de leurs propres vies. Les seuls. Sous l'azur pâle d'un ciel affligé.

À l'occasion de l'observation d'un astre filant dans le ciel, elle déclarait que la meilleure manière d'arriver était de suivre la route de l'étoile ; alors, prenant la mouche dans l'instant, il lui montrait l'écran digital de son lecteur satellitaire de cartes, pour la convaincre d'emprunter la bonne route tout en restant vigilant quant aux éventuelles attaques d'animaux sauvages qui peuplaient cette sinistre jungle. Quelques jours auparavant, une plante carnivore les avait attaqués par surprise, les enveloppant dans un enchevêtrement de câbles duquel ils ne purent se libérer que par l'efficacité du désintégreur de cuivre FX - 9000 qu'elle avait, au cas où, installé sur son casque. Mais les plantes sont bien moins dangereuses que les animaux !

Contre les intempestives agressions des "missilondors" qui, virevoltant juste au-dessus de leurs têtes, prenaient des proportions terrifiantes (amplifiées par un cri rauque et perçant capable de glacer le sang de n'importe quel être vivant), ils n'avaient rien trouvé de mieux que de s'enlancer pour se protéger. En effet, au

contact de leurs armures, se formait autour d'eux un champ magnétique capable de repousser les assauts d'un si terrible volatile.

Avec les "plastifélins", ils n'avaient pas encore eu de problèmes majeurs.

Il faut savoir que ces animaux, comme leurs lointains ancêtres, se réjouissent en frottant leurs corps contre les troncs d'arbres.

C'est ainsi que le son généré par le grincement du plastique sur le métal de l'écorce avertissait nos héros du danger imminent qui les menaçait et leur donnait le temps nécessaire (à lui mais aussi à elle qui se montrait toujours plus rapide) pour faire fonctionner une épée mortelle d'hélium à tête chercheuse, une arme équipée, par chance, d'un détecteur de sang. Le gaz qui pénétrait par l'un des interstices de la peau du "plasticanimal" puis le faisait gonfler jusqu'à l'explosion (c'est à ce moment là qu'il pouvait se servir de la caméra pour enregistrer en images les déformations subies par la gueule de la bête jusqu'à sa destruction). Ils l'avaient mise en marche plusieurs fois depuis que tout cela avait commencé.

...

- Il nous reste seulement trois kilomètres à parcourir, affirma-t-il sans quitter des yeux le plan digital.

- Cela signifie que le pire est devant nous, s'écria-t-elle en se laissant guider par son intuition.

...

Ils se figèrent à l'instant où la lumière rouge de la machine (qu'il n'avait pas cessé de contrôler) se mit à clignoter. On entendait seulement le cliquetis de l'alarme du radar signalant qu'ils étaient proches de leur destination. Sur leurs visages, des grimaces de dégoût traduisaient leurs hauts-le-coeur. Pour atteindre le trésor convoité, ils devaient franchir un fleuve d'ordures qui se dressait devant eux. Avec une combinaison spéciale, ils s'enfoncèrent dans le cloaque en vomissant à l'intérieur de leurs masques à oxygène avant de s'en débarrasser après la traversée. Au bord de l'égoût, leurs dégueulis devinrent incessants. Des déjections de matières dégoulinèrent sur leurs nippes. Ils se frotèrent alors contre les arbres et à même le sol pour tenter en vain de se décroasser.

...

- Nous n'avons pas de temps à perdre, nous y sommes presque éructa-t-il avec les nausées qui le pliaient en deux.

...

C'est ainsi que, recouverts d'immondices, ils reprirent leur marche en suivant un étroit sentier. En les voyant, les animaux effarés, qui d'ordinaire n'auraient pas manqué de les attaquer, s'enfuyaient. Eux ne s'arrêtaient pas. Ils n'avaient pas même envie de se regarder tant l'idée d'apercevoir chez l'autre sa propre image, leur semblait terrifiante. Un arc-en-ciel noir et blanc, s'était formé dans l'air. En le regardant, elle perçut sans rien dire qu'il s'agissait d'un signal.

À l'extrémité du chemin, ils pénétrèrent dans un jardin obscur duquel s'élevaient de maigres colonnes de fumée. L'odeur des ordures brûlées les emportait comme une vague géante. En désespoir de cause, la voyant se soulever à l'épicentre du jardin, ils se mirent à courir vers elle au travers de vapeurs et d'immenses monticules de déchets carbonisés. *À cet endroit, il y avait la fleur.*

Une fois assis près de cette fleur, la dernière à avoir poussé sur toute la planète, ils se regardèrent comme s'il ne s'étaient jamais vus avant. Ils souriaient. Malgré l'odeur nauséabonde de leur vêtements, malgré les quelques trainées d'excréments collés sur leurs trognes, malgré l'exhalaison des déchets brûlés qui les enveloppait, ils souriaient. Alors, comme s'ils voulaient cueillir l'âme blessée d'un dieu disparu, ils déracinèrent la fleur. Puis, en effleurant les pétales, d'irrépressibles larmes bourgeonnèrent à leurs yeux. L'extase.

Dans ses mains, il saisit alors une petite urne de cristal dans laquelle elle déposa la fleur avec une précaution extrême. Dans un instant d'intense joie, au bord des larmes, se croisèrent leurs regards. Sur l'urne, ils collèrent deux étiquettes: la première un code barre et l'autre une affichette sur laquelle on pouvait lire : *FOR SALE*.

Ils reprirent alors le chemin en sens inverse...



Le Palais de la Couronne, Pierre Feytout, 2015

Pierre Feytout est né à Pointe-Noire au Congo où il a passé son enfance avant de venir faire des études de droit à Bordeaux. Il travaille aujourd'hui en tant que courtier d'assurance international pour la Société Willis Tower Watson. Il est membre de l'Institut du droit des Assurances de Bordeaux, dirigé par Mme M. Asselain.

Il est passionné par la photographie depuis que son père lui a offert un appareil Canon FTB. Ses nombreux voyages à travers le monde, lui font aujourd'hui vivre cet art « comme une expression de l'instant où le regard se pose »... Il prépare actuellement un livre de voyage en photos.

Lors de son dernier séjour en Inde, il se rend au Jahangir Mahal (XVI^e siècle) dans la région d'Agra. Ces deux photographies, prises au seuil d'une même arcade dentelée de ce Palais, offrent au Taj Mahal un cadre inédit, « en diaphragme ». L'immense mausolée funéraire de marbre blanc, nommé Palais de la Couronne, apparaît comme un élément du quotidien urbain à la fois proche et lointain, ... comme une proie qu'un monstre va dévorer. (Photographies publiées avec l'autorisation de l'auteur).

La chute de Pierrot

Extrait de « Cette nuit-là... la lune était pleine »

Jean-Bernard Laclotte

Deux mimes célèbres sont bordelais : Philippe Bizot et Jean-Bernard Laclotte. Ils ont été l'un et l'autre des élèves de Marcel Marceau. En Aquitaine, Périgueux accueille tous les ans depuis 1983 le Festival international des arts du mime. Cette manifestation estivale est, avec celle de Londres, la plus importante pour les arts du geste. Jean-Bernard Laclotte a débuté son apprentissage de mime, au Pérou avec Hector Arnao, puis à l'École de Marcel Marceau à Paris. Il a notamment adapté pour la scène le célèbre *Alchimiste* de Paulo Coelho. Lorsque le mime sort du silence, il prend la plume... *La Chute de Pierrot* est la première nouvelle d'un recueil intitulé *Cette nuit-là... la Lune était pleine* (Hommage à Marceau).

Une fois de plus, c'était nuit de pleine lune et j'étais en pleine campagne.

Quand la nuit devient claire et que l'on y voit comme en plein jour, à chaque fois, c'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher de penser à lui encore et encore.

Ce soir là, alors que je levais la tête, j'aperçus la lumière de sa maison grande ouverte.

Les souvenirs revinrent à toute allure dans mon esprit et, le sourire aux lèvres, je me souvins de tout. Je me souvins du temps où je l'avais rencontré, de cette fois où j'avais vu Pierrot La Lune dans un pays d'Amérique du Sud pour la première fois.

Et c'est ce soir là que j'ai eu envie de prendre ma plume pour vous raconter ce qui m'est arrivé.

C'était il y a vingt-cinq ans déjà, à l'occasion de mon premier spectacle de mime dans la rue...

Vous n'en reviendrez pas. Cela vous paraîtra incroyable, et pourtant c'est la vérité, je vous l'assure.

Mais le temps n'est pas encore venu de parler de moi, revenons à l'arrivée de Pierrot sur terre.

Il y a de cela très longtemps, comme à son habitude, Pierrot s'était couché tôt.

Après avoir regardé les étoiles qui l'entouraient du haut de sa lune, calme et serein, il s'était endormi comme un enfant.

Certes le vent soufflait fort, mais nul n'aurait pu présager ce qui allait se passer. De temps en temps, il y avait des tempêtes sur la lune, Pierrot les connaissait et ne s'en préoccupait pas. Il ouvrit les yeux, les ferma aussitôt et se tourna sur le côté.

Mais les bourrasques soufflaient très fort et la catastrophe ne se fit pas attendre.

En l'espace de quelques secondes tout se mit à bouger.

Une rafale de vent plus violente que les autres le fit rouler et le projeta dans le vide sans qu'il ait eu le temps de faire quoi que ce soit.

Il tenta de s'accrocher, mais ses mains glissèrent le long de la paroi lisse comme celle de la peau d'un bébé : pas de chance car, cette nuit-là, la lune imperturbable était ronde et pleine à craquer.

Il fit une chute vertigineuse et interminable dans l'immensité du ciel étoilé.

Ce fut la neige qui l'accueillit sur notre terre, qui amortit le choc de son atterrissage.

Il se releva quelques minutes plus tard, avec une bosse sur la tête, et découvrit pour la première fois la beauté de nos paysages de campagne en hiver.

Cette poudre blanche, dans laquelle il s'était enfoncé de quelques centimètres, lui fit se poser mille questions.

Où suis-je ?

Est-ce qu'ici tout est recouvert de ce manteau blanc et froid ?

Et toutes ces bâtisses, ces fumées sortant des toits et ces drôles de grandes tiges gelées au nom bizarre ?

Dans quel monde ai-je atterri ?

Mais où suis-je ?

Il se trouvait bien sur notre vieille terre, plus précisément à côté d'un petit village du Sud-Ouest de la France appelé : La Sauve-Majeure.

Malgré la peur qui le tenaillait, il fit quelques pas et s'enfonça dans les bois enneigés.

Alertés par un bruit sourd, des bûcherons un peu effrayés, cessèrent leur travail. De quoi s'agissait-il ? D'où cela provenait-il ?

Ne sachant pas du tout ce qu'ils allaient trouver, mais fermement décidés à l'affronter, les grands gaillards s'armèrent de leurs outils et partirent à la recherche de ce qu'ils pensaient être un extraterrestre ou un être mystérieux.

Ce n'est qu'après quelques heures de marche qu'ils le trouvèrent.

Grande fut leur surprise car ils s'attendaient à voir une créature dangereuse et maléfique, toute poilue, avec de grandes dents.

Le type de créature que tout le monde craignait au village. Il n'en fut rien.

Pierrot ressemblait étrangement à un petit garçon.

Il était assis et serein, la tête inclinée vers le ciel ; il contemplait la beauté de sa lune qui brillait encore dans l'immensité de la galaxie.

Sans faire le moindre bruit, les hommes l'entourèrent prudemment.

Ils s'apprêtaient à lui sauter dessus quand quelque chose d'étrange les stoppa net : Pierrot dégageait une telle douceur qu'il rayonnait de la tête aux pieds d'une lumière bleue.

De plus, ne portant que son minuscule bonnet noir sur la tête et son visage pâle se confondant avec son costume blanc paré de pompons, il semblait disparaître dans le paysage.

Jamais de mémoire d'humain les grands gaillards n'avaient ressenti une telle émotion.

Ils ne pouvaient que l'observer et ils restèrent figés quand Pierrot se redressa et se mit à marcher, léger comme une plume : il semblait danser !

Il se mit à caresser les arbres, leur adressa des révérences en utilisant tout son corps, il entama ainsi un véritable dialogue avec eux.

Puis comme par enchantement, il disparut. Les bûcherons restèrent sur place, comme des statues, et furent bientôt recouverts d'une fine couche glacée qui leur donna l'allure de bonshommes de neige.

Quelques minutes plus tard, remis de leur stupeur, ils avancèrent un peu plus, mais ne distinguant bientôt plus aucune trace de celui qui aurait pu devenir leur prisonnier, ils rebroussèrent chemin.

Au petit matin, dans le village qui s'éveillait à peine, la nouvelle d'un être tombé du ciel se répandit comme une traînée de poudre.

Certains villageois, pris de panique, se mirent à courir dans tous les sens ; d'autres décidèrent de se préparer au pire.

« Un homme est tombé du ciel ! Un homme est tombé du ciel ! Parbleu ! C'est l'œuvre du démon ! Il est venu pour nous détruire ! », s'écria un vieil homme.

« Protégeons-nous ! Protégeons nos enfants ! » hurlait une femme serrant dans ses bras son enfant.

« Ne le laissons pas entrer, barricadons nous ! » criaient les villageois à l'unisson. La plupart, déterminés à refouler loin de chez eux cet être inconnu, s'activèrent à allumer de grands feux dans l'espoir d'effrayer la créature indésirable.

Après avoir compté enfants, vaches, poules, cochons et tout ce qui était vivant, ils se calfeutrèrent manu-militari à l'intérieur d'une seule et unique pièce, renforçant leurs portes avec tout ce qui leur passait sous la main !

Tremblant de peur et de froid, agitant leurs chapelets d'une main, pressant des goussets d'aïls de l'autre, c'est blottis les uns contre les autres qu'ils attendirent patiemment le retour des grands gaillards partis travailler en forêt.

Il n'était pas rare que la peur les prenne au corps car, à cette époque-là, les nuits de pleine lune étaient redoutées dans les campagnes.

Des jeunes filles disparaissaient.

La folie possédait ceux qui s'étaient trop longtemps exposés à sa lueur. Les loups et les chiens hurlaient à la mort.

Les histoires de revenants se comptaient par centaines et se racontaient de père en fils.

Mais cette nuit là, c'en était trop ! C'était réel et bien trop réel.

La lune avait accouché d'une petite masse blanche et noire qui, d'après ce qu'on disait, ressemblait à un être humain comme eux.

Ils ne l'avaient pas encore vu mais ils l'imaginaient : mi-homme, mi-animal, laid, visqueux, avec une queue et des oreilles pointues, orné de grandes dents et doté de pouvoirs maléfiques.

Alors cette fois plus aucun doute !

La lune n'apportait que des soucis et elle avait amené le mal.

Certes, ils en auraient le cœur net lorsque les solides bûcherons reviendraient de leur expédition.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand ces derniers, enfin de retour, allèrent rendre visite à Monsieur le curé.

Ils durent attendre longtemps avant que celui-ci ne se dérange pour ouvrir la porte. Il faut dire que Monsieur le curé avait des problèmes de surdité.

Ils lui firent une description très minutieuse de Pierrot. Le curé, impressionné par le portrait de Pierrot, fit un signe de croix et finit de convaincre les valeureux bûcherons de l'innocence d'un être qui rayonne d'autant de douceur. Et puis..., une lumière bleue... ?

Nos hommes allèrent donc annoncer la bonne nouvelle du danger écarté, devant chaque maison, tambour battant, et ils rassemblèrent ainsi rapidement l'ensemble des habitants sur la grande place du village.

Gardant en mémoire le souvenir de cet être doux et lumineux et conscient du danger que représentait le froid présent dans la région à cette époque de l'année, les braves bûcherons proposèrent aux villageois de venir en aide à cet étrange personnage.

Après avoir répondu à toutes les questions et inquiétudes, après avoir rassuré les plus anxieux et les enfants, les bûcherons furent agréablement surpris de voir chaque habitant se mobiliser pour apporter nourriture, boissons et couvertures ; tout ce dont un être a besoin pour survivre à l'hiver.

Riches de leur butin, ils reprirent alors leur marche avec la bénédiction de St Vincent, patron des vigneron.

La nuit tombait déjà.

Lanternes à la main, les épaules chargées de provisions, ils pénétrèrent dans la forêt avec le seul espoir de sauver Pierrot du froid.

Mais la tempête qui s'était levée ne leur permit pas de franchir la lisière, et ils furent contraints de revenir sur leur pas.

Pierrot, quant à lui, avait sûrement fait beaucoup de chemin.

Comment allait-il survivre ? Qu'allait-il rencontrer ? Personne n'a jamais su ce qui lui est arrivé.

La fille au pull bleu (esquisse d'une extase)

Emmanuel Tignol

Cette *nouvelle* d'Emmanuel Tignol, *La fille au pull bleu*, est en cours d'écriture... *Phaéton* a choisi de publier, en esquisse, les extraits du texte dans lesquels l'auteur décrit les symptômes physiques de l'extase amoureuse à l'instar du poème de Sappho dit *Légal des dieux*. Au VI^e siècle av. J.-C. Sappho écrivait déjà, dans un cadre symposiaque, le mélange de toutes les fureurs de l'amour entre mystique et érotisme : à l'instant où *j'aperçois ce sourire enchanteur, mon cœur s'effondre dans ma poitrine... je suis plus verte que l'herbe...* Dans cette « esquisse d'une extase », quelqu'un au *sourire magnifique* a fait irruption dans la vie de l'auteur, alors, dans l'instant, son *cœur... a givré...* pour vivre un « bad trip » sans drogue. Le personnage à l'abandon, en même temps pudique est impudique, est littéralement « hors de lui »...

... dans le silence, passe devant moi « la fille au pull bleu ». Elle a un sourire magnifique, son regard se plante dans le mien...

... qui est-ce ? Ses cheveux plutôt blonds sont tirés en arrière, ses yeux plutôt bleus brillants... une robe plutôt longue... elle, pas très grande et un pull bleu...

...

Quelques jours plus tard, « la fille au pull bleu » s'extirpe de mon subconscient, passe et repasse devant mes yeux, qu'ils soient fermés ou ouverts ; une séquence de trois secondes au ralenti. Je me souviens de l'instant où je me suis changé en statue de sel, où ma spontanéité naturelle, mon cœur..., où mon cerveau a givré. Où mes yeux me piquaient parce que je ne battais pas des paupières, ce moment où elle est entrée en moi. Je ne me suis pas retourné. Je n'ai pas pris sa main, parce que je ne pouvais pas, physiquement, parce que...

Je n'arrive pas à savoir qui est « La fille au pull bleu ». Elle occupe mon esprit au quotidien, ça ne m'inquiète pas mais ça devrait ; les autres filles ne m'intéressent plus, je croise la création sans sourcilier, je traverse le désert et continue à « monter des parpaings »...

...

Son prénom... toute peine s'envole lorsque je pense à elle : ... je ne connais pas encore sa voix. Ça fait des mois que ça dure.

...

Au cours d'un repas entre amis... je l'espérais, elle est là. Il fait bon, je me remplis les poumons d'air, la ville est belle, je suis très calme, trop calme.

... mon vieil ennemi le stress s'invite en force comme jamais avec ses troubles associés afin de me transformer illico en blatte... je perds la mémoire qui me revient... mes traits sont figés et un doux larsen glisse entre mes deux oreilles.

Je ne sais plus ce que je fais là, mon sang ne circule plus, je ne m'autorise rien, une phrase pénible m'est arrachée... au milieu des convives, je reste coincé sur mon île.

« La fille au pull bleu » est à côté de moi et je n'ai rien à dire ; elle me regarde, elle me sourit et je m'enfonce dans le sol toujours muet, les minutes sont des heures, c'est un comptoir qui me tient, adossé, les deux coudes en appui, les jambes en avant, les pieds croisés l'un sur l'autre ; comme si j'étais ivre-mort.

Je plonge dans la ouate. Un vieux souvenir encore accessible me rappelle une image que j'affectionne tiré d'un bouquin de Manuel Vazquez Montalban ; « un poulpe dans un garage ». C'est moi !

Je fume. Je lutte, j'écoute autour... je crois que je souris intérieurement tellement j'ai peur de me « cogner une angoisse », je m'efface petit à petit mais la pression est constante, c'est le « bad trip » sans la drogue...

Je sens que je me déplace difficilement, lourdement... J'essaie d'exister..., « la fille au pull bleu » lève les yeux et me sourit, je me tais, j'ai deux jambes cassées. À table, elle est assise en face de moi, j'aime tout chez elle, je découvre sa voix, son rire... elle est très belle, je regrette de m'être « monté un hangar à bateau » et de m'être collé au mur, je ne suis pas dans le réel, je suis en pleine crise psychotique, la première.

Elle me parle avec douceur, propose des ponts, des passerelles, montre son intérêt pour mon job qui est le seul sujet que j'aborde à vitesse normale, mais il me pousse des épines sur tout le corps et je la repousse systématiquement, lui coupe la parole quitte à lui indiquer que j'ai épluché le net à la recherche d'informations sur elle. J'ai envie de hurler, je comprends que c'est de la peur... je suis dans un tableau de Munch en train de subir la distorsion entre mon monde et la réalité.

... Je l'ai perdue, la pression diminue...

Le repas se termine.

...

Un jour plus tard c'est la crise d'angoisse, il est 2 heures du matin, les faits sont là, brûlants et c'est intolérable, mon système nerveux sympathique est dans le rouge, c'est l'incendie. Au matin, c'est la déprime qui prend le relais... suis démolé... me couche, me réveille plus fou que la veille.

« La fille au pull bleu »... Il faut que je lui téléphone alors j'appuie sur le bouton vert ; ma voix est posée, et là, je crache cinq mots avec des cailloux dans la bouche : « faut qu'on se voie »... C'est le « love shyness » ! Elle prend sa fronde et renvoie mes cailloux à la semaine prochaine. Je sens le froid envahir le côté gauche de mon corps, puis mon corps tout entier se glace avec un grincement de plastique mouillé, je ne respire plus. Ma main droite se crispe...

L'océan Papillon

Extrait de « Parmi les roseaux », inédit.

Marie Laugery

Marie Laugery est correspondante pour l'Aquitaine de la Société des Poètes Français et publie aux éditions Le solitaire. *À l'aube du vent* (2008) et *Lumières* (2009) ont obtenu le Prix ARDUA 2010 (Association Régionale des Diplômés d'Université d'Aquitaine). Ses deux derniers recueils sont *Bleu, planète* (2011) et *Il reste un peu de ciel* (2013). Ce texte est un hommage au philosophe et moine Giordano Bruno.

Face à face, l'Atlantique et l'Aquitaine se contemplant. La côte est d'argent. Elle scintille comme un papillon au soleil. Les vagues et le vent vivent leur vie. Ces mouvements conjugués, alliance des éléments, ne produisent pas les mêmes effets tout le long du rivage. L'océan dépose. L'océan reprend. Ce seigneur préside au choix.

Telle plage bénéficie d'un surcroît de sable qui s'accumule et vient grossir la dune en marche vers la terre de son pas lent et puissant de montagne. Telle autre est creusée jusqu'à l'os, décharnée de sa matière blonde, fouillée dans les replis de sa mémoire. Telle ville côtière est généreusement saupoudrée de sable comme bénie par des mains de colosse, jusqu'à engloutir une église. Telle autre est prise de vertige sous les brassées d'une eau en furie qui s'approche sans respect pour l'équilibre des murs qui lui font face, s'octroyant un territoire plus large que la frange côtière qui lui était jusqu'alors réservée.

Sans cesse, bel océan avance et distribue à sa guise.

À la fin de l'hiver, les hommes élèvent des digues de béton, répandent des barrières de rochers, érigent des obstacles de tout ce qu'ils peuvent trouver de massif, compact, résistant, barrages infranchissables que l'océan s'entête à franchir dès la fin de l'été.

Ainsi vont les aventures de l'homme-Sisyphé et l'océan-papillon.

En hiver, la plage d'Hourtin fait partie de ces terrains d'investigation que les marées atlantiques ont désignés pour jouer les archéologues. Dépouillée de son appareil de désert, la plage s'efface sous la gomme des vagues qui libèrent un relief d'étranges formes de couleur sombre. De loin, ces masses noires, au raz du sol, encore partiellement enfouies, brossées par le ressac, ont l'aspect douteux de quelque substance parasite échouée sur la grève habituellement blonde et lisse, ourlée du seul cordon des dunes. À moins qu'il ne s'agisse de la dernière part visible d'un vestige d'une autre pollution de l'activité humaine, barbare, les blockhaus familiers de nos régions, que l'océan, années après années, s'est plu à faire glisser du haut des dunes pour les rouler comme dans la farine et mieux les avaler. Monstres au destin de cailloux.

Il n'en est rien. Nulles scories naufragées. Une fois balayé, le littoral laisse apparaître les strates fossiles des paysages ancêtres ; paléosols tourbeux, sables argileux, vieux de quarante à cinquante mille ans. Sous le sable, l'Histoire. Les racines du présent.

Nous nous arrêtons devant ce musée à ciel ouvert. À nos pieds les empreintes des siècles venus gésir, ici. Je m'abaisse et pose une main sur cette matière exhumée que j'effleure du bout des doigts. Le toucher en est doux. La couleur brune teinte un peu ma peau. J'en teste avec l'ongle la consistance, et parviens sans peine à prélever des morceaux qui s'effritent aisément. Une partie argileuse grise, compacte, supporte une couche plus foncée qui semble moins homogène, granulée, parsemée de filaments. Accroupie, le nez au sol, j'examine au plus près ces minuscules débris incrustés et presque fondus à la tourbe qu'ils composent. Cela ressemble à du bois. Des fragments ligneux. Ce sont des restes végétaux. Nous sommes au-dessus d'une ancienne forêt. Nous foulons une canopée devenue souterraine.

Cinquante mille ans. Le paléolithique. J'ai dans les mains des petits morceaux d'un arbre ayant vécu il y a cinquante mille ans. Un éclat d'écorce, une esquille de branche, une parcelle du tronc, que la sève a traversé, nourri, grandi, puis quitté, laissant l'arbre entamer sa lente et inexorable transformation. Trente cinq, quarante, cinquante mille ans entre mes doigts. Merveille. Respect.

Je vois le feuillage, j'entends les oiseaux et le bruit du vent. L'immensité de l'eau est très loin derrière moi. Je me fraie un chemin dans la forêt, les broussailles, les marécages. Il est difficile d'avancer dans la végétation libre de toute possession humaine. Ma vie est rude. De toute part surgit le danger, permanent.

À la recherche de ma nourriture ou d'un abri pour la nuit, ai-je le désir de lier ma main à celle de mon compagnon ?

Mes congénères sont Homo Neanderthalensis et Cro-Magnons dits Homo Sapiens.

(Les anthropologues nous l'affirment, seul Cro-Magnon a résisté. C'est lui notre aïeul. J'eus préféré Neanderthalensis pour la joliesse du nom. Mais on ne choisit pas sa famille.)

Battant ce relief tendre, comme elles le feraient d'une côte rocheuse, les vagues incessantes n'auront nul besoin de siècles pour faire à nouveau disparaître ce qu'elles ont mis en lumière. Quelques jours suffiront à dissoudre le butin millénaire que la terre avait engendré puis accueilli et conservé en son sein pour l'offrir à nouveau, aujourd'hui. L'offrir à l'eau, comme un retour.

Un peu plus loin, vers la plage Sud, émergent des figures ayant gardé leur identité de troncs ou de branches. Décapés, polis à l'extrême pareil à des galets, des squelettes bruns issus d'un cimetière de forêt hérissent le sable et l'eau. L'océan, habituellement tailleur de pierres, expose ici son travail de sculpteur sur bois.

Je promène mes doigts sur les œuvres gorgées d'eau, encore solidement rattachées au sol. J'essaie de creuser le sable à la base de ces corps d'arbre sans écorce dans l'espoir, naïf, d'atteindre leurs racines, comme pour faire connaissance - qui étaient-ils, chênes, pins, cèdres, châtaigniers ? - ou pour y déceler quelque origine commune.

Vieil arbre, veux-tu que, toi et moi, nous partagions tes racines ?

Mais le sous-sol ne se laisse pas fouiller à mains nues. Chacun son secret. Le temps de quelques marées, l'arbre restera ancré au lieu de sa naissance. Il ne m'en dira pas plus. Il m'offre son souvenir, un élément de mon histoire, et sous mes caresses, l'intense douceur de cette matière qui fut vivante, surprise à son retour en terre et en mer, au stade ultime de son parcours.

Qu'est-ce qui finit, qu'est-ce qui commence, ici ? Je sais seulement que j'assistais au grand départ d'une forêt. Bon vent, les arbres. À un jour, ailleurs !

La plage d'hiver recèle d'autres trésors. C'est un lieu de naissance et de création, perpétuelles. Rien n'est moins désert qu'une plage déserte. Au jusant, une immense plaine se découvre. Cette platitude apparente cache une abondance de reliefs ; paysages miniatures où les filets d'eau de ruissellement se révèlent des torrents creusant des gorges escarpées, les dénivellations du sable, où l'on rencontre de profonds ravins jonchés d'éboulis rocheux, les graviers mêlés aux fragments de coquillages, où les petites flaques prisonnières d'un creux dans le sable s'avèrent de grands lacs mystérieux, où les bosselures se succèdent en chaînes de montagnes sous l'emprise des avalanches d'écume. La plage nue ondule sous la mémoire des vagues. Les surfaces encore humides présentent des miroirs d'eau d'une pureté à faire pâlir d'envie les plus fins esthètes. Quelques guirlandes d'algues oubliées du reflux exhalent les parfums des jardins sous-marins. Les galets rivalisent de couleurs et de formes, lisses comme des bonbons partiellement fondus. Délices de l'océan gourmand qui vient saliver en lisière,

bave d'écume aux lèvres. Détachés de leur roche natale, voyageurs du fond des âges, les cailloux s'égrainent ici, en alphabet de pierre, où s'écrit le temps et s'imprime l'avancée des jours et des vagues. Des milliers de vagues pour un seul jour. Des milliers de jours pour une seule vie. Combien de vies pour une seule éternité ? Cailloux en repères sur les chemins, où quelques directions choisies, l'on emprunte toujours la voie de l'éphémère. Empreintes d'un moment, qui s'estompent et disparaissent à l'image des sillons délicats creusés en regard de chaque galet ou, de ces lignes qui descendent en volutes sur les pentes légères, traces de pleurs versés par des yeux invisibles.

« Toutes nos larmes finissent à la mer » écrit Francisco, sur le sable mouillé, au bas d'une de ces œuvres anonymes.

En surplomb, tel un rempart dont on ne saurait s'il protège la terre ou la mer, les dunes pâles abandonnent leur surface aux assauts des vents sculpteurs. Elles se prêtent à leur douceur comme à leur violence, dans l'acceptation d'être sur leur chemin après qu'ils les aient conçues, élevées, façonnées, grain à grain. Par endroit, d'étonnants crénelages décorent les murs de sable parfois incrustés d'anciens filets de pêches ou autres débris expulsés par l'eau comme un organisme vivant rejette un corps étranger. Figures abstraites d'un jour taillées dans la poussière. Frises à flanc de dune, rompant le lissé du versant qu'effleurent les ailes blanches des oiseaux marins. C'est la matière qui se meut sous la pression de mains de génies venues du large, sculptant des bas-reliefs au tracé soyeux, éthéré comme un rêve de mouette. Issu d'un souffle, un geste accompli dépose sur la paroi complice quelques murmures voyageurs. Au sommet, les oyats verts mêlés aux chardons bleus couronnent la dune d'une frêle toison nourrie de brume et de soleil, salés.

Sur fond de silence, l'océan respire. Il occupe tout l'espace sonore. Ses flancs se gonflent et s'affaissent du souffle du monde. Le mouvement s'incarne dans la houle qui le véhicule, le multiplie, le rend visible et audible. À pleins poumons, je m'emplis de sa démesure.

Bel océan, donne-moi un peu de ta force ! Tu en as tant ! Personne n'en saura rien. Juste un grain de sel de ta saveur, un photon de ta clarté, un embrun de ta présence, et ta volonté de naître à chaque vague. D'où vient que tu accueilles tout le ciel en ton miroir, que chacune de tes gouttes multiplie la lumière et l'ingère en transparence ?

Océan traceur d'horizon où se courbe l'unique fil frontière qui en un même lieu, sépare et rassemble. Océan-ciel à l'orée d'un ailleurs.

Toutes nos larmes finissent à la mer... et deviennent chant, danse, lumière !

Gendarme, vous êtes une moule

« Le gendarme est sans pitié » (extrait)

Georges Courteline

Avant la Grande guerre, la fréquentation des salles du théâtre *dû* de boulevard, du vaudeville, de la comédie légère, de la farce peut être comparée à celle des cinémas aujourd'hui. Les spectacles offerts furent les bastions d'une avant-garde que l'on retrouvera, bien vivante, dans les *cabarets rive gauche* dès les années cinquante. À la Belle Époque, cette *moussé* de l'esprit parisien était *bien piquante* ! Quelques auteurs portèrent cet art de vivre à un point de perfection littéraire qui passe encore bien la rampe : Eugène Labiche (1815-1888), Abel Hermant (1858-1940), Georges Feydeau (1862-1921), Tristan Bernard (1866-1947), Robert de Flers (1872-1927, Académicien) ou Alfred Jarry (1873-1907)... Georges Moineau *dû* Courteline (1858-1929), est l'un des auteurs les plus *drôles* de cette *moussé* ! Son propos est l'écho d'une observation permanente de la vie quotidienne commencée sur les pentes du Montmartre de son enfance. On le surnommait le *Roi des Terrasses* devant lesquelles se déroule toujours un spectacle permanent : une vraie culture ! *Bourdouroche, Messieurs les ronds de cuir, Monsieur Badin, La paix chez soi, Hortense, couche-toi !, Théodore cherche des allumettes, Les boulingrins, La conversion d'Alceste, Le commissaire est bon enfant, Les balances, L'article 330, Un client sérieux...* et ses personnages comme l'avocat *Maitre Barbemolle* par exemple demeurent célèbres. Courteline est le créateur du premier *conométre*, un canular destiné à mesurer l'idiotie ! Frédéric Dard (1921-2000) *alias* San Antonio s'en délectait. Dans *Les Gaietés de l'escadron (Les tire-au-cul et Le père machin-chouette)*, Courteline a introduit, grâce à l'adjudant du même nom, le mot *flic* (en vieil argot, un *flick* est un garçon fouineur) dans notre langue pour désigner l'adjudant, le sous-off, le fonctionnaire-gendarme... (et ses dérivés : flique, fliquer, flicage, flicaille, flicard, fliquette et, en verlant keuffli puis keuf ! inversion de l'anglais *fuck* !). Dans *Le gendarme est sans pitié* (1899), Le Baron Larade est prévenu d'outrage envers le *Commissaire Labourbourax* (le même qui se croit injurieusement traité de *Visu*, faute d'avoir compris qu'on lui demandait de constater de visu !). Dans cet extrait, Larade comparait devant le Procureur Boissonade...

LE BARON : Il était huit heures environ, il faisait un temps magnifique. J'allais au hasard de la marche, buvant à pleins poumons l'air pur de la campagne, bénissant le Seigneur notre Dieu d'avoir fait la nature si belle, et moi si digne de la comprendre. Dans mon dos, Venceslas trottaït, goûtant, lui aussi, la douceur de cette ineffable matinée. J'entendais derrière moi le tintin du grelot pendu à son collier, un tintin qui s'accélérait et se ralentissait alternativement, selon que

moi-même, plus ou moins, je hâtais le pas ou le modérais. De temps en temps, pour souffler, je prenais une seconde de repos ; alors je n'entendais plus rien que le chant des alouettes invisibles, car Venceslas, dans le même instant, avait fait halte sur mes pas.

BOISSONNADE : Une églogue, quoi !

LE BARON : Soudain, au loin, par-dessus l'océan de blé mûr qui moutonnait à l'infini, je distinguai le bicorne en bataille du gendarme Labourbourax ; je devinai que le hasard allait nous mettre face à face, et je me félicitai de cette bonne fortune. Je suis un homme simple, monsieur le substitut, je suis un homme sans méchanceté : l'uniforme n'a rien qui m'effraye, et la vue des gens de bien me fait toujours plaisir. Je me préparais donc à jeter au gendarme un souhait affectueux de bonne santé, quand, jugez de mon étonnement ! Ce militaire, qui m'avait joint, rectifia la position, et, tirant un calepin de sa poche : « Ordonnance de police, dit-il, les chiens doivent être tenus en laisse. Le vôtre étant en liberté, je vous dresse procès-verbal. »

BOISSONNADE : Procès-verbal !

LE BARON : Je vous demande un peu !... Un petit chien gros comme le poing ! et gentil, et doux, et sociable, victime d'une mesure...

BOISSONNADE, *achevant la phrase* : ...une mesure de sécurité générale, sans doute, mais qui demandait à être appliquée avec quelque discernement. Il est clair qu'un chien comme le vôtre, bien tenu, bien portant, gras à souhait, ne saurait être assimilé aux chiens malheureux et errants que vise l'ordonnance de police.

LE BARON : C'est mot pour mot le discours que me tint le maire, homme charmant, à qui je m'empressai d'aller conter ma mésaventure, et qui s'en montra fort marri. Il reconnut que le gendarme avait, dans la circonstance, manqué du tact le plus élémentaire, et me renvoya rassuré, m'engageant cependant, pour éviter de nouveaux ennuis, à tenir Venceslas en laisse jusqu'à plus ample informé : l'affaire de deux jours tout au plus, le temps, pour lui, de mander le gendarme et de lui glisser à l'oreille quelques mots touchant mon affaire.

BOISSONNADE : Et vous vous conformâtes, je pense, à cet avis plein de sagesse ?

LE BARON : N'en doutez pas.

BOISSONNADE : À la bonne heure.

LE BARON : J'achetai donc une laisse de vingt sous et j'y attachai Venceslas. Il en parut surpris, disons plus... (*Il hésite.*)

BOISSONNADE : Mortifié ?

LE BARON : Je cherchais le mot ! Mortifié. — Comme j'ai l'honneur de vous l'exposer, il n'est plus jeune, à beaucoup près. Il jouit, le ciel en soit loué ! d'une santé de tous points florissante, mais enfin, il a atteint l'âge où l'on supporte malaisément un changement dans les habitudes et c'était, cette laisse, tout un bouleversement dans sa petite existence de chien. De l'instant, oui, de l'instant où il cessa de se sentir libre, il se refusa systématiquement à me suivre, rivé des quatre pattes au sol. En vain je tâchai de le raisonner, m'excusant, invoquant le cas de force majeure, en appelant à son bon cœur et faisant surgir à ses yeux l'inquiétante silhouette du gendarme : peine perdue ! il demeurait sourd, il secouait furieusement la tête, voulant dire par là, sans doute, qu'il était de mœurs insoupçonnables et n'avait rien à démêler avec la gendarmerie.

BOISSONNADE : O candeur ineffable des consciences tranquilles !

LE BARON : Ainsi, deux jours, nous nous promenâmes par les champs et par les bois, moi à l'avant, lui à l'arrière, tirant chacun sur une extrémité de la laisse, à ce point qu'on n'eût pu savoir lequel de nous deux tenait l'autre ; et cette vie en vérité devenait insoutenable et odieuse quand brusquement, à un détour de sentier, je me retrouvai en présence du gendarme Labourbourax. « Le maire m'a parlé, m'a dit cet homme. Votre chien a le droit d'être libre — Bon ! » m'écriai-je.

Et je me baissais pour détacher le mousqueton fixé au collier de Venceslas lorsque le gendarme reprit : « Vous le tenez en laisse cependant. Pourquoi le tenez-vous en laisse ? Je vous dresse procès-verbal. »

BOISSONNADE, *les bras croisés* : Non !!!

LE BARON, *après avoir, d'un mouvement de tête, confirmé l'authenticité de son récit* : À cette déclaration inattendue une douce gaieté s'empara de moi. Le gendarme, fronçant le sourcil, dit que je raillais l'autorité.

BOISSONNADE : Hé ! hé !

LE BARON : Je haussai les épaules.

BOISSONNADE : Oh ! oh !

LE BARON : Le gendarme s'emporta.

BOISSONNADE : Ah ! ah !

LE BARON : Je répliquai. Il m'imposa silence d'un ton que je jugeai inconvenant. C'est alors que, perdant la mesure, je tournai le dos à ce militaire en lui jetant de biais cette parole qui m'amène aujourd'hui devant vous et qui demeurera à jamais le remords de mon existence : « Gendarme, vous êtes une moule ! »



Concha Castillo,
(Photographiée par Christelle Pétard).

Questionnaire de Proust

Concha Castillo
« La Golondrina »

Ce questionnaire est devenu célèbre en raison des réponses qui furent données par l'écrivain Marcel Proust (1871-1922). À l'origine, il s'agissait d'un jeu destiné à dévoiler les pensées, les goûts ou les sentiments de ceux qui s'y soumettaient. Proust le découvrit dans un album d'une camarade de classe... Antoinette, fille du Président Félix Faure. Depuis, on pose habituellement ces questions aux artistes pour mieux les connaître. La chorégraphe Concha Castillo (biographie p. 317) a accepté, pour *Phaéon*, de répondre...

- 1 - Quelle est votre vertu préférée ?
L'observation.
- 2 - La qualité que vous préférez chez un homme ?
Le courage.
- 3 - Chez une femme ?
Le courage.
- 4 - Qu'est-ce qui vous caractérise le mieux ?
Ma capacité « de » ... rebondir.
- 5 - Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Leur fidélité.
- 6 - Quel est votre principal défaut ?
Mes impatiences.
- 7 - Votre principale qualité ?
La volonté.
- 8 - Votre occupation préférée ?
Arroser mes plantes et observer mon chat « Jaleo ».
- 9 - Votre rêve de bonheur ?
L'absence de contrainte.
- 10 - Quel serait pour vous le plus grand malheur ?
Perdre mon enfant.
- 11 - Que voudriez-vous être ?
Une combattante.
- 12 - Le pays où vous aimeriez vivre ?
Toujours celui où vivent mes amis.
- 13 - Votre couleur ?
Le vert sans aucun doute. Un vert bronze.
- 14 - Une fleur ?
La pivoine ou la fleur d'oranger.
- 15 - Votre oiseau préféré ?
Comme Proust ! L'hirondelle.
- 16 - Vos auteurs favoris en prose ?
Kant, peut-être.
- 17 - Vos poètes ?
Lorca. Saint Jean de la Croix.
- 18 - Vos héros de fiction ?
Cyrano de Bergerac !
- 19 - Votre héroïne de fiction ?
Je ne me souviens plus de son nom mais c'était une enfant...
- 20 - Vos compositeurs favoris ?
Paganini. Bach. Bizet. Satie. Mendelssohn...
- 21 - Votre chanteur ou chanteuse préféré(e) ?
Barbara... et puis la niña de los Peines... et puis Chavela Vargas...

- 22 - Vos danseurs ou danseuses ?
**Jorge Donn, Pina Bausch
et Antoño Canales.**
- 23 - Vos peintres ?
**Goya, les impressionnistes...
et « Los Renanticos » entre
Renaissance et Romantisme !**
- 24 - Dans la vie réelle, votre héros
préféré ?
**Jean Moulin, Jean Jaurès,
Miguel Hernandez.**
- 25 - Quel est l'événement historique
que vous détestez le plus ?
**La première explosion de la
bombe atomique.**
- 26 - Votre héroïne dans l'histoire ?
Louise Michel.
- 27 - Votre boisson favorite ?
**Le vin. Un Rivera del Duero
nommé Pinna Fidelis.**
- 28 - Votre nourriture préférée ?
**Les huîtres... et les plats
chinois.**
- 29 - Votre mot favori ?
Engagement.
- 30 - Que détestez-vous par-dessus tout ?
La lâcheté.
- 31 - Le personnage de l'Histoire que
vous méprisez le plus ?
Hitler.
- 32 - Et celui que vous aimez le plus ?
Le musicien des rues.
- 33 - Le fait militaire que vous admirez ?
**Le débarquement en
Normandie.**



- 34 - La réforme pour laquelle vous avez
le plus d'estime ?
**L'abolition de l'esclavage et
celle du travail des enfants.**
- 35 - Le don que vous aimeriez avoir ?
La mémoire.
- 36 - Comment aimeriez-vous mourir ?
Sans souffrir.
- 37 - Quelles sont les fautes pour
lesquelles vous avez le plus
d'indulgence ?
Celles de la maladresse.
- 38 - Votre devise ?
Tiens bon !
- 39 - Votre état d'esprit actuellement ?
Aimante et inquiète.
- 40 - Que représente *Phaéon* pour vous ?
**C'est le « doudou » du Petit
Prince de Saint Exupéry !**



Dégustation La Parcelle 45,

(Photographies de Pierre Feytout, 2016.)

**« ... mon âme, je cherche un vin pour soutenir mes espérances,
tenir ma vigueur et garder ma jeunesse... »**

Decius Magnus Ausonius dit Ausone (309-395)

Dans son premier numéro, *Phaëton* proposait à ses lecteurs une partition de Bach pour l'inviter au silence en hommage aux victimes des attentats terroristes de janvier 2015 à Paris. Depuis, d'autres épisodes sanglants ont endeuillé le monde, de Tunis à Bruxelles, d'Abidjan à Paris encore... Cette fois, pour un nouvel hommage, *Phaëton* invite à la dégustation d'un vin du *Canton de L'entre-deux-mers*, cette terre de Gironde située au Sud de Bordeaux, à cheval entre Garonne et Dordogne. Il nous a semblé injuste de ne pas partager la paix qui se dégage de ces lieux vallonnés où pousse une vigne généreuse depuis l'Antiquité. Au sommet d'une colline de grave rouge, LA PARCELLE 45, récolté à Haux par Emmanuel Tignol, est le numéro cadastral d'un *petit morceau de France* planté de merlot, malbec et cabernet sauvignon. Le vin de LA PARCELLE 45 (Appellation Cadillac, Côte de Bordeaux), tel que cela ressort du Guide Hachette 2014, *livre un bouquet fin de fruits rouges relayé par un palais rond et velouté*. On pourra déguster prochainement une « cuvée spéciale » de LA PARCELLE 45. Emmanuel Tignol « La Parcelle 45 », 226 Collin Dupin 33550 HAUX - tignol@gmail.com.

Biographie des membres du Comité de parrainage

Marie-Claude Bélis Bergouignan

Marie-Claude Bélis-Bergouignan est professeur émérite en sciences économiques à l'Université de Bordeaux. Membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (CNRS), ses travaux de recherche ont porté sur l'analyse des dynamiques industrielles et de l'innovation dans divers secteurs d'activités. Son dernier ouvrage : *L'Industrie pharmaceutique : règles, acteurs et pouvoir* (La documentation française, 2014).

Gérard Boulanger

Avocat et écrivain. Il est président d'honneur de l'Association des Avocats Européens Démocrates dont il est fondateur. Ancien président national du Syndicat des Avocats de France, il est également ancien président de la Fédération de Gironde de la Ligue des Droits de l'Homme. Il a été Conseiller Régional d'Aquitaine. En 1981, il est à l'initiative de la procédure judiciaire engagée contre Maurice Papon qui sera le seul haut fonctionnaire français à être condamné (en 1998) pour complicité de crime contre l'Humanité.

Il est l'auteur de : *Maurice Papon : un technocrate français dans la collaboration* (Le Seuil, 1993), *Papon, un intrus dans la République* (Le Seuil, 1997), *Plaidoyer pour quelques juifs obscurs victimes de Monsieur Papon (Un crime d'intérêt, procès Papon, 9 mars 1998)*, (Calmann-Lévy, 2005), *À mort la gueuse ! Analyse des dernières journées de la III^e République et installation de Pétain à Bordeaux les 15, 16 et 17 juin 1940* (Calmann-Lévy, 2006), *Le « juif » Mendès France, une généalogie de l'antisémitisme* (Calmann-Lévy, 2007), *L'affaire Jean Zay* (Calmann-Lévy, 2013).

Concha Castillo

Artiste chorégraphe. Ancienne élève de l'Académie de Manolo Marin de Séville et invitée de l'École du Rudra Béjart à Lausanne. Après une carrière internationale de danseuse flamenca, elle crée sa propre compagnie en 1989 et une école de flamenco à Bordeaux.

Jacques Demorgon

Philosophe et sociologue. Il a enseigné à l'université, à l'École Nationale de l'Administration. Il est expert auprès de l'Unesco. Spécialiste de l'interculturel, il est rédacteur en chef de *Synergies Monde Méditerranéen*.

Principales publications :

L'histoire interculturelle des sociétés (Anthropos, 2002), *Déjouer l'inhumain*, avec Edgar Morin, (Economica, 2010), *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, (Economica, 2015), *L'homme antagoniste*, (Economica, 2016).

Camille-Jean Izard

Camille-Jean Izard est théologien, lauréat de l'Académie des sciences et de l'Académie Nationale de Médecine. Il a aussi dirigé en tant que chimiste et biologiste (de 1966 à 1984), le Département de Recherche de la SEITA, la Société nationale, d'Exploitation Industrielle du Tabac et des Allumettes et a signé, au PUF en 1982, le *Que sais-je ?* sur *Le Tabac*. Il est Docteur en Sciences, diplômé de l'Université de Toulouse en Agronomie. Après avoir suivi un enseignement en théologie à l'Université de Strasbourg et un doctorat en Sciences religieuses, il devient Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris (Spiritualités et Mystiques). Camille-Jean Izard a dirigé de nombreuses recherches et a publié une multitude d'articles de référence en théologie.

Joël July

Professeur de Lettres modernes, il enseigne à l'Université d'Aix-Marseille. Il a publié en 2004 *Les mots de Barbara* aux P.U.P et a dirigé, en 2012, la réédition de l'intégrale des textes de la chanteuse aux éditions de l'Archipel. En 2013, il a écrit la préface du livre de photographies de *Barbara* signé Libor Sir (Le castor astral, 2013). Il est l'auteur d'un essai intitulé *Esthétique de la chanson française contemporaine* aux éditions L'Harmattan, 2007.

Pierre Légise-Costa

Historien de l'art et linguiste spécialiste des pays lusophones. Il a enseigné à l'Institut National de Sciences Politiques (Paris et Poitiers) et dans diverses universités étrangères. Il est conseiller technique auprès de musées et organismes internationaux. Directeur de la collection « Bibliothèque Portugaise » aux éditions Métailié, il a traduit de nombreux auteurs portugais.

Principales publications :

La Princesse Guenon - contes du merveilleux portugais, (Gallimard Folio, 1980), *Les Nouvelles du Portugal*, (Métailié/Suites, 2000), *Saudade*, (La Boussole, 2002), *Montre-me Guernica !* Traduction en portugais de l'ouvrage de Pierre Landete : *Montrez-moi Guernica ! Lettre de Diego Velásquez à Pablo Picasso*, (Seguier 2011), *Pour une histoire du fado de Rui Vieira Nery* – Traduction – (Ma Différence, 2015).

Claire Mestre

Psychiatre, psychothérapeute et anthropologue, elle enseigne à l'Université de Bordeaux. Spécialisée en médecine transculturelle au CHU de Bordeaux, elle est la fondatrice de l'association Mana qui a pour but une prise en charge ethnopsychanalytique de patients migrants adultes. Rédactrice en chef de la revue *L'Autre, cliniques, cultures, sociétés* (La Pensée Sauvage). Membre du Collège de la *Revue Spirale* (éd. Erès).

Principales publications :

Entretiens avec Benjamin Stora, L'autre, cliniques, cultures et sociétés, Histoire d'un adolescent survivant de la guerre en Sierra Leone, in Convocations thérapeutiques du sacré, avec A. Lkhadir, R. Massé et J. Benoist, (Karthala, 2002), *Vivre, c'est résister. Textes pour Germaine Tillon et Aimé Césaire*, avec H. Asensi et M.R. Moro, (La Pensée sauvage, 2010), *Maladies et violences ordinaires*

dans un hôpital malgache, (L'Harmattan, 2013), *Je t'écris de...* « Correspondance Marie-Rose Moro / Claire Mestre (2010-2012) », éd. La Pensée Sauvage, Grenoble, 2013.

Emmanuel Mouret

Acteur et réalisateur. Très jeune, il réalise plusieurs court-métrages avant de suivre des études d'art dramatique. En 1998, il sort diplômé de la FEMIS (Fondation Européenne des métiers de l'image et du son). Après un film de fin d'étude sorti en salle en 1999, il réalise l'année suivante son premier long métrage *Laissons Lucie faire*. En 2004, *Vénus et Fleur* est sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs à Cannes tout comme *Changement d'adresse* en 2006. Il signe, de 2007 à 2014, plusieurs films... *Un baiser s'il vous plaît*, *Fais-moi plaisir*, *L'art d'aimer*, *Une autre vie*, *Caprices*.

Patrick Rödel

Professeur de philosophie et écrivain. Ancien élève de l'École normale supérieure. Vice-président de l'association « Présence d'Henri Guillemin ». Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, romans et recueil de nouvelles, dont un fort remarqué *Spinoza, le masque de la sagesse, biographie imaginaire* (Climats, 1997). Ses derniers ouvrages : *Les petits papiers d'Henri Guillemin* (Utopic, 2015) ; *Michel Serres, la sage-femme du monde* (Édition Le Pommier, 176 pp., 2016).

Libor Sir

Photographe. Sa famille vit à Prague et sous l'occupation nazie son père l'initie à la photographie. Il quitte Prague pour l'Allemagne à l'âge de dix-sept ans puis obtient son baccalauréat au lycée ukrainien de Munich. En 1953, il bénéficie d'une bourse d'études américaine pour le Collège de l'Europe libre de Strasbourg. Il achète alors son premier appareil photo, un Rolleiflex, puis, au cours de nombreuses promenades, photographie Paris. Dans les années 1960, il intègre l'agence Holmes-Lebel et devient journaliste. Photographe des personnalités, il exécute notamment le portrait de Dalí, le mime Marceau, Françoise Sagan, François Mitterrand... En 1970, il publie un livre sur Londres puis *Les Belles Heures de Paris* aux éditions Meddens, à Bruxelles. Durant l'été 1967, l'agence Galliphot lui confie la réalisation de photographies de Barbara dont un cliché illustrent l'album *Ma plus belle histoire d'amour*. La série de photographies est intégralement publiée : *Barbara, photographies inédites de Libor Sir* (Le castor astral, 2014, préface de Pierre Landete).

Jean-Rodolphe Vignes

Professeur de médecine à l'Université de Bordeaux. Docteur en neurosciences, il exerce comme neurochirurgien au Centre Hospitalo-Universitaire de Bordeaux et collabore au National Hospital for Neurology and Neurosurgery de Londres. Il dirige également des recherches fondamentales à l'INSERM de Bordeaux (en collaboration avec les universités de Montpellier et de Fribourg). Il est également engagé dans des activités humanitaires, associatives et pédagogiques. Il a récemment coordonné et signé le travail du Collège des Enseignants en neurologie, ouvrage de référence destiné aux étudiants de l'Internat et publié aux éditions Elsevier, Paris, 2016.

Biographie des membres du Comité de lecture

Marie-Claude Bélis-Bergouignan

Marie-Claude Bélis-Bergouignan est professeur émérite en sciences économiques à l'Université de Bordeaux. Membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (CNRS), ses travaux de recherche ont porté sur l'analyse des dynamiques industrielles et de l'innovation dans divers secteurs d'activités. Son dernier ouvrage : *L'Industrie pharmaceutique : règles, acteurs et pouvoir* (La documentation française, 2014).

Marie-José Cameleyre

Ingénieur en sciences humaines de l'enseignement supérieur, elle a travaillé dans les services de coopération culturelle du Ministère des Affaires Étrangères. Ses travaux de recherche ont principalement porté sur la problématique du travail des femmes et les incidences des nouvelles technologies. Elle a traduit en français plusieurs nouvelles de la poétesse portugaise Maria Velho da Costa dont *Loiseau rare & autres histoires*.

Jean Michel Devésa

Écrivain et professeur de lettres à l'Université de Limoges. Il a exercé également dans diverses universités en Afrique, en Europe et aux États-Unis. Ses thématiques de recherche concernent essentiellement les avant-gardes du XX^e siècle, la littérature française de l'extrême contemporain et les littératures de la Francophonie. Il vient de publier son premier roman, *Bordeaux la mémoire des pierres*, aux éditions Mollat.

Sophie Jaussi

Assistante à l'Université de Lettres de Fribourg (domaine français). Ses recherches concernent particulièrement la littérature contemporaine française et comparée et la représentation des corps.

Pierre Landete

Avocat et écrivain, fondateur de la revue *Phaéton* dont il dirige la publication. Il est diplômé de l'Université de droit de Bordeaux, de l'Institut de Sciences Criminelles et du Colegio de Estudios Hispánicos de Salamanca. Il est membre de l'Union internationale des Avocats, de l'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Bordeaux et du CRIC (Centre de Recherches, d'Informations et de Consultations sur les droits de l'enfant). Il a effectué des missions humanitaires notamment en Colombie (pour la défense des avocats menacés en raison de l'exercice de leur profession) et en Sierra Leone (afin d'étudier les modalités d'installation du Tribunal International institué à Freetown par l'O.N.U et destiné à juger les criminels de guerre). Il a présidé l'Institut de Défense des Étrangers et le premier Festival International du Film sur les Droits de l'Homme. Il est également fondateur d'un institut de Recherche sur le droit des

mineurs à l'Université de Bordeaux, ancien chargé d'enseignement à l'École Nationale de Droit et de Procédure, ancien membre du Conseil de l'Ordre et du Conseil d'administration de l'École des Avocats de Bordeaux (Centre Aliénor d'Aquitaine). Il signe de nombreux articles relatifs aux droits de l'Homme.

Il publie dans de nombreuses revues de littérature contemporaine dont *L'Athanos des Poètes* qui l'a sélectionné en 2011 pour son anthologie. Cet ouvrage offre un exceptionnel panorama de la poésie française des vingt dernières années. Il est l'auteur de plusieurs recueils : *Septembre* (La Bartavelle, 1997), *Instant* (La Bartavelle, 2001), *L'ombre rouge* (N.P., 2004), *Place des amandiers* (un CD composé autour de ses poésies par une trentaine d'artistes - Prix spécial de la SPF en 2006 et de la Francophonie en 2014), *Carmen 2005* (dédicace pour « *Carmen, c'est moi !* » une chorégraphie de Concha Castillo), *La cendre au cœur* (L'Ire des marges, 2013), *Barbara - Photographies inédites de Libor Sir* (coordination artistique et poèmes inédits, Le castor astral). Son livre *Montrez-moi Guernica ! Lettre de Diego Velázquez à Pablo Picasso* (Séguier, 2008), édité en version bilingue français / espagnol a été traduit en anglais, italien, portugais et basque. Le guitariste Philippe Vranckx a signé la composition musicale *Variations sur les Ménines* qui accompagne l'enregistrement de cette lettre fictive. En 2010, il a créé, pour le théâtre, *Jardin Suspendu*, une composition poétique interprétée par la comédienne Suzanne Robert, autour des voix de Maria Callas et de Barbara. Il est l'auteur d'une biographie de la poétesse Sappho de Mytilène, d'un essai sur le savant grec Eratosthène (en cours de publication).

Henri Martin †

Libraire et éditeur. Après des études de Lettres classiques puis de communication, il se consacre aux métiers du livre. En 1979, il crée à Bordeaux, La Machine à Lire, une librairie indépendante. Il a été membre du Conseil Économique, Social et Environnemental de la Région Aquitaine.

Suzanne Robert

Animatrice à FIP (Radio France), elle est également comédienne. Formée au Conservatoire d'Art Dramatique de Bordeaux, elle a joué, au fil du temps, avec la Cie Fartov et Belcher, le Théâtre de la Source, la Cie Duodélire, la Cie Si tu t'imagines, des spectacles mis en scène par Jean-Pierre Nercam, Marwil Huguet, en Suisse par Thomas Mettler et sous la direction de Carlos Loureda « Jardin Suspendu », un recueil de poésie de Pierre Landete. Elle a participé à de nombreuses lectures dans des bibliothèques et des librairies et prépare actuellement, avec le metteur en scène Hugo Layan, un spectacle sur la poétesse Sappho de Mytilène (écrit par Pierre Landete).

Biographie des correspondants étrangers

Salma Ben-Sedrine (Tunisie)

Diplômée en sciences de gestion et en marketing par l'ISC de Tunis. Elle a dirigé le département marketing et développement d'un groupe d'entreprises tunisiennes et notamment dans le secteur hôtelier avant de diriger une agence de communication et de publicité. Elle a par ailleurs suivi les cours du Conservatoire de danse de Tunis et a participé à de nombreux spectacles au Grand Théâtre de Tunis (Amphithéâtre de Carthage) ainsi qu'au Zénith de Paris. Elle participe actuellement à différents projets cinématographiques.

Gillian Geneviève (Ile Maurice)

Professeur de français, Gillian Geneviève enseigne à Maurice, son île natale. Il est l'auteur de pièces de théâtre (*Le meilleur des mondes*), de nouvelles dont *La huitième couleur* (Prix de l'Océan indien) et *Elle* (éd. Le temps retrouvé 2009 & Prix Jean Fanchette remis par Jean-Mairie Le Clézio, Nobel de Littérature). Il collabore à la revue de poésie *Point Barre*.

Michèle M. Gharios (Liban)

Poète et romancière, Michèle M. Gharios est née à Beyrouth. Elle dépeint le Liban, où elle vit, comme un pays où la paix ne tient qu'à un fil... Elle est l'auteur aux éditions Dar An-Nahar de deux recueils de poèmes (*Apartheid* et *Collier d'air* dont est extrait *Passe ton chemin*), d'un roman (*L'odeur de Yasmine*) et a publié en Belgique (éd. Bookleg-Maelström, Bruxelles) *Ombre, Vivier et Clichés de guerre*. Son roman *À l'aube de soi* (éd. *La cheminante*) est sorti en France en 2015.

Kerstin Munck (Suède)

Maître de conférences, honoraire. Université d'Umeå, Suède. Elle a surtout enseigné la littérature comparée.

Publications : *Att föda text. En studie i Hélène Cixous författarskap*. Stockholm/Stehag: Symposion 2004 [Accoucher d'un texte : quelques aspects de l'œuvre d'Hélène Cixous].

Article : *Hélène Cixous et le miracle littéraire, The European Legacy*, 2009 : 1 (Routledge).

Traductions en suédois : Hélène Cixous : *Un vrai jardin*, 2002 ; *Dedans*, 2008 ; *Portrait de Dora*, 2015.

Ronald Vega (Pérou)

Écrivain. Il est l'auteur deux livres de contes, *Intimaciones y otros relatos* (Lima, 2006), *Wara* (La Paz, 2010) et d'un recueil de poésie *Tormenta de tiempo* (La Paz 2011). Il administre le blog VOZ URGENTE.

Sofya Brand (Russie)

Diplômée en économie et gestion par le Haut Collège d'économie de Moscou et par l'Université de Bordeaux (GREThA - UMR CNRS). Elle est spécialiste de la filière vitivinicole et du « modèle bordelais », symbole de longévité d'un négoce international fondée sur la Place de Bordeaux. Elle est également diplômée de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris et du Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricole de Beaune. Elle intervient dans de nombreux colloques notamment de l'Américain Association of Wine Economists et d'Enometrics.

Carles Diaz (Chili)

Poète franco-chilien, docteur et maître de conférences en histoire de l'art. Il vit en France depuis 2003. Sa poésie bouscule les mots du réalisme au rêve. Après avoir publié à Santiago *Episodios electronicos* (La garza morena, 2003) et *La voluntad del fragmento* (2004), il a signé, en France, deux recueils de poésie aux Éditions Abordo : *Le fleuve à l'envers* (2013) et *Les déferlantes nocturnes* (2010), récit poétique adapté et mis en scène en mars 2015 par Frédéric Paquet au théâtre Marguerite Duras TMD à Bordeaux.

Sophie Jaussi (Suisse)

Assistante à l'Université de Lettres de Fribourg (domaine français). Ses recherches concernent particulièrement la littérature contemporaine française et comparée et la représentation des corps.

Carlos Loureda (Espagne)

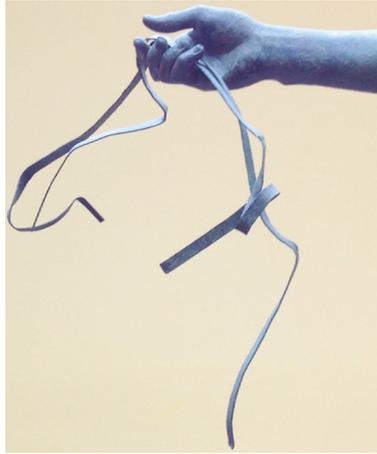
Administrateur de l'Institut Cervantès de Bordeaux. Avocat de formation, il a été chargé de conférences à l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux. Il est lecteur en langue espagnole pour une grande maison d'édition française. Après avoir suivi des études théâtrales à l'Université de Bordeaux, il a participé à de nombreux spectacles avec notamment El Teatro del Sur, pour l'ouverture du Festival International du film d'histoire de Pessac. Avec le Théâtre de la source, il a joué en mai 2010, à la Boîte à jouer, dans *Dévétyr celle qui est nue*, mis en scène par Jean Pierre Nercam. En 2011, au Petit Théâtre de Bordeaux, il a mis en scène *Jardin.Suspendu* de Pierre Landete, une composition poétique interprétée par la comédienne Suzanne Robert.

Site internet

Hélène Regnaud

Hélène Regnaud est diplômée de l'Université de droit de Bordeaux et de l'Institut Français de Presse (Université Paris-Assas). Au début de sa carrière, comme assistante de Catherine Barma, elle a effectué la coordination de différentes émissions de télévision (dont celles de Guillaume Durand, et Thierry Ardisson...) sur La Cinq, France 2 et TF1. Par la suite, elle a rejoint le groupe Canal + comme « journaliste on line » et programmatrice d'interview pour les Festivals de Cannes, Dauville... Elle est la fondatrice de *Querencia*, une société spécialisée dans la création de sites internet (essentiellement pour des personnalités). Actuellement, elle est responsable éditoriale numérique du Groupe de Presse Michel Hommell et gère le pilotage de projets-internet et mobiles.

revue
Phaéton
écrire, transmettre



2015



ERRATUM

Dans le n° 2015, *Phaéton* a publié une photographie inédite «Portrait de Barbara», par Jerzy Lewczynski. Nous n'avons pas mentionné que Vanessa Malotti nous y avait très cordialement autorisés. Nous tenons à la remercier et à nous excuser de cette omission.

PHAÉTON

BULLETIN DE COMMANDE

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

.....

TÉLÉPHONE

COURRIEL

Souhaitez recevoir les numéros :

NUMÉRO 2015 de PHAÉTON - Thème central : L'engagement.

NUMÉRO 2016 de PHAÉTON - Thème central : Écrits de femmes.

PRIX : 20 €

+ frais de port : 5 € (zone Union Européenne) - 8 € (Hors UE).

Nombre d'exemplaires souhaités :

SOIT AU TOTAL :

Règlement ci-joint par :

- Chèque à l'ordre de REVUE PHAÉTON

- Mandat international

- Virement

Établissement 2041

Guichet 01001

N° compte 2089424G022

Clé RIB 63

IBAN : FR71 2004 1010 0120 8942 4 G 02 263

BIC : PSSFRPPBOR

La Banque Postale Centre Financier 33900 BORDEAUX CEDEX 9

Titulaire Compte : PHAÉTON - 9 Rue Servandoni - 33000 BORDEAUX

La revue Phaéton est en vente dans toutes les bonnes librairies !

Il est interdit de reproduire même partiellement la présente publication
sans l'autorisation expresse de *Phaéton*.
Les articles publiés dans *Phaéton* n'engagent que les auteurs.
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Ce numéro de *Phaéton* a été réalisé par Studio Bohème à Bordeaux.
www.studioboheme.fr

Il a été achevé d'imprimer sur papier carte Acquarello, ivoire, 280 g/m²
et papier Olin regular, crème, 90g/m²,
sur les machines de l'imprimerie Aquiprint à Bruges.

Dépôt légal : Septembre 2016

ISSN 2430-5421

www.revue-phaeton.fr